

ŒUVRES COMPLÈTES

du Vénérable Père

CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

de la Compagnie de Jésus

OEUVRES COMPLÈTES

du Vénérable Père

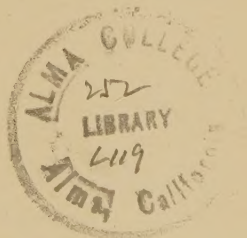
CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

de la Compagnie de Jésus

TOME CINQUIÈME

MÉDITATIONS RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES

Prolusiones Oratoriæ



GRENOBLE
IMPRIMERIE NOTRE-DAME
Rue des Dauphins, 5

1901

42774

MÉDITATIONS

SUR LA

PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Préchées à Londres les vendredis de carême

PAR

Le V. P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE,
de la Compagnie de JÉSUS

AVIS AU LECTEUR

Tandis que l'on imprimait les Sermons du Père de la Colombière, on a trouvé parmi ses écrits des Méditations sur la Passion de Notre Sauveur. Il les a données à Londres les vendredis des carêmes qu'il y a prêchés, et elles y ont été reçues avec applaudissement. C'est assez la coutume qu'on se néglige dans ces sortes d'ouvrages, et qu'on cherche à adoucir les fatigues de la prédication, parce que l'auteur se laisse aller à sa dévotion, sans s'attacher si exactement aux règles de la justesse, et qu'il se contente de prévoir en gros les points du sujet qu'il doit proposer à méditer. Mais on ne pourra pas dire que le Père de la Colombière en ait usé de la manière. Il a travaillé à ces Méditations avec beaucoup de soin ; elles lui ont coûté

toutes les réflexions et tout le temps d'un sermon ; et il ne leur manque, ni la solidité, ni l'arrangement, ni la force du discours. Outre cela ce prédicateur habile y a répandu partout cet air dévot et touchant qui fait le principal caractère de ce genre de composition.

PREMIÈRE MÉDITATION

DE LA

PÉNITENCE

DE

JÉSUS SOUFFRANT

Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

Considérez et voyez s'il y a une douleur pareille à la mienne.

(Jérém., c. 1).

Quoique Jésus-Christ ait souffert pour expier les péchés des hommes, ce n'a pas été toutefois l'unique motif qu'il a eu dans sa Passion. Une des choses qu'il a eues en vue, ç'a été de nous donner des exemples héroï-

ques de toutes les vertus chrétiennes, afin qu'en les considérant ainsi exprimées en sa personne et ramassées dans ce mystère, nous apprissions plus facilement à les pratiquer.

C'est pourquoi, quoiqu'il soit fort à propos de regarder Jésus-Christ souffrant et mourant comme notre Rédempteur, pour concevoir la reconnaissance que demande un si grand amour, il est encore très important de le considérer comme notre modèle, afin de retracer en nous-mêmes cette image d'un Dieu crucifié, laquelle doit être le caractère et le sceau de notre prédestination. J'ai donc cru qu'ayant à vous donner plusieurs sujets de méditations sur la Passion de Jésus, (1) je n'en pouvais choisir de plus utiles que les vertus qu'il a pratiquées en souffrant. Nous en prendrons une chaque vendredi et, aujourd'hui, sa Pénitence sera le sujet de notre entretien. C'est la première par où il faut nécessairement que passe un pécheur pour venir à Dieu ; c'est celle que l'Église nous recommande en carême sur toutes les autres ; et j'espère qu'en vous en entretenant, j'aurai occasion de vous dire de quelle manière les véritables chrétiens doivent passer ce saint temps.

Nous considérerons donc aujourd'hui Jésus comme un véritable pénitent chargé des péchés de tout le monde, pleurant et satisfaisant pour tous ces péchés. Nous nous ressouviendrons qu'il y a deux sortes de pénitences, toutes deux nécessaires pour un parfait retour à Dieu :

(1) Cette méditation est donc la première de celles du Carême où elle fut faite, c'est-à-dire du Carême de 1677 ou de 1678.

pénitence intérieure et pénitence extérieure. La première afflige l'âme et l'humilie ; la seconde fait la même chose à l'égard du corps ; elle l'humilie et l'afflige de même. Représentez-vous Jésus au jardin : *Tristis est anima mea*, pâle, tremblant, abattu, suant le sang et l'eau, gémissant, criant, se prosternant. Savez-vous bien ce que c'est ? C'est un homme percé et accablé de douleur. Mais le sujet ? Ce sont les péchés des hommes. Il n'y eut jamais de douleur pareille, à cause du nombre des péchés, à cause qu'il en connaissait l'énormité, l'ingratitude, l'insolence, l'injustice, parce qu'il aime infiniment son Père et les hommes. C'est pourquoi Saint Thomas dit que cette douleur a surpassé toutes les douleurs, soit des hommes, soit des anges, naturelles ou surnaturelles. La raison est évidente. *Consolantem me quæsi vi et non inveni. Magna est velut mare contritio tua. Quis medebitur tibi ?*

Les péchés n'étaient ni ne pouvaient être personnels ; et néanmoins, ô mon Sauveur, à quel comble votre affliction est-elle montée ? D'où vient donc que j'ai si peu de douleur des miens ? C'est que je vous connais peu, mon Dieu ! que je vous aime peu. O c'est encore que je ne m'aime (1) guère moi-même. Je ne connais pas bien, ni le nombre, ni l'énormité de mes péchés. Employons donc ce carême à la considération de nos péchés. Nous aurons pour motifs de douleur, outre ceux que Jésus-Christ a eus, la douleur même et les souffrances de Jésus-Christ, qui peuvent bien servir à nous inspirer

(1) Texte original : *Que je n'aime...*

la componction. Pour moi, j'avoue qu'elle m'inspire une grande compassion de l'état du pécheur. Il m'arrive, à son égard, ce qui arrive à l'égard d'un malade frénétique. A voir (1) comme il est gai, comme il est transporté de joie, comme il ne parle que de plaisirs, il fait plus d'envie de rire que de pleurer ; mais quand je considère le médecin qui examine le malade avec un visage qui le condamne à la mort ; que je vois une mère qui se désole, qui pleure, qui se désespère ; d'autant plus le malade se laisse emporter à cette joie frénétique, d'autant plus je comprends la grandeur du mal et du péril et je ne puis retenir mes larmes. O mon Dieu, quel est donc ce crime que j'ai fait, qui vous fait pâlir, trembler, suer ? D'où vient que j'y suis insensible ? Puisque vous êtes si bon que de pleurer mes maux, faites-moi la grâce que je les pleure moi-même.

La pénitence humilie. Quels sujets d'humiliation dans le péché ! Quoi de plus déraisonnable, de plus injuste, de plus ingrat ! Cette humiliation dans Jésus-Christ a paru en toute sa Passion par son silence et par sa patience. Il semble qu'il avoue qu'il se trouve digne de tout, que ce n'est encore rien en comparaison de ce qu'il mérite. Qui croirait que vous êtes innocent ? L'innocence est hardie, elle se plaint, elle parle, elle crie, elle insulte ses accusateurs et ses juges ; mais c'est lorsqu'elle est impatiente. Celle de Jésus est bien différente ; elle n'éclate, ni en reproches, ni en injures ; elle ne forme pas la moindre plainte. Comment se comporterait-il

(1) Texte original : *A le voir...*

autrement, quand il serait atteint et convaincu des plus grands crimes? Voilà les sentiments d'une âme vraiment pénitente, vraiment pénétrée de la grandeur de ses crimes. Le souvenir de ses ingrattitudes la rend à ses yeux si criminelle, si indigne de la vie, si digne du mépris de toutes les créatures, qu'elle ne s'étonne point d'aucun mauvais traitement : elle s'étonne comme on la peut supporter. Il lui semble que tout doit s'armer contre elle. *Omnis qui invenerit me, occidet me*, dit-elle, par un sentiment d'horreur de soi-même. Non seulement elle souffre avec patience les maux qui lui arrivent par ses péchés, comme la confusion, les répréhensions, les châtimens, les maladies qui lui restent de ces excès, mais les choses qu'on lui fait souffrir injustement : *Merito hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum*. S'ils méritent cela pour avoir péché contre leur frère, que mérité-je moi, pour avoir outragé un Maître toujours bienfaisant?

Ces grandes occasions de souffrir arrivent rarement. Mais l'âme chrétienne sait se comporter comme il faut dans les petites dont la vie est remplie. Qu'on lui parle incivilement, qu'on passe sans la saluer, qu'on soit lent, qu'on soit négligent à la servir ; au lieu de se fâcher, tout cela l'humilie en la faisant ressouvenir de son péché. Son péché est toujours du parti de ceux qui l'offensent et l'oblige d'avouer qu'ils ont raison : *Peccatum meum contra me est semper*. Comment prétendrais-je que les hommes m'honorassent, moi qui déshonore Dieu, qui me suis déshonoré moi-même? — Il est juste qu'on donne à chacun ce qui lui est dû. — Ai-je gardé

cette règle à l'égard de Dieu ? — Cet enfant me manque de respect. — Quand en avez-vous eu pour Dieu ? — Qui peut souffrir des serviteurs orgueilleux, négligents ? — Il y a trente ans que vous servez Dieu comme cela, et il vous souffre. — Quand on parle des autres, qu'on exagère leur injustice, leur ingratitude, il ne s'étonne point de cela, il s'humilie, il trouve qu'il a fait plus que tout cela. C'est à un homme, se dit-il en lui-même ; et moi, à Dieu. Il n'en avait point reçu de bien ; et moi, j'en suis accablé. C'est une fois, et moi, un million. O, si durant ce carême nous nous exercions dans ces sentiments, si nous avions toujours ces pensées, que nous le passerions saintement, que nous serions assurés d'obtenir le pardon de nos fautes ! *Sacrificium Deo spiritus contribulatus, cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.*

Non, Seigneur, vous ne mépriserez pas un cœur ainsi brisé de douleur et humilié en votre présence. O le beau sacrifice, l'agréable parfum pour vous et pour tout le paradis ! Que vous aurez plaisir à voir cette âme ainsi pénétrée de sentiments de pénitence ! Que vous écouterez volontiers ses soupirs ! Que vous oublierez volontiers ses infidélités passées ! Que vous tiendrez sa faute et votre gloire bien réparée ! Que vous réparerez vous-même abondamment la perte qu'elle a faite des grâces et des dons surnaturels ! Qu'elle aura sujet de se consoler de son malheur ! Que vous lui ferez bien sentir votre présence et le pardon que vous lui accorderez ! Ça donc, mon Ame, travaillons, ce carême, à exciter dans nous-mêmes de véritables sentiments de pénitence.

Ayons sans cesse devant les yeux, et ce que Jésus a souffert pour nos péchés, et ces mêmes péchés pour lesquels il a souffert. Que la douleur que nous concevons à cette vue nous rende incapables de toute vaine joie ! Que l'humiliation qu'elle nous inspirera nous défende de toute impatience, de tout murmure ! Ce sont les sentiments intérieurs où tous les véritables chrétiens doivent passer le carême, une sainte tristesse et une salutaire confusion qui les éloigne également, et de cette dissolution, et de cet orgueil, etc. Hélas ! Seigneur, comment pourrais-je me réjouir, voyant les larmes que vous versez pour moi dans la vue de tant de crimes, et de quoi puis-je me plaindre, après ce que j'ai mérité ? Punissez-moi par les maladies, par les mépris ; employez en cela l'imprudence, la haine, l'ingratitude des hommes, pourvu que vous ne me livriez pas aux démons et que je ne tombe pas entre les mains de votre justice éternelle !

La pénitence se produit à l'extérieur ; le corps ayant eu part à nos péchés, il prend aussi part à la douleur et à l'humiliation. C'est pour cela que Jésus a voulu être tourmenté et humilié en sa chair. Mais de quels tourments et de quelles humiliations ? En toutes les parties de son corps, en tous ses sens et en toute manière, quoiqu'il fût fort sensible. Il est étrange qu'il y ait, après cela, des gens qui blâment les mortifications corporelles. Car, s'il était vrai, ce qu'ils disent, que ce que Jésus a souffert en son corps suffit pour tous, sa contrition pourrait donc aussi suffire pour tous. Mais nous ne sommes pas ici pour disputer, je parle à des

gens convaincus. Il faut expier nos péchés et satisfaire à la justice divine par les pénitences corporelles. Je ne vous exhorte pas aux cilices, aux disciplines, non que je croie cela trop rude ou peu propre à la plupart des gens; tout le monde en est capable; les noms de ces choses sont plus rudes que les choses mêmes, et il y a plus de mérite à s'y résoudre qu'à les pratiquer. Dès qu'on a commencé, on ne peut plus se retenir; les plus délicats sont les plus fervents. Quand on a un vrai repentir, on s'en fait des délices. On a quelquefois vu des cours entières où cela était autant en usage que dans les monastères. Mais laissons ces austérités de conseil; il en est qui sont d'obligation. Commençons par le jeûne, qui est de nécessité. Rien ne fait voir le peu de repentir qu'on a, comme cette désobéissance. Hélas! nous avons fait des péchés que quarante ans de jeûne au pain et à l'eau ne pourraient expier. L'Église, notre bonne Mère, réduit cela à quarante jours. Mais de quel jeûne, si aisé aujourd'hui et si facile! Et on ne peut s'y résoudre! Je sais qu'il y a des raisons pour s'en faire dispenser. Mais combien de faux prétextes? De plus, comment oserions-nous exhorter les fidèles à faire des mortifications, puisqu'on ne peut les obliger à s'abstenir des plaisirs. Le carême n'est point un temps de divertissement pour ceux qui ont un peu de christianisme: c'est le moins que nous puissions pour nos péchés. Il y a des divertissements qui ne sont chrétiens en nulle saison. Mais en celle-ci, ceux-mêmes qui sont permis doivent être interdits. C'est pour cela que l'Église défend les noces, quoique saintes, à cause des divertissements

qui les accompagnent ; elle retranche les cantiques même spirituels, la musique et les instruments dans les églises. Faut-il s'étonner que Dieu nous envoie ensuite des fléaux ? Nous l'y contraignons. Il faut bien qu'il le fasse, s'il nous aime ; nous ne voulons faire nulle pénitence, rien souffrir. Il faut cependant satisfaire pour nos péchés. O mon Dieu, un peu de ce zèle, un peu de ces lumières que vous avez données aux vrais pénitents, à ces grandes âmes qui ne pouvaient se *raassasier* (1) d'amertumes et de mortification, qui avaient tant d'horreur des délices et des plaisirs. Quand ce serait ici la région des plaisirs, les plaisirs doivent-ils être pour les pécheurs ? Non, désormais mon plus grand plaisir sera de faire souffrir cette chair, laquelle aussi bien n'est bonne qu'à cela. Mon plaisir, au moins durant ce carême, sera de me retrancher l'usage de tous les plaisirs, Seigneur, donnez-nous la force d'exécuter ces saintes résolutions ; donnez-la à mes auditeurs, et, s'ils s'y appliquent, je vous conjure de combler leurs cœurs de ces consolations au prix desquelles toutes les autres consolations sont si fades et si imparfaites. Je ne crains pas, s'ils les ont une fois goûtées, qu'ils reviennent aux vains divertissements du monde ; ils en seront dégoûtés pour toujours.

Enfin, la vraie pénitence renferme encore l'humiliation du corps. Celle de Jésus a été prodigieuse, non seulement à cause que toutes ses peines ont été infâmes

(1) Le texte porte *saoûler*, terme que Bossuet, lui aussi, employait alors dans le style relevé.

et accompagnées d'ignominie, surtout les soufflets, la flagellation et le crucifiement ; mais encore parce qu'il a été souillé de crachats, traîné dans la boue, vêtu en fou, en roi ridicule, pour punir le luxe et la vanité, pour donner un témoignage public de sa douleur. Si vous considérez Jésus en cet état, vous en serez touché infailliblement ; et si vous faites réflexion sur vous, peut-être serez-vous honteux de vous voir dans un état si peu conforme à celui d'un pécheur pénitent. Il y a des habits et des manières de s'habiller qui ne sont jamais chrétiennes. Il faut qu'il y ait toujours de la différence à cet égard entre nous et les païens. Mais, en carême, on doit se défendre, par esprit de pénitence, les choses mêmes qui ne blessent point la modestie chrétienne. L'Église nous l'enseigne, non seulement parce que les prélats prennent des habits moins riches et comme une espèce de deuil ; mais encore par la couleur triste dont elle orne ses prêtres et ses autels. J'espère donc que les dames chrétiennes se ressouviendront, en se coiffant, de la tête de Jésus-Christ couronnée d'épines ; en s'habillant, de l'habit ridicule dont il a voulu se revêtir. Quelle consolation pour notre bonne Mère, si, nous attachant ainsi à ses sentiments, nous passions le carême en la manière que je viens de dire ! Dieu consolait son prophète affligé de l'infidélité des Juifs, en lui représentant que, quoique la plus grande part eût manqué de foi, il y avait encore six mille personnes qui avaient fait leur devoir. Ce serait une consolation très grande, dans le petit nombre de catholiques, s'ils faisaient bien. Mais, si ce reste de gens qui en font profession se relâchent, s'ils ne sont catho-

liques qu'à l'église et d'une autre religion à leur table, dans leurs divertissements, dans leurs habits, quelle mortelle douleur ! Finissons donc cette méditation en disant, chacun en particulier : Mon Dieu, pardonnez-moi mes fautes passées. Je n'ai jamais encore fait le carême en véritable chrétien. Je n'ai peut-être pas bien su ce que c'était et à quoi m'obligeait l'honneur que j'ai d'être enfant de votre très sainte Église. Mais je suis dans la résolution de commencer cette année à faire mon devoir. Fussé-je tout seul, vous aurez un serviteur fidèle. Je ne rougirai point de faire ce que je dois, et ce ne sera pas par mon exemple que s'introduira le relâchement et que votre nom sera blasphémé.

Je n'ai été que trop pécheur, je n'ai que trop vécu à leur mode. Je veux commencer une vie pénitente ce carême. Peut-être que ma vie finira avec cette pénitence de quarante jours et que c'est tout ce qui me reste. Tout ce carême sera, pour moi, partagé entre la méditation et l'imitation de vos souffrances, entre la considération et l'expiation de mes fautes. J'espère que, quand vous verrez mon cœur et mon corps ainsi affligés et humiliés, vous aurez compassion de moi, et que vous me pardonneriez ; quand vous me verrez ainsi conforme à votre Église, vous exaucerez les prières qu'elle fait pour moi et pour tous ceux de ses enfants qui lui rendent obéissance.

Pour moi, je suis si persuadé de la bonne volonté des catholiques, si convaincu que s'ils ne font pas plus, ce n'est que faute d'être avertis et instruits, que je ne doute nullement du fruit de ce discours. Rendez-le encore plus

grand que je ne l'espère, ô mon Dieu, vous à qui en doit être toute la gloire, *Amen.*

DEUXIÈME MÉDITATION

DE LA

CHARITÉ

DE

JÉSUS SOUFFRANT

Commendat autem charitatem suam Deus in nobis, quoniam cum adhuc peccatores essemus, secundum tempus Christus pro nobis mortuus est.

Dieu fait éclater la grandeur de sa charité envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous.

(S. Paul aux Rom., c. 5.)

Je ne m'étonne point que la Passion ait été appelée un excès. Elle est en effet un excès de Charité de Jésus-Christ.

Cette vertu lui a fait souffrir ce qu'il ne devait pas souffrir. Il a souffert plus qu'il ne devait souffrir, il a souffert pour des gens pour qui il n'avait pas sujet de souffrir.

La charité ordinaire nous porte à avoir compassion des misérables et à les soulager. J'ai souvent dit que si les grands voyaient ce que souffrent les petits, il y aurait peu de malheureux dans le monde, parce qu'ils en seraient touchés et il leur serait aisé de les tirer de la misère. Mais je ne pense pas qu'ils en vinssent jamais jusqu'à ce point que de se rendre eux-mêmes misérables pour les rendre heureux. Vous seul, ô Jésus, avez été capable de cet amour excessif. Je ne m'étonne point que, connaissant parfaitement la grandeur des maux que nous aurions dû souffrir pour nos péchés, vous ayez souhaité de nous en délivrer ; que, prévoyant ceux dont notre vie est assiégée, vous ayez voulu les adoucir. Mais que, pour cela, vous ayez voulu souffrir vous-même, qui aurait jamais osé, ou espérer, ou même souhaiter un amour si excessif ?

Représentez-vous Jésus en quelque endroit de la Passion qu'il vous plaira, si vous voulez, à la colonne. Son amour l'y a attaché et l'a mis au triste état où vous le voyez. Pourquoi ? Pour nous épargner les peines que nous avons méritées par nos crimes : *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra*. La tristesse au Jardin pour mes fausses joies, la flagellation pour mes plaisirs, la couronne d'épines pour mon orgueil, la croix pour mes impatiences, les clous pour mon libertinage et ma désobéissance. *Ipse autem vulneratus est, propter iniquitates nos-*

tras, attritus est propter scelera nostra. Mais pourquoi tant de peines, tant de travaux, mon Sauveur ? Chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau ? Une éternité de peines est étrange ; mais pourquoi ne souffrirais-je pas ce que vous souffrez ? Vous vous trompez, bourreaux ; vous prenez l'innocent pour le coupable. Père éternel, vous trompez, vous aussi, vous qui ordonnez ces supplices. Ne savez-vous pas que c'est là ce Fils qui vous a été si soumis ? Ou bien est-ce que votre amour pour nous est aussi excessif que celui de cet aimable Fils ?

Il a souffert pour nous adoucir le calice, pour en boire le plus amer, pour nous épargner les maux inévitables dans la vie, pour ce qu'il y a à endurer dans les tentations, dans les afflictions, dans la pratique de la vertu, pour nous encourager par son exemple, pour les rendre glorieuses, pour nous faire voir qu'elles n'étaient pas insupportables. *Christus pro nobis mortuus est, ut sequamini vestigia ejus qui peccatum non fecit*, afin que nous n'eussions pas sujet de murmurer, si l'on nous menait par un chemin si rude, afin que nous ne nous plaignissions pas de la dureté de nos maux, voyant qu'il n'avait pas pardonné à son Fils : *Proprio filio non pepercit*. Cette charité demande nos reconnaissances et notre imitation. Après l'avoir admirée, vous admirerez premièrement notre insensibilité, nous qui n'avons pas de compassion pour ce que Jésus souffre pour nous. S'il souffrait pour ses propres crimes, nous devrions être touchés de la grandeur de ses maux ; on pleure à la vue d'un scélérat qui reçoit la juste récompense de ses actions. Et sur un innocent qui souffre pour nous, nous

demeurons insensibles ! On se réjouit dans le temps que l'Église célèbre sa Passion ! A nous voir, croirait-on que Jésus souffre et que c'est pour nous ! O mon Dieu, donnez-nous un cœur de chair.

Cette Charité demande notre imitation. Exerçons la charité envers nos frères, sinon dans cet excès, du moins en quelque manière. En premier lieu par la compassion. Pour cela il faut s'en informer. Si nous en prenions la peine nous ferions beaucoup de bien. Actions de grâces, sentiments d'humilité. C'est mon frère : compassion, consolation. Secondement, par l'aumône : c'est une des obligations du carême ; l'Église nous fait jeûner dans cette intention. Il ne faut pas que la pénitence épargne pour l'avarice ; ce qu'on retranche de la table, des habits, des plaisirs, doit être pour les pauvres. Ce sont là les aumônes qui charment le ciel et dont Jésus-Christ se pare. Les pauvres qui donnent nonobstant leur pauvreté, qui partagent ce qui leur serait nécessaire, comme la veuve de Sarephtha, font des miracles, emportent le ciel. Les grands ne peuvent pas faire cela ; mais ils peuvent se priver de leurs plaisirs. Hélas ! pendant que vous perdez avec chagrin dix, vingt, trente écus, que vous en employez dix ou douze à la comédie, cinquante en un habit, il y a cinquante familles qui n'ont pas de pain. Combien d'honnêtes gens qui, depuis un mois, n'ont pas changé de linge, pourraient dire que depuis plus de deux mois ils n'ont goûté, ni chair, ni poisson ! Vous rencontrerez des familles de huit ou dix personnes qui n'ont pas mangé un morceau de pain depuis le matin jusqu'au soir. Hélas ! mon Sauveur,

est-il vrai que c'est vous qui souffrez dans les pauvres ? Si vous aviez été aussi insensible, que serions-nous devenus ? Prenons les sentiments de ce cœur tendre et généreux ; faisons résolution d'aimer les pauvres, de retrancher quelque chose de nos plaisirs. Si les riches faisaient cela, tout le monde dînerait, personne ne manquerait de pain, on ne mettrait pas de très honnêtes personnes en prison, faute d'avoir de quoi payer le lit où elles couchent : car, Messieurs, il y a des misères de toutes ces manières ; informez-vous-en. J'avoue qu'il y en a qui les cachent ; mais la charité découvre tout, avec un peu de soin ; cela mérite qu'on en prenne. Les rois, sachant que Jésus-Christ était né dans une étable, vinrent le chercher, s'exposèrent à mille périls, à mille fatigues, pour lui venir faire des présents. Ce même Jésus-Christ souffre en des lieux pires que des étables ; vos chevaux, s'il m'est permis de le dire, sont incomparablement mieux que lui.

II

Non seulement il a souffert ce qu'il ne devait pas souffrir, mais il a souffert plus qu'il ne devait souffrir. Une larme pouvait laver toutes nos fautes. Une goutte de sang pouvait nous mériter tous les secours. Pourquoi donc tant de sang ? Faut-il demander des raisons à qui aime ? Il n'en peut rendre d'autre que son amour. On croit toujours, quand on aime, que quoique ce soit que l'on donne, ce ne sera jamais assez. C'était plus qu'il ne

fallait pour nos besoins, pour la justice de son Père, pour la haine de ses bourreaux. S'il sue, c'est jusqu'à ce que le sang vienne après l'eau ; s'il verse son sang, c'est jusqu'à la dernière goutte. A la flagellation, il reçoit des coups plus que la loi n'ordonne, plus qu'il n'en peut supporter sans miracle. Il n'a plus de force, il veut encore porter la croix ; il n'a plus de sang, plus de partie en son corps sans plaie, et il crie encore : *Sitio* !

Mais n'est-ce pas trop, mon adorable Sauveur ! Oui, vous répondra-t-il, c'est trop pour apaiser mon Père, trop pour éteindre la haine de mes ennemis, trop pour effacer tous les péchés de la terre, trop pour étouffer tous les feux d'enfer ; mais ce n'est pas assez pour toucher ton cœur, pour t'inspirer le moindre sentiment de reconnaissance ! C'a été assez pour émouvoir mon juge, mes bourreaux, pour faire fendre les rochers, etc. O dureté ! O insensibilité ! En effet, tous ces excès n'ont pu vaincre notre lenteur, notre tiédeur. Je parle aux âmes qui craignent Dieu, mais qui ne l'aiment pas assez ; qui gardent ses commandements, mais qui résistent aux saintes inspirations ; qui ont de grands désirs, mais qui diffèrent de les exécuter. Qu'attends-tu mon âme ! Que Jésus fasse quelque chose de plus ! Il a porté les choses aux derniers excès. Écoute-le qui te dit : *Quid potui facere vineæ meæ, et non feci ei* ? Je vous ai touché, éclairé, convaincu, réduit à n'avoir à me dire autre chose, sinon que vous ne vouliez pas avoir compassion de moi. Puisque je vous trouve toujours à me disputer des bagatelles, à examiner les choses à quoi vous êtes précisément obligé, vous ne ferez donc jamais rien par

amour, jamais rien pour moi. Jusqu'à quand vous entendrai-je dire : Il n'y a point de péché mortel ; je n'y suis pas obligé. Et Jésus était-il obligé de mourir pour vous ? Et à quoi n'êtes-vous pas obligé pour reconnaître une si grande bonté ?

Promettons aujourd'hui de ne nous plus ménager avec Dieu, de faire pour lui tout ce que nous croirons qui pourra lui plaire. Voyons ce qu'il nous demande au fond du cœur, de quitter cette vanité, de renoncer à ce plaisir, de pratiquer cette charité, cette mortification. Comparons cela à ce qu'il a fait pour nous ; nous serons tout honteux de l'avoir laissé si longtemps à attendre si peu de chose, et j'espère que notre cœur s'élargira et qu'il prendra de plus généreuses résolutions.

III

Le troisième point et le troisième excès : il a souffert pour des gens pour qui il n'avait pas sujet de souffrir. Ce fut un grand terme pour Jacob que quatorze ans de service. Il fallait qu'il aimât bien Rachel pour cela ; mais aussi Rachel était fort aimable et il ne faut pas douter qu'il n'en fût aussi bien aimé. Je me représente ce patriarche parmi les fatigues de sa profession, au chaud, au froid, à la pluie. Il ne faut pas douter que cela ne lui fit bien de la peine ; mais, dans ses plus mauvaises heures, la vue de son amour, le souvenir de celle pour qui il souffrait soutenait son courage et lui donnait des forces pour persévérer. Mais il n'en est pas de

même de Jésus-Christ ; car il souffrait pour des gens qui étaient dans le péché, qui étaient ses ennemis : *Pro impiis mortuus est ; cum adhuc peccatores essemus*. Au milieu de ses plus grandes douleurs, vous vous présentiez à ses yeux. Mais que voyait-il ? Hélas ! vous le savez : un cœur froid, ingrat, attaché au monde ; des mépris, des dégoûts, une résistance éternelle à ses volontés ; nulle complaisance, nulle gratitude ; une âme souillée de péchés, c'est-à-dire horrible, plus difforme à ses yeux que les démons ; un impie, un libertin, un voluptueux. Vous n'êtes plus cela ; mais vous vous présentiez à lui en cet état. Vous n'êtes pas si vicieux, vous n'êtes pas un objet si odieux ; mais confessez qu'il ne voyait rien en vous qui lui dût causer de grands transports. Quel objet ! Que cela était peu capable de l'encourager !

Cependant voilà ce qu'il a aimé avec tant d'excès ! On dit que l'amour est aveugle, qu'il couvre les défauts. Si les objets des plus grandes passions étaient parfaitement connus, on les verrait bientôt refroidies. Mais Jésus connaissait nos vices, nos misères ; il nous connaissait tels que nous nous connaissons nous-mêmes, à certains moments où nous sommes plus raisonnables et où nous nous déplaçons si forts. Son amour a surmonté tout cela ; ces misères l'ont excité davantage.

Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui soyez capable d'aimer ainsi. On ne trouve rien de pareil parmi les hommes. On aime son plaisir, son intérêt ; on aime des choses aimables, ou du moins qu'on croit aimables. Vous aimez des personnes odieuses et dont vous con-

naissez les vices. D'où vient que j'ai tant de peine à aimer mes ennemis? N'ont-ils rien d'aimable pour nous? Jésus les a aimés tels qu'ils sont, et tels qu'ils sont il nous ordonne de les aimer. N'est-ce pas assez? Mais vous, mon divin Sauveur, quand vous ne seriez pas aussi aimable que vous l'êtes, un si grand amour mériterait tout le mien. D'où vient donc que je ne vous aime point quoique vous soyez si parfait, si accompli, que vous soyez si grand, si éclairé, si sage, si doux, si bienfaisant, si fidèle, si libéral envers vos amis?

La raison, pardonnez-moi, Seigneur, si j'ose vous le dire, c'est que vous ne m'avez pas encore assez aimé. On peut encore ajouter à ces excès. C'est votre amour même. Je sais que vous trouvez des obstacles dans mon cœur, un poison froid qui l'empêche de prendre feu et de s'enflammer. Je m'en vais travailler à le purifier, je vais rompre ces attaches que j'ai au monde, aux créatures, à l'argent, au jeu, à la vanité des habits, à la réputation, à moi-même. Faut-il s'étonner qu'un cœur embrasé de la sorte ne puisse donner place à votre amour, qui veut régner seul? Je suis sûr que, quand je vous l'offrirai vide, vous ne me refuserez pas de le remplir de votre amour, d'y venir habiter vous-même, d'en faire un paradis terrestre et de le disposer à cette charité parfaite dont il doit brûler éternellement avec les séraphins.

TROISIÈME MÉDITATION

DE LA

PATIENCE

DE

JÉSUS SOUFFRANT

Sicut ovis ad occisionem ducetur et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum.

Il sera conduit comme une brebis à la boucherie, et il ne fera pas plus de bruit qu'un agneau devant celui qui lui ôte la laine, et il n'ouvrira pas la bouche.

(Isai., 53).

De toutes les vertus que Jésus a pratiquées à sa Passion celle qui a éclaté davantage c'est la Patience. Aussi

faut-il avouer qu'il n'y en avait point dont l'exemple nous fût si nécessaire. Nous souffrons dès notre naissance jusqu'à la mort. Tous les âges ont leurs maux, tous les états, tous les tempéraments. Nous souffrons des créatures les plus insensibles, de tous les hommes supérieurs et inférieurs, égaux; de nos ennemis, de nos amis, de nous-mêmes. O qui pourrait être ferme et inébranlable au milieu de tout cela ! Rien n'est plus capable de nous mettre dans cette belle disposition que l'exemple de Jésus-Christ.

L'impatience se produit par la langue, par le changement de visage et par les mouvements du cœur. La patience modère les dérèglements de ces trois parties ; elle lie la langue par le silence, elle compose le visage par la tranquillité, elle calme le cœur par la douceur.

I

Prenez Jésus en quelque endroit de la Passion qu'il vous plaira, depuis qu'il est pris jusqu'au moment qu'il expire; vous ne sauriez tomber à faux. C'est partout un agneau, une brebis; vous le trouvez partout muet, tranquille et plein de douceur. Jésus s'est trouvé, à sa Passion, dans toutes les circonstances où il est le plus difficile de se taire. On lui fait des injustices si visibles; on dresse contre lui de si noires et si fausses accusations; on lui fait endurer des indignités si brutales et si inhumaines que c'est un prodige qu'il puisse souffrir tout cela sans dire un seul mot. De plus, il souffre de si

grandes cruautés que la violence de la douleur aurait dû lui arracher quelque parole. Mais non, il demeure sans réplique. On crie, mille témoins s'élèvent, on s'échauffe, on l'accuse sans preuve, sans raison, sans apparence même de raison ; les témoignages s'entre-détruisent : *Jesus autem tacebat ; ego autem non contradico*. Il avait les plus beaux prétextes du monde. La gloire de son Père à procurer, sa doctrine à soutenir, le scandale à éviter ; il va perdre tout le fruit de ses travaux ; les prêtres lui commandent, Pilate le presse, Hérode l'interroge : *Jesus autem tacebat*. Il n'aurait pas péché, il aurait fait des réponses fort édifiantes ; mais ce silence vaut mieux mille fois.

O adorable silence, que vous êtes éloquent, que vous me donnez de belles leçons ! Vous vous taisez, Seigneur, vous qui êtes la parole du Père, dans de si grands maux, dans un sujet si avantageux, dans une occasion si importante ! Quel prétexte puis-je avoir à l'avenir de murmurer et de me plaindre ? Mais comment s'en empêcher ? Une âme qui veut imiter Jésus-Christ s'en défend avec sa grâce : en premier lieu, par l'humilité elle croit qu'elle en mérite encore plus ; en deuxième lieu, par le désir qu'elle a de souffrir, qui lui fait trouver ces maux si petits qu'elle n'oserait en parler ; en troisième lieu, par respect à la volonté de Dieu ; en quatrième lieu, par la crainte de perdre son trésor. Une croix secrète est quelque chose de bien précieux.

Les âmes imparfaites croient que pouvu qu'on ne s'emporte point, on peut conter ses maux à toute la terre : semblables en cela à un homme qui a trouvé une

bourse pleine d'or et qui va semant cet or en son chemin. Si elles ne les publient pas, du moins il leur faut quelques amis, quelques confidants : une âme sainte, au contraire, veut que tout se passe entre elle et son Époux. — Mais je parle de mes maux comme de ceux d'un autre ; au lieu d'en murmurer, j'en loue Dieu. — Cela est bon ; mais outre que l'on s'expose à la vanité, qu'on est payé par les louanges, on se soulage. Il me semble que c'est la fleur de la patience qui s'en va. Il n'y a plus de secret et, par conséquent, le plus doux, le plus précieux est perdu. Vous ne répandez pas le parfum, vous l'éventez. Voyez la suite des maux qui naissent de ces plaintes. Il arrive qu'on vous flatte, si on en est touché, qu'on vous met en colère, si l'on n'en fait pas de cas. On cherche à être plaint et on ne vous plaint point ; on est importuné, on ne trouve point que vous ayez tant de raison, vous faites voir votre faiblesse plus que l'injustice d'autrui. Au lieu de leur attirer l'indignation de vos confidants, vous vous attirez leur mépris. On croit se soulager et, au contraire, la colère, le dépit s'augmente en voulant persuader qu'on a eu grand tort ; on se le persuade à soi-même, en voulant exagérer les maux ; on se les grossit à soi-même. Nous en voyons tous les jours qui, ayant d'abord reçu des afflictions avec assez de patience, à force de les dire se sont si fort échauffés, si fort animés eux-mêmes, qu'ils ont passé jusqu'aux plus grands excès.

S'il faut se plaindre, plaignons-nous à Jésus crucifié. Mais, en votre présence, mon Sauveur, de quoi aurai-je à me plaindre ? Que sont mes maux en comparaison

des vôtres que vous souffrez dans un si grand silence ? De plus, Seigneur, je pourrais persuader à quelque autre qu'il y a de l'injustice ; mais à vous cela ne se peut ; vous connaissez mes crimes, vous savez que j'en mérite mille fois davantage. Comme c'est vous même qui êtes l'auteur de ces maux, ce sera vous faire des reproches : *Quid dicam aut quid respondebit mihi, cum ipse fecerit ?* Je viendrai toutefois pour comparer mes maux aux vôtres, ma patience à la vôtre. Je viendrai pour me plaindre à vous, non pas de mes maux, ni de mes ennemis, mais de moi-même et de mon impatience. Je viendrai y prendre des forces et m'encourager au silence, et à souffrir comme vous avez souffert.

II

Après avoir considéré le silence de Jésus-Christ, je vous prie de jeter les yeux sur son front et sur son visage. On se fait quelquefois violence pour ne pas produire les sentiments de son cœur. Mais qu'il est malaisé quand on nous maltraite de n'en être pas même ému ! Et, quand on a le cœur ému, son trouble passe incontinent dans les yeux et sur le visage ; on lit sur le front, ou la vengeance que le cœur respire, ou la colère qu'il a conçue, ou du moins la tristesse qui l'abat. Or considérez, je vous prie, si vous découvrirez sur le visage du Sauveur quelque signe de ces mouvements ? Si cela avait paru, ç'aurait été sans doute quand on le saisit, lui qui ne résistait point. Quand on lui donna un souff-

flet, il n'avait rien dit de mal. Voilà vingt-neuf coups de fouet. C'est autant que la loi en ordonnait, il ne les a pas mérités : sa patience ne s'échappe pas cependant. Mais pourquoi y en ajouter un seul ? Pourquoi doubler le nombre sans ordre ? Quelle malignité ! Cela ne s'est jamais fait à personne, cela ne peut se supporter. Jésus a la Patience de s'en laisser donner jusqu'à cinq mille. Quand il prend sa croix, les forces lui manquent. On le voit bien, il plie ; on le presse, on le relève à coups de pieds. Quoi ! mon divin Maître, n'êtes-vous point surpris ? Quoi ! pas le moindre mouvement d'indignation ! Nul changement, nulle altération sur ce visage ! Mais remarquez que ce n'est pas un air riant ni triomphant ; c'est un air humble et modeste. Que cela est beau ! Que cela est divin ! O qu'il y a de plaisir de vous considérer en cet état ! O que j'aime bien mieux voir cela que de voir marcher des boiteux, et des morts sortir du sépulcre ! Anges du ciel, descendez pour être témoins de la Patience de Jésus. Non, vous ne voyez rien de si beau dans le ciel ! O heureuse Véronique, qui eûtes le bonheur de retirer le portrait de ce visage, quel trouble, quel mouvement de colère pûtes-vous y remarquer ? Une si grande tranquillité n'est-elle pas capable de les calmer ?

Vous me demandez s'il y a du mal à sentir ces émotions. Non ; mais il y a de l'imperfection ; c'est signe qu'on s'aime encore soi-même, qu'on n'a pas pris assez de soin de mortifier ses passions, qu'on a encore bien de l'orgueil et de l'attache à sa propre volonté. La parfaite piété va jusqu'à étouffer ces mouvements. Qui-conque s'y applique peut espérer d'y parvenir, et même

plutôt qu'on ne saurait croire, quand on y va comme il faut. O mon Dieu, quand il n'y aurait que cela à gagner à votre service, que cette force, cette immobilité, cette indolence chrétienne, cette paix inaltérable de l'âme, cette égalité de visage et de mouvement que tout le monde ensemble, toutes les prospérités ne peuvent donner, ne serait-ce pas toujours beaucoup ? Mais d'où vient cette constance ?

1° D'une humilité profonde. On ne s'étonne point qu'on maltraite un pécheur. On offense Dieu ; pourquoi ne me déplaira-t-on pas ?

2° D'une grande attache à la volonté du Seigneur, qui est une ancre qui nous rend immobiles, parce que tout ce qui arrive est toujours selon cette volonté. Je me représente un homme assis sur un rocher au milieu de la mer ; la mer vient battre à ses pieds ; il la regarde de sens froid, il prend plaisir à compter ses flots, hors de tout péril. Il s'élève des tempêtes ; cela ne le touche point, pendant que d'autres, qui sont sur de fragiles vaisseaux, pâlisent, tremblent, sont agités au gré des vents, tantôt ensevelis dans les abîmes, tantôt suspendus en l'air sur la pointe d'un flot. Est-il possible que nous ne portions point d'envie à cette heureuse personne ? Est-il possible que, pouvant nous attacher à ce Roi, nous aimions mieux nous tenir à une planche qui n'a point de consistance.

Faisons-y un peu de réflexions. Je suis sûr que si nous nous appliquons beaucoup à considérer l'âme de Jésus souffrant, si nous portons souvent les yeux sur son visage, nous deviendrons amoureux de cette vertu, et que même il nous l'inspirera insensiblement. Que ce

soit donc là votre livre de tous les jours, chrétiens Auditeurs ; que ce soit votre miroir, Dames chrétiennes, du moins pendant ce carême. O que bientôt vous vous trouverez changées ! Que ce qui vous paraît aujourd'hui le plus insupportable vous paraîtra léger ! Ce fut ainsi que le bon larron, considérant la Patience du Sauveur, acquit lui-même de la patience. Mais que nous servira de vous regarder, Seigneur, si vous ne jetez les yeux sur nous pour nous encourager, pour nous soutenir, pour affermir nos desseins, pour nous donner des forces afin de les exécuter ?

III

Entrons dans le cœur du Fils de Dieu, et voyons quelle est sa disposition à l'égard de ses ennemis. C'est une douceur incomparable dont voici les divers degrés ou les effets.

1° Tout ce qu'il en souffre n'empêche pas qu'il ne leur fasse justice. Il reconnaît qu'il y a beaucoup d'ignorance en leur fait ; et, quoique l'envie, le respect humain, l'intérêt, la haine, l'orgueil, l'injustice aient part à tout cela, néanmoins ce cœur plein de bonté s'attache plutôt à ce qui diminue le péché qu'à ce qui les rend coupables. Nous aurions bien plus de sujet de faire le même, quand on nous fâche. Il y a le plus souvent plus de légèreté, d'inconsidération que de malice dans la personne qui nous offense ; c'est un effet de son naturel brusque et colère ; elle était en mauvaise

humeur, elle a eu dit cela plus tôt qu'elle n'y a pensé. Nous faisons ordinairement tout le contraire. Nous exagérons les choses, comme si c'étaient des crimes, comme si c'étaient de grandes injustices, et souvent il n'y a pas un péché véniel. Nous nous réjouissons des maux de ceux que nous regardons comme nos persécuteurs, nous nous affligeons de leur prospérité. O que cela est faible ! Qu'on a sujet de s'humilier, quand on sent ces mouvements ! Que cela est bas ! Que cela ressemble à la bête. Mon Dieu, dis-je en moi-même, si vous nous jugiez de la sorte, nous serions tous perdus ? Si cette personne qui se plaint avait fait la même chose, elle trouverait que ce n'est rien. On peut, si on le veut, donner cent bons biais à cela, et on aime mieux le prendre en mauvaise part.

2° Non seulement Jésus fait justice à ses bourreaux, mais il est touché d'une véritable compassion ; il déplore leur aveuglement et les maux qu'ils s'attirent ; il dit dans son cœur : *Quoniam si cognovisses, et tu, quæ ad pacem tibi !* Il trouve que tous ces maux ne sont rien en comparaison : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Voilà le sentiment que nous devrions avoir pour ceux qui nous offensent. Quel mal me font-ils, si je suis patient ? Quel bien ne me font-ils pas au contraire ? Mais quel mal ne se font-ils pas à eux pour le présent et pour l'avenir !

3° Il est touché d'amour à leur égard, il ressent pour eux une compassion effective, il prie, il souffre pour eux et il souffre avec tendresse ; il souhaite de les sauver et il le fait ; car sa prière n'est point inutile. Ceux qui

se convertirent à la prédication de Saint Pierre étaient ceux-là mêmes : *Hunc per manus iniquorum affligentes interemistis. Vos autem sanctum et justum negastis, et petistis virum homicidam donari vobis, Auctorem vero vitæ interfecistis.* Que nous serions heureux, si nous pouvions sauver vos ennemis par nos prières ! Quelle joie, quel triomphe dans le ciel ! Quelle serait leur reconnaissance ! Elle sera grande en ceux qui auront été sauvés par leurs amis ; mais quel comble pour ceux qui devront leur salut à ceux qu'ils ont persécutés !

Discite a me non mundum fabricare, non cuncta visibilia, etc. mais quelque chose de plus divin. Pour apprendre cette leçon, que le cœur de Jésus-Christ soit notre école. Faisons-y notre séjour durant ce carême. Etudions-en les mouvements et tâchons d'y conformer le nôtre. Oui, divin Jésus, je veux m'y loger, verser tout mon fiel dans ce cœur ; il l'aura bientôt consumé. Je ne crains pas que l'impatience vienne m'attaquer dans cette retraite. Là je m'exercerai au silence, à la résignation à votre divine volonté, à une constance invincible. Je m'en vais faire tous les jours des prières pour vous remercier de mes croix et pour vous demander pardon pour ceux qui me persécutent. Je m'en vais travailler tout de bon à acquérir cette patience. Je sais que ce n'est pas l'ouvrage d'un jour ; mais il suffit que je sache qu'on y peut parvenir à force de travail. Je vous demande vos prières, ô doux Jésus. Vous les avez offertes pour vos ennemis, ne me les refusez pas, à moi qui souhaite de vous aimer, d'aimer même la croix et mes ennemis pour l'amour de vous. *Amen.*

QUATRIÈME MÉDITATION

DU

MÉPRIS

DES LOIS, DES SENTIMENTS

ET DE LA CONDUITE DU MONDE

PAR

JÉSUS SOUFFRANT

Confidite, ego vici mundum.

Ayez confiance, j'ai vaincu
le monde.

(S. Jean, c. 16).

Jésus-Christ a vaincu le monde en le méprisant ; et,
quoique durant toute sa vie il ait condamné ses lois, ses

sentiments, sa conduite, qu'il l'ait décrié, qu'il lui ait fait une guerre ouverte par ses actions et par ses discours, cependant il n'en a jamais tant témoigné de mépris qu'à sa Passion.

C'est ici une vertu qu'on s'imagine quelquefois n'être que pour les cloîtres et pour les personnes consacrées à Dieu. On se trompe. Tout chrétien a le monde pour ennemi et par conséquent il doit le combattre sans cesse. Mais il ne le vaincra jamais, s'il ne le méprise. Voyons l'exemple que notre Sauveur nous en a donné aux deux derniers jours de sa vie et de quelle manière nous devons tâcher de l'imiter.

Je trouve dans la Passion un grand Mépris des discours du monde, un grand Mépris des jugements du monde, un grand Mépris des mépris mêmes du monde. Si le Saint-Esprit veut bien nous éclairer, cette méditation nous peut être fort utile, comme elle nous est fort nécessaire. Si nous pouvions bien nous résoudre à mépriser le monde, lequel est si méprisable, et à souffrir des mépris, qui nous font si peu de tort, nous entrerions bientôt dans la voie des saints ; et je ne pense pas que rien fût capable de nous arrêter. Mon Dieu, assistez-nous donc aujourd'hui d'une grâce particulière. Faites-nous connaître la faiblesse de notre plus grand ennemi. Je le tiens pour vaincu, si elle peut être connue.

I

Il n'est pas nécessaire de vous dire que Jésus-Christ a eu dans sa Passion de grandes occasions de mépriser les discours du monde. Il ne fut pas plus tôt pris et conduit devant les prêtres que plusieurs faux témoins se présentèrent pour l'accuser et lui imposèrent des calomnies que tout le conseil entendit avec joie, qu'il approuva, quoiqu'elles n'eussent nulle apparence de vérité et que les témoignages qu'on portait contre lui s'entre-détruisissent les uns les autres. Si Jésus avait voulu dire un mot pour fermer la bouche, et aux témoins, et aux juges, quoi de plus aisé que de réfuter des accusations qui se détruisaient elles-mêmes. Cependant Jésus ne daigne pas dire une parole. Ensuite on le mène chez le gouverneur de la province, et les prêtres et les docteurs lui disent en arrivant : Seigneur, voici un criminel que nous vous remettons entre les mains pour être crucifié. — Quel crime a-t-il fait? — Si ce n'était pas un scélérat et un méchant homme nous ne vous le mettrions pas entre les mains ; nous ne sommes pas gens à demander la mort d'un innocent : *Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum*. En effet, il y avait beaucoup d'apparence à ce qu'ils disaient, car ce n'était pas un seul homme, ni des hommes du commun, ni des personnes qui eussent la réputation d'être méchants. Néanmoins il en fallut venir au détail, et Jésus, le plus irréprochable de tous les hommes, en pré-

sence d'une grande assemblée, et de Juifs, et de Romains, fut déchiré de la manière du monde la plus indigne. On l'accuse d'avoir fait des courses dans toute la Judée, excitant le peuple à la révolte, se faisant passer pour roi des Juifs, défendant qu'on ne payât à l'Empereur les tributs qu'il exigeait; qu'il s'était vanté qu'il renverserait le Temple de Jérusalem; qu'il avait même tâché de corrompre la religion des peuples; que, pour donner plus de crédit à sa fausse doctrine et s'attirer plus de partisans contre César, il avait fait de faux miracles, par l'invocation des démons et avait voulu persuader qu'il était Dieu. Ils produisaient des témoins de tout cela. Jésus essuie toutes ces fausses accusations. Mais je vous prie de remarquer ce qu'il aurait pu faire en cette occasion. Vous ne doutez pas qu'il ne fût très éloquent, que son innocence ne lui fournit la matière d'un très beau discours et d'un grand triomphe, s'il avait voulu user de récrimination, comme l'on dit, déplier aux yeux du peuple la vie de ses ennemis, les convaincre de mille actions honteuses et sacrilèges, les faire pleurer, les épouvanter, révolter le peuple contre eux, les confondre, comme Daniel confondit les vieillards. Avec quelle gloire ne se serait-il pas purgé! Qu'aurions-nous fait, si nous avions eu les mêmes avantages?

Devant Hérode, et toute sa cour, et tous les officiers de son armée, on le décrie de même, on lui ôte une très grande réputation que le bruit de son éloquence et de sa vertu lui avait acquise dans l'esprit de ce roi. Tous ses courtisans, tous ses capitaines s'étaient assemblés et l'attendaient avec impatience. O, mon Sauveur, que vos

sentiments sont éloignés de ceux du monde ! Hélas ! la médisance, les discours des hommes nous paraissent si insupportables ! Nous croyons être obligés en conscience de ne les pas souffrir. Nous sommes si délicats sur cet honneur, sur cette réputation, lorsqu'on a dit de nous quelque chose qui peut altérer la bonne opinion que nous croyons qu'on a de nous ! Nous nous emportons, nous sommes hors de nous-mêmes ; et vous ne daignez pas dire une seule parole pour dissiper de si noires accusations ! Ce n'est donc pas un si grand mal d'être accusé, d'être l'objet de la médisance et de la calomnie. On n'a pas tant de sujet de se croire malheureux, pour n'en être pas tout à fait exempt.

Voulez-vous, chrétiens Auditeurs, que je vous dise les pensées par lesquelles il me semble qu'on peut se calmer sur cela ?

Premièrement, supposé qu'on parle de vous, avez-vous vu quelqu'un si sage qu'on n'en ait rien dit ? Et qui ? Vos meilleurs amis. Cela est commun, cela se voit tous les jours. D'où vient donc que vous en êtes si fort surpris ? Comment doutiez-vous de cela ?

2^o Faisons-nous justice. Nous avons fait ce qu'on dit, ou du moins quelque chose de ce qu'on dit, ou nous y avons donné quelque occasion ; nous avons fait bien des choses qu'on ignore ; nous avons fait souvent le même tort aux autres.

3^o Si nous sommes innocents, moins vous parlerez, plus on vous croira. Ce ne sont pas les plus criminels qui se taisent. Il y a assez d'apparence que qui a assez de vertu pour souffrir patiemment une médisance, n'est

pas trop capable de faire la chose dont on l'accuse.

4° Il vous fâche qu'on vous impute une chose fausse; et moi, quand on médit de moi, je triomphe quand cela est faux; il y a cent choses de vraies à dire. Mais les choses fausses se dissipent d'elles-mêmes. Plus le crime est odieux, plus je rends grâces à Dieu de ce que je n'en suis pas coupable.

5° Si nous sommes innocents, quelle douceur de pouvoir ressembler en cela à notre bon Maître, de l'aller joindre avec ces calomnies, d'avoir deux vertus que le monde ignore et que l'on pratique pour l'amour de lui, celle que l'on nous accuse de n'avoir pas et celle que nous pratiquons, en souffrant qu'on nous accuse! Soyez éternellement glorifié, mon divin Maître! J'ai souvent pensé, en votre présence, qu'il s'en fallait beaucoup que je fusse à vos yeux aussi bon que le monde le pensait, et c'est pour moi une grande peine de songer qu'on sera quelque jour désabusé à ma confusion. S'il arrive donc qu'on me calomnie, il me suffit d'espérer que quelque jour je serai justifié. Quoiqu'il en soit, je veux souffrir cela pour l'expiation des médisances que j'ai faites, pour l'expiation de mes fautes secrètes pour lesquelles j'ai mérité tant de confusion, pour imiter vos exemples, enfin, pour faire voir que je ne fais cas que de vous, ô mon Sauveur, et que c'est pour vous seul que j'y travaille. Tandis que le monde me fera justice, qu'on me croira aussi bon que je suis, qu'on me louera, j'aurai sujet de craindre que le peu de bien que je fais ne soit récompensé. Je douterai si c'est pour vous ou pour le monde que je m'éloigne du vice; mais du moins

cette vertu est à couvert par le moyen de la calomnie. Vous m'en récompenserez, Seigneur, s'il vous plaît, aussi bien que de ma patience, etc.

II

Le Mépris que Jésus a fait des discours du monde a été d'autant plus héroïque qu'on en a fait des jugements fort désavantageux. Cela l'a fait passer pour un fou et pour un imposteur. Hérode le voyant muet, dans une occasion de si grande importance pour sa réputation et pour sa vie, voyant qu'il négligeait sa faveur et la gloire qu'il aurait pu acquérir, jugea qu'il était vraiment insensé et toute la cour fut de ce même sentiment. Voilà comme le monde juge des vertus les plus excellentes : *Quæcumque ignorant, blasphemant*, tout ce qui ne se rapporte pas à leurs maximes, tout ce qui est au-dessus de la portée de leur esprit et de leur courage, au lieu de l'admirer, ils le décrient autant qu'ils le peuvent. Jésus-Christ un fou, ô Dieu du ciel et de la terre, quelle extravagance ! Quelle absurdité ! Quel ridicule jugement ! C'est ce qu'on ne s'était point encore avisé de lui reprocher. On a admiré sa sagesse à l'âge de douze ans ; on s'est étonné souvent, dans la Synagogue, de la profondeur de sa science. *Nonne hic est filius fabri.... Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit.... Numquam sic locutus est homo.* Il a rendu inutiles, par ses prudentes réponses, les demandes captieuses des prêtres. On l'a accusé de relâchement dans sa morale, de magie,

d'ambition, etc. ; mais de folie, on ne s'en est point encore avisé. Si vous étiez un peu entendu en matière de physionomie, que trouveriez-vous dans cet air, sur ce visage qui vous donne lieu de faire ce jugement ? Après cela je ferai quelque état des pensées du monde, de ce monde au jugement duquel Jésus-Christ a passé pour fou ! O mon Dieu, qu'on me prenne pour ce qu'on voudra ; il n'y a pas grand honneur d'avoir l'approbation de si méchants juges. Il me semble, au contraire, qu'il me doit être glorieux d'être condamné par ceux qui vous ont condamné vous-même. Aussi n'en fit-il pas grand état, car quoiqu'il eût prévu ce jugement, il ne daigna pas dire un mot pour le prévenir.

Son silence et sa patience donna lieu à quelque chose de pire encore ; il fit juger qu'il était vraiment coupable d'hypocrisie et d'imposture. Voilà pourquoi on lui disait sur la croix : *Salvum fac teipsum et nos. Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere*. S'il avait fait cela par une puissance qui lui fût propre, il s'en servirait en cette occasion. *Si Filius Dei est, descendat de cruce, et credimus ei*. Mais s'il ne descend pas, s'il est contraint de céder à ses ennemis, comment pouvons-nous croire qu'il est Fils de Dieu ? Vous croirez ce qu'il vous plaira ; mais pour tous vos jugements, Jésus ne descendra pas de la croix, il ne laissera pas son sacrifice imparfait. Que serions-nous devenus, mon aimable Rédempteur, si vous aviez fait plus de cas de ces jugements que du salut de vos créatures et de la volonté de votre Père !

Chrétiens, si nous faisons réflexion sur nous-mêmes, nous n'aurons pas de peine à admirer en cela la force

du Fils de Dieu. Les âmes saintes savent combien il leur a coûté de vaincre ces jugements ; et celles qui ne sont pas encore dans la voie de la perfection, quoiqu'elles y soient attirées par de fréquentes inspirations, m'avoueront franchement que c'est là un des plus grands obstacles qu'elles aient à surmonter. Que pensera-t-on de moi, si je me retire des compagnies, si je m'habille simplement, si je m'occupe tout entier à mon salut, si je ne témoigne nul ressentiment, si je prévient ceux qui m'ont offensé ? On dira que je suis fou, qu'une humeur noire m'a tellement saisi que j'en ai perdu l'esprit. On dira, du moins, que je porte les choses dans l'excès, qu'il n'y a pas de raison en ma conduite, que c'est faute d'esprit et de savoir accommoder la vie du monde avec les règles de la piété. Si je prétends que les autres se veulent damner et que je veux seul me sauver, d'autres croiront que ma dévotion est intéressée, que ce n'est que bigoterie , et hypocrisie ; que c'est l'effet de quelque dégoût, etc. ; que je veux tâcher de regagner par là ce que j'ai perdu d'ailleurs. O mon Dieu, quel malheur, et qui pourra jamais assez le déplorer ! Je vous avoue, Messieurs, que je vois avec une très grande peine ce grand nombre de personnes que l'amour des plaisirs, de la gloire, des richesses, attache au monde. Je regrette fort que tant d'âmes si belles, si propres pour la sainteté, tant de cœurs, nés pour aimer Dieu, se laissent amuser à la vanité, à la bagatelle du monde. Mais quand j'en vois qui sont toutes persuadées, toutes convaincues, qui n'ont point, ni trop d'attache au bien, ni trop d'amour pour le plaisir, qui connaissent la sainteté, qui sentent

que Dieu les y appelle et qui méprisent tous ces sentiments, qui rendent toutes ces dispositions inutiles pour un respect humain, par la vue de ce qu'on pourra penser d'elles, et qu'on n'en pensera peut-être jamais, oui, Messieurs, j'en ai le cœur percé de douleur et je ne puis quasi m'en consoler. O mon Dieu, est-il possible que pour si peu de chose nous renoncions à une si belle couronne? Vous êtes donc résolu à résister à Dieu éternellement? Si vous êtes dans le dessein de vous rendre quelque jour, pourquoi non à cette heure, car plus vous irez, plus le monde sera surpris de votre changement, plus il trouvera à gloser sur les motifs de votre changement, et je crois que c'est proprement d'eux que Jésus a dit : *Nemo respiciens retro*, pour voir ce qu'on dit, si on ne rit point, si on ne nous montre point au doigt, *aptus est regno Dei*.

Voulez-vous savoir ce que je pense de ces personnes? Que jamais elles ne seront tout à fait à Dieu, quelques démarches qu'elles semblent avoir faites, parce que cet obstacle durera toujours. Dieu peut ôter les richesses et nous en détacher; ainsi il peut enlever la beauté; l'âge éloigne les plaisirs, la mort enlève ceux qui arrêtent notre cœur; mais le monde ne changera jamais d'humeur. De plus, je pense qu'ils ne conserveront pas longtemps les vertus qu'ils ont : Dieu retirera ses grâces qui les soutiennent. *Dominus dissipavit ossa, eorum qui hominibus placent; confusi sunt, quoniam Dominus sprevit eos*. En troisième lieu, Dieu permettra qu'on dira des choses d'elles pires que ce qu'elles craignent. Le contraire arriverait, si elles avaient passé par dessus ces considéra-

tions. On disait à Jésus : *Descendat de cruce et credimus ei*. Il ne descendit pas, et néanmoins qu'arriva-t-il ! *Omnis turba eorum qui simul aderant ad spectaculum istud, et videbant, quæ fiebant, percutientes pectora sua revertebantur*. Je pense qu'à l'heure de la mort on pourra nous dire : *Ubi sunt dñi eorum, in quibus habebant fiduciam ? Surgant et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant*. Les autres diront en tremblant : Voilà à quoi leur a servi leur folle complaisance ! *Videbunt justi, et timebunt, et dicent : Ecce homo qui non posuit Deum adiutorem suum !* Car comment oser s'adresser à Dieu, après avoir disputé si longtemps entre lui et le monde, et donné enfin l'avantage à son ennemi ?

Mon Dieu, à quoi ai-je pensé jusqu'aujourd'hui, et comment osé-je me présenter devant vous, après une lâcheté si horrible ? Je me flatte d'être à vous et je cherche encore à plaire au monde votre ennemi mortel, et la crainte de lui déplaire me fait mépriser votre volonté et vos saintes inspirations ! Pardonnez-moi, mon Dieu, l'injustice que je vous ai faite. Je confesse qu'elle est énorme et qu'il fallait être aveugle, être ensorcelé pour balancer un seul moment sur un choix, où il y avait d'un côté un Dieu à satisfaire et de l'autre le monde, c'est-à-dire un fou, un insensé, un fantôme à contenter. J'avoue que, si désormais je veux encore plaire à ce monde, quoique je fasse, je ne suis nullement votre serviteur et que je suis indigne de l'être. *Si adhuc hominibus placerem, servus Dei non essem*. Mais, qu'ils pensent, à l'avenir, ce qu'il leur plaira ; je ne daignerai pas y faire réflexion, je serai sans cesse attaché à songer

à ce que vous pensez de moi, à ce qu'en peuvent penser les saints et toute la cour céleste. *Mihi autem pro minimo est, etc.* Quand le monde m'aura condamné, que me fera-t-il? Que peut-il contre un serviteur ou une servante de Jésus-Christ? Quelles fâcheuses suites peut avoir cet injuste jugement? Mais si vous me condamnez, Seigneur, je suis perdu et tout l'univers ne me peut sauver de vos mains.

III

Disons un mot du dernier point.

1^o Jésus-Christ a porté les choses plus loin; il a méprisé les mépris du monde. On l'a jugé fou: cela se pourrait peut-être souffrir. Mais on l'a traité en fou. Et qui? Les plus qualifiés, un roi, un gouverneur, un juge, les docteurs. Que cela est dur en présence de tout un peuple qui l'avait adoré, etc.

2^o Non seulement on a jugé qu'il était un imposteur en disant qu'il était Fils de Dieu, mais on l'a traité comme s'il l'eût été en effet.

3^o On l'a accusé d'avoir voulu usurper injustement la royauté; il a été exposé à la cruelle dérision qu'il souffrit chez Pilate, la nuit avant sa mort. Il savait bien qu'en déclarant que son Père l'avait envoyé et qu'il lui avait donné un plein pouvoir, il s'attirerait ces sanglants mépris; mais tout cela ne l'étonne point. Pourvu que son Père soit glorifié par ses mépris, ils lui sont très agréables, il les préfère à tous les

honneurs que les hommes lui peuvent rendre.

Messieurs, je ne vous propose point cet exemple pour l'imiter : Dieu ne nous mettra pas à de si rudes épreuves ; mais pour admirer le zèle de Jésus-Christ, son admirable détachement, le grand Mépris qu'il a fait des honneurs de la terre ; pour nous confondre, nous qui voulons être adorés en toutes rencontres, qui trouvons étrange si l'on ne s'abaisse pas devant nous jusqu'à ramper, nous qui méprisons souvent les autres et ceux qui sont nos frères. Pour nous encourager dans les petits mépris, pour nous les faire mépriser, nous n'avons qu'à considérer que Jésus, qui méritait tant d'honneur, a été traité si indignement. Pour nous obliger à réparer ces outrages, adorons-le souvent dans ces états, ayant une particulière dévotion à Jésus voilé, revêtu d'une robe blanche, couronné d'épines ; honorons-le dans les pauvres, où il est si méprisable et si méprisé des hommes.

O Jésus, que vous me paraissez adorable, digne de tout respect dans ces états si humiliants ! Que j'ai du plaisir de vous reconnaître pour mon Dieu, mon Roi, mon Maître, sous ces dehors qui vous rendent si méprisable aux yeux des hommes ! Que les autres vous adorent sur le Thabor, à votre Résurrection, triomphant, à l'Ascension, assis à la droite du Père ; pour moi, j'affecterai de vous rendre mes honneurs dans les états où vous êtes le plus méprisé des hommes. Non, mon divin Maître, ces mépris ne vous attireront point les miens. Je vous aime encore plus, ainsi méprisé du monde. Ces mépris me devraient devenir aussi aimables que j'ai de honte de ne les aimer pas, moi qui en suis si

digne. Hélas ! Seigneur, j'avoue ma faiblesse. Je ne désespère pas que quelque jour vous ne me donniez des sentiments si généreux. Mais, en attendant que je les désire, faites que je méprise du moins la gloire, que je n'en sois pas si avide, que, si je ne la méprise pas, du moins je n'en fasse pas autant de cas que de ma perfection, que de votre grâce, que de votre gloire.

CINQUIÈME MÉDITATION

DE

L'ABNÉGATION ENTIÈRE

DE LA

PROPRE VOLONTÉ

DE

JESUS SOUFFRANT

*Non mea voluntas, sed tua
fiat.*

Que votre volonté soit faite,
non la mienne.

(S. Luc, c. 22).

Ces paroles furent prononcées par Jésus-Christ, au jardin de Gethsémani, un moment avant le commencement de sa Passion. Mais le sentiment qu'elles expri-

ment ne l'abandonnera point jusqu'à la mort. Elles nous représentent la conformité parfaite de sa volonté à la volonté de son Père, ou plutôt une Abnégation entière de sa propre volonté, qui est une vertu, d'un côté, nécessaire au salut, et d'ailleurs si excellente qu'elle conduit infailliblement à la plus haute perfection, qu'elle renferme peut-être toute la perfection, lorsqu'elle est pratiquée comme Jésus-Christ nous l'a enseignée par son exemple.

Pour réduire cette méditation à la méthode ordinaire, représentez-vous le Seigneur du monde non seulement au Jardin, mais chez Caïphe, au prétoire, chez Hérode, sur le Calvaire, dans tous les lieux et dans tous les tourments qu'il a soufferts, lequel, avec une résignation parfaite de cœur et d'esprit, dit au fond de son âme ces belles paroles : *Non mea, sed tua voluntas fiat*. Il les adresse à son Père, à ses juges, à ses bourreaux et à tous ceux qui ont contribué quelque chose à ses souffrances, et renonce partout à sa volonté propre, pour suivre celle d'autrui. Jésus, quel bonheur pour moi, si je pouvais apprendre de vous aujourd'hui cette admirable vertu ; si, avant que de sortir d'ici, je pouvais me résoudre à vous faire un sacrifice entier de ma volonté ; si, du moins, je pouvais m'exercer à faire ce sacrifice ! Je ne puis rien espérer que de vous, ô mon aimable Rédempteur ; mais j'attends de votre miséricorde qu'après m'avoir fait entendre les leçons que vous me faites, vous me donnerez les grâces qui me seront nécessaires pour pratiquer ce que vous m'aurez enseigné.

II

Il y a deux volontés en Jésus-Christ ; non seulement la divine et l'humaine, mais deux volontés humaines, comme dans tous les hommes : une volonté inférieure, qui avait une répugnance infinie à souffrir, parce qu'elle ne regardait que ce que les souffrances avaient de contraire à la nature ; une supérieure, qui envisageait dans ces mêmes souffrances la volonté de son Père, qui s'y soumettait entièrement et qui lui faisait prononcer ces paroles : *Non mea voluntas, sed tua fiat*. Cette première vue causa le combat, l'agonie du Jardin, combat le plus fort, le plus violent qui se soit jamais passé dans l'âme d'aucun homme.

Considérez-le dans cette faiblesse. Ce spectacle vous surprendra, mais vous n'en tirerez pas un petit profit dans la suite. La seconde vue de la volonté de son Père réprima ces agitations, surmonta cette répugnance et fit qu'il alla s'offrir de son plein gré aux soldats qui le cherchaient. Mais admirez le pouvoir que cette considération a sur son esprit. Il vient de suer, durant trois heures, au seul souvenir de ce qu'il doit endurer ; et cependant le voilà qui se présente avec un sens froid, une tranquillité, une sérénité de visage qui surprend ses ennemis, qui les déconcerte, avec une liberté d'esprit si parfaite qu'il fait toutes choses sans trouble, sans empressements, sans embarras, avec toute la dignité d'un Dieu, comme si c'était un autre qui souffrit, aux souff-

frances duquel il ne prit aucune part. On dirait que son Père l'a exaucé et qu'en effet il ne doit point boire le calice dont il est question. Il fut dans cette même disposition jusqu'au dernier soupir de sa vie. Un respect profond pour la volonté de son Père : *Inde silentium*. Un amour tendre pour cette même volonté : *Inde prompta obedientia*. Ce n'est pas que la nature ne murmurât, que le corps ne sentît, qu'il ne le sollicitât à former des plaintes contre la malignité de ceux qui l'accusaient fausement, contre l'injustice des Juifs et la cruauté des bourreaux ; mais à tous ces murmures la bonne volonté répondait à la rebelle : *Calicem quem dedit mihi Pater non vis ut bibam illum ? Quomodo implebuntur Scripturæ, quia sic oportet fieri ? In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam ; Deus meus volui et legem tuam in medio cordis mei. Legem tuam, id est, voluntatem tuam quæ mihi est pro lege*. Pour y régner et régler tous ses mouvements : *Iota unum aut unus apex, non præteribit a lege*.

Que dites-vous de cette soumission ? N'est-ce pas là vraiment un bon fils, à qui le bon le plaisir de son père tient lieu d'une loi souveraine et peut faire agréer toutes sortes de dispositions ? Qu'en dites-vous, Père Éternel ? Je ne m'étonne point de l'amour que vous lui portez et de la complaisance que vous prenez en lui. O que vous avez raison de l'aimer et de dire : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui* ! Mais, si vous l'avez dit sur le Thabor, lorsqu'il faisait votre volonté, que direz-vous, aujourd'hui qu'il se soumet dans des choses si difficiles, etc. ! Voulez-vous que nous nous considé-

riens dans ce miroir et que nous voyions en quoi nous ressemblons à Jésus-Christ? Mais en quoi avons-nous occasion de l'imiter? Dans la rigueur des saisons, dans les maux publics, dans les maladies, dans les affaires; en ce qui touche nos parents, enfants, amis; dans les imperfections d'autrui : *Ipse fecit nos, et non ipsi nos*, dans leurs fautes, dans celles des enfants, des domestiques : ne s'en point fâcher pour notre intérêt; dans nos imprudences et nos sottises. On tombe, on se blesse, on s'impatiente, on parle mal à propos, on dit ce qu'on ne voudrait pas avoir dit. Quel trésor, si on en voulait profiter à tous les moments! A quelle sainteté parviendrait-on en peu de temps? Cela n'est difficile que dans l'application qu'il y faut apporter. Que cela fait de plaisir à Dieu! Avec quelle complaisance voit-il une âme ainsi disposée!

Dans ces accidents imprévus qui peuvent surprendre les âmes saintes, ne vous impatientez pas; dites au contraire : *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam illum?* C'est Dieu qui a permis ceci. Ces calamités publiques nous chagrinent; nous nous affligeons des maux de nos amis et de nos parents; cet accident me trouble; je me sens ému à la vue de cet ennemi; cet affront qu'on m'a fait paraît pousser ma patience à bout. Le mal n'est pas à ces premières saillies de l'âme, dont à peine les plus justes se peuvent défendre; il n'y a point encore de péché; combattez, résistez, tenez ferme, reprochez-vous votre lâcheté et votre peu de courage. Dites-vous à vous-même, avec un véritable sentiment de honte et de confusion : *Calicem quem dedit mihi Pater, non vis ut bibam*

illum? C'est Dieu qui a permis cette perte et cette affliction : il faut s'y soumettre. Ainsi peu à peu nous nous apprivoisons aux maux et nous méritons beaucoup.

O mon Dieu, si nous pouvions embrasser cet exercice ! Et qui nous en empêchera ? S'il y a de la peine, les douceurs qui l'accompagnent prévalent à toutes ces difficultés qui me conduisent au plus haut point de la perfection. J'y suis tout résolu ; je le ferai, je vais commencer aujourd'hui. Il faut pour cela faire à toutes les heures, après chaque action, au commencement et à la fin de la journée, un examen et une prière sur ce qui est arrivé. J'ai manqué de me conformer à la volonté de Dieu ; faisons-le à cette heure ; c'est un peu tard, mais enfin il ne sera rien arrivé à quoi je ne me soumette dans le temps que j'y ferai réflexion.

II

Jésus n'a pas renoncé à sa volonté propre pour suivre seulement celle de son Père, mais encore celle des supérieurs. Quoiqu'il n'en eût aucun, quoiqu'il fût le maître de tous et que tous ces maîtres n'eussent qu'une vaine ombre de supériorité sur lui, il a voulu s'y soumettre, parce que, dans l'ordre ordinaire, les princes, les juges et ceux qui ont autorité peuvent nous commander et nous devons obéir : *Qui potestati resistit, Dei voluntati resistit*. C'est dans cette vue que Jésus s'est entièrement soumis à ses juges, qu'il ne leur a résisté en quoi que ce soit ; quelque injuste que fût leur procédé,

il les a respectés. On le condamne, et, quelque innocent qu'il se reconnaisse, quelque aveu qu'en fasse ce jugement injuste, il se soumet : *Non invenio in eo causam... Corripiam ergo illum et dimittam... Innocens ego sum a sanguine justis hujus*. Et non seulement il se soumet aux juges, mais aux bourreaux, à la colonne, quand il fallut se charger de la croix. Quand il fallut y être cloué, avec quelle douceur, quelle facilité tendit-il les mains ! O que cela est beau ! C'est le Fils unique du Père Éternel ! O que j'ai de plaisir de penser, en même temps que je le vois ainsi obéir, de penser, dis-je, que c'est là le Maître de l'univers, etc. On croit que l'obéissance est une vertu qui n'est propre que pour les animaux ou pour les hommes qui leur ressemblent ; et moi, je tiens qu'elle ne peut être parfaite que dans les grandes âmes. Mais quoiqu'il en soit,

1^o Elle est en toutes personnes extrêmement avantageuse, parce qu'elle nous exempte de tout péché et même de rendre compte : *Ipsi enim invigilant tanquam rationem pro animabus vestris reddituri*.

2^o C'est presque l'unique mérite : car dans les choses que nous faisons de nous-mêmes, la propre volonté, l'amour-propre gâte quasi tout, même les plus saintes.

3^o Elle rend méritoires les choses les plus indifférentes, celles qui sont les plus conformes à la nature, boire, manger, se divertir, etc.

Dans cette considération, dites-vous à vous-même : O que je suis aveugle, moi qui aime tant la liberté et qui trouve si pesant le joug de l'obéissance, moi qui ne cherche qu'à m'affranchir de toute servitude ! O le mé-

chant caractère, de ne pouvoir s'assujettir à rien, de ne vouloir être contraint en rien, d'être sans cesse porté au murmure contre tout ce qui nous est commandé ! Heureuses mille fois les personnes religieuses dont la vie est une pratique continuelle de cette vertu ! Quel bonheur de pouvoir dire qu'on ne fait pas un pas de son choix, etc., tout étant ordonné, ou par la règle, ou par les supérieurs ! Mais pourquoi ne les imiterons-nous point, autant qu'il sera en notre pouvoir ? Combien de mérite pour une femme qui voudrait s'accommoder aux humeurs, aux volontés de son mari par cet esprit d'obéissance et qui affecterait de ne rien faire dans les choses indifférentes que par son ordre, ni dans les bonnes mêmes ; contre son ordre, puisque Dieu l'y a soumise ! Un enfant qui se rendrait obéissant au père et à la mère, un domestique à son maître et à sa maîtresse, un directeur à l'égard des choses de la conscience ! Et il est vrai que, sans cela, nulle vertu parfaite, nulle persévérance dans une vertu même médiocre ; des illusions, des troubles, des inquiétudes ; au lieu qu'étant soumis, non seulement je ne fais pas mal, mais je fais bien et très bien, et si bien, dans les choses les plus menues, même en ne rien faisant, qu'on ne peut rien faire de meilleur. Le directeur peut mal faire, faute de zèle, de courage, de soin, de lumières, par une fausse complaisance ; mais, pour vous, rien de mieux que de lui obéir. Mais on n'a pas toujours un directeur à ses côtés, on ne veut pas tous les jours recourir à lui. Il ne faut pas, il y aurait de l'excès. Mais, pour suppléer à cela, réglez votre vie. Je le disais il y a

quelque temps, cela n'est pas impossible; il le faut faire selon ses occupations et autant qu'elles le permettent. Quand les affaires empêcheront de l'observer, soyez sans inquiétude; mais, autant qu'il se pourra, il faut se coucher, se lever, manger, se divertir, vaquer à la lecture, à la prière, etc., dans le temps que vous vous serez prescrit pour toutes ces différentes actions. Et qu'on ne dise pas que cela est malaisé. J'avoue *que cela* est plus aisé aux femmes, qui sont plus maîtresses de leur temps; mais je connais des hommes, extrêmement occupés et dans les plus grandes affaires, qui vivent dans une admirable régularité. Il faut l'être autant qu'on le peut. On ne peut pas tous les jours; du moins les jours qu'on le peut, afin de mettre tout à profit, et de ne consumer pas malheureusement notre temps. Je ne fais pas difficulté de proposer ces points d'une piété un peu élevée au-dessus du commun, parce que je suis persuadé, et c'est l'expérience qui me l'a persuadé, qu'on se défie trop de la bonne volonté des auditeurs, que bien des gens rampent, faute de savoir comment il faut s'élever, et pour croire que les grandes vertus ne sont pas pour eux. Quand il n'y aurait qu'une âme destinée à être à Dieu, je serais au désespoir, si elle manquait, par ma faute, des instructions nécessaires.

Cette règle établie, et, si vous voulez, approuvée, ce qui serait encore mieux, il ne faut plus vous coucher parce que vous êtes pressé du sommeil, ni aller à la prière, parce que vous y êtes attiré, etc. Que je sois d'humeur ou non, je veux faire mon devoir. *Iota unum, aut unus apex non præteribit a lege.* O la belle vie!

Qu'elle est riche, précieuse ! Ames saintes, qu'elle est douce ! Que de bénédictions sur une âme qui en usera ainsi ! L'expérience seule peut vous apprendre le fruit d'une vie ainsi réglée. Qu'il sera aisé d'en rendre compte à la mort ! Qu'avez-vous fait un tel jour ? — Seigneur, votre volonté, et ainsi tous les autres jours de ma vie. Je n'ai pas fait de grandes austérités, mais j'ai fait tout ce que vous avez voulu, etc. Mais pourquoi ne ferions-nous pas cela, vu que le fruit en est si grand et que cela est si aisé ? Mon Dieu, donnez-nous une véritable volonté d'être à vous, car rien ne nous manque que cela. C'est une illusion que le démon nous met dans l'esprit, quand il nous persuade que la sainteté consiste en je ne sais quelle chimère que nous ne comprenons pas ou qui surpasse nos forces. Toutes ces voies sont unies : il n'est point de petite fille si ignorante qui n'y puisse entrer sans peine. Mais ces fantômes que nous forgeons dans notre esprit sont des effets de notre peu de bonne volonté. Mais qui nous la donnera ? — Dieu seul le peut.

III

Jésus-Christ a porté l'Abnégation de la volonté propre à un degré encore plus haut, qui est le souverain degré : c'est qu'il a préféré à sa volonté celle d'autrui, et même celle de ceux qui n'avaient nulle autorité sur lui et à qui, par conséquent, il ne devait nulle obéissance ; il s'est soumis aux bourreaux qui le flagellaient.

Après les trente coups, il pouvait se plaindre et opposer à leur cruauté la loi, et aux soldats qui lui bandèrent les yeux, qui lui mirent la couronne. Croyez-vous, Messieurs, que dans l'intervalle des douleurs du Fils de Dieu, il n'eût pas été bien aise de prendre un peu de relâche, d'être laissé seul pour s'entretenir avec son Père ? Non, il faut qu'il serve de jouet à sa garde, qu'il les divertisse à ses dépens ; et il a pour eux cette complaisance ; il aime mieux faire en cela leur volonté, que de suivre l'inclination qui l'aurait porté à la retraite. Voilà ce qui s'appelle avoir fait le sacrifice entier, avoir anéanti la volonté propre, ne s'en être rien réservé du tout. O l'excellent sacrifice, mille fois plus précieux, plus glorieux à Dieu que celui de votre corps et de votre vie ! O sainte volonté, vraiment digne d'être la règle de toute volonté angélique et humaine, d'être accomplie, et au ciel et sur la terre, et sur la terre comme au ciel ! Comment ferai-je difficulté de soumettre la mienne qui est si aveugle, si portée au mal, puisque vous avez assujetti la vôtre qui était si sainte et si éclairée ?

Mais avons-nous des occasions d'imiter encore ce point de perfection ? Nous le pouvons en cent occasions où de deux choses également bonnes ou indifférentes il dépend de nous de choisir ce qui nous plaît ou de suivre le goût d'autrui ; et, en ces occasions, une âme attentive à plaire à Dieu ne manque point d'en laisser la détermination aux autres et de s'accommoder à leur goût plutôt que de suivre le sien propre. On peut pratiquer cette vertu avec les égaux et même avec les inférieurs, quand cela ne regarde que nous. Si on joue, ce sera un

jeu où les autres voudront se divertir ; je leur condescendrai. Si on va se promener, on se laissera conduire au lieu où on aura quelquefois moins d'inclination. Ainsi pour le livre qu'on doit lire, pour le sujet de la conversation, pour l'habit qu'on doit mettre, il faut s'accommoder à la volonté d'autrui, etc. A l'égard de soi-même, il n'y a presque moment qu'on ne puisse se régler par la volonté d'autrui. Il faut se contraindre, ne point trop déclarer ses inclinations, ne prétendre pas donner la loi et gêner les autres pour se satisfaire. Et qu'on ne dise pas que c'est trop raffiner, puisque ce n'est faire pour Dieu que ce que la civilité fait pratiquer aux gens du monde, et ce qui distingue parfaitement les honnêtes gens de ceux qui ne savent pas bien vivre. Hélas ! Seigneur, nous avons tant de complaisance pour les hommes ! Nous ne nous laissons que trop conduire, hélas ! à ceux qui nous mènent au précipice. Dieu sait combien d'âmes se perdent par là, combien de bonnes inspirations et de saints désirs cette malheureuse complaisance rend inutiles ! Vous le savez, ô mon Dieu, combien par là vous avez perdu d'âmes que vous destiniez à être vos épouses et à vous glorifier par des dons extraordinaires de vertu. Quoi donc, nous n'aurons de force que quand il faudra vous résister ! Le motif de vous plaire rendra-t-il ridicule, impossible, ce que le motif de plaire au monde peut rectifier, peut rendre, et si aisé, et si raisonnable !

Ça donc, Ame chrétienne, pour conclusion de cette méditation, résolvons-nous à faire aujourd'hui le sacrifice de notre volonté propre. J'avoue qu'il est grand ;

mais c'est pour cela qu'il est digne de Dieu et des grandes âmes. Rien n'est si élevé ; on ne peut porter plus loin la perfection. Mais aussi il est aisé et l'on fait, partie malgré qu'on en ait, partie de plein gré, par des considérations humaines, tout ce qu'il renferme de plus difficile. Voilà à quoi il tient que vous ne soyez saints. Il faut pratiquer en tout ce qui vous arrive une conformité entière à la volonté de Dieu. Il faut pratiquer en tout ce que vous faites une obéissance parfaite au supérieur ou à la règle ; il faut pratiquer en toute rencontre raisonnable le renoncement, la soumission de votre volonté à celle d'autrui.

Que de bénédictions vont tomber sur une âme qui entreprendra cet exercice ! Que de faveurs, que de caresses elle recevra de la part de son bon Maître ! *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi bene complacui*. C'est ici vraiment mon Bien-aimé, à qui j'ai donné toute ma tendresse. Il m'a donné sa volonté ; il sera le maître de la mienne. Je m'attacherai à le satisfaire en tout ; je n'attendrai pas ses prières pour lui accorder ce qu'il désire ; je préviendrai même ses désirs, non seulement pour ce qui le touche, mais encore pour ce qui regarde ceux qu'il aime ; enfin, je le comblerai de biens temporels et spirituels en cette vie et de biens éternels en l'autre. *Amen*.

SIXIÈME MÉDITATION

DU

ZÈLE

DE

JÉSUS SOUFFRANT

*Pro omnibus mortuus est,
Christus, ut qui vivunt, non
sibi vivant, sed ei qui pro ipsis
mortuus est.*

Jésus-Christ est mort pour
tous afin que ceux qui vivent ne
vivent plus pour eux-mêmes,
mais pour Celui qui est mort
pour eux.

(S. Paul aux Corinth., c. 5)

On ne peut pas porter le Zèle plus loin, il ne peut
avoir, ni plus d'ardeur, puisqu'il va jusqu'à mourir, ni
plus d'étendue, puisqu'il embrasse tout l'univers et qu'il

ne tient pas à Jésus que tous les hommes ne soient sauvés ; de sorte, Messieurs, que si nous nous dammons, nous n'en pouvons pas accuser notre bon Maître, car il a donné sa vie pour la rédemption des hommes et il est très certain que nous ne sommes pas exclus de cette rédemption : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

Il me semble que, comme nous avons tous dessein de passer les jours qui nous restent jusqu'à Pâques dans une plus grande retraite et aux pieds de Jésus crucifié, nous ne saurions nous y occuper plus utilement qu'à considérer le zèle qui l'a attaché à cette croix et le dessein qu'il a eu que tout le monde profitât de ses souffrances. En quelque état que nous soyons, de ferveur, de tiédeur ou d'insensibilité, nous y trouverons des considérations qui pourront nous confirmer dans la pratique du bien, ou nous y faire entrer tout de bon, ou nous retirer du mal, si nous étions assez malheureux pour y être plongés.

Jésus est mort pour les fervents, il est mort pour les tièdes, pour les insensibles, ou, pour les saints, les pécheurs, les réprouvés.

I

Un homme fervent, c'est une personne dont la volonté est tellement disposée qu'elle se porte partout où elle voit le bien, à peu près comme le feu va à sa sphère ou la pierre à son centre ; qui, n'ayant qu'une seule vue, qui est de plaire à Dieu, compte pour rien tout le

reste, surmonte tous les obstacles, se rit des risées des hommes, méprise leurs discours et leurs mépris, ne fait plus d'état, ni des biens, ni de la santé, ni de la vie qu'autant qu'il plaît à Dieu, auquel seul elle désire de plaire. C'est une âme qu'il faut toujours retenir et qui est devenue si amoureuse de la mortification et de la croix pour l'amour de Jésus-Christ, qu'elle mérite plus à s'abstenir de souffrir que les autres en souffrant. C'est une âme qui n'hésite jamais entre deux partis différents, que tandis qu'elle doute quel est le meilleur; mais, dès le moment qu'elle a reconnu ce qui est le mieux, la voilà entièrement déterminée.

Y a-t-il de ces âmes-là? Oui, sans doute; car ce n'est pas en vain que Jésus est mort d'une manière si cruelle, et qu'il nous a donné des exemples de tant et de si excellentes vertus; il l'aurait fait en vain si personne ne devait suivre ces exemples. Oui, mon Dieu, vous le savez qu'il y en a, et partout, et plus qu'on ne pense. Mais il n'y a que vous qui le sachiez. Multipliez-en le nombre, puisqu'elles donnent tant de gloire, qu'elles font tant d'honneur à votre croix. Chrétiens, Jésus est mort pour tout le monde; mais il faut avouer qu'il est mort particulièrement pour ceux-là qu'il a eus en vue, en souffrant pour ceux qui devaient l'imiter par un dépouillement parfait, par une exacte imitation de sa patience, de son Abnégation, etc. J'ose dire que la mort de Jésus a été pour tout le monde; mais toutes les circonstances sont pour les âmes ferventes.

1° Il est mort pour leur procurer ces grandes grâces, ces lumières, ces ardeurs, cette force. Il n'est pas néces-

saire d'exciter leur reconnaissance. Personne ne peut dire qu'elles-mêmes, les obligations qu'elles ont à Jésus-Christ. *Non fecit taliter omni nationi*. Elles n'ont qu'à considérer ce qu'elles ont été, quand elles étaient comme le reste du monde, et les changements qui se sont faits. Je les conjure de faire souvent cette considération, durant cette semaine sainte, de voir dans les plaies de Jésus-Christ les sources de leur bonheur.

2^e C'est pour vous principalement qu'il a été crucifié, c'est-à-dire afin que vous l'imitassiez ; il attend cela de vous. *Respice et fac secundum exemplar, quod tibi in monte monstratum est*. Considérez tous les traits de Jésus souffrant et voyez la différence qui se rencontre entre lui et vous. *Quos vocavit, hos et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui*. Il faut ôter, autant qu'il est possible, toutes ces différences et ne point cesser que vous ne puissiez dire : *Christo confixus sum cruci*. Car enfin à quoi n'êtes-vous point obligés ? Que devez-vous trouver de difficile, après le bel exemple qu'il vous a donné ? Mais quel fruit tirerons-nous de ce point, nous qui n'avons pas reçu ces grandes grâces, qui vivons dans la tiédeur ? Nous nous confondrons en présence de Jésus crucifié. Nous remarquerons toutes les différences qui se trouvent entre notre lâcheté et la ferveur de ces saintes âmes. Nous admirerons le peu de fruit que nous avons tiré de tant de souffrances. Nous avons tous été enfantés par Jésus-Christ à la croix. Mais n'est-il pas bien étrange, ô mon Dieu, qu'un méchant avorton vous ait coûté tant de douleurs, ou que de si cruelles tranchées n'aient produit qu'un

avorton ? Mais si c'est là le modèle des prédestinés, il y en a peu sans doute. En suis-je ? Si je lui ressemble, cela est, je n'en doute point ; sinon c'est un grand mystère. Je n'ai rien à dire, si ce n'est que les apparences sont contre moi. O que les hommes, qui tremblent au seul nom de prédestination, se mettent peu en peine de ce qui devrait les toucher en effet ! Travaillez à vous faire un prédestiné : *Fac ut prædestineris*. Entrez dans le chemin. L'ignorez-vous ? Allez l'apprendre d'un sage directeur. Vous a-t-il fait craindre justement d'aller en enfer par ce chemin ? Abandonnez-le pour en prendre un meilleur. J'espère que cette fois-ci nous ouvrirons les yeux. Mais le second point nous y servira beaucoup.

II

Son zèle s'est étendu jusqu'aux tièdes, jusqu'aux pécheurs. Ceci est plus admirable, parce que ceux-ci devaient en user d'une manière si peu honnête, témoigner si peu de reconnaissance, ou plutôt tant d'ingratitude que c'est merveille qu'il se soit mis en peine de les tirer du malheur où ils étaient. On dira peut-être qu'il y a des hommes qui ont du zèle pour les pécheurs. Il y a de la différence : 1^o ils n'en ont pas été offensés ; 2^o s'ils n'en sont pas récompensés par les pécheurs, ils le seront par Jésus-Christ.

O mon Dieu, quand, d'un côté, je considère ces souffrances et ces ardeurs pour souffrir, et que, de

l'autre, je fais réflexion pour qui c'est, pour nous, pour nous, dis-je, qui ne voudrions pas faire pour vous ce qui coûte la moindre chose : 1^o qui vous disputons des bagatelles ; 2^o qui n'estimons pas même ce bienfait ; 3^o qui ne daignons pas en profiter, quelle bonté, quel zèle ! Mais qu'il est pur, qu'il est désintéressé ! Que ne la laissez-vous périr, cette malheureuse âme qui fait tant la dédaigneuse, qui se fait tant prier, etc. Je le mériterais sans doute. Mais votre compassion a été plus grande que tous mes crimes. Vous avez été touché de voir la perte que j'allais faire, les maux où j'allais tomber, et cette vue, malgré mon indignité, vous a fait désirer la mort pour me sauver.

Mais que me sert cette compassion, si je ne laisse pas de me perdre ? Que me sert ce zèle, si je n'en ai pour moi-même ? Il est vrai que, sans nous, vous ne nous sauverez pas : *Qui creavit te sine te, sine te non salvabit te*. Mais peut-on voir une pareille négligence ? Avons-nous quelque affaire de si peu de conséquence qui ne nous touche plus ? Avons-nous jamais bien pensé de quoi il s'agit ?

Occupation pour la solitude de la Semaine Sainte

1^o De quoi s'agit-il ? On nous parle tant de ce salut, de cette âme, de cette éternité ; on nous en a tant prêché. Est-il bien vrai que je ne suis au monde que pour me sauver ? Est-il bien vrai que Jésus-Christ ne se soit fait homme que pour cela ? Est-il bien vrai que je dois

mourir, être jugé, rendre compte, être puni ou récompensé éternellement ? Nous avons les oreilles battues de ces discours. Mais tout cela est-il bien vrai ? Suis-je convaincu que Dieu me voit, qu'il est témoin de mes lâchetés, que c'est lui que je rebute, quand je rejette une inspiration, que c'est lui que j'offense, que c'est son sang que je foule aux pieds ? Ou ce sont des songes, ou des vérités. Si ce sont des songes, nous en faisons encore trop ; divertissons-nous, *Fruamur bonis quæ sunt, edamus, bibamus, etc..... Nullum sit pratum quod non pertranseat luxuria nostra*. Continuons à aimer le monde, à faire plus d'état des hommes que de Dieu, du corps que de l'âme. Mais si ce sont des vérités, comme je le crois ; si cela est vrai, comme il est vrai que je vis, que je parle etc., à quoi est-ce que je songe et que j'ai songé jusqu'à cette heure ? Et si j'étais mort, et si je mourais à présent, qu'ai-je fait ? Mon Dieu, que vous êtes bon de m'avoir attendu ! Mais vous ne pourrez pas toujours attendre. La mort viendra bientôt, peut-être pas sitôt ; mais songez de quoi il s'agit, dit Saint Jean Chrysostôme. Sur un peut-être hasarder son âme, c'est avoir perdu l'esprit.

2^o Voyons donc si cette affaire est en sûreté. Suis-je dans le chemin qui conduit au ciel ? Suis-je sûr qu'en continuant comme je fais, 1^o cela suffira ; 2^o je n'en deviendrai pas pire ; 3^o je serai content à l'heure de la mort ? — Mais je ne prétends pas toujours vivre ainsi. — Si vous êtes mal, vous serez encore pire ; car, quand on est une fois dans le relâchement, on n'en revient pas si facilement. De plus, ce temps ne viendra peut-être jamais. C'est sur l'état où vous serez et sur celui où vous

aviez fait dessein d'être qu'on vous jugera. Appelons une fois notre raison à conseil. Si je crois fermement, que veux-je dire, où est ma raison, où est mon sens ? Quand il n'y aurait qu'un doute, voyez ce marchand, comme il abandonne ses marchandises ; cet homme, comme il jette ses meubles, crainte du feu, comme il sort en chemise ; cet autre, comme il donne son argent ; ce malade, comme il se laisse couper ! Mais ce n'est pas un doute, c'est une vérité. Eh ! quoi, mon salut est en hasard ; je suis en danger de périr éternellement ; il ne tient qu'à moi de me mettre en sûreté, et je ne fais pas tout ce que je puis, je ne fais presque rien, je ne fais rien ! Il faut se déterminer : ce n'est pas une affaire de rien. Si c'est une éternité qui nous attend, cinquante ans de vie ne sont rien.

Messieurs, quand on examine cela de sens froid et avec un esprit qui n'est pas préoccupé, on ne sait plus où l'on en est ; on ne sait si on est raisonnable, si on a vécu dans l'enchantement. Mais, mon Dieu, dit-on, il faudrait bien vivre d'une autre manière ! Je ne songe pas à ce que je suis ; tout mon esprit est rempli des desseins de ma fortune, et c'est là un amusement. Eh ! mon Dieu, ce n'est point de quoi il s'agit : ce sont des choses passagères, et j'en ai à ménager qui durent toujours. Comment ai-je vécu ? Comment me suis-je tant amusé ? Comment ai-je tant fait de cas de ce qui en mérite si peu ? Je dois donc passer pour un insensé dans l'esprit des personnes sages et judicieuses. Non, on ne peut vous croire tel, car on voit bien qu'en toute autre chose vous avez de la raison ; mais qu'en ceci vous vous comportiez

avec tant de nonchalance, c'est ce qu'on ne croirait pas, si on ne le voyait tous les jours. Je ne suis pas celui qui ai le plus pénétré ces vérités. Mais pour le peu d'intelligence que j'en ai, j'avoue que la conduite du monde en cela m'est plus impénétrable que la Trinité, que l'éternité. Je ne trouve rien dans nos mystères qui soit contraire à la grandeur, à la bonté, à la puissance de Dieu ; mais ici, tout me paraît opposé à nos propres lumières. Ce sont d'effroyables contradictions entre la foi, la raison et notre conduite.

Voilà ce qui surprend. Mais ce qui touche, c'est que ce qui nous détourne ne sont que des bagatelles et de fausses craintes ; c'est que cela sera de la sorte jusqu'au bout, comme si on n'en avait jamais parlé ; c'est qu'on ne peut bien faire comprendre ce qu'on sent. O mon Dieu, que nous sert la raison ? Eh bien, dois-je continuer dans cette manière de vivre ? — Oui. — Par quelle raison ? Je vous défie de m'en donner une seule. Changeons donc dès aujourd'hui, parce que peut-être il ne sera plus temps demain. Faisons quelque chose pour nous, pour qui Jésus-Christ a tant fait. Il nous a appris ce qu'il fallait faire. Mon Dieu, rendez-nous cette considération utile. Nous voilà convaincus. Mais que servira tout cela, sinon pour nous rendre inexcusables ?

III

Il est mort pour les réprouvés. *Christus mortuus est pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantum, sed*

et pro totius mundi. Pourquoi cela ? — Pour n'avoir rien à se reprocher, que les réprouvés n'aient rien eux-mêmes à lui reprocher et qu'ils n'aient rien à dire, quand on les condamnera à l'enfer. C'est pour ce sujet qu'au jour du jugement la croix adorable de mon Sauveur, ses plaies convaincront les réprouvés de leur obstination ; ils se tairont à ce spectacle. Auront-ils la hardiesse de se défendre sur l'impossibilité des commandements qu'on leur a faits ? On leur présentera la croix d'où les grâces découlaient pour les encourager, pour les fortifier. Diront-ils qu'ils ne savaient pas de quoi il s'agissait, qu'ils ont été trompés et qu'ils ne pensaient pas que l'affaire fût si considérable, qu'ils avaient regardé le péché comme une bagatelle ? — Aurais-je donc donné mon sang, dira Jésus-Christ, pour une bagatelle ? Un Dieu mourant devait du moins vous persuader que l'affaire demandait quelques moments d'une sérieuse réflexion. Prétexteront-ils qu'ils ignoraient par où il fallait aller au ciel ? Et ne leur a-t-on pas prêché tant de fois ? N'ont-ils pas tant d'exemples devant les yeux, tant de livres qui le leur apprennent ?

Pourquoi est-il mort ? Pour mettre sa justice à couvert et que les damnés ne pussent pas se plaindre de la manière équitable, mais très rigoureuse dont il les punira. Vous ne voulez pas, Pécheurs, à présent considérer un Dieu crucifié pour l'amour de vous et pour vous sauver ; vous l'aurez pendant toute l'éternité devant les yeux, et cet objet, dont vous n'aurez pas voulu profiter, fera votre plus grande peine. Ces plaies, ce sang, cette agonie si cruelle vous reprochera éternellement

voire insensibilité. Accablé de ces reproches, vous gémirez inutilement, vous le direz et vous ne le direz jamais sans désespoir : Un Dieu est mort pour moi, et je suis damné éternellement ! Mon âme a été rachetée à un si grand prix, et elle est perdue sans ressource ! Dieu m'a aimé jusqu'à ce point, et me voici malheureux pour toujours ! Un Dieu s'est fait homme pour m'ouvrir le paradis, et je suis damné ! Dieu voulait me placer dans le ciel ; voilà ce qu'il a fait pour ce sujet ; c'est une marque qu'il en avait bien envie, et je n'ai pas voulu profiter de tant de douleurs, de tant d'efforts ! De si grands soins, une si grande satisfaction ne m'a servi de rien ! Je vous exhorterais à avoir du zèle les uns pour les autres à l'imitation de Jésus-Christ. Mais si vous êtes des fervents, je n'ai que faire de vous exhorter à cela. Quand on a connu l'importance du salut et combien Dieu est aimable, on y travaille sans y songer. Si nous sommes tièdes, comment sommes-nous susceptibles de zèle pour le salut des autres, vu que nous négligeons le nôtre ? Si nous ne faisons pas les choses nécessaires pour nous, comment ferons-nous pour les autres les choses de surérogation ? Je n'ai donc qu'à vous prier d'écouter Jésus-Christ, qui, du haut de sa croix, vous dit : Toutes ces peines m'ont paru légères en comparaison de celles que je vous épargnais. Pourquoi en faites-vous si peu de cas ? Pourquoi tant flatter ce corps dans la vue du mien tout déchiré ? A quoi bon tant de plaisirs, tant de douceurs, si je m'en suis entièrement privé pour l'amour de vous ? *Miserere animæ tuæ placens Deo*. Ayez pitié de votre âme. La mort n'en terminera pas les misères

puisque'elle est immortelle. Votre corps périra ; il n'en restera plus rien, et vous le gorgerez de plaisirs qui augmenteront les tourments de l'âme pendant toute l'éternité ! *Miserere animæ tuæ*. Croyez-moi, ayez pitié de votre âme de qui j'ai eu tant de compassion. Vous ne pouvez pas sauver votre âme, si vous voulez conserver votre corps ; elle périra infailliblement, c'est un article de foi, si vous ne faites périr le corps. Soyez donc sage une fois et dans une affaire de si grande conséquence. Rangez-vous au plus sûr ; il n'y a pas d'autre chemin pour le ciel que celui que je vous ai montré. Je vous l'ai frayé ; j'y suis votre modèle, et, en ayant le premier essuyé toutes les difficultés, que devez-vous craindre après de si grands exemples ? Embrassez donc cette croix ; c'est par elle seulement que vous pouvez entrer dans le paradis que je vous promets, si vous vous y attachez avec moi. Il n'en faut pas douter, Ames saintes, il n'y a point de salut hors de la croix. Dans cette vue, dites-lui avec le disciple du Sauveur : *O bona crux quæ decorem ex membris Christi accepisti*. Mais dites-le de bon cœur. O bonne croix, aimable croix, que vous vous faites désirer, que vous vous faites attendre ! Où étiez-vous donc cachée, lorsque je vous cherchais avec tant d'inquiétude ? Que vous m'avez coûté de larmes et de soupirs ! Mais enfin je suis trop heureux, puisqu'après tout cela je vais vous posséder et mourir entre vos bras.

Si ce sont-là les sentiments que Jésus-Christ et les saints ont eu de la croix, mon Dieu ! que nos sentiments sont différents ! Avec quel empressement les saints n'ont-ils pas cherché la croix ! Avec quels soins ne

l'évitons-nous pas ! Il faut que nous ayons des intérêts bien différents, ou, si Jésus-Christ ne s'est pas trompé, que nous soyons dans une erreur effroyable. Mais quoi ! promettrons-nous à Dieu d'aller chercher à l'avenir les plus rudes croix ? Non, chrétiens Auditeurs, je n'ai garde de vous donner ce conseil ; cela est encore trop fort pour nous ; nous manquerions à notre parole, il ne faut rien promettre à l'oraison que nous ne puissions tenir, il faut songer que c'est à un Dieu que nous promettons. Que nous servira donc la vue de tous les tourments de ce divin Sauveur ? A nous humilier, à nous confondre. Que je suis honteux d'avoir si mal reçu les croix, d'avoir témoigné si peu d'amour, si peu de soumission ! Mon Dieu, comment me suis-je comporté à la moindre parole ? Que de lâchetés ! Quels discours ai-je tenus ! Quelle consolation, si j'avais souffert patiemment tout ce qui m'est arrivé ! Quel trésor de grâces et de mérites ! Tous ces maux sont passés, et il me resterait des mérites et des récompenses éternelles. Si je ne puis forcer mon cœur à aimer les croix, je l'obligerai du moins à aimer un peu moins le plaisir. Je m'en passerai souvent pour l'amour de vous, ô mon Dieu, et par là je me disposerai peut-être à recevoir de plus grands biens. Mon divin Jésus, bénissez nos résolutions, rendez-les efficaces.

SEPTIÈME MÉDITATION

DE LA

TRAHISON DE JUDAS

*Juda, osculo Filium Homi-
nis tradis.*

Judas, vous trahissez le
Fils de l'Homme par un bai-
ser.

(S. Luc, ch. 22).

Voici un grand sujet de méditation : c'est la Trahison de Judas, le plus énorme et le plus étonnant de tous les crimes qui ait jamais été commis. Faisons, s'il vous plaît, quelques réflexions : 1^o Sur son péché ; 2^o Sur son obstination dans son péché ; 3^o Sur sa mort en son péché. Il n'y a rien que de singulier, rien que d'extraordinaire en tout cela. Mon Dieu, donnez-nous des

lumières pour profiter du malheur de ce traître et pour concevoir tant d'horreur de sa perfidie que nous ne l'imitions jamais.

I

Judas, s'étant aperçu du dessein des prêtres et des vains efforts qu'ils avaient déjà faits pour se saisir de la personne du Fils de Dieu, conçut dans son cœur le plus détestable dessein qui ait jamais été formé par nul autre homme. Il alla trouver les ennemis de son Maître et il leur dit : Je vous vois bien embarrassés dans le dessein que vous avez de prendre Jésus de Nazareth : le jour vous craignez le peuple ; la nuit vous ne savez pas où il se retire. Que me donnerez-vous, et je vous le livrerai ? Quoi, Malheureux, vous le livrez, vous trahirez votre bon Maître, vous le mettrez entre les mains de ses plus cruels ennemis, vous vous servirez de l'amitié qu'il a pour vous pour lui faire cette perfidie ! Il s'offre pour cela. On lui promet trente deniers. Il donne sa parole ; et, dès lors, il ne cherche plus que l'occasion favorable pour s'acquitter de sa promesse. Il vient à la Cène ; il sort, il demande des soldats, il leur donne un signal, il aborde le Fils de Dieu, il le salue, il le baise ; on se saisit de lui. Sur cela, on peut faire plusieurs considérations.

La première sur la grandeur de ce crime, sur l'injustice de ce traître. Livrer un innocent, un saint, un Dieu ! Sur son ingratitude : son apôtre le trahit, le témoin de

ses miracles et de son pouvoir ! Sur le motif : trente deniers !

Admirez la faiblesse et la fragilité épouvantable de l'homme. Mon Dieu, de quoi est-ce qu'un homme n'est pas capable, puisqu'un apôtre a pu vous vendre comme un esclave, et vous mettre entre les mains de ceux qui vous cherchaient pour vous perdre ! Que cela nous doit inspirer, et d'humilité, et de crainte ! Quand aujourd'hui je serais un apôtre, je puis être demain un Judas ! Tout ce qu'a pu faire un autre homme, je le puis faire ; je serais encore pis que tous ceux dont la vie et les actions me scandalisent, si vous m'abandonniez un seul moment. Ne m'abandonnez donc pas, ô mon Dieu. Toute ma confiance est en vous. Je suis assez persuadé de ma faiblesse : si je ne tombe pas dans les plus grands désordres, toute la gloire vous en est due. Je n'en ai que trop d'expérience, et j'ai assez vu, par ce que j'ai fait, ce que je suis capable de faire.

En second lieu, admirez jusqu'où l'avarice peut porter un cœur, quand une fois elle s'en est rendue la maîtresse. Vous savez, Messieurs, les haines, les divisions, les querelles, les meurtres que l'amour de l'or et de l'argent cause dans le monde ; c'est la source de la plupart des grands crimes. Ne la nourrissez-vous point dans votre cœur cette cruelle passion ? Comment pourrez-vous le connaître ? N'avez-vous point de peine à donner l'aumône, à payer vos dettes, à donner ce qui est nécessaire à votre famille ? Quand vous perdez, soit par le jeu, soit par quelque autre accident, n'êtes-vous point troublé, etc. Ne trahissez-vous point quelquefois

Jésus-Christ pour de l'argent, ou pour en gagner, ou de peur d'en perdre ? Ne mentez-vous point, ne jurez-vous point ? Judas le fit pour trente deniers. La somme n'était pas si petite que vous pensez. Combien de fois, pour moins, vous êtes-vous emporté, avez-vous médité, outragé, trompé peut-être ! Mon Dieu, quelle honte de vous vendre ainsi pour de la boue, et *de* vendre en même temps mon âme, le paradis et mon salut éternel ! Malheureux or, que je n'ai que trop aimé, que je te haïrai à l'avenir, puisque tu m'as si souvent porté à offenser Dieu ! Mon Dieu, que ne puis-je racheter, par la perte de tous mes biens, les péchés que l'amour du bien m'a fait commettre ? Je le ferai, mon Dieu, en faisant part aux pauvres de ce même bien, en vous le donnant par les mains des pauvres. Il m'a été une occasion de vous déplaire ; il me sera désormais un moyen de vous servir.

En troisième lieu, considérez que Judas n'en est pas venu si avant du premier coup. Il avait une pente naturelle à l'avarice et, Jésus-Christ l'ayant fait son trésorier, il dérobaît de temps en temps quelque petite chose dans la bourse commune. Un homme fort prudent et qui aurait eu envie de se sauver aurait prié Jésus-Christ de confier cet argent à un autre. C'était peu que ce qu'il prenait ; il ne pouvait pas prendre beaucoup ; mais cela nourrissait toujours et faisait croître sa passion. Elle en vint au point que nous avons dit. Messieurs, de tous les avis qu'on peut donner à un homme, soit pour la vie civile et morale, soit pour la vie chrétienne et parfaite, le plus utile, le plus nécessaire, le plus important, c'est

celui-ci : Connaissez votre passion et soyez continuellement en garde contre elle. Ce n'est rien dans le commencement. Mais si vous la négligez, vous verrez que dans la suite elle vous jouera quelque mauvais tour. Un jour viendra que vous n'en serez plus le maître. Il se présentera une occasion, le démon vous tentera fortement ; vous succumberez, vous périrez. Quoique vous ne fassiez aujourd'hui que de petites fautes, l'habitude ne laisse pas de se former, comme elle ferait par des grandes. Vous ne dites que de petits mensonges pour vous excuser de petites fautes ; vous vous accoutumez à mentir. Si l'on ne vous croit pas, pour excuser de grandes fautes, vous vous parjurerez. Vous ne dérobez que peu de chose ; mais la passion d'avoir croitra et vous en déroberez de grandes dans la suite. Aujourd'hui, ce ne sont que des pensées, ou tout au plus des regards ; la suite en sera funeste. Ai-je donc de la passion, de l'empressement pour quoi que ce soit, même pour des choses permises, je dis davantage, pour des choses saintes ; arrachons-la de bonne heure. Si j'en ai pour le jeu, pour la comédie, pour des personnes, et même d'un autre sexe, pour le gain, pour m'élever, etc. ; détruisez ces monstres naissants. Vous ne sacrifierez pour eux dans les commencements que vos prières, pendant lesquelles ils vous troubleront ; mais après, cela ira jusqu'à sacrifier votre âme, votre religion. Mon Dieu, ne le permettez pas. Guérissez-moi de mes passions. Je m'en vais veiller désormais avec soin, pour m'empêcher de satisfaire à ma passion, quelque innocente qu'elle paraisse. Ce sera assez que je m'y sente trop de pente,

trop d'empressement. Je tâcherai de conserver mon cœur libre, afin que vous seul en soyez le maître, que vous y régniez tout seul et avec un empire absolu.

II

Nous verrons encore mieux ce que peut une passion déjà établie, par l'obstination de Judas dans son péché. Car, Messieurs, on peut dire que Jésus-Christ n'oublia rien pour le faire revenir.

1^o Comment peut-il résister à l'adieu que Jésus-Christ fit à ses apôtres au Cénacle, leur disant qu'il allait verser son sang pour eux, que l'heure était venue, qu'il voulait manger avec eux pour la dernière fois. Ne pouvait-il pas penser que, puisqu'il prévoyait sa mort, il prévoyait aussi son crime ? Mais Jésus le déclara tout haut ; il dit : Un de vous me trahira. Et Judas lui ayant demandé si c'était lui, il lui répondit que oui. Il ajouta même que c'était comme une nécessité qu'il mourût ; mais malheur à celui qui le trahirait. Il ne laissa pas de lui laver les pieds, de le communier. Au Jardin il lui dit : *Amice, ad quid venisti ?* Il lui parle encore plus clairement, dans le temps même qu'il exécute son dessein, que c'est une chose faite, qu'il le livre : *Juda, osculo Filium hominis tradis !* Mon Dieu, que vous avez de peine à nous perdre ! Qu'il vous fâche de nous voir périr ! Que ne faites-vous point pour l'empêcher ! Que de reproches, que de remontrances douces et amoureuses, que d'instances, que de poursuites avant que

de nous désespérer ! Mais quelle est notre dureté de résister à un si grand zèle !

Messieurs, ne sommes-nous point coupables de cette faute ? Examinez-vous un peu là-dessus. Ne résistez-vous point à Dieu ? Ne demande-t-il point quelque chose que vous ne voulez pas lui accorder ? Il y a si longtemps que cette conscience est inquiétée ! Elle se sent chargée de je ne sais quoi qui ne lui donne pas de repos. Vous n'entendez jamais parler de Dieu, vous ne songez jamais à la mort, vous rentrez jamais en vous-même que vous ne soyez troublé. Vous entrevoyez je ne sais quoi qui ne va pas bien. Vous ne voudriez pas mourir comme vous êtes. — Mais pourquoi, dira quelqu'un ? Je ne fais pas grand mal ; je ne me sens coupable de nul grand péché, et cependant je ne suis pas satisfait. — Prenez garde : c'est que Dieu demande quelque chose de plus que ce que vous faites pour lui ; ce n'est pas assez, vu les grâces qu'il vous a faites. Que je suis malheureux de vous résister, ô mon Dieu, de m'opposer ainsi à mon bonheur ! Quand je n'aurais nul intérêt à faire ce que vous demandez de moi, ne serait-ce pas assez que vous me faites l'honneur de me le demander, de m'en presser, de me faire comprendre que je vous plairai en le faisant, que je vous en serai plus agréable ? Mais prenons garde à une chose : c'est qu'après avoir résisté longtemps par obstination, par lâcheté, enfin on résiste par impuissance. On ne se rend pas, au commencement, parce qu'on ne le veut pas ; mais à la fin, on est insensible ; parce que Dieu ne veut plus de nous ; quand on a résisté durant un certain temps et jusqu'à un certain point, c'en

est fait. Toutes les plus grandes grâces de Dieu nous deviendront inutiles. On emploiera en vain, et les caresses, et les menaces. Quand on ferait des miracles, on ne nous changera pas. Tout le monde se convertira à nos yeux, et nous ne pourrons pas les imiter.

On en trouve de cette espèce. Quand j'en vois, je les plains, je frémis ; mais je ne perds guère de temps après eux. — Ne sommes-nous point déjà dans cet état ? — A Dieu ne plaise ; nous serions perdus sans ressource. — Mais n'y serions-nous point peut-être bientôt ? — Non, Seigneur, parce que, dès ici, je me rends à vous et je vous promets, à la vue, et du ciel, et de la terre, que je ne vous résisterai plus. Je vous demande pardon mille fois de ce que j'ai si longtemps abusé de votre bonté. Quelle est grande, quelle est excessive, cette bonté, de ne s'être point rebutée pour tant de mépris que j'ai fait d'elle ! Mon Dieu, que je vous suis obligé de ne vous être point encore lassé, de ne m'avoir point encore abandonné ! Ça, mon âme, sans aller plus loin, voyons ce que Dieu demande de nous et ne différions plus de l'exécuter. *Domine, quid me vis facere ?* Peut-être une confession générale, une restitution, l'éloignement du jeu, des compagnies, un peu plus de charité envers le prochain. Eh ! que fais-je de mon bien, de mon loisir et de tous les talents que Dieu m'a donnés pour gagner le ciel et dont il me doit redemander compte ? Un peu plus de règle dans ma vie, un peu plus de douceur, un peu plus de sérieux, de modestie, moins d'affectation, un peu plus de soumission, de mortification, etc. Quoi que ce soit, mon Dieu, vous allez être content.

Le comble de l'obstination, c'est lorsque l'on va jusqu'à l'impénitence finale, quand on meurt dans son péché. — Mais qui serait assez malheureux pour vouloir finir ses jours dans son péché et ne faire pas pénitence, au moins en mourant ? — Ecoutez, Messieurs, une des choses les plus étonnantes qui soient jamais arrivées en matière de pénitence. Judas n'eut pas plus tôt livré son Maître aux soldats qui le cherchaient que, se retirant de la troupe, il commença à songer au crime qu'il avait fait. Toutes les bontés de Jésus-Christ, toutes les grâces qu'il en avait reçues lui revinrent à l'esprit ; il se ressouvint de la posture où il l'avait vu à ses pieds, de la manière douce et amoureuse dont il l'avait averti, du baiser qu'il avait bien voulu recevoir. D'ailleurs il se représente l'innocence, le zèle, la charité, la sainteté de cet homme ; et à toutes ces vues on ne saurait dire combien son péché lui paraît énorme, combien il se trouve abominable à ses propres yeux, de quel trouble, de quelle douleur il est saisi. Il avait cru que Jésus s'échapperait d'eux comme il l'avait fait si souvent. *Quare tenete eum et ducite caute.* De plus, il ne pouvait s'imaginer qu'on trouvât jamais de quoi le condamner à la mort ou que le peuple pût souffrir cette injustice. Mais quand il vit que la chose allait plus loin qu'il n'avait pensé, qu'il avait été déclaré digne de mort par les pontifes et qu'on l'allait livrer aux gentils pour être crucifié, et que la mort d'un Dieu allait être le fruit de son avarice ; sa douleur s'augmente à un tel point qu'il s'en va trouver les prêtres, confesse sa faute hautement, *peccavi*, rend l'argent, tombe dans le dernier désespoir.

Quelle pénitence, et qu'il est étrange qu'elle lui soit inutile ! Il confesse son péché, il se détache de l'objet de sa passion, il conçoit une horreur de son crime si grande qu'il ne peut se supporter soi-même. Enfin sa douleur va si loin que la vie lui devient insupportable après son crime ; et cependant, Messieurs, il est damné ! Ce n'est pas faute de douleur, de confusion, etc. ; c'est faute d'espérance, il est vrai. Mais qu'importe d'où vienne le défaut, si enfin il est perdu ? O combien de pénitences dont les apparences sont les plus belles du monde et qui, au fond, sont de fausses pénitences, des impénitences véritables ! Que dirons-nous de la vôtre qui est si froide, si imparfaite, si Dieu n'a pas voulu accepter celle de Judas ? Voilà ce que c'est que de différer, que de pousser Dieu à bout, que d'attendre à l'extrémité.

Mais remarquez, s'il vous plaît, que ce fut principalement le souvenir de la bonté de Jésus-Christ qui lui causa cette excessive douleur, et que ce même souvenir ne put le rassurer contre le désespoir. Il le crut si bon, qu'il jugea que son crime ne méritait nul pardon, et il ne crut pas qu'il fût assez bon pour lui pardonner. Hélas ! si, dans l'excès de sa douleur, il était venu se jeter aux pieds de Jésus-Christ et que, devant Pilate, en présence de tout le peuple, il lui eût demandé pardon ; si, sur le Calvaire, tandis qu'il était en croix : avec quelle joie Jésus aurait-il vu venir cette brebis égarée ! Voilà, Messieurs, le plus grand outrage qu'il ait fait à Jésus-Christ. Voilà les deux plus grandes tentations. La première, pécher dans l'espérance du pardon, et, après

avoir péché, refuser de se convertir par désespoir d'en venir à bout. On ne saurait dire quel est le plus grand de ces deux maux ; il y a en tous deux quelque chose d'horrible. Ne suis-je point coupable du premier ? Quelle brutalité ? Offenser Dieu parce qu'il est bon ! C'est parce que vous êtes bon que je veux me garder de vous offenser, que je veux éviter les moindres fautes, que je veux chercher à vous plaire en tout. Je déteste, j'ai en horreur ma brutalité passée ; mais néanmoins je ne désespère pas de votre bonté. Je ne me flatte pas de la fausse espérance des pécheurs qui s'imaginent qu'ils y seront toujours à temps, qu'il suffit de demander pardon, quand ils ne pourront plus offenser Dieu ; mais j'espère que vous vaincrez ma résistance, que vous me donnerez la force de surmonter mes passions, de faire une prompte et une véritable pénitence, de mourir à mes vices longtemps avant la mort, de consacrer le reste de mes années à votre service. Voilà ce que j'espère de vous, ô mon Dieu, et voilà ce que je vous demande. Mais pourquoi ne l'espérerais-je pas, puisque je sens déjà que mon cœur se détache des choses qu'il a le plus aimées, qu'il commence à désirer ardemment d'être à vous et de n'aimer plus que vous. Soutenez ces désirs, Seigneur, puisque c'est vous qui me les avez donnés ; rendez-les efficaces par votre grâce ; ne permettez pas que je perde plus de temps, mais que je commence à faire dès aujourd'hui ce que je voudrai avoir fait et ce que je ne pourrai pas faire à la mort.

Amen.

HUITIÈME MÉDITATION

DE LA

CHUTE DE SAINT PIERRE

*Amen dico tibi quia in hac
nocte, antequam gallus cantet,
te me negabis.*

Je vous dis en vérité qu'en
cette nuit, avant que le coq
chante, vous me renoncerez
trois fois.

(S. Math., c. 6.)

Quoique la chute de Saint Pierre ne soit pas si funeste que celle de Judas, elle n'est, ni moins surprenante, ni moins instructive. Il est dit dans l'Évangile que Jésus-Christ étant pris et conduit chez les pontifes, Saint Pierre le suivit de loin jusqu'à la maison d'Anne et de

Caïphe, et qu'étant entré dans la salle avec plusieurs autres, il s'approcha du feu, où plusieurs domestiques du pontife, hommes et femmes, parlaient entre eux en se chauffant. Une servante l'ayant envisagé fixement : N'êtes-vous pas, lui dit-elle, un des disciples de cet homme ? — Non, répondit Saint Pierre, je ne suis point de ses disciples ; je ne le connais pas. Deux ou trois fois il se mit à détester et jurer qu'il ne le connaissait point. Voyons les causes de cette chute du côté de Saint Pierre, les causes de cette chute du côté de Dieu, et la pénitence de Saint Pierre. D'où vient qu'il a fait une chute si funeste ? D'où vient que Jésus-Christ a permis que le premier des apôtres tombât d'une manière si funeste ? Quelle pénitence en a-t-il fait ?

I

Les causes, du côté de Saint Pierre, sont sa présomption, sa négligence et son imprudence. Vous savez que Jésus-Christ ayant prédit à tous ses apôtres que sa Passion leur serait une pierre de scandale et qu'elle les détacherait tous de sa personne, Pierre eut la témérité de dire, qu'à l'égard des autres cela pourrait être vrai, mais qu'à son égard, on lui arracherait plutôt la vie. Voilà une extrême présomption. Eh ! quoi, Pierre, vous croyez donc que votre Maître se trompe, qu'il parle à l'étourdie et qu'il ne sait ce qu'il dit ? — Mais je me sens une résolution forte de mourir pour lui. — Mais lequel des deux vous paraît le plus probable, ou que Jésus-Christ

a fait une fausse prophétie, ou que vous changerez de résolution ? Il ne pense point à tout cela ; et le Sauveur, pour rabattre son orgueil, pour l'humilier, lui ayant dit qu'il le renoncerait trois fois cette même nuit, il lui donna un démenti et lui ajouta que, quand il faudrait mourir avec lui, il ne le renoncerait pas. Il y avait en Saint Pierre de la présomption à parler de la sorte, quoique le crime fût énorme et qu'il n'eût jamais commis de pareille lâcheté. Mais si nous avions cette même confiance en nos propres forces, après tant de chutes, ce serait encore bien pis. Travaillons à notre salut, chrétiens Auditeurs, et travaillons-y avec courage. Mais travaillons-y avec crainte. *Cum timore et tremore salutem vestram operamini*. Hélas ! mon Dieu, si les cèdres ne peuvent résister à un petit souffle de vent, si une servante a fait tomber la principale colonne, la pierre fondamentale de votre Église, comment est-ce que, par moi-même, je puis résister à tant d'ennemis, et domestiques, et étrangers, à tant d'objets, à tant de mauvais exemples, à tant d'occasions, à tant de démons qui me persécutent et qui ont juré ma perte !

La deuxième cause fut son imprudence. Ayant été averti du péril, il fallait veiller, prier, être sur ses gardes, comme Jésus-Christ l'avait ordonné. *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem ; spiritus quidem promptus est, caro autem infirma*. Où je vous prie de remarquer, en passant, que Jésus-Christ, en lui donnant un avis, semble aussi lui préparer une excuse pour sa faute. Il semble même l'excuser par avance, afin que, quand il sera tombé, il ne se désespère pas. Je sais bien que, si

nous m'offensez, ce sera bien plus par fragilité que par malice; l'esprit et le cœur sont pleins d'amour. Ne sommes-nous point coupables de cette imprudence? *Vigilate*. Sommes-nous sur nos gardes? Marchons-nous toujours les yeux ouverts, pour voir s'il n'y a point de pièges où nous posons le pied. Ce livre, cette compagnie, cette conversation, ce lieu, ne sont-ce pas des dangers à éviter? C'est merveille de voir comme, quand on craint Dieu, on craint jusqu'à l'ombre du péché, comme on se défie de tout. Je ne saurais assez admirer la vigilance des saints. Un bienheureux Louis de Gonzague n'ose regarder en face l'impératrice, non pas même sa mère, etc. Voilà comme on en use quand on vous craint, ô mon Dieu. Faut-il s'étonner si je tombe? Je marche sans armes, tout découvert au milieu des ennemis. Mais quelle peine, quelle contrainte de marcher toujours avec tant de circonspection! Oui, quand c'est par une crainte servile: mais quand c'est l'amour, il n'y a point de peine; s'il y en a, on est récompensé par la pureté du cœur, par la pensée que Dieu en est témoin, par la paix. Il faut du soin pour garder une ville; mais aussi on dort en sûreté. *Orate*. Pour se défendre du péché, un peu d'oraison tous les jours; nulle chute que faute de cela. On a remarqué que tous les scandales ont commencé par là. Comment se pourrait-il faire qu'une personne, qui s'entretient tous les jours avec Dieu, après avoir considéré sa grandeur infinie, puisse l'offenser ce jour-là?

La troisième cause est son imprudence. Il connaît sa faiblesse et il se jette dans l'occasion. C'est déjà un

péché de se mettre dans l'occasion. La plupart des gens ne seront pas tant damnés pour avoir péché, (car qui peut s'empêcher de tomber dans le monde, puisque on a tant peine à se tenir ferme dans la solitude!) mais ce sera pour s'être mis dans l'occasion. Examinez-vous et promettez à Dieu d'en sortir. Mon Dieu, je suis sûr qu'en faisant comme cela, je ne vous offenserai point. Mais quand je vous offenserai, nonobstant tous ces soins, je viendrai me jeter à vos pieds avec confiance et je vous dirai : *Domine, tu nosti figmentum meum, quoniam pulvis sum... Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine, nisi solus Deus?* Remarquez que les mauvaises compagnies sont dangereuses; on s'y corrompt insensiblement. Pour moi si j'étais dans le monde, je ne voudrais avoir commerce qu'avec les gens de bien : outre les avantages temporels, ils sont fidèles, raisonnables, plus doux, moins intéressés; il n'y a rien à craindre pour l'âme, Mais quand il n'y aurait que votre considération, Seigneur, voudrais-je bien avoir pour ami un de vos ennemis? Pourrais-je me joindre avec des âmes dont vous avez horreur? Puis-je dire que je vous aime véritablement, tandis que j'aimerais vos ennemis? Ne crains-je point d'être enveloppé avec eux dans les accidents qui peuvent leur arriver, aimer des âmes qui sont au démon? Je veux peu d'amis, ô mon Dieu, parce que vous me suffirez. Mais, si j'en ai, il seront les vôtres; ou je les choisirai tels, ou je les rendrai tels, si je puis, ou, si je n'en puis venir à bout, je les renoncerai pour toujours.

II

Les raisons de la chute de Saint Pierre, du côté de Dieu, ce n'était pas simplement pour le punir, mais pour prévenir les scandales. Car, qui s'étonnera de voir des chutes, après que le premier des apôtres est tombé? C'était pour donner courage au pécheur, voyant que Saint Pierre n'en a été, ni moins grand, ni moins caressé, qu'il n'en a reçu nul reproche, qu'il n'a pas laissé d'être le chef de l'Église. Saint Grégoire dit que c'était afin d'obliger Saint Pierre, à qui il donnait les clefs de son paradis, de ne pas être rude aux pécheurs, de ne pas faire le difficile. Comme il avait beaucoup d'amour pour Jésus-Christ, il eut été dangereux que son zèle ne l'eût rendu fort sévère aux pénitents. Il en avait donné une marque, quand, le Fils de Dieu lui ayant ordonné de remettre les péchés, il lui demanda : *Quoties? Usque septies?* Mais, après cette chute, peut-on dire combien il eut de compassion de tous les pécheurs? Après avoir reçu avec tant de facilité la rémission de son crime, comment aurait-il pu la refuser aux autres? Se présenta-t-il jamais à lui de pécheur qu'il ne fût touché, qu'il ne se ressouvint de sa propre faute, qu'il ne la pleurât amèrement, etc.? Est-il bien vrai que vous voulez non seulement nous pardonner, mais encore qu'on nous traite avec douceur? Mon Dieu, que nous sommes malheureux de vous avoir offensé! Mais que nous sommes misérables de ne pas retourner à vous au plus

tôt ! De plus, croyez-vous que, quelque présomptueux qu'eût été Saint Pierre, le Fils de Dieu eût permis sa chute, s'il n'eût su qu'elle lui devait être avantageuse ? Il aimait Jésus-Christ. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*. Il prévoyait qu'il en serait plus humble et plus circonspect. Combien s'est-il attiré de grâces par son humilité, qu'il n'aurait jamais eues ! Combien a-t-il évité de fautes par sa circonspection, où il serait tombé ! Il prévoyait que son amour en serait plus ardent, après une si grande indulgence. Pour moi, Messieurs, je vous dirai ce que je pense : Je ne doute point que Saint Pierre n'ait été incomparablement plus saint, que s'il n'avait jamais péché. O mon Dieu, si je pouvais faire cet usage de mes péchés ! Serait-il bien possible que je tirasse encore du profit de mes plus grands maux ? Il ne tiendra qu'à nous. Faisons-nous des remèdes de nos propres maux : que notre pénitence répare toutes choses avec avantage. Recompensons, par notre ferveur, le temps que nous avons perdu. Faisons servir nos propres péchés à la pratique des plus excellentes vertus, comme à l'humilité, en les confessant, à l'espérance, en espérant en Dieu, malgré ces sujets de désespoir, en l'aimant d'autant plus qu'il nous a aimés, lorsque nous le haïssions, etc.

III

La pénitence de Saint Pierre fut prompte, amère et continuelle. Saint Pierre ayant renié pour la troisième

fois, le coq chanta et Jésus le regarda. Il n'en fallut pas davantage. Il se ressouvint de la prédiction. Voilà un cœur qui se fend, qui s'éclate de douleur ; voilà une âme noyée dans l'amertume ; deux fontaines de larmes coulèrent de ses yeux. Il se retire, il ne paraît plus, il s'en va s'enfermer pour donner liberté à sa douleur. O vertu ! O force des regards de Jésus-Christ ! Mon Dieu, quand est-ce que vous me regarderez de la sorte ? *Domine, quando respicies ?* Mais ne l'a-t-il point fait déjà souvent ? Hélas ! combien de fois nous a-t-il non seulement regardé, mais touché intérieurement ? Combien de fois nous a-t-il parlé au fond de l'âme ? N'en avons-nous point de confusion ? Mais cela ne nous fait-il point de peur ? Voilà la différence qu'il y a entre les chutes des prédestinés et des réprouvés : les prédestinés tombent comme les autres, car quel est l'homme qui ne pèche point ? Mais ce n'est que pour un moment ; à peine le mal est-il fait qu'on se repent et qu'on le répare ; la première inspiration, la première grâce, le premier bon mot qu'on entend perce le cœur de douleur : un réprouvé pèche, et il demeure dans son péché, et il s'y plaît, et il s'en glorifie ; on a beau prêcher et crier ; ce n'est pas pour lui qu'on parle. — Ne sommes-nous point de ceux qui résistent ? — Oui, mon Dieu, jusqu'ici ; mais c'en est fait, je ne croupirai plus dans mon péché. Je voudrais bien pouvoir vous promettre que je ne vous offenserai plus. Mais, du moins, ne dormirai-je point sur mon péché ; je ne laisserai point croupir mes fautes au fond de ma conscience ; je me confesserai souvent ; et, s'il arrivait que je fisse quelque péché considérable, ce que

vous ne permettrez pas, s'il vous plaît, Seigneur, je préviendrai le temps ordinaire.

La pénitence de Saint Pierre fut amère. Ce ne fut pas de ces douleurs superficielles ; il eut le cœur brisé. C'est pourquoi il sort du lieu où il l'a commis ; il a horreur de tout ce qui l'a porté au crime ; il se va cacher ; il ne lui faut pas dire de sortir de l'occasion. Comparons cela à tant de confessions que nous avons faites. Mon Dieu, est-ce donc si peu de chose que de vous avoir déplu ? Sais-je bien le mal que je me suis fait à moi-même ? Hélas ! le moindre mal que je me fais, ou aux pieds, ou à la tête, ou même au bout du doigt, me met en désordre. Mais à l'âme, je ne daigne pas en considérer les plaies, je m'en moque. Je ne voudrais pas voir fâché un de mes amis, non pas même un misérable que je ne connaîtrais point. Je suis si tendre pour les personnes que j'aime. D'où vient donc ma dureté envers vous ? Serait-ce que je ne vous aime point ? *Quis det capiti meo aquam et oculis meis fontem lacrymarum, et plorabo die ac nocte.* Il n'y a que vous, mon Dieu, de qui je puisse espérer cette grâce, etc.

Sa pénitence fut perpétuelle. Quelle plaie au cœur de Saint Pierre qui ne cessa de saigner jusqu'à la mort ! Toutes les nuits se passaient à verser des larmes, ses joues sillonnées le faisaient assez voir, pour un seul péché, où il avait si peu demeuré, où il y avait eu tant de fragilité ! Et moi qui ne me confesse jamais que je ne me trouve coupable de plusieurs infidélités, je m' imagine que ma pénitence a duré assez, lorsque j'ai récité cinq fois le *Pater noster* ! Combien de damnés pleureront

éternellement de moindres péchés et un moindre nombre de péchés ! Que veut dire cela, chrétiens Auditeurs, que toute notre vie doit être une vie de pénitence ? Sainte Magdeleine en usa encore ainsi. Ce n'est pas à dire qu'il faille se retirer dans la solitude, porter la haire, etc. Il y a une pénitence propre de toutes les conditions, et c'est la bonne, le détachement du monde, se faire chez soi une solitude, porter comme un deuil continu, et dans ses habits par la modestie de ceux qu'on porte, et dans le cœur. Fuir et avoir en horreur la vaine joie des gens du monde. — Mais cela est triste. — Qu'en savez-vous ? Demandez-le à ceux qui en ont la pratique ; cette tristesse s'accorde avec une joie incroyable. Mais quand je ne trouverais point d'autre joie que celle de vous venger, ô mon Dieu, de punir mes sens, de satisfaire votre justice et de purifier mon âme, de la rendre agréable à vos yeux et de me préserver de nouvelles chutes, n'est-ce pas assez pour me faire aimer la vie du monde la plus triste en apparence ?

NEUVIÈME MÉDITATION

DE LA

CONDUITE DE PILATE

DANS

LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

*Ego nullam invenio in eo
causam.*

Je ne trouve cet homme
coupable de rien.

(*S. Joan, c. 18.*)

La conduite de Pilate, dans la Passion de Jésus-Christ, a quelque chose de si singulier et de si instructif que j'ai cru qu'il serait bon d'en faire le sujet de l'une de nos

considérations. Quelques-uns souhaiteraient, sans doute, que je m'attachasse aux circonstances de ces mystères qui regardent plus immédiatement Jésus-Christ et qui paraissent plus propres pour exciter la dévotion. Mais je me suis imaginé que, dans les commencements, il valait mieux prendre des sujets capables de nous instruire et propres pour toutes sortes de personnes. Les douleurs de Jésus-Christ sont plutôt des sujets de contemplation que de méditation ; et ceux qui se sentent attirés à les méditer n'ont guère besoin de secours pour y réussir. Peut-être qu'on aura encore l'occasion de traiter ces points plus tendres et plus propres à exciter la compassion. Cependant travaillons à purger notre âme, à purifier le cœur, qui sont les dispositions sans quoi on n'entre point dans l'intelligence des mystères.

Messieurs, Pilate connut Jésus-Christ ; il le voulut sauver, et pourtant il le condamna. Voilà les trois points de cette méditation.

I

Pilate connut Jésus-Christ : *Quid enim mali fecit ?* Le silence, la patience, la modestie de Jésus-Christ le persuada qu'il ne pouvait être un aussi méchant homme qu'on le disait. Il n'avait point l'air d'un séducteur ; son visage, son procédé démentait toutes les accusations. Que lui reste-t-il pour l'adorer, pour lui rendre les honneurs qui lui sont dûs, pour se faire son disciple ? O mon Dieu, qu'il y a de distance entre vous connaître et

vous aimer ! Hélas ! presque tout le monde vous connaît ; il est peu de personnes à qui vous ne présentiez du moins quelquefois je ne sais quelles lumières qui leur font très bien entendre ce que vous voulez qu'elles entendent. Mais la plupart de ces gens se contentent de voir ces lumières, de les admirer ; puis c'est tout.

Lorsque Jésus commença à paraître dans la Judée, on n'a jamais rien vu de pareil aux mouvements qu'il excita dans tous les esprits. Il n'y eut pas un cœur qui ne fût ému. On ne pouvait se rassasier de l'entendre ; on le suivait dans le désert, sur les montagnes, jusque sur le bord de la mer. *Numquam sic locutus est homo*, disait-on. Le fruit de cela, une Magdeleine, un Saint Mathieu converti, douze apôtres, quelques disciples, quelques femmes. Que servit-il à tout le reste ? De pierre de scandale, d'occasion d'une plus grande condamnation. *Positus est hic in ruinam et resurrectionem multorum*. Chrétiens Auditeurs, la même chose arrive encore tous les jours. On vient à la prédication : c'est la parole de Dieu qu'on y débite, et quelque misérable que soit le prédicateur, il ne saurait affaiblir la vertu divine de cette parole. *Vivus est enim sermo Dei, et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum*. On est donc touché pour ainsi dire, malgré qu'on en ait : quelques-uns, quatre ou cinq, profitent, changent entièrement ; tout le reste se contente d'admirer cette parole. On avoue franchement que le prédicateur a raison, qu'il faudrait bien faire ce qu'il dit, qu'on est bien malheureux de ne se pas rendre ; ils voudraient

mieux faire, mais cependant ils ne font rien. Saint Jacques compare cette sorte d'auditeurs à des gens qui se regardent dans un miroir et se retirent sans se nettoyer de leurs ordures. Ce sont des gens qui croient qu'il suffit d'être touché, de prendre plaisir à la prédication, d'en parler, et qui s'en tiennent là. Cependant le temps des sermons se passe et l'on oublie tout ce que l'on a entendu. Cela suffit-il pour les justifier ? Au contraire, cela suffit pour les rendre inexcusables. C'est en quoi je trouve le sort des prédicateurs bien malheureux ; ils ne servent quasi qu'à la condamnation des pécheurs, et pour justifier la justice de Dieu. On disait de Jésus : *Positus est hic in ruinam et resurrectionem*. On peut dire, *in ruinam multorum et resurrectionem paucorum*.

Voilà assez de considération. Venons maintenant à la réflexion. Desquels sommes-nous ? Chrétiens Auditeurs, quel fruit tirons-nous de la parole de Dieu ? Ne nous contentons-nous point de l'admirer ? Qu'avons-nous fait ? Si nous avons profité, quel sujet de joie ! Voilà une grande marque de notre prédestination. Croyez-moi, ce n'est pas une petite faveur. Il vient bien des gens au sermon ; mais il y en a bien qui s'en retournent tout comme ils y sont venus. Mais si nous sommes toujours les mêmes, si nous voyons le bien sans l'embrasser, que veut dire cela, mon âme ? D'où vient cette dureté ? Quelle funeste marque est celle-là ? Quel obstacle trouve en moi cette parole ? Il faut que j'en fasse mon profit à l'avenir. *Venit hora in qua mortui audient verbum Dei, et qui audierint resurgent*. Que ferons-nous ? Nous fuirons les occasions, nous rompons les habitudes,

nous renoncerons à la vanité, nous nous réconcilierons avec Dieu, nous nous occuperons dans les œuvres de charité, nous donnerons plus de temps aux exercices de piété.

II

Pilate ayant connu Jésus-Christ pour ce qu'il était, quoiqu'il ne prit pas la résolution de le suivre, il voulut du moins le sauver? Que ne fit-il point pour cela! Il prit des soins incroyables, où il n'y avait rien de si aisé: il l'envoie à Hérode; il le propose avec Barabbas; il le fait fouetter, il déclare qu'il ne se charge point de l'injustice qu'il y avait à le faire mourir. Il n'avait qu'à dire: Je ne le veux pas, à le tirer d'entre les mains des prêtres, à menacer de les faire châtier comme des imposteurs. Mais il voulait sauver Jésus-Christ et, en même temps, ne perdre pas l'amitié des prêtres. Il voulait contenter Dieu et le monde. Malheureuse politique, aveugle prudence des hommes, qui veut allier des choses qui sont aussi incompatibles que Dieu et le monde! Mais que cela arrive souvent encore aujourd'hui! Voilà une personne que Dieu éclaire, qu'il presse intérieurement de mieux vivre. Elle voit clairement: Non, je n'ai nulle dévotion, je ne vis point en chrétien; tout sent le païen en moi; il faut changer. Mais quel moyen? Il faut trouver un tempérament. Je ne veux plus faire du mal dans les compagnies, mais je ne laisserai pas de m'y trouver pour me divertir. Pour ces habits, ces ajustements, je ne

saurais m'en détacher; mais je me veux confesser toutes les semaines. Je jouerai; mais il y aura toujours quelque chose pour les pauvres. Je n'irai plus tant à la comédie; mais je la lirai chez moi.

Chrétiens Auditeurs, il aurait mieux valu, et pour Jésus-Christ, et pour Pilate, que ce juge se fût d'abord résolu à le faire mourir. Car il fut cause des risées qu'il souffrit chez Hérode, qu'on lui préféra Barabbas, qu'il fut flagellé; et au bout de tout cela il n'en fut, ni plus, ni moins. Ainsi il vaudrait mieux que ces faux dévots n'eussent jamais eu la pensée d'aimer la dévotion: ils lui font tort, ils se font tort, puisqu'ils ne sauraient persévérer dans cet état. Tout ce qu'ils font pour le monde ne contente pas le monde. Dieu n'est nullement content, et ainsi s'ils ne brisent entièrement leurs chaînes, ils sacrifieront enfin leur Dieu, et Dieu à son tour les abandonnera. C'est pourquoi il me semble qu'à voir de quelle manière on débute, on peut quasi juger de la persévérance. En vérité on ne s'y trompe guère à cette marque. Dès le moment que vous voyez une âme qui ne demande point de quartier, qui est prête à tout donner, Dieu a pris possession de ce cœur; c'en est fait. Mais tandis qu'on demande à traiter, il n'y a encore rien de fait. Il faut toujours bien espérer; mais il ne faut pas faire grand fond sur le peu de bien qu'on fait.

Eh! bien, Messieurs, parlons franchement à notre Dieu; confessons notre misère en sa présence. Voilà comme nous avons fait jusqu'à cette heure: nous l'avons mis en comparaison avec le monde, nous avons voulu servir ces deux maîtres avec des soins égaux. Que

dis-je, égaux ! De combien s'en est-il fallu ! Quelle honte ! Mais, dans le projet de vie que je fais aujourd'hui, n'est-ce point-là le plan que je me suis tracé ? Hélas ! il est vrai, mon Dieu, je m'imaginai que c'était prudence, discrétion, d'en user de la sorte. Mais, mon Dieu, je commence à découvrir le piège. Non, je ne veux avoir qu'un maître. Quand je saurais d'en pouvoir contenter deux, je voudrais être à vous seul. Allons donc, plus de réserve pour notre Dieu. Tout ce que je puis faire n'est rien, et je voudrais encore un partage ! Cela est-il fait ? La résolution en est-elle prise ? Je prie Notre Seigneur qu'il verse sur nous mille bénédictions. Mais je n'ai que faire de l'en prier ; il les a déjà répandues avec abondance ; c'est un torrent dont vous avez rompu la digue, etc.

III

Pilate, voyant qu'il ne peut sauver Jésus-Christ et contenter ce peuple, dans toutes les règles, devait préférer la justice à l'injustice. Mais il s'était rendu indigne de la grâce qu'il lui fallait pour cela. Il le condamne contre sa conscience. Quel reproche pour toute sa vie ! Ce fut donc, Messieurs, à vrai dire, ce fut un respect humain qui le condamna. On lui fit entendre qu'on se plaindrait à César ; il vit qu'il s'attirerait toute la Synagogue, et pour cela Jésus-Christ est condamné. Vous voilà donc, ô mon bon Maître, vous voilà immolé à une considération humaine, par un homme sage et éclairé,

qui connaît votre innocence, votre sainteté, etc. Quelle injustice ! Quelle faiblesse ! Mais quelle folie de craindre Dieu moins que les hommes ! Mon Dieu, que vous souffrez souvent la même injustice ! Car il est vrai, on trouve des personnes, et on en voit tous les jours, tellement touchées de Dieu, tellement dégoûtées, désabusées des plaisirs et de la vanité, remplies de tant de ferveur qu'elles ne se sentent plus de répugnance à rien ; que la solitude, les mortifications leur seraient agréables. Rien ne leur fait de la peine que cette déclaration qu'il faut faire et les discours qu'on va s'attirer par là.

Que dira le monde, si je fais cela ? Mais que dira Dieu, si vous ne le faites pas, si vous aimez mieux lui déplaire, après tant d'inspirations ? Qu'a-t-il dit des autres ? Qu'en dit-il ? On ne prendra pas garde à vous. Quand on dirait quelque chose, est-ce qu'on ne dit rien de ceux qui demeurent dans la vanité ? Dieu permet que l'on dise des choses étranges d'une personne qui a craint de passer pour dévote. Mais que m'importe qu'en puisse dire le monde ? Est-ce le monde qui doit me juger ? Ce monde me tirera-t-il de vos mains ? Il s'en va, il passe. Quel gré me saura-t-il des égards que j'aurai pour lui ? Mon Dieu, qu'il dise tout ce qu'il voudra ; celui-là est indigne de vous servir qui craint de passer pour votre serviteur. Vos ennemis se déclarent et vos amis seront lâches et timides ! Je veux donc bien que tout le monde le sache, je ne l'ai que trop servi. Il faut que je commence à songer à mon Dieu pour le service duquel j'ai été créé. Je veux bien que tout le monde le sache, afin qu'on perde toute espérance de me rengager dans les

vains amusements du monde. *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Le pis que me puisse faire le monde, c'est de me mépriser, de me traiter comme il a traité Jésus-Christ. C'est tout ce que je souhaite, etc.

DIXIÈME MÉDITATION

DE

L'EMPRESSEMENT DE SAINTE MAGDELEINE

POUR ÊTRE

AUX PIEDS DE JÉSUS

*Stabant autem juxta crucem
Jesu mater ejus et soror matris
ejus Maria Cleophæ et Maria
Magdalene.*

La mère de Jésus et la sœur
de sa mère, Marie, femme de
Cléophas, et Marie-Magde-
leine étaient auprès de la
croix.

(S. Jean, c. 19).

Comme je cherchais sur le Calvaire un sujet pour
notre dernière méditation, je me suis attaché à ce que

j'ai trouvé de plus près de la croix de Jésus-Christ : je me suis attaché à Magdeleine que j'ai trouvée elle-même attachée à cette croix et la serrant étroitement entre ses bras. Et comme je la considérais ainsi désolée aux pieds de Jésus crucifié, il m'est venu dans l'esprit que, quelque part que l'on cherche cette sainte amante, on la trouvait toujours aux pieds de son Bien-aimé. Notre évangile nous fit hier (1) le récit de sa pénitence ; elle le fit chez Simon le Pharisien. Jésus y était prié à dîner. Marie y vint et elle se tint aux pieds du Fils de Dieu ; elle les baisa, elle les arrosa de ses larmes, elle les essuya avec ses cheveux ; elle les embauma de parfums très précieux. Quelque temps après, Jésus lui fit l'honneur de venir en sa maison, à la prière de Sainte Marthe. Je trouve encore la Magdeleine aux pieds de Jésus, qui le considère et qui l'écoute parler : *Quæ etiam sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius*. Enfin, sur le Calvaire, elle retient encore sa place. Messieurs, il aurait été plus régulier de me tenir précisément à ce qui regarde la Passion, et il y avait mille sujets que nous n'avons point touchés. Mais il me semble que je vois qu'on entend parler volontiers de Sainte Magdeleine, et je vous avoue que j'en parle aussi volontiers. D'ailleurs rien de plus beau, rien de plus édifiant que les considérations qu'elle nous fournit.

(1) L'évangile de la conversion de Magdeleine se lit le jeudi de la semaine de la Passion. Cette Méditation fut donc faite le vendredi de cette semaine.

I

Magdeleine fit sa pénitence aux pieds de Jésus chez Simon le Pharisien. Cette pénitence fut parfaite ; aussi obtint-elle bientôt ce qu'elle voulait, qui était la rémission de ses péchés. Ames pénitentes, je vous prie de la considérer et de l'imiter : 1^o Elle a une grande confusion de ses péchés ; *stans retro*. Elle en a sujet, et nous aussi. Comment osons-nous paraître devant Dieu, après le mépris que nous avons fait de ses grâces ? 2^o Un grand courage : sa confusion n'est pas de paraître devant les hommes, mais devant Jésus-Christ. Elle fait sa pénitence avec autant de hardiesse qu'elle avait été hardie à pécher. Elle n'avait nulle habitude dans cette maison ; on était à table ; il n'y avait que des hommes. Elle vient pourtant, mais en quel équipage ? Toute déparée, toute déshabillée, toute échevelée. Mais que dira-t-on ? Dès le premier jour ? Ne vaudrait-il point mieux faire cela peu à peu ? Peut-être que si vous me demandiez conseil, je vous dirais que oui. Mais, si vous étiez rempli de l'esprit dont Sainte Magdeleine était animée, vous n'en croiriez rien, vous ne demanderiez pas même conseil là-dessus.

Le premier sentiment qu'inspire la grâce de la pénitence, c'est une grande confusion. Mon Dieu, comment est-ce que j'ai vécu jusqu'ici ! Quelle ingratitude, quelle vanité, quelle inconstance, quelle vie ! Oserai-je bien me présenter devant Dieu ? Mais autant qu'on a honte de paraître devant Dieu, autant en a-t-on peu de

paraître devant les hommes. On dit ses péchés avec une ardeur, une douleur mêlée de plaisir ; on prend le même plaisir qu'à la vengeance. De plus, on a honte de ses péchés ; mais on ne l'a point de la pénitence. N'est-ce point en moi tout le contraire ? Ne crains-je point les discours ? Je ne les ai pas crains en péchant, quoi qu'ils fussent à craindre. Si j'avais un véritable repentir, la confession ne me ferait pas tant de peine. Voyez avec quel plaisir une personne affligée se répand en reproches contre l'auteur de sa douleur. Voilà la disposition d'une âme vraiment pénitente. 3^e Elle ne se contente pas d'avoir renoncé à tout : elle fait un usage tout contraire des instruments de sa vanité ; ses yeux, ses cheveux, ses parfums, tout sert à sa pénitence. C'est ainsi qu'on donne aux pauvres l'argent qu'on consumait à la débauche, au jeu ; qu'on revêt les autels des habits qui avaient servi à la vanité.

Voilà pour notre exemple ; voici pour notre consolation. Quel est le fruit d'une pénitence faite de la sorte ? Voyez-le dans Magdeleine ; elle la tire du nombre des pécheresses : *Remittuntur tibi peccata tua*. Elle la met au nombre des amantes de Jésus-Christ et au-dessus de la plupart des saints les plus fervents. Simon ne le croyait pas, il murmurait : *Quia peccatrix est*. Mais que dit le Fils de Dieu ? *Vides hanc mulierem* ? Voyez-vous cette femme ? Elle est plus pure que vous, elle aime plus Dieu que vous ne l'avez jamais aimé, elle a plus fait, en ce moment, que vous n'avez fait en votre vie. Quoi, mon Dieu, avez-vous si tôt oublié nos péchés ? Sainte Thérèse s'en plaignait à lui. On voit tous les jours des

pécheurs à qui Dieu, dès le deuxième jour, fait plus de grâces qu'il n'en fait aux âmes les plus fidèles. Les personnes qui ne font pas de grandes fautes, mais qui ne sont pas assez bonnes, sont bien malheureuses de se laisser ainsi surmonter. *Erunt novissimi primi* : les femmes prostituées vous devanceront au royaume de Dieu.

Voyez, Ame chrétienne, voyez cet homme, cette femme qui n'a fait sa confession générale que depuis quatre jours. Vous la méprisez encore dans votre cœur ; mais les anges, Dieu même en fait un autre jugement. Elle a péché, il est vrai ; mais dès le moment que Dieu l'a eu éclairée, elle a fait des sacrifices à Dieu que vous lui disputez depuis bien du temps ; elle a tout quitté, elle a brisé tous ses liens, et peut-être que vous disputerez encore avec Dieu sur un rien, que vous vous tenez dans un entre-deux dont il ne peut vous tirer par toutes ses grâces. Ah ! chrétiens Auditeurs, à quoi songeons-nous de servir notre Dieu avec tiédeur et de ne nous donner à lui qu'à demi ? On dit que, quand les soldats combattent aux yeux de leur prince, surtout si le prince est grand et d'un mérite extraordinaire, ils vont au péril tête baissée et ne trouvent rien de trop difficile. Ils espèrent d'avoir son estime, et ils savent bien qu'elle est toujours suivie de récompenses. Cela est vrai s'ils échappent ; mais nous, nous servons lâchement le plus grand de tous les maîtres, et à ses yeux. Faisons des résolutions selon l'état où nous sommes. Mais quoi que nous ayons à faire, tâchons d'être fervents au service de notre Dieu. C'est le moyen de lui plaire, de faire beaucoup et avec facilité en fort peu de temps.

II

Jésus étant allé loger en passant chez Sainte Marthe, il ne fut pas plus tôt entré en sa maison qu'ayant pris sa place, Magdeleine s'alla asseoir à ses pieds pour l'entendre parler et pour s'instruire. C'est ce que doit faire une âme qui s'est purifiée par la pénitence. Si elle a envie de se conserver dans ce bienheureux état, il faut qu'elle se tienne le plus près de Jésus-Christ qu'il est possible; car, sans cet appui, il sera difficile qu'elle ne retombe. Le démon a un étrange dépit, quand il perd une âme sur laquelle il faisait fond et qu'il comptait déjà pour sienne. D'ailleurs, quand on est guéri récemment de grandes plaies, qu'on relève d'une maladie mortelle, on est encore bien faible; il faut donc se tenir le plus près qu'on peut de Jésus-Christ, 1^o par l'usage fréquent des sacrements; on en a besoin et j'ose dire que, sans cela, on n'ira pas loin. — Je n'en suis pas digne? — Vous en serez encore moins digne après un mois. Vous n'en êtes pas digne? — Personne n'en est digne, et vous y êtes très bien disposé, etc. — 2^o par l'usage de la lecture des Livres saints. — 3^o par un peu de méditation; c'est un moyen infailible pour assurer sa persévérance. Tandis qu'on entend la parole de Dieu, elle nous fortifie; mais quand on ne dira plus mot, il faudra se tenir aux pieds du Fils de Dieu, et l'ouïr parler lui-même de temps en temps, y repasser ce qu'on aura appris et ce qu'on nous aura dit

au fond du cœur. De plus, il faut se tenir, autant qu'on peut, auprès du Fils de Dieu dans quelque action qu'on fasse; dans la conversation parler de lui, dans la solitude songer à lui.

Marthe travaillait avec grand zèle pour régaler Notre Seigneur; elle se plaignit de ce que sa sœur ne l'aidait pas. Jésus lui répondit : *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima*. Que veut dire cela? Faut-il laisser ses affaires, et même les œuvres de piété, pour vaquer à la méditation? Non; mais il faut modérer les occupations extérieures, si elles nous dissipent, quelque belle apparence de piété qu'elles aient. Mais le meilleur, c'est de les joindre. Marie et Marthe, dit Saint Bernard, représentent l'action et la contemplation; il faut que l'une aide l'autre et, par ce moyen, tout se fait avec douceur et avec mérite. Chacun a ses affaires; il y faut vaquer. Mais il faut, s'il est possible, s'y appliquer sans se détacher du Fils de Dieu. Mon doux Jésus, que jusqu'ici nous avons été éloignés de cette pratique! 1° Combien de choses qui ont dû éloigner Jésus-Christ de moi! 2° Avec quelle dissipation ai-je fait les indifférentes! 3° Celles mêmes qui sont les plus saintes! Aussi, qu'a été ma vie? Elle a été semblable à la course d'un étourdi et d'un insensé qui court sans penser, ni sans regarder où il va. 1° Il n'avance point, 2° il s'égare; 3° il fait beaucoup de chemin, il prend beaucoup de peine et ne fait rien. 4° Il tombe à chaque pas et court mille périls en une heure de temps. Quelle perte! Que j'aurais amassé de mérites! Que je serais avant dans les bonnes grâces de Dieu, si j'avais vécu avec un peu plus de

réflexion. Mais soyez béni éternellement, ô mon Dieu, de ce que vous me donnez aujourd'hui des lumières que je n'avais jamais eues. Je prends, dès cette heure, ma place à vôtres pieds ; c'est la meilleure part et on ne peut point l'ôter à qui l'a une fois prise. J'espère que vous m'y souffrirez, que vous m'y retiendrez, que vous m'y attacherez de telle force que je ne l'abandonnerai jamais.

III

Vous savez, Messieurs, que la Passion du Fils de Dieu fit un grand changement dans la plupart de ceux qui étaient les plus attachés à sa personne. Dans Magdeleine, nul changement. Allez-vous-en sur le Calvaire ; vous la trouverez, comme partout ailleurs, aux pieds de son Amour crucifié. 1^o C'est quelque chose de plus que nous ne pensons, parce que la foi nous donne une idée fort avantageuse de la croix de Jésus-Christ. Mais imaginez-vous une dame qui s'irait attacher à la potence d'un homme qu'on pendrait, et cela à la vue de toute la terre. Voilà la dernière preuve de l'amour parfait. On voudrait savoir si on aime bien Dieu ; on croit que tout consiste à sentir des ardeurs, à soupirer : nullement ! C'est de se sentir aux pieds de Jésus-Christ, moqué, méprisé, crucifié, de se tenir même à sa croix, je veux dire de ne se contenter pas d'être bon, d'honorer la vertu parmi des gens qui l'honorent, mais en faire gloire parmi ses plus grands ennemis. 2^o Se tenir

attaché à Dieu, non seulement au festin et lorsqu'il nous instruit et nous éclaire, mais dans les croix intérieures, dans les tentations, dans les sécheresses. On n'est jamais plus heureux qu'alors, jamais plus assuré qu'on plaît à Dieu ; on ne gagne jamais tant de mérite, et c'est pour lors qu'il faut le serrer étroitement, de peur que le démon ne nous arrache de notre appui. Plus de fidélité alors, plus d'exactitude à la règle, à la mortification. 3^e Dans les croix extérieures, aimer Jésus-Christ crucifié, s'attacher à sa croix, aimer à l'y considérer, à porter la croix avec lui, se rendre semblable à lui dans cet état. Nous ne sommes pas encore venu là ; mais prenons courage, cela n'est point impossible. Essayons, cette semaine, à imiter Sainte Magdeleine. C'est la Semaine Sainte, c'est-à-dire une semaine où tous les chrétiens doivent vivre saintement. Tâchons de le faire, pour voir s'il n'y aurait point d'espérance de nous y adonner tout de bon.

1^o Occupez-vous donc sous la croix, avec Magdeleine, à recueillir les gouttes de sang qui y tombent. Mettez-vous vous-mêmes sous la croix et recevez cette pluie sur votre corps, afin qu'elle vous sanctifie. Considérez toutes les plaies de Jésus ; entrez dans toutes ses plaies et jusque dans son cœur. Considérez toutes les vertus qu'il pratique et tâchez au moins, durant ces huit jours, de les pratiquer en toutes les occasions ; la patience, l'humilité, le pardon, l'obéissance, le zèle, la charité, la mortification. 2^o Crucifiez-vous pour ces huit jours privez-vous de toutes compagnies, de tous plaisirs ; ne vous habillez point si proprement ; imposez-vous

quelque petite pénitence ; dites-lui mille fois le jour que vous voudriez pouvoir vous attacher à la même croix. Puisque vous ne le pouvez pas, mettez-vous quelquefois à genoux en sa présence et les bras étendus quelque temps en forme de croix. Enfin, s'il vous vient quelque croix extérieure, imaginez-vous que c'est Jésus-Christ qui vous l'envoie. Réjouissez-vous-en ; remerciez-le mille fois ; portez-la de bonne grâce.

Mon Dieu, je ne vois personne ici qui ne soit très disposé à tout cela. Mais, comme c'est une route nouvelle pour quelques-uns, si vous ne leur servez de guide, si vous ne les prenez par la main, ils auront bien de la peine et ils n'en retireront que peu de fruit. Mais je suis sûr que, pour peu qu'ils fassent d'efforts et qu'ils se disposent de leur côté, ils vous trouveront fort près d'eux ; ils sentiront plus de forces et plus de capacité pour ces exercices qu'ils ne l'auraient cru. *Ainsi soit-il.*

RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES

DU VÉNÉRABLE PÈRE

CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE

AVIS AU LECTEUR

Après avoir donné au public les Sermons, les Méditations de la Passion de Jésus-Christ du Père de la Colombière et sa Retraite, le lecteur me saura peut-être bon gré de lui présenter un petit recueil de quelques Pensées du même auteur. Il avait assez soin de remarquer les vues qui lui venaient dans l'esprit : et quand elles lui paraissaient bonnes et solides, il leur donnait toute l'étendue qui pouvait les lui rendre plus utiles. Ensuite il les mettait en œuvre dans ses sermons, selon que la justesse le lui permettait ; car il ne se souciait nullement d'employer une bonne pensée, à moins qu'il ne crût lui avoir trouvé une place naturelle et régulière : il était exact jusqu'au scrupule, quand il s'agissait de bien disposer et de bien unir toutes les parties d'un discours.

On trouvera sans doute dans ses Sermons quelques-unes des réflexions de ce volume : mais outre qu'il y en a peu, elles n'y ont point tout à fait le même tour. L'auteur avait une grande facilité à bien écrire et à donner divers jours au même sujet. Ceux qui prendront la peine de lire avec attention ce recueil, en tireront beaucoup d'avantage. Il contient une grande variété de choses choisies et remarquables et, quoique les unes soient plus resserrées que les autres, elles ont toutes une forme convenable qui empêche qu'on ne languisse en les lisant et qui promet d'abord quelque profit.

RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES

DE LA

DOUCEUR DE LA VERTU

Par la pratique de la vertu les passions ne sont pas détruites, mais elles sont domptées, ce qui est encore plus utile et plus agréable. Elles sont réduites à l'état d'un lion docile, des éléphants qui combattent pour vous, qui ont du respect pour celui qui les a apprivoisés et qui lui servent de garde et de défense. On se sert de l'orgueil pour mépriser le monde, de la colère pour exercer avec plaisir contre soi-même toutes les rigueurs de la pénitence.

Le monde dit que le joug de Jésus-Christ est insupportable, mais Jésus-Christ lui-même dit qu'il est doux ; que ses commandements sont difficiles : Saint Jean,

Mandata ejus gravia non sunt (1). Le monde le dit, c'est-à-dire ceux qui n'en savent rien ; mais tous ceux qui l'ont expérimenté disent le contraire. Jusqu'à quand voudrons-nous nous aveugler de la sorte ?

Le premier présent que Dieu fait à l'âme, c'est sa grâce avec laquelle on peut tout. Le second, c'est son amour : or l'amour rend tout facile et agréable. Le troisième est une assurance du salut qui ne permet pas qu'on en doute. Cela est mêlé d'une crainte qui ne gêne rien ; c'est une lumière qui fait qu'on touche, qu'on sent les choses de la foi. Une personne à qui Dieu donne cette lumière perd en un moment l'estime de toutes les choses de la terre, et c'est comme si effectivement elle les perdait. Il lui arrive comme à une personne qui croirait avoir pour un million de pierreries dans sa cassette et à qui un habile lapidaire ferait voir que ce sont toutes fausses pierreries, que ce n'est que du verre, qu'il n'y en a pas pour dix écus. Tout d'un coup cette personne, qui se croyait riche, est réduite à la misère et sent toutes les douleurs de la pauvreté. Cette lumière fait voir la vanité de tout ce qu'on aime sur la terre, en en représentant la brièveté, l'inconstance et les suites fâcheuses ; elle fait voir la vérité de tout ce qu'on craint ; elle entretient la ferveur, la crainte de Dieu, et maintient la foi même, qui est en danger par l'amour des choses de la terre. Aussi n'avons-nous jamais vu d'athée ou d'apostat qui n'ait été sensuel, parce que l'amour et l'usage des plaisirs éteignent l'esprit de l'homme. Et comment

(1) « *Ses commandements ne sont pas pesants.* »

n'étoufferaient-ils pas l'esprit de Dieu ? Ils rendent l'esprit humain pesant, stupide, incapable de faire les opérations les plus nobles de ses facultés et d'entrer dans la connaissance des choses spirituelles. De là vient que les âmes naturellement molles et sensuelles, si elles ne se font beaucoup de violence, sont sujettes à l'inconstance.

Nous voyons tous les jours des preuves funestes de cette vérité. Quel malheur, si nous nous laissons emporter, comme tant d'autres, à l'amour des choses de la terre ! Prévenons ce malheur, méprisons les douceurs de la vie, faisons mourir en notre cause cette inclination à la sensualité, méprisons ces biens passagers, ôtons-leur toute notre estime et nos affections, déclarons-nous contre ces amusements en toutes manières, par nos discours et par nos actions, méprisons-les autant que notre état le peut permettre, autant que Dieu nous l'inspire. *Sapientia hujus mundi stultitia est apud Deum* (1).

Avec combien plus de plaisir marche-t-on en plein jour, ayant devant les yeux le terme du chemin, que dans la nuit, où l'on ne sait, ni où l'on est, ni où l'on va, la foi étant faible et l'esprit aveugle !

Je ne compte point tous les maux dont on est délivré en pratiquant la vertu. Une femme se permet des crimes, elle se satisfait ; mais elle craint les soupçons de son mari, l'infidélité d'un homme, la confusion. Les plaisirs consomment les biens, la vengeance attire une autre vengeance, etc. Outre tout ce qu'on en peut dire, il y a

(1) « *La sagesse de ce monde est folie devant Dieu.* »

quelque chose de secret, d'ineffable, que nulle langue ne peut exprimer. Les bons ayant les passions domptées et étant détachés de la terre sont comme armés contre les disgrâces et les adversités qui accablent les autres. Enfin, essayez, au nom de Dieu, puisque la chose est de si grande conséquence. Que je vous trompe ou non, il n'y a que du profit : si je vous trompe, le pis qui vous arrivera ce sera de gagner le ciel avec peine, comme aux enfants à qui l'on fait accroire que la pilule qu'on leur présente est un fruit confit au sucre ; ils l'avalent ; ils sont trompés, mais ils guérissent.

Mihi mundus crucifixus est et ego mundo. Un sens de ces paroles est celui-ci : Je tiens les gens du monde pour très malheureux et le monde me regarde à son tour comme un homme à plaindre.

C'est un grand sujet de douleur de voir si peu de gens s'adonner au bien ; mais il est étrange qu'on ne s'en éloigne que pour éviter la tristesse. On croit qu'il est impossible d'être bon et content, quoique dans le fond ce soit tout le contraire. Ce qui trompe, c'est l'extérieur modeste des gens de bien et leur amour pour la retraite.

Tout le monde cherche la joie ; de sorte que nous n'attirerons jamais le monde au bien qu'en *lui* (1) en faisant espérer. Mais comment ferons-nous, vu qu'on est prévenu qu'il n'y a que des croix dans la pratique de la vertu ? Comme on ne se laisse attirer que par la joie, on ne se laisse porter à préférer, à changer que par une

(1) Le texte porte « *leur* » ; mais cette manière de dire n'est plus en usage.

plus grande joie. Supposé qu'une âme ait établi sa joie à aimer Dieu, cette joie ne peut manquer d'être éternelle, parce que cette âme ne découvrira jamais rien qui puisse refroidir son amour.

Quoiqu'on fasse, on ne peut tout avoir. Si vous voulez des plaisirs, vous consommez vos richesses, vous perdez la réputation, vous exposez votre vie. Pesez à qui il reste plus de biens temporels, ou aux libertins, ou à ceux qui ont embrassé le parti de la vertu ?

Saint Thomas dit que la joie des saints est comme la fleur de celle des bienheureux et que, comme nous n'avons pas seulement dans la fleur l'espérance du fruit, mais encore un petit bouton qui est le commencement du même fruit, de même dans les consolations divines nous n'avons pas seulement l'espérance du paradis, mais comme un paradis commencé.

Saint Chrysostôme dit que tout le monde aime la joie, que personne ne travaille que pour cela. Un marchand se fatigue pour se réjouir de son gain ; un soldat s'expose pour la joie que lui doit apporter la victoire ; un superbe cherche la gloire pour le plaisir qu'il trouve à jouir de cette gloire. Jésus lui-même, *proposito sibi gaudio, sustinuit crucem*, supporta la croix pour la joie qu'on lui promettait en retour. Saint Augustin approuve le mot de Virgile : *Trahit sua quemque voluptas*, chacun cède à l'attrait de ce qui lui plaît. En effet, si on demandait à chacun ce qu'il désire, tous répondraient, dit Saint Augustin, *velle gaudere*, qu'ils veulent la joie.

Personne ne s'est jamais plaint, dans le parti des gens de bien, de n'être pas content ; dans l'autre, Salomon

lui-même, le plus heureux de tous les hommes, reconnaît que tout n'est que vanité et affliction d'esprit.

La vertu nous élève au-dessus des hommes. De là vient qu'on a du respect pour les gens de bien, un respect sincère ; au lieu qu'aux pécheurs on n'en rend (1) que par force. On respecte les autres en leur absence ; ceux-ci sont déchirés partout où ils ne sont pas.

Les mêmes honneurs sont plus honorables aux gens de bien, parce qu'ils sont des fruits de leur mérite ; au lieu qu'aux autres ils ne servent qu'à faire remarquer leurs vices et à faire ressouvenir des artifices, des violences, des injustices, des perfidies par où ils y sont parvenus.

Nous avons un grand intérêt d'être bien avec Celui qui distribue tous les biens. — Mais Dieu ne donne pas des prospérités à ses amis. — Il faut distinguer : *il ne leur donne pas de prospérités*, quand les adversités leur sont nécessaires ; mais quand ils font un si bon usage des biens qu'au lieu de s'attacher au monde ils ne regardent que l'éternité, Dieu les met à couvert de toutes sortes de disgrâces. — Il favorise les mauvais. — Cela est vrai, quand il les veut perdre ; encore n'est-ce pas pour longtemps, de peur de scandaliser les autres. Et pour réparer cette injustice apparente et justifier sa conduite, il permet des morts subites, que leurs enfants soient malheureux, qu'un procès les ruine ; une disgrâce les dépouille de tout et personne ne leur porte compassion.

(1) Il y a dans le texte original : *On ne leur en rend...*

Les hommes nous peuvent faire du bien, soit parce qu'ils nous estiment, soit parce qu'ils nous aiment, soit parce qu'ils s'aiment eux-mêmes pour leurs intérêts. Car on n'aime, on n'estime, on n'espère que l'estime et l'amitié des gens de bien ; le vice n'est point estimé, et on a raison. Car quel moyen de se fier aux vicieux ? Quel conseil salutaire peut-on attendre de pareilles gens qui se conseillent si mal eux-mêmes ? Quel profit de leur amitié qui est pour l'ordinaire plus à craindre que leur haine ? Fonderez-vous sur leur crédit ? On ne s'y fie pas. Ce serait une grande témérité de s'assurer sur la parole d'une personne qui en manque à Dieu.

Les débauches consomment le bien, et empêchent qu'on en acquière, ruinent d'honneur et de santé, éloignent des emplois et des charges. On n'oserait confier une affaire considérable à un vicieux. Dès qu'on reconnaît un homme dans le désordre, on l'évite ; on dirait que sa seule vue est contagieuse. Que peut-on, en effet, se promettre d'un homme qui n'a d'autre règle, ni d'autres mesures que son plaisir ? Nous voyons même que les vicieux ne veulent que des gens de bien, femmes, domestiques, ouvriers. On préfère toujours ceux *dont la probité est certaine*, ceux qui craignent Dieu.

On a beau dire aux hommes que les biens d'ici-bas ne sont rien, en exagérer la vanité, les comparer aux éternels et faire des livres entiers pour en faire remarquer la différence ; Job a beau dire que toute la félicité

(1) Le texte porte : *Ceux dont on est sûr de la probité, qu'ils craignent Dieu.*

humaine n'est qu'un point. Il est vrai, ils sont courts, bornés, trompeurs, ces plaisirs ; mais ils sont sensibles, on les voit ; et les autres sont invisibles. On s'étonne que des hommes raisonnables ne veuillent pas prendre la peine de considérer ces vérités ; qu'après avoir reconnu la vanité *de ces plaisirs* (1) par leur propre expérience, ils s'y attachent encore. Mais voici un sujet d'étonnement bien plus grand : c'est que chacun, faisant profession de ne songer qu'à ses intérêts temporels, sacrifiant à cela la religion, le repos, la santé, etc., il ne voit pas qu'on ne le trouve que dans la pratique de la vertu, ou que, le voyant, il ne l'embrasse pas (2).

On ne peut pas douter que Dieu ne soit l'auteur de tous les biens mêmes temporels dont le vice qui nous éloigne de Dieu nous prive. Quel malheur de se séparer de Dieu pour des biens qu'on ne peut recevoir que de lui ; que de renoncer à la vertu pour des raisons qui nous y devraient attacher ; de perdre l'éternité pour courir après un bonheur qu'on ne peut trouver qu'en cherchant cette même éternité !

(1) On lit dans le texte : *Qu'après en avoir reconnu... En paraît ainsi se rapporter à vérités.*

(2) Le texte porte : *Ils ne le voient pas... ils ne l'embrassent pas...*

DES DÉSIRS

La félicité de l'autre vie est l'accomplissement de tous les désirs. La félicité de cette vie est l'anéantissement de tous les désirs. Pour être heureux en ce monde, il ne faut rien désirer de toutes les choses de ce monde : *Imperavit ventis, et facta est tranquillitas magna*, il apaisa tous les vents, et le calme fut entier.

Les désirs croissent à mesure que nous obtenons ce que nous avons désiré : la possession de ce que nous avons souhaité ne fait que nourrir nos désirs, sans rassasier l'âme. L'âme ne désire que cette charge, parce qu'elle se persuade, séduite par les sens et par les fausses opinions des hommes, que cette charge la satisfera. Mais voyant que ce n'est que comme une goutte d'eau dans un abîme, elle se porte à d'autres objets que les sens lui représentent encore comme des biens capables de la remplir.

Le mauvais riche ne demandait qu'une goutte d'eau ; c'étaient là tous ses désirs. Je vous laisse à penser si cela aurait étanché sa soif. Il ne l'aura pas. Mais quand

il l'aurait, n'y trouvant aucun soulagement, il ne cesserait pas d'en désirer encore (1).

Si nous avons l'accomplissement de tous nos désirs en cette vie, nous ne penserions plus à l'autre, et ainsi Dieu qui nous aime ménage la chose autrement. Dieu en a fait un décret de sa Providence. Le ferez-vous changer? — Mais les réprouvés sont-ils sujets à cette loi? — Oui, pour éviter le scandale. De là vient que souvent Dieu permet que les heureux du monde meurent dans le temps justement que leur bonheur semblait être monté à son comble et qu'ils n'avaient plus qu'à en jouir. Ce sont des victimes qu'il n'a, ce semble, engraisées que pour les immoler à l'instruction publique. Cela a même passé en proverbe, si souvent cela est arrivé : *Quand le nid est achevé, l'oiseau s'envole.*

Il y a une maladie dont on meurt, qui est un excès de santé. Ce sont nos désirs qui nous consomment et qui usent la santé par les soucis qu'ils font naître, les fatigues *auxquelles* (2) ils nous portent. De là vient que plusieurs meurent, dès qu'ils ont obtenu ce qu'ils désiraient.

On n'obtient rien sans beaucoup de travail, à cause de la multitude des prétendants. Chacun veut attirer à soi la fortune; de sorte que chacun de ceux qui désirent de s'enrichir a à combattre tous les autres.

La plupart du temps on n'obtient rien ou du moins on obtient peu; jamais on n'obtient tout ce qu'on veut.

(1) Le texte original est : *Quand il l'aurait, etc.* On a ajouté ce qui suit dans l'édition de 1757.

(2) Texte original : *A quoi...*

Quel chagrin d'être frustré de ses désirs et du fruit de tant de fatigues ?

Les désirs sont toujours accompagnés de crainte, et la crainte est le plus grand de tous les maux.

Un auteur dit qu'un homme qui a beaucoup de désirs est comme une pauvre mère qui se voit environnée d'enfants qui demandent du pain et qui n'en a point. Quelle peine de les voir ainsi mourir de faim ?

Nos désirs, pour l'ordinaire, se nuisent les uns aux autres ; le désir de la gloire et de la vie, du bien et du repos, de la réputation et du plaisir, *se traversent mutuellement*. Il faut par nécessité exposer l'un en poursuivant l'autre ; et pour lors c'est une double peine : *on éprouve à la fois*, l'impatience, l'inquiétude, les fatigues qu'il faut essayer pour parvenir à ce qu'on prétend, et la crainte de perdre ce qu'on voudrait conserver, la crainte de perdre l'honneur sans avoir ce plaisir *désiré*.

L'Enfant prodigue : *Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis, quas porci manducabant ; et nemo illi dabat* (1). Voilà qui est étrange ! Ce n'est que de glands qu'il voudrait se rassasier et cependant il n'en trouve pas. Si c'était de viandes exquisés *qu'il fût affamé, qu'il aurait plus de peine encore à satisfaire sa faim !* (2). Malheureux que vous êtes ! Combien de serviteurs de Dieu vivent contents dans leur pauvreté, tandis que vous mourez de faim au milieu des biens qui vous environnent !

Il en est des richesses terrestres comme des sciences

(1) « Il désirait se nourrir des aliments dont se rassasiaient les porcs et personne ne lui en donnait. »

(2) Ajouté à l'édition de 1757.

humaines. Un homme qui sait peu et qui n'a pas de curiosité se persuade aisément qu'il est savant. Mais ceux que le désir d'apprendre porte à tout voir, à tout lire, à tout pénétrer, deviennent toujours plus ignorants dans leur idée et, de jour en jour, se persuadent mieux de leur ignorance ; ils trouvent, après tout, qu'ils ne savent rien. Tout de même, quoique par une cause bien différente, un homme qui n'a pas de cupidité, quoiqu'il n'ait que peu de bien, se contente aisément et ne trouve pas que rien lui manque ; au lieu qu'un homme que l'avarice possède, plus il acquiert, plus il voit qu'il est indigent ; ses besoins croissent avec ses richesses ; toutes ses acquisitions ne peuvent que lui faire connaître sa pauvreté et l'insatiabilité de ses désirs.

Un homme est au lit travaillé d'une fièvre ardente qui lui cause une altération extrême. On peut éteindre sa soif en deux manières : en lui donnant à boire de l'eau froide en telle quantité qu'elle soit entièrement étanchée ou en lui ôtant la fièvre qui lui cause cette altération ; car la cause lui étant ôtée l'effet cesse. Si on donnait à ce malade le choix de l'un ou de l'autre de ces deux remèdes, qui doute qu'il n'aimât beaucoup mieux qu'on le guérit de la fièvre que de lui donner seulement de l'eau à boire ? Car encore qu'après avoir bu avec excès, il se pût faire que la soif vînt à cesser, la fièvre durant toujours (1), elle recommencerait incontinent.

Adam et Eve s'imaginaient qu'ils seraient aussi heureux que Dieu, quand ils sauraient le bien et le mal.

(1) Texte original : *Si est-ce que la fièvre..*

Le démon leur fit entendre qu'ils n'avaient qu'à manger du fruit défendu, pour avoir cette science, et il ne les trompait pas ; ils l'eurent par cette voie. Mais bien loin de les rendre plus heureux qu'ils n'étaient auparavant, elle ne servit qu'à les couvrir de confusion et à les précipiter dans tous les maux, dont elle leur donna la connaissance.

Le seul désir d'une chose est bien souvent un obstacle à l'obtenir. La raison, c'est que le désir aveugle et vous fait perdre ce sens froid, lequel est si nécessaire pour réussir. On voit un exemple de cela dans les personnes qui ont un grand désir de plaire. Ce sont pour l'ordinaire celles-là qui se rendent ridicules par mille manières forcées et pleines d'afféteries, qui se rendent fâcheuses par leur caquet importun, par leur importune civilité. D'où croyez-vous que vient cet embarras qui paraît quelquefois en certaines personnes, qui d'ailleurs ont du mérite ? Cela peut être l'effet d'une mauvaise éducation ou d'un naturel timide. Mais ôtez le désir de plaire, vous ôterez la crainte de faire des fautes et en même temps la source des plus grandes sottises qu'on ait coutume de commettre dans la vie civile. On est moins ridicule par les mauvaises qualités qu'on a que par les bonnes qu'on affecte.

Qui a ruiné ce marchand ? Le trop grand désir de s'enrichir. Il hasardait de tous côtés, etc. Un naufrage, une banqueroute *a fait périr ses espérances ; a arrêté le progrès de son commerce* (1). Il pillait de toutes mains,

(1) Ajouté à l'édition de 1757. Après *naufrage* et *banqueroute* le texte original porte *etc.*

etc. Il lui est arrivé comme à ceux qui veulent encore manger après qu'ils se sont rassasiés : ils rejettent, et le superflu, et le nécessaire.

La concupiscence fait le même effet dans les riches que la nécessité dans les pauvres ; ce sont deux sangsues qui crient sans cesse : Donnez, donnez : *Sanguisugæ duæ sunt filiæ dicentes : Affer, affer.*

La première peine d'un homme qui désire, c'est le désir. Le travail, les bassesses où l'on se réduit pour se satisfaire, jusqu'à garder les pourceaux. L'obstacle au désir, l'augmentation du désir par l'obstacle même. Frustration du désir par le désir même, par d'autres désirs, par d'autres désirants.

Tout ce que vous désirez ne saurait vous rendre heureux et peut vous rendre malheureux.

La chose désirée, au lieu de satisfaire le désir, l'augmente. D'abord on ne désirait que peu de chose commune dont l'acquisition était aisée. L'avez-vous obtenue, elle produit le désir des rares, des grandes, des difficiles à acquérir. Non seulement le remède ne guérit pas, mais il augmente le mal.

Le désir est l'amour d'un bien absent. C'est un mouvement de l'âme, dit Philon, par lequel elle s'étend, pour pouvoir atteindre ce qu'elle aime. De là vient qu'elle s'affaiblit, qu'elle se découvre, qu'elle souffre.

Saint Thomas, après Aristote, dit qu'il y a deux sortes de désirs : un désir naturel et un désir raisonnable. Saint Chrysostôme, après Platon, appelle le premier nécessaire et le second non nécessaire. Le naturel, dit Aristote, est borné, le raisonnable est infini. La raison

qu'il en donne, c'est que son objet est la fin de l'homme, que l'on ne se lasse jamais de chercher.

Richard de Saint Victor compare le cœur de l'homme à un abîme, et tout le monde a un morceau, sur ces paroles : *Dilata os tuum, et implebo illud* : Voulez-vous être satisfait ? Ou désirez moins, ou désirez davantage. Voulez-vous être rempli bientôt ? Ou soyez content de peu, ou que rien ne vous contente que Dieu. Platon fait naître le désir de l'abondance et de la nécessité.

Le feu s'allume à mesure qu'il a ce qu'il semble désirer. Nos désirs sont comme le feu : plus on leur donne et plus ils croissent.

L'empereur philosophe Marc-Aurèle Antonin en sa *Philosophie* dit : « Je confesse ici franchement et, quoiqu'à ma confusion, je ne laisserai pas de le dire pour l'instruction des siècles à venir, que dans l'espace de cinquante ans que j'ai vécu, j'ai voulu éprouver jusqu'où pouvait aller le vice en cette vie, pour voir si les passions avaient des bornes ; et, après une recherche longue et sérieuse, je trouve que plus je mange, plus j'ai de faim, plus je bois, plus je me trouve altéré. Si je dors beaucoup, je veux dormir encore davantage ; plus je prends de repos, plus je me sens fatigué et malade ; plus j'ai et plus je désire avoir ; plus j'amasse et moins je possède ; en un mot, je n'obtiens rien qui ne me rassasie (1) incontinent ; j'en prends d'abord aversion et désire quelque autre chose..

En cette vie, plus on a de choses à souhaiter, plus on

(1) Texte original : *Souïe...*

en a à craindre ; et ainsi on n'y saurait être heureux. A mesure qu'on possède ce qu'on désire, on sent augmenter, et les désirs, et la crainte ; plus on a, plus on désire, plus on craint.

Dieu menace, comme d'un grand mal, de laisser le pécheur en proie à ses désirs : *Famem patientur ut canes, et circuibunt civitatem* : Après avoir amassé de l'argent, on veut acheter des maisons, des terres, des charges.

Pour être heureux en cette vie, il faut que Dieu nous soit tout en toutes choses, comme il le sera dans l'autre. Ceux qui se dégoûtaient de la manne étaient ceux pour qui elle n'avait pas tous les goûts : *Deus meus et omnia*.

On désire les choses du monde avec ardeur, mais on les possède sans plaisir, on n'en a nulle joie. Il a fallu me réjouir, dit le père de l'enfant prodigue, parce que j'ai recouvré un enfant perdu ; mais pour vous qui êtes toujours auprès de moi, ce n'est pas une joie qui me soit sensible. La perte d'une brebis peut bien causer une affliction mortelle au pasteur ; mais la possession de nonante-neuf n'est pas un bien qui lui soit sensible.

La raison pour laquelle (1) on n'est jamais content, c'est qu'on ne fait pas réflexion à ce qu'on a, mais à ce qu'on n'a pas. On ne regarde pas, disait Saint Basile, un nombre infini de personnes qui sont plus pauvres ; on a les yeux sur un qui est plus riche que nous. On fait tout le contraire à l'égard des biens spirituels, dont on est moins avide. On considère ceux qui ont moins de vertu : *Gratias tibi ago, quod non sum sicut cæteri homi-*

(1) Texte original : *Pourquoi...*

num, raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic publicanus. Je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont ravisseurs, injustes, adultères, comme le publicain que voici. On regarde ce qu'on a acquis : *Jejuno bis in sabbato*, etc. (1). De là vient qu'on est bientôt content de soi et de sa vertu, au lieu qu'il faudrait jeter les yeux sur ce qui nous manque, sur ceux qui sont plus saints que nous, et cela allumerait en nous une sainte ardeur de nous avancer.

Dieu nous ayant faits pour lui, notre cœur va à lui nécessairement et comme par instinct; il ne saurait s'en défendre. On peut bien le tromper et lui proposer comme le Souverain Bien un bien fragile et qui passe; mais l'effort qu'il fait pour aller plus avant, le dégoût qu'il en conçoit ou la faim qui lui reste encore pour un plus grand bien, fait voir qu'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait.

Ite, angeli, veloces ad gentem expectantem et conculcatam (2), c'est-à-dire à ces personnes pleines de vains désirs et d'espérances encore plus vaines, *expectantem*, et qui, pour ne les pas perdre, souffrent les mépris et les rebuts des grands de la terre, *et conculcatam*.

Est-ce en ce monde que nous parvenons à cette véritable félicité? Les plaisirs du monde qui rassasient d'abord, ses honneurs, sa gloire et ses richesses qui ne rassasient jamais, tous ses faux biens dont les uns dégoûtent et les autres affament, qui passent tous comme

(1) « Je jeûne deux fois la semaine. »

(2) « Anges, allez rapides à une race dans l'attente et foulée aux pieds. »

une fumée, et dont l'usage est toujours troublé par un mélange de maux infinis et par l'image terrible de la mort, où ils vont tous enfin se terminer, peuvent-ils produire cette félicité?

Dieu a deux souverainetés. L'une consiste à se posséder soi-même, à être indépendant de tout être créé, à n'avoir besoin de rien. L'autre lui appartient à l'égard des créatures, sur lesquelles il a un domaine absolu et dont il peut disposer. L'homme qui affecte d'être semblable à Dieu, peut lui ressembler, en quelque sorte, par la première de ces deux souverainetés, qui fait la félicité de Dieu, qui fait qu'il est Dieu, et rechercher de lui ressembler en l'autre, qui n'est pas capable de nous rendre heureux, et qui est même fondée sur la première, sans laquelle (1) elle serait impossible. Voilà pourquoi un homme qui ne se possède pas soi-même est plutôt l'esclave que le maître des créatures.

Après avoir usé la santé à acquérir du bien, il faudra consumer ces biens à recouvrer la santé; il faut goûter les plaisirs pour contenter la nature, il faut s'en abstenir pour la conserver.

Un seul désir excite toutes les passions, et il est impossible que vous ne soyez exposé à la tyrannie de toutes ces bêtes féroces, si vous vous donnez en proie à un seul plaisir. Voilà pourquoi Saint Paul a dit : *Radix malorum cupiditas* (2).

Saint Chrysostôme expliquant ces paroles : *Panem*

(1) Texte original : *Sans quoi...*

(2) « *La concupiscence est la racine des maux.* »

nostrum quotidianum (1) dit : Remarquez combien *le Seigneur* (2) veut en nous de vertu en ce qui regarde le corps ; car il ne nous commande point de lui demander des richesses, ou des plaisirs, ou des habits précieux ou rien de semblable, mais seulement du pain, et du pain dont nous avons besoin le jour où nous vivons, sans nous mettre en peine le lendemain.

(1) « Notre pain quotidien. »

(2) Texte original : *Il veut...*

DU MONDE

Le monde préfère des qualités vaines aux solides. Un homme qui sera né dans une certaine famille, quoique sans mérite, sera préféré à l'homme du monde qui en aura le plus. Ce qui est pire, c'est que pour mériter les plus grands honneurs, il ne faut qu'un héritage, qu'une bonne fortune qui enrichira un sot et un misérable qui se verra bientôt préféré aux meilleurs esprits et à ceux qui ont plus de courage et de vertu.

Le monde (1) ne fait nulle justice au mérite. On juge les gens par les habits, par l'intérêt, par la passion ; ceux qui y sont les maîtres ne sont, ni les meilleurs, ni les plus éclairés ; ils sont souvent les plus vicieux, que la politique pour l'ordinaire, l'intrigue ou le hasard élève, quand la naissance ne fait pas tout leur mérite. Mais comment veut-on que le monde ait égard au mérite, qu'il le récompense et en fasse état, puisqu'il n'y est pas même connu ?

(1) Texte original : *Il... Trop éloigné de monde qu'il représente.*

L'honneur, qui devrait être inséparable de la vertu et que je ne devrais perdre qu'en la perdant, je le perds, selon le monde, par l'imprudence d'un misérable qui m'aura fait un affront, et je ne puis le réparer qu'en m'exposant à perdre la vie, comme si j'en étais moins honnête homme, parce qu'il s'est trouvé un brutal dans l'univers. La pauvreté ou la malice d'un chicaneur me jette dans le malheur, non seulement me charge de confusion devant le monde, mais, à son sens, elle dégrade les plus grands seigneurs. C'est pourquoi on la cache, de peur de perdre encore l'honneur après avoir perdu tout le reste.

Un grand publie un crime dans le monde, et il en fait gloire, dont un particulier rougirait, comme si la condition changeait la nature des vices et des vertus. Aujourd'hui, on adore une fille vertueuse et demain, si l'on en a la possession, on s'abandonne à une prostituée. Qui règle ces sortes de jugements? Est-ce la justice ou la raison, ou plutôt la passion qui gouverne le monde et tous ses esclaves?

Il faut donc que tous se retirent du monde? — Ce n'est pas ma pensée. Beaucoup moins suis-je de l'humeur de ceux qui voudraient, s'il était possible, retrancher à tout le monde toutes les douceurs de la vie. Non, ce n'est pas mon sentiment. Je voudrais pouvoir conduire au ciel tout le monde par un chemin de roses. Mais s'il n'y en a point de cette nature, peut-on *s'abstenir* (1) de faire connaître au monde le seul chemin qui

(1) Le texte porte : *Se dédire*.

peut conduire au ciel et l'engager à le suivre, quelque épineux qu'il paraisse ?

Ne peut-on pas rester dans le monde, sans y offenser Dieu ? — Si je le demande à ces âmes prédestinées qui s'en retirent entièrement, après s'y être engagées bien avant, elles me répondent que non, qu'il est impossible d'y vivre innocemment. Si ces *personnes* (1) le disent qui ont tant de crainte de Dieu, si ceux-là, dis-je, ne s'y peuvent sauver, qui ont tant de crainte de se perdre, que sera-ce des autres, qui ne sont pas, à beaucoup près, aussi vigilants, ni aussi consciencieux ?

Mais vous-mêmes ne le dites-vous pas ? Quand on vous représente le danger qu'il y a de tenir certains discours, de prendre certaines libertés, de parler mal du prochain, ne répondez-vous pas qu'on ne saurait s'en empêcher, qu'il faudrait donc être muet dans les compagnies, qu'on n'y parle d'autre chose, qu'il faudrait être de bronze pour s'y défendre des mauvais désirs, au milieu d'un monde où tout conspire à les faire naître, et qu'à moins de vivre en ermite, il est impossible de s'en garantir ? Cela se dit tous les jours par des gens qui peuvent justifier par là en quelque sorte leurs désordres. Il est impossible de fréquenter ce monde sans offenser Dieu, ou du moins sans s'exposer au péril de l'offenser : vous êtes donc obligé de le quitter.

Tous les chrétiens ont renoncé au monde et aux vanités du monde. Ce vœu n'oblige pas à se faire ermite, je le sais bien ; mais enfin il oblige à quelque chose. Ce

(1) Texte : *Ces gens-là*.

n'est pas une promesse vaine. Il faut qu'il y ait un monde, dans le monde même, que tout chrétien doive quitter, un monde qui ne connaît pas Dieu, pour lequel Jésus-Christ n'a pas prié, dont le démon est le chef. Or, s'il y en a un, ne sont-ce pas ces compagnies, ces assemblées où la vanité règne, où l'on ne s'étudie qu'à plaire, où le plaisir fait toute l'occupation de ceux qui le composent, où l'on ne prend presque point de plaisir qui soit innocent, où, enfin, on fait gloire de tout ce dont la nature nous apprend à rougir?

Comment voulez-vous que je fasse cas du monde que je vois rempli de gens si peu raisonnables? L'un est enflé d'un vain nom qu'il déshonore par sa conduite; l'autre se glorifie d'un habit qu'il doit au marchand et au tailleur et sous lequel il cache non seulement une chair flétrie et ulcérée, mais une âme *dégradée et hideuse* (1). En voilà qui perdent le sommeil pour acquérir des biens dont ils n'ont que faire; d'autres qui s'emportent, qui crient, qui frappent, qui enragent pour des choses de nulle importance ou qui ne les concernent point. Voyez la lâcheté d'un débauché pour perdre une fille, sa perfidie après l'avoir déshonorée. Une simple fille *est* rebutée parce qu'elle a eu la faiblesse de croire un imposteur, tandis que l'homme triomphe de son imposture, comme si ce qui est un vice dans un sexe était une vertu dans un autre. Point d'humanité: on laisse mourir de faim des hommes raisonnables, tandis qu'on prodigue aux chiens et aux chevaux ce qu'on refuse à

(1) Texte : *Sale et puante*.

des créatures que le Créateur a formées à son image.

La raison pour quoi il y a tant de plaintes contre l'ingratitude des hommes, c'est que ceux à qui on fait du bien sont effectivement fort ingrats et que nous estimons beaucoup nos services. Combien de peines perdues au service du monde ? Souvent, lorsqu'on a eu la meilleure intention et qu'on a *pris le plus de soin* (1), si la chose ne réussit pas, on ne vous sait nul gré de vos peines. Vous serez des années entières à souffrir, sans qu'on s'en aperçoive seulement ; et si on aperçoit une faute, on gronde, on s'emporte, on vous casse. Ce n'est pas assez de bien servir, il faut plaire ; et ce qui est nécessaire pour plaire n'est pas en notre pouvoir ; les maîtres ont des aversions qui font qu'ils reçoivent mal tout ce qui vient de certaines personnes, pendant qu'un petit service d'un favori fainéant et libertin reçoit des louanges et des récompenses. Je pardonne cette injustice aux maîtres qui ne distinguent pas les qualités naturelles d'avec le véritable mérite ; mais je ne la pardonne pas aux hommes qui aiment à servir le monde, ce maître aveugle.

Le monde ne mérite pas nos soins ; ils sont tous dûs à Dieu et au salut de notre âme, ils sont tous nécessaires pour ce sujet et ils sont inutiles pour tout le reste, excepté pour Dieu, puisque nous n'avons qu'une fin. Les choses qui n'ont qu'un centre n'ont qu'un mouvement qui les y porte. De plus en faisant notre salut nous sommes heureux, quand tout le reste nous

(1) Texte original : *Et qu'on a le plus sué...*

manquerait ; quand nous aurions tout le reste sans notre salut, non seulement nous n'ajoutons rien à notre bonheur, mais nous le perdons.

Notre cœur est trop petit pour le monde et pour le salut de notre âme, notre vie trop courte pour des affaires si différentes ; outre que ces soins sont incompatibles. Dieu même, quelque immense qu'il soit, n'étend pas ses soins à des affaires si opposées ; il n'a qu'un seul soin, qui est notre salut ; tout ce qu'il a fait depuis le commencement du monde se rapporte au mépris du monde et à notre salut. La loi de nature se rapporte à la loi écrite, celle-ci à la loi de grâce, la loi de grâce à notre salut ; il a tout fait pour cela, il sacrifie tout à cela, les biens, l'honneur, la santé ; il donne tout cela par surcroît comme des moyens pour cette fin. En effet, comme il donne tous ces avantages, quoiqu'on ne les cherche pas, à ceux qui les méprisent comme des pièges que le monde leur tend, il les ôte à ceux qui, pour le service du monde, s'empressent à les rechercher aux dépens de leur salut.

On ne sert le monde que pour se procurer un puissant établissement ; on veut y faire fortune et parvenir ; et personne ne songe à faire fortune dans le paradis, où nous sommes les maîtres de la faire telle qu'il nous plaira : il dépend de nos soins d'y être grands ou petits. Si cela est, quelle extravagance de servir le monde pour y faire fortune et de traiter de chimère celle que nous pouvons nous procurer dans le paradis ! Si le roi faisait publier un édit par lequel il déclarât que, dans un an d'ici, tous ses sujets changeraient de condition selon

l'empressement qu'ils témoigneraient à caresser ou à pousser à bout son ennemi capital, qui est-ce qui, durant cette année, ne s'exposerait pas au hasard même de perdre la vie, pour satisfaire le prince et devenir quelque chose de meilleur qu'il n'est né ? Or ce changement d'état et de condition nous est assuré, je ne dis pas dans un an, mais peut-être dans un mois, selon les égards que nous aurons eus pour Dieu ou pour le monde. Cet artisan, ce valet, cet esclave qui, dans la bassesse de sa condition, a cru le monde indigne de ses empressements, se verra autant au-dessus de ses maîtres, qu'ils sont à présent au-dessus de lui. Oui, ce seigneur, qui a si exactement servi le monde et pratiqué toutes ses maximes, se verra foulé aux pieds de ses serviteurs, cette dame, méprisée et trouvée indigne d'être dans un même appartement avec sa servante. Voilà pourquoi on voit tant de monastères, tant d'hommes, sages et heureux, selon le monde, qui se moquent de toutes ses caresses, dans l'assurance infail-
lible qu'ils ont de ce changement qui doit fixer leur bonheur pour une éternité toute entière.

Ceux qui méprisent le monde, en sont méprisés. — Le monde se moque d'eux sans savoir ce qu'il fait et eux se moquent du monde, parce qu'ils savent bien ce qu'ils font. Ils ne laissent pas, rebutant toutes les douceurs et amusements du monde, de trafiquer pour le ciel, comme Noé, qui ne laissait pas de construire son arche, quoiqu'on en fit des railleries. Il voyait qu'en obéissant à Dieu il se sauverait de la mort et deviendrait le maître du monde. Ces hommes, sages selon Dieu et

très méprisables au jugement du monde, ont reçu des avis secrets de ce qui doit arriver bientôt, des inspirations qui les convainquent de ce que le monde ne veut pas croire; ils n'en doutent plus, après ce que le Seigneur leur a dit dans le fond du cœur. Voilà pourquoi ils agissent, ils se hâtent, ils s'empressent pour se faire grands dans l'autre vie. Si vous étiez sages, vous raisonneriez comme eux, et vous diriez que ce n'est pas en vain que tant de gens si sages, si considérables par leur naissance, si grands par leurs charges quittent tout ce que le monde leur offre, se mortifient, se rendent méprisables au monde. Ils sont hommes comme moi; il faut donc qu'il y ait quelque gain considérable à faire en méprisant le monde. Que me servira donc tout le reste, si, écoutant le monde et ses maximes, je risque et perds le principal.

Le monde n'est qu'une dissimulation continuelle. Elle est bonne, je l'avoue, en quelques occasions; mais, dans l'usage, à quel excès ne va-t-il point, ce monde? Surtout dans les *cours* (1), une comédie perpétuelle. On prend un masque en y entrant; on y va pour être vu, pour son intérêt, pour observer les défauts d'autrui. Dites-moi, de tous ces gens-là combien y en a-t-il qui vous souhaitent une constante fortune, qui ne vous en désirent pas une contraire, qui vous accompagneraient dans votre malheur, qui ne s'attacheraient pas à celui qui prendrait votre place? Combien y en a-t-il que la pure amitié attache à votre personne?

(1) Le texte original porte *cœurs*. Mais c'est évidemment une faute d'impression.

A juger sainement des hommes, il faut les considérer sur la terre comme des hommes en peinture. On n'estime pas moins un gueux dans un tableau, s'il est bien fait, qu'un roi et qu'un prince, ni sur le théâtre un valet qu'un seigneur, mais seulement selon que chacun joue bien son personnage, parce qu'à la fin tout est égal.

Le respect humain empêche de faire le bien dans le monde ; le mauvais exemple porte même à faire le mal. En effet, peut-on éviter dans le grand monde un de ces deux écueils, ou de faire le bien pour être estimé des hommes, ou de ne le faire pas de peur de s'attirer les railleries des libertins ? Si vous suivez les maximes de Jésus-Christ, vous condamnerez les manières du monde, vous foulez aux pieds ses idoles ; le monde, dès lors, vous fera des affaires. Ainsi les Israélites ne pouvaient sacrifier en Egypte, ni faire leurs fêtes, à cause des occupations dont on les accablait et parce que les victimes qu'il fallait immoler étaient les dieux des Egyptiens.

DE LA

FUITE DU MONDE

Le chemin public, où la semence mystérieuse de la parole de Dieu est incontinent foulée aux pieds et enlevée par les oiseaux de l'air, est l'image d'un homme engagé dans les compagnies et dans le commerce du monde. Il faut absolument rompre ce commerce et se bannir de ces compagnies, puisqu'on ne peut se sauver que par le bon usage de la grâce ; et si ce grain céleste ne peut pas même germer dans un cœur exposé au bruit et à la foule, c'est une nécessité de songer à la retraite, à moins qu'on veuille renoncer à son salut. Si je vous disais que c'est une heureuse nécessité que celle-là, je ne sais si on m'en croirait. La plupart des gens sont étrangement prévenus contre la vie solitaire et retirée ; on n'en a guère moins d'horreur que du bannissement ou de la mort même. Je ne m'en étonne pas ; c'est qu'on n'en connaît, ni les douceurs, ni les avantages ; c'est qu'on ne sait pas que, dans la vérité, on n'est jamais

seul que quand on est seul, parce qu'alors on a le plaisir de traiter avec soi-même, c'est-à-dire avec la personne du monde que chacun aime davantage, ou, comme dit encore mieux Saint Bernard, parce qu'alors on est avec Dieu, avec qui l'on ne peut dire combien il est doux de converser loin du tumulte et de l'embarras du siècle.

Je ne sais s'il est vrai ce qu'on nous dit du premier âge du monde, que les hommes, vivant dans les forêts séparés les uns des autres, n'étaient guère plus raisonnables que les bêtes parmi lesquelles ils habitaient, jusqu'à ce que, ayant été réunis dans les endroits où la nature avait rassemblé plus de commodités pour la vie, ils trouvèrent dans la société cette politesse et cette perfection de la raison qui ne les distinguent pas moins, ce me semble, des animaux que la raison même. Mais on ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que cet avantage, quelque considérable qu'il parût pour le genre humain, était balancé par de grands inconvénients. Ce commerce, qui d'abord avait adouci les esprits, corrompit les mœurs bientôt après. On y perdit insensiblement l'innocence et la vertu, soit que les vices, qui sont contagieux de leur nature, s'y communiquassent par les discours et par les exemples, soit que, par la pente naturelle que nous avons tous au mal, on abusât pour le commettre des nouvelles connaissances qu'on acquérait tous les jours.

Après avoir abandonné les déserts pour apprendre à vivre, les mieux avisés ont été contraints de s'y renfermer pour y apprendre à bien vivre. On a trouvé qu'après tout il y avait moins de danger de se familiariser

avec les lions qu'avec les hommes, et que les passions qui s'allumaient dans le grand monde nous rendaient encore plus semblables aux animaux que l'humeur farouche et sauvage qu'inspirait la solitude. Or comme la dépravation est plus grande aujourd'hui qu'elle n'a jamais été, et que notre siècle, qui se polit tous les jours, semble aussi se corrompre tous les jours de plus en plus, je ne sais s'il y eut jamais de temps où l'on eut plus de sujet de se retrancher entièrement de la vie civile et de fuir dans les lieux les plus reculés.

Dieu n'a imposé à personne l'obligation de quitter le monde pour embrasser la vie religieuse. On ne peut nier toutefois qu'il n'y ait un monde, dans le monde même, auquel tout chrétien est obligé de renoncer. Il y a, au milieu de nous, un monde réprouvé et maudit de Dieu, un monde dont Satan est le maître et le souverain, un monde pour lequel le Sauveur n'a point offert ses prières à son Père, un monde enfin que Jésus-Christ a méprisé et dont il a toujours été méprisé. Mais où prendrons-nous cet impie, ce malheureux monde, et quels sont les lieux où s'assemblent les personnes qui le composent? C'est à vous, ses idolâtres, que je dois le demander. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il est où règne la vanité, l'orgueil, la mollesse, l'impureté, l'irrégion ; il est où c'est que l'on fait moins de cas des règles de l'Évangile et où l'on fait même gloire d'en suivre de tout opposées. C'est à vous de voir où c'est que se trouvent tous ces désordres. Mais quelque part qu'ils se rencontrent, il est certain qu'être de ce monde-là et n'être pas du nombre des prédestinés, avoir quelque liaison avec

lui et être ennemi déclaré du Fils de Dieu, c'est toute la même chose. Vous dites que ce n'est, ni à la comédie, ni au bal, ni au cours, ni dans les cercles ; que ce n'est, ni dans les cabarets, ni dans les académies de jeu que ce monde se rencontre. Dites-nous, s'il vous plaît, où c'est donc que nous devons le chercher pour le fuir, car enfin il y en a un et ce n'est, ni contre un fantôme, ni contre une chimère que notre Maître nous a ordonné de prendre les armes. D'ailleurs, comme il renferme, ou tous les réprouvés, ou du moins la plus grande partie des réprouvés, ce serait se moquer que de dire qu'une si grande multitude se dérobe aux yeux des hommes et qu'elle marche par des sentiers inconnus, quoique la foi nous enseigne qu'ils tiennent une route fort battue et fort spacieuse.

David se plaignait à Dieu que ses ennemis lui cachaient des laes sur son chemin : *In via hac, qua ambulabam, absconderunt laqueum mihi* (1). Mais le monde ne couvre point ceux qu'il vous prépare. Il publie hautement ses maximes les plus dangereuses, il ne déguise point, ni ses sentiments, ni ses desseins. Comment pourrait-on ne voir pas les pièges qu'il tend à la chasteté, puisque, c'est aux yeux de la plupart qu'il les tend et que toute son étude est de les rendre visibles ? Pouvez-vous entrer dans un bal sans apercevoir le péril ? Ne vous y présente-t-on pas le poison de toutes parts et ne savez-vous pas, même avant que d'y entrer, qu'on n'a songé tout le jour qu'à préparer le breuvage pour en rendre l'effet, et

(1) « *Ils m'ont tendu des pièges dans la voie où je marchais.* »

plus mortel, et plus prompt? Qu'est-ce qu'on y fait, qu'est-ce qu'on y dit qui ne tende à inspirer la passion et à corrompre le cœur? Ce que je dis des grandes assemblées, il faut le dire à proportion de toutes les autres; il le faut même dire des entretiens particuliers qui nous doivent être quelquefois les plus suspects. Les lieux d'assemblées sont comme des fournaises ardentes où le monde ramasse, pour ainsi dire, un plus grand nombre de charbons qui s'allument, qui se consomment les uns les autres. Mais comme il ne faut qu'une étincelle pour causer un grand embrasement, il n'y a nulle sûreté à s'approcher de ces charbons, lors même qu'ils sont séparés. C'est toujours du feu et vous n'êtes pas si simple que de croire qu'on puisse le toucher sans se brûler.

Pour vous convaincre qu'il est très difficile de se sauver *en vivant* dans le monde, je n'ai pas besoin de recourir au témoignage de ceux qui se sont entièrement retirés des compagnies par le désespoir d'y pouvoir faire leur salut; je m'en rapporte à l'expérience de ceux qui s'y plaisent encore et qui ne peuvent s'en séparer. Quand un confesseur leur reproche leur facilité à retomber dans de certains crimes, leur imprudence à prendre certaines libertés qui tirent à conséquence; quand on leur représente le danger qu'il y a, et pour eux, et pour les autres, à ouvrir ou à continuer des discours qui blessent l'honnêteté, qui blessent même la réputation de leurs frères, qui blessent même la religion, savez-vous ce qu'ils ont coutume de répondre? Il faudrait donc être muet, disent-ils. A moins d'être de bronze, on

ne saurait se défendre des mauvais désirs au milieu d'un monde où tout conspire à les faire naître. D'ailleurs on s'y trouve tous les jours dans de si funestes conjonctures, il s'y présente de si grandes commodités de faire le mal qu'on peut dire qu'il y devient comme nécessaire. Voilà ce qui se dit tous les jours par des personnes qui prétendent par là justifier en quelque sorte leurs dérèglements. Mais elles se trompent : il est impossible de voir le monde, d'y entretenir quelque commerce sans offenser Dieu ou sans s'exposer au péril de l'offenser. Vous êtes donc obligé de vous retirer et de rompre avec lui. — Mais je ne suis pas de cet avis, moi, dira peut-être quelqu'un ; je crois que je puis vivre au milieu du monde et y vivre comme on vit, sans intéresser nullement ma conscience. — Je ne vous demande point par quelle raison vous appuyez un sentiment si contraire au sentiment des plus heureux et des plus vicieux mêmes. Mais vous le voyez, ce monde, et vous êtes sans doute fort satisfait de la manière dont il vous a traité jusqu'à cette heure. Je vous demande seulement : Y vivez-vous en effet dans une grande innocence ? Car en vain me prouveriez-vous, par mille raisons et par l'autorité des plus grands docteurs, qu'il n'est pas impossible de n'y pécher pas, si vous y péchez tous les jours. Dites-moi donc, s'il vous plaît, dans ces compagnies où vous êtes depuis le matin jusqu'au soir, avez-vous quelquefois passé un jour tout entier sans qu'on y ait fait des détractions en votre présence ou sans que vous en ayez fait vous-même ? Je ne parle point des mauvais désirs que vous y causez aux autres et dont vos paroles et vos

regards, les desseins formés que vous y portez, les soins excessifs que vous prenez de vous habiller et de vous parer à votre avantage ne vous rendent que trop coupable : je ne parle que de ceux que vous y avez conçus vous-même. Oseriez-vous me dire que vous en avez toujours rapporté un cœur aussi chaste, une imagination aussi pure que vous l'y aviez portée ?

Je sais qu'il y en a qui se moquent de nous, quand on leur représente tous ces dangers, qui disent qu'ils ne s'aperçoivent point que les objets fassent de mauvaises impressions sur leur esprit et qu'ils n'entendent point malice à tout ce qu'on dit pour entretenir ou pour égayer la conversation. Voulez-vous que je vous dise quelles sortes de personnes sont celles-là ? Ce sont *des gens* mal instruits qui ignorent jusqu'aux commandements de Dieu, qui veulent bien les ignorer, parce qu'ils n'ont pas envie de les observer ; ce sont *des gens* qui vivent sans réflexion, qui avalent l'iniquité comme l'eau, qui n'examinent, ni les pensées qui entrent dans leur esprit, ni les paroles qui sortent de leur bouche, qui ne comptent parmi les crimes que les actions, et encore les plus criminelles et les infâmes. Car de dire qu'il y ait des hommes insensibles à tout ce qui est capable de réveiller et d'enflammer les passions, c'est, dit Saint Jean Chrysostôme, ce qu'on ne me persuadera jamais. Quoi, dit ce Père, David a été blessé, et vous êtes invulnérable ! Un regard a renversé cette colonne, et vous voulez que je me fie à votre constance ! Toute sa sainteté n'a pu tenir contre la première tentation, et vous osez dire que vous êtes inébranlable au milieu de tant d'ennemis !

Votre esprit est attaqué par les yeux, par les oreilles, par l'odorat; vous êtes environné de précipices; vous vous jetez au milieu des bêtes farouches, et vous voulez me faire croire qu'elles ne vous mordent point! Etes-vous un caillou? Etes-vous de bronze? N'êtes-vous pas un homme comme les autres? Comment donc pouvez-vous manier le feu sans vous brûler?

Vous dites que le saint homme Loth s'étant trouvé tout seul au milieu d'une, et même de plusieurs villes débordées, se garantit de l'infection générale. Mais cet exemple ne favorise point la témérité des gens du monde; au contraire, il devrait les faire trembler. Il est vrai que Loth ne fut point ébranlé par l'exemple des Sodomites: ce fut un effet admirable de son inviolable fidélité. Mais n'en fut-ce pas un bien étrange de la fragilité humaine et de la malignité du mauvais exemple que, parmi une nation tout entière, il ne se trouvât que lui seul qui fût assez fort pour y résister? Vous vous encouragez encore par l'exemple de Noé dont la vertu, dites-vous, résista à la corruption de tous les hommes, au lieu de frémir en faisant réflexion que de tous les hommes il n'y eut que lui qui ne fut pas entraîné par le torrent. De plus, ces deux saints personnages vécurent, à la vérité, le premier, dans un pays, et l'autre, dans un siècle fort corrompus; mais ils n'eurent, ni l'un, ni l'autre, nul commerce avec les méchants. L'Écriture nous apprend que Noé s'occupait à construire l'arche, tandis que toute la terre était plongée dans la débauche, et Saint Jean Chrysostôme assure que, dans le temps que Sodome se souillait de mille crimes, Loth se tenait cependant chez soi, où il

tâchait de plaire à Dieu en réglant sa maison et l'instruisant à la crainte du Seigneur.

Tous les saints et tous les docteurs les plus éclairés conviennent que la vie des hommes apostoliques, c'est-à-dire de ceux qui s'emploient au salut des âmes, que cette vie, dis-je, est environnée de périls et qu'à moins d'y apporter de grandes précautions, à moins de s'être armé d'une vertu extraordinaire avant de s'y embarquer, à moins d'en exercer les fonctions avec beaucoup de circonspection et de vigilance, à moins de l'interrompre même de temps en temps, comme pour prendre de nouveaux préservatifs contre le mauvais air du monde, qu'à moins de cela, dis-je, ils ne peuvent manquer de périr. Si des saints, qui ne s'exposent dans le monde que pour le sanctifier, courent hasard d'en être pervertis eux-mêmes, vous qui n'avez pas, à beaucoup près, *un* aussi grand fonds de vertu, qui ne songez qu'à passer le temps à prendre vos plaisirs, comment pouvez-vous croire que vous y êtes en sûreté? Ceux qui ne voient le monde qu'à l'église, qu'au tribunal de la pénitence, ont sujet de craindre en ces lieux-là, et vous ne craignez pas au théâtre, au bal, dans les ruelles?

Qu'en dites-vous, aveugle et inconsidérée jeunesse qui attendez avec tant d'impatience que votre âge ou vos occupations vous donnent entrée dans les compagnies, qui triomphez de joie, lorsque vous voyez approcher le temps que vous pourrez vous mêler dans le beau monde qui vous paraît agréable? Hélas! si vous saviez à quel précipice vous courez! Que ce beau monde aura bientôt terni toute la beauté de votre âme! Qu'il vous aura

bientôt ravi la grâce de Dieu et ravagé toutes ces belles vertus, qu'une instruction soigneuse et pénible commençait à faire germer en votre cœur ! Quel déplorable changement ne se va-t-il pas faire en vous par le commerce que vous avez avec lui ! Mais n'est-il pas bien étrange qu'il se trouve quelquefois des pères et des mères qui n'ont pas moins d'empressement d'exposer leurs enfants à ces périls que les enfants eux-mêmes en ont de s'y engager ; des parents qui sont les premiers à leur inspirer ce pernicieux désir et qui leur savent mauvais gré de leur indifférence, lorsqu'ils n'ont pour cela qu'une passion médiocre. Malheureuses Mères, (car c'est sur vous principalement que doit tomber le reproche), qui parez vos filles comme on faisait autrefois les victimes qu'on destinait à la mort, qui les parez, dis-je, avec tant de soin pour les aller sacrifier à l'idole du monde et de l'impudicité ! Quel est votre désespoir de porter ainsi le poignard dans le sein de ces pauvres innocentes ? N'aviez-vous souhaité des enfants que pour les corrompre ? Ne les aviez-vous mis au monde que pour les damner ? Vous dites que vous veillerez sur elles. Je vous entends : c'est-à-dire que vous sauverez devant le monde, et leur honneur, et le vôtre. Mais quel secret admirable avez-vous appris du ciel, pour sauver leur innocence au milieu d'une si grande corruption ?

La raison pourquoi le peuple d'Israël fut si longtemps en Égypte sans faire des sacrifices au vrai Dieu, c'est que les animaux qui leur devaient servir de victimes étaient eux-mêmes les dieux des Égyptiens, qui n'auraient pas souffert qu'on les eût immolés à une autre

divinité. C'est pourquoi il fallut aller au désert et s'éloigner de ces idolâtres, pour rendre au Seigneur un culte qu'ils avaient si longtemps interrompu. On peut dire que le pécheur se trouve dans une conjoncture toute semblable. Pour se réconcilier avec son Dieu, il faut qu'il lui sacrifie tout ce que le monde estime, tout ce que le monde aime, tout ce que le monde adore ; qu'il renonce à ses jeux, à ses manières, à ses modes ; ne tenir que des discours édifiants et chrétiens ; enfin se déclarer en tout et partout pour la vertu contre la vanité. Or, prétendre observer cette conduite à la vue des gens du monde, se distinguer d'eux en toutes choses, sans toutefois se séparer d'eux, ce serait s'exposer à une persécution trop forte pour une vertu encore faible ; ce serait s'exposer à une étrange tentation, ou de tout quitter par respect humain, ou du moins *de* tout perdre par vaine gloire.

DU

RESPECT HUMAIN

La personne de Jésus-Christ a été persécutée dès le berceau. L'Église, qui est son corps mystique, l'a été dès sa naissance ; et les gens de bien, qui sont ses images, le sont encore, en nos jours, dès le moment qu'ils se déclarent pour lui. Mais il faut avouer que ces trois persécutions ont eu des succès bien différents. La première a tourné à la perte des Juifs qui la lui faisaient. La deuxième, à l'avantage des infidèles mêmes qui en étaient les auteurs et qui se sont tous convertis. Toutes deux ont élevé le Sauveur sur le trône par les mêmes voies qu'elles employaient pour le détruire ; au lieu que la troisième le couvre de confusion et qu'elle est également funeste, et au monde qui la suscite, et aux chrétiens qui la souffrent. Combien de personnes, ayant été touchées de Dieu, auraient commencé une vie plus réglée, auraient même embrassé volontiers une vie très réformée et très sainte, si la crainte des discours et des jugements du monde n'eût étouffé de si saintes réso-

lutions, s'ils n'avaient été retenus par je ne sais quelle honte. On se serait aisément privé des plus agréables plaisirs ; on n'était plus si fort rebuté des rigueurs de la pénitence ; on trouvait même je ne sais quoi de fort charmant à vivre comme les saints et à faire pour Dieu quelque chose d'héroïque. Mais que pensera le monde, si je ne parais plus dans les compagnies, si tout d'un coup je parais en un habit simple et avec un extérieur composé, si l'on me voit à l'hôpital et dans les maisons des pauvres, si je me confesse, si je communie aussi souvent que je sens bien que Dieu le souhaiterait de moi ? Que n'en dira-t-on point dans le monde ? Monde impie et malheureux ! Ne cesseras-tu donc jamais de faire la guerre à Jésus-Christ ? Sera-ce donc toujours en vain qu'il t'aura vaincu, qu'il t'aura méprisé, qu'il t'aura confondu par sa doctrine et par ses exemples ? Monde faible et impuissant, jusqu'à quand paraistras-tu si redoutable aux serviteurs du Dieu des armées ? Jusqu'à quand seras-tu la crainte et la terreur de ceux qui se peuvent rendre, et tes accusateurs, et tes juges ?

La crainte que produit dans les chrétiens le respect humain n'est pas juste, parce que ce qu'on craint ne mérite que du mépris. Ce qui nous fait rougir doit faire toute notre gloire et ce que nous craignons n'arrivera pas ; tout le contraire arrivera. Cette crainte est funeste à notre égard, parce qu'elle est une source perpétuelle de péché, une occasion de scandale au prochain, un objet de mépris à Dieu, un sujet de honte à Jésus-Christ.

Ceux qui ont quelque honte de faire le bien devant les

hommes sont semblables à ces oiseaux simples et craintifs, qui, épouvantés par le bruit que le chasseur fait à dessein pour les tirer de leur fort, abandonnent le buisson où ils étaient en sûreté et vont donner dans le panneau qu'on leur a tendu. C'est-à-dire que les hommes que la vaine crainte du monde, que les vains discours des autres hommes détournent de la piété, que ces hommes, dis-je, sont, et forts timides, et forts imprudents ; qu'ils ne voient, ni le péril qui les arrête, ni celui qui les poursuit ; qu'ils se riraient de leur propre crainte, s'ils connaissaient combien elle est vaine.

Savez-vous bien ce que c'était que la Terre promise, dans l'idée de ces espions timides qui furent commandés pour l'aller reconnaître ? C'était un monstre affamé qui dévorait tous ceux qui osaient s'y établir ; et ses habitants, autant des géants terribles devant qui les enfants de Dieu ne devaient paraître que comme des mouches. Mais, dans la vérité, cette terre était merveilleusement abondante en lait et en miel ; ses habitants étaient des hommes faibles comme les autres, dont la défaite ne coûta que peu de sang au peuple d'Israël. A entendre parler un soldat qu'une terreur panique a privé de jugement, qui vient communiquer sa crainte à toute une ville et semer l'alarme et l'épouvante dans tout un camp, à l'entendre parler c'est une armée entière d'ennemis dont toutes les campagnes voisines sont inondées, qui lui a donné une juste crainte, c'est un nombre presque infini de machines épouvantables, une nuée de piques et de javelots. Mais examinez de plus près la cause de sa frayeur, vous trouverez, comme

il est arrivé plus d'une fois, qu'il a pris des troupeaux de brebis pour des bataillons et un champ semé de chardons et de ronces pour un gros de piquiers et de gens de traits.

Il y a donc bien de la différence entre l'objet d'une vaine crainte, quand on le regarde en lui-même, et ce même objet, lorsqu'on le considère dans l'idée que s'en forme un petit esprit lequel a coutume de grossir et de défigurer toutes choses. De sorte que, pour savoir au vrai quel est le mal que craignent les gens du monde et qui les empêche de faire profession d'une vie réglée et chrétienne, il ne faudrait pas, ce semble, en juger sur le rapport qu'ils en font eux-mêmes, et qui sans doute est bien éloigné de la vérité. Cependant écoutons-les : ils disent qu'on parlera d'eux, qu'on dira *qu'ils ne sont plus ce qu'ils ont été, etc.* Vous voyez déjà que tout ce qu'ils craignent ce ne sont que des paroles. O que, si nous avions un peu de crainte de Dieu, de ses jugements, de l'enfer, un peu de foi, que de simples paroles feraient peu d'impression sur nos esprits !

Voyons si c'est le monde que vous méprisez. Il est tout visible que non, puisque vous faites tant de cas de ses sentiments, que vous ménagez si fort ses bonnes grâces, que vous gardez tant de mesures avec lui. Il faut donc que vous méprisiez Dieu. *Væ qui spernis ; nonne et sperneris* (1) ? Les méchants ne craignent point les jugements des bons. D'où vient que les bons craignent leurs censures déraisonnables ? Vous voulez

(1) « Malheur à toi qui méprises ; ne seras-tu pas méprisé à ton tour. »

que Dieu s'accommode au monde et Dieu voulait vous faire le juge du monde. Il voulait faire sortir sa condamnation de votre bouche, le mettre à vos pieds et vous mettre au-dessus de toutes ses puissances ; et vous êtes assez lâche pour vous soumettre à lui, et assez insensé pour prétendre que Dieu s'assujettisse lui-même à sa tyrannie !

Tous les hommes ne vous traiteront pas de la sorte. Il y en aura quelques-uns qui noirciront votre réputation par une secrète envie ; et ces envieux-là, même en vous décrivant vous admireront, comme les flatteurs condamnent dans leur cœur ceux qu'ils relèvent au dehors par leurs louanges pleines de mensonges.

Pourquoi ôter à votre frère la plus forte de toutes les grâces extérieures, qui est le bon exemple ! Votre vertu, dont il se moque peut-être au commencement, le touchera enfin. Eh quoi ! dira-t-il, le paradis n'est-il fait que pour cet homme-là ? Est-ce que je n'y ai pas autant de part que lui ?

Sainte Thérèse remarque que nul ne se fait saint, qu'il n'en mène plusieurs en paradis. Pourquoi n'en ferais-je pas autant ? Après tout, il a pris le bon parti ; il faut profiter de sa conduite.

Que font les chrétiens dont ils aient sujet de rougir ? Quel homme, s'il est tant soit peu raisonnable, doit trouver étrange qu'ils pensent à la chose du monde qui leur est la plus importante, qu'ils assurent leur fortune pour une éternité toute entière, qu'ils servent le Maître le plus grand, le plus juste, le plus aimable, le plus libéral qui soit au monde ? Depuis quand est-ce une

faiblesse d'esprit et de courage de n'avoir que du mépris pour les choses viles et méprisables et de ne vouloir servir que le plus indépendant de tous les souverains ? Depuis quand est-ce une extravagance de servir un Dieu que tous les sages de tous les siècles et les païens mêmes, au milieu de leurs ténèbres, ont reconnu pour l'arbitre de la vie et de la mort ?

Les païens ne rougissaient point de leur religion : leurs jardins et leurs galeries étaient ornées des statues de leurs dieux, des tableaux qui représentaient leurs abominables mystères. Et les chrétiens ont quelquefois honte de parer leurs chambres d'un crucifix, d'une image de dévotion !

Les persécutions du dehors, la cruauté des tyrans n'ont servi qu'à affermir l'Église. Les chrétiens faisaient gloire du christianisme, lorsque les païens les couvraient d'infamie, les dépouillaient de tous les biens, leur faisaient endurer toute sorte de supplices ; leurs plus sanglantes railleries, leurs menaces les plus cruelles ne donnaient nulle atteinte à leur constance. Mais lorsque les chrétiens eux-mêmes deviennent les persécuteurs des chrétiens, que le royaume de Jésus-Christ est partagé, on est surpris par leurs artifices et, le mal venant de là même d'où l'on devait attendre le remède, on périt et on se rend.

Je ne m'étonne pas que les Juifs aient été scandalisés de la croix de Jésus-Christ, que les païens aient d'abord traité de folie nos plus adorables mystères et qu'on ait eu honte de reconnaître pour Dieu un homme qui avait expiré dans la douleur et dans la misère. Mais je ne

saurais comprendre comment il se peut faire qu'on ait honte de servir Celui qu'on reconnaît ouvertement pour un Dieu. Aujourd'hui que la divinité de notre Maître est établie par toute la terre, que le bois infâme sur quoi il est mort est devenu l'objet du culte du public, qu'on fait gloire de porter la croix sur les couronnes, qu'on ne rougit point du nom de chrétien, que cependant on rougisse du devoir et des vertus du chrétien ! Quand même vous n'auriez point de foi dans le cœur, vous n'oseriez combattre ouvertement la divinité de Jésus-Christ, tant elle est bien établie. Et nous n'osez pas lui obéir ! Comment accordez-vous des sentiments si opposés ? Vous avouez que Jésus-Christ est votre Dieu, qu'il est votre Maître ; vous n'oseriez le désavouer ; et cependant vous avez honte d'avouer que vous êtes son serviteur et son disciple !

Si les hypocrites sont si dignes de répréhension, parce qu'ils ne font le bien que pour s'attirer une vaine estime, que doit-on dire de ceux qui par le même motif omettent de faire le bien et font même quelquefois le mal ? Ceux-là aiment mieux plaire à un homme que de plaire à Dieu ; et ceux-ci aiment mieux déplaire à Dieu que de ne plaire pas aux hommes. En cela les premiers ont du moins cet avantage, que c'est pour plaire aux bons qu'ils travaillent, au lieu que ceux-ci n'ont en vue que d'être approuvés des méchants dont les louanges sont des blâmes effectifs, dont l'approbation est un véritable reproche. Et ainsi ils doivent s'attendre à toutes les malédictions des hypocrites et à un plus rude châ-timent.

Quiconque craint de se déclarer pour Dieu a ce principe dans l'esprit et dans le cœur : Il se faut ménager avec le monde ; il faut conserver l'estime des hommes ; il faut servir Dieu, mais il ne faut pas passer pour dévot. Si vous êtes à l'église avec le respect et la révérence que demande la présence de votre Dieu ; si vous refusez généreusement d'y écouter les discours des libertins, d'y répondre à leurs railleries scandaleuses, d'en faire un lieu de rendez-vous et de coquetterie, vous passerez pour dévot ; donc il faut être impie, pour plaire aux impies. Si vous prenez la liberté de fermer la bouche aux méchants et aux médisants ; si vous témoignez, comme vous y êtes obligé, que leurs discours vous déplaisent ; si vous les faites taire par votre silence ; si vous les réprimez par votre autorité, vous perdrez l'estime de ces gens-là : vous applaudirez donc à tous leurs discours, vous enchérirez sur leurs railleries sacrilèges, vous appuierez leurs détractions. Du moins il vous faudra des grâces extraordinaires pour combattre, dans l'occasion et dans la pratique, une maxime que vous avez établie comme le premier principe de votre vie. Mais les aurez-vous ces grandes grâces ? Dieu versera-t-il avec profusion ses faveurs et ses trésors sur une âme qui se ménage avec lui, qui ne lui donne que ce que le monde ne veut pas ? Vous deviendrez l'objet du mépris de Dieu, puisque vous ne lui donnez que ce que le monde ne veut pas. Vous donnez au monde tout ce qu'il veut, *c'est-à-dire* (1) les dehors, car il n'a que faire

(1) Texte original : *Qui sont les dehors...*

de l'intérieur. *Cui assimilastis me et adæquastis?* (1) Ou vous préférez le monde à Dieu, ou vous le faites aller de pair avec lui, ou du moins vous traitez Dieu comme s'il ne vous suffisait pas tout seul, comme si la faveur du monde vous était nécessaire avec la sienne, comme s'il ne pouvait vous tenir lieu de toutes choses.

Le jugement des impies que vous craignez est infiniment opposé à celui de Dieu, à celui des gens de bien, à celui-là même de la plupart des méchants. Mais dites-moi ce que c'est que ces discours? Dans la vérité ne sont-ce pas des louanges? Ceux qui parlent de la sorte, ce sont des gens estimés fous auprès de Dieu, estimés fous par vous-même qui les craignez, par eux-mêmes qui se jugent tels, *nos insensati*. C'est le monde contre qui le monde visible s'armera : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos* (2).

Il n'y a que les impies et les athées qui se moquent des gens de bien; car la plupart des méchants, parce qu'ils n'ont pas la force de résister à leurs mauvaises inclinations, (3) n'ont pas pour cela l'esprit gâté; ils voient ce qui est bien et le louent dans les autres.

Il faut avouer que les apôtres firent paraître une étrange faiblesse à la mort du Sauveur du monde. Je ne vois rien dans toute l'histoire de la Passion qui fût plus capable d'augmenter le scandale des Juifs et de les confirmer dans l'erreur où ils étaient touchant la la divinité de Jésus-Christ que le silence et la fuite de

(1) « *A qui m'avez-vous assimilé et égalé.* »

(2) « *L'univers combattra avec lui contre les insensés.* »

(3) Texte original : *Ils n'ont pas.*

tant de disciples qui faisaient profession d'avoir un attachement très particulier pour sa personne. Et de toutes les circonstances qui rendirent son supplice si infâme et si douloureux, je ne doute point que celle-ci ne fût la plus honteuse et la plus dure. Cependant la crainte que ces mêmes disciples témoignent après sa résurrection me paraît encore plus lâche que la perfidie qu'ils commirent à sa mort ; car si leur foi parut alors chancelante et incertaine, s'ils doutèrent de la divinité de Jésus, ce ne fut qu'après avoir vu ce Dieu dans un état qui pouvait faire douter raisonnablement s'il était homme ; et, s'ils perdirent enfin toute sorte d'espérance, ce ne fut qu'après que ce même Dieu, qui en était l'unique appui, eut lui-même perdu la vie.

Mais après que la nouvelle vie de Jésus-Christ doit avoir affermi leur foi et réveillé leur espérance ; après que la gloire de sa résurrection a entièrement effacé l'ignominie de sa mort, je leur demanderais volontiers quel prétexte ils peuvent avoir pour colorer cette crainte qui les tient enfermés au milieu de Jérusalem et qui leur lie la langue, lorsqu'ils devraient publier partout la victoire de leur Maître. S'il y avait quelque honte à se déclarer pour un homme mourant et attaché à la croix, y a-t-il rien de plus glorieux que de prêcher un Dieu vivant et ressuscité ? S'ils ont été vaincus et mis en fuite à la seule vue de la mort, peuvent-ils l'appréhender encore après avoir reçu des gages si assurés de leur résurrection ?

Cette honte que nous condamnons dans ces premiers fidèles a passé jusqu'à nous et elle continue de

faire de très funestes ravages dans le troupeau de Jésus-Christ. Combien de pécheurs se seraient peut-être convertis, si une honte sotte et ridicule n'avait rendu inutiles de bons désirs que Dieu leur a si souvent inspirés ? Combien de chrétiens tièdes et imparfaits sont retenus dans leur vie molle et languissante par une vaine crainte du monde, par la crainte des discours et des jugements du monde ! C'est contre ce monde qu'il a fallu que le Saint-Esprit descendit visiblement dans le Cénacle, pour rassurer les apôtres contre un ennemi si faible et si dangereux tout ensemble.

Dieu punit souvent ces respects humains par les mêmes maux qu'ils nous font appréhender. Dieu permettra que cette femme, qui craint de passer pour dévote, passera pour une perdue ; il permettra que quelque malheur honteux, quelque outrage sanglant couvrira de confusion cet homme qui rougit de paraître chrétien.

Il faut une grande foi pour croire qu'un homme crucifié est un Dieu ; mais, supposé qu'on le croie, qu'on l'adore et que tout le monde l'adore, je ne vois pas pourquoi on aurait honte de le servir. Accordez ces deux choses, s'il est possible : faire gloire d'être chrétien et rougir d'être bon chrétien. C'est comme si un homme se tenait honoré de la qualité de soldat et qu'il fût honteux d'être brave et vaillant soldat. Quel prince a jamais cru qu'il lui était plus glorieux d'être roi que d'être grand roi ? Vous vous vantez que Jésus-Christ est votre Maître et vous avez honte de le servir. S'il y a quelque gloire à être son serviteur, qui ne voit que

le comble de la gloire, c'est d'être ardent et zélé pour son service? Mais le monde ne l'entend point de la sorte. Je le crois bien que l'ennemi mortel du Fils de Dieu ne vous louera pas des services que vous lui rendez; mais est-il une plus grande gloire pour un serviteur que d'avoir pour ennemis tous les ennemis de son Maître?

DES

DEVOIRS D'ÉTAT

Le bon ordre du monde dépend de la fidélité de chacun à s'acquitter des devoirs de son état. Tous les désordres naissent de la négligence qu'on a à s'en acquitter. Ce serait quelque chose de beau que le monde si chacun s'acquittait des devoirs de son état. C'est ce qu'on néglige davantage, même les gens de piété, et quelquefois ceux-ci plus que les autres. On ne s'en accuse pourtant point. *Dixisti peccata Caroli, non Cæsaris* (1), disait à Charles-Quint son confesseur.

Il y a plus de gens damnés pour ces fautes que pour toutes les autres. La moitié se damnent pour ne s'en acquitter pas, et l'autre moitié parce qu'on ne s'en est pas acquitté à leur égard. Ils prévalent aux devoirs particuliers : d'où vient qu'un magistrat ne doit plus avoir égard, ni aux parents, ni aux amis ; tout de même que le bien public doit prévaloir au bien particulier. Jésus-

(1) « Vous avez confessé les péchés de Charles et non ceux de l'empereur. »

Christ, qui était venu au monde pour l'instruire et pour le sauver, ne pense plus à sa Mère, quand il s'agit de faire son office de Rédempteur : il ne considère plus personne que par le rapport que chacun a à cette qualité de Rédempteur. Ceux qui coopèrent avec lui sont ses frères ; ceux auxquels il donne une nouvelle vie par son sang sont ses enfants ; il n'a plus d'autre mère que celle qui se rend digne de cette qualité par une soumission parfaite à la volonté de son Père.

Un homme qui manque aux devoirs de son état, quoiqu'il fasse d'ailleurs, est une voix discordante dans l'harmonie du monde. Ceux qui s'acquittent de tous les autres devoirs négligent souvent ceux-ci ; et ceux qui ne les négligent pas, s'en acquittent peu chrétiennement ; ils s'en acquittent pour des intérêts et des considérations humaines : ce n'est pas s'en acquitter.

Quand on choisit un état, on n'envisage que les avantages humains qui s'y rencontrent et point du tout les devoirs. On ne saurait manquer à ces devoirs sans blesser le prochain. Et, comme Dieu a ces intérêts beaucoup plus à cœur que les siens propres, de là vient qu'il est plus dangereux d'y manquer.

On trouverait étrange qu'un homme se fit religieux sans savoir à quoi il s'engage. Et que doit-on dire d'un séculier qui est depuis vingt ans engagé dans le mariage, ou dans une charge, ou dans une profession, sans avoir jamais bien examiné les obligations qu'elle lui impose ?

Les omissions en ce point se commettent aisément. On ne s'en aperçoit qu'avec peine et, par conséquent, c'est rarement qu'on les répare. Ce sont des péchés qu'on

fait en ne faisant rien ; c'est un péché qui ne consiste pas en une méchante action et qui est souvent la suite d'une bonne œuvre.

En omettant vos devoirs, vous damnez les autres et vous vous damnez vous-même : les autres, parce que vous n'avez pas soin de les retenir dans leur devoir ; vous-même parce que vous ne vous acquittez pas du vôtre. Les moins méchants seront damnés pour ce qu'ils auront fait ; et les plus méchants, pour ce qu'ils n'auront pas fait.

DU MARIAGE

La plupart des gens ne regardent dans le mariage que les premiers jours ou quelques petites douceurs que Dieu a répandues dans toutes les conditions pour aider ceux qui s'y engagent à en supporter les peines. Ils sont comme certains jeunes enfants qui, pour se déterminer à embrasser l'état religieux, n'ont égard qu'aux jardins et aux peintures d'une maison religieuse.

Il n'y a nulle condition qui demande plus de délibération, sur quoi il faille attendre davantage la vocation de Dieu, parce que c'est la condition du monde où il y a plus de périls, plus de peines, plus d'obligations.

Il y a trois sortes de conditions sur quoi l'on dit d'ordinaire qu'on ne saurait trop consulter Dieu : le célibat, pour un laïque, parce que cet état expose à de grands périls ; la religion, parce qu'elle est accompagnée de grandes peines ; les prélatures ecclésiastiques, parce qu'elles imposent de grandes obligations. Ces trois motifs se trouvent renfermés dans le mariage. Il y a de

grandes obligations, de grandes peines, de grands périls.

Les obligations de travailler au salut l'un de l'autre, à celui des enfants, des domestiques. Vous répondrez de l'âme de votre mari, de celle de vos enfants, de celle de vos domestiques. Par conséquent, vous devez vivre d'une vie fort chrétienne et fort exemplaire. Vous devez les instruire, les corriger, veiller et prier pour eux.

Pour les peines, vous devez, dans le mariage, vous supporter l'un l'autre, élever les enfants, les entretenir, les établir, corriger leurs défauts naturels, leurs vices, craindre leur perte, travailler à leur salut éternel.

Les périls, à quoi vous engage l'amour d'un mari, s'il est vicieux. L'amour des enfants, à quoi ne porte-t-il point ? Il faut joindre l'usage des plaisirs licites avec un éloignement parfait des illicites, un soin très particulier des biens temporels avec un parfait détachement de ces mêmes biens, une grande complaisance pour la personne à laquelle Dieu vous a lié, avec une fidélité inviolable aux volontés de Dieu, ne prendre nulle part à ses passions.

Vinum non habent (1). Le repas des noces n'était pas encore fait, que le vin, c'est-à-dire les douceurs étaient déjà passées : il faut un miracle pour faire qu'il y en ait jusqu'au bout.

Il a été toujours jugé plus facile de s'abstenir des plaisirs que d'être modéré dans les plaisirs. De là vient que des personnes qui avaient vécu fort chastement

(1) « *Ils n'ont plus de vin.* »

avant le mariage se débauchent dans le mariage ; de là vient qu'il se commet bien plus d'adultères que de simples fornications.

Il en est de la chasteté des gens mariés comme de la pauvreté des riches : c'est une chasteté d'esprit qui consiste à n'avoir nul attachement aux plaisirs permis : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere* (1), à n'en user que parce que Dieu le veut, à être prêt à s'en abstenir, s'il le souhaitait de la sorte, et à les prendre avec la même intention que Dieu a eue en instituant le mariage. Ce qui est si grand et si héroïque, au sentiment de Saint Augustin, qu'il ne fait point de difficulté de comparer cette continence avec la pureté des vierges ; mais ce qui est à même temps si difficile que les vierges, selon le même Père, trouvent qu'il leur est plus aisé de s'abstenir tout à fait du mariage, dans lequel quelques saints ont vécu chastement, que de vivre chastement comme ils ont fait, après s'y être engagés. Personne n'en use comme il faut, dit ce Père un peu plus haut, s'il n'est aussi disposé à n'en point user, s'il le faut ainsi ; et beaucoup de personnes n'ont pas ce pouvoir sur *elles-mêmes* (2), trouvant plus de facilité à s'abstenir entièrement qu'à garder la modération et la tempérance dans l'usage qu'ils en peuvent faire. On peut dire que c'est ici la pureté du cœur, comme la pauvreté des riches est une pauvreté d'esprit.

Cette continence d'esprit que Saint Augustin égale à la

(1) « Si vous possédez d'abondantes richesses, n'y attachez pas votre cœur. »

(2) Texte original : *Sur eux-mêmes...*

virginité et qu'il dit avoir été pratiquée par quelques anciens patriarches qui n'ont embrassé le mariage que parce qu'ils croyaient le devoir faire, à raison de la nécessité du temps où ils ont vécu, auquel temps on attendait le Messie : cette continence peut être pratiquée par les personnes qui, se trouvant liées par le mariage, aspirent à une plus grande vertu ; car ne pouvant rompre l'engagement qu'elles ont ; elles peuvent en détacher leur cœur et n'y demeurer que parce que Dieu le demande d'elles.

Quod Deus conjunxit, homo non separet (1). C'est un commandement. On peut dire que c'est encore une prophétie, que ceux qui se sont unis pour de saintes intentions et dont Dieu a lié le nœud qui les attache l'un à l'autre, ne seront point divisés par les accidents qui altèrent la paix des familles. Il en est comme dans la religion ; on y persévère, on y goûte de continuelles délices, quand on y est appelé de Dieu.

Il n'a jamais été permis qu'une femme eût plusieurs maris, parce que ceux qui sont nés pour commander aiment la singularité : un maître peut bien avoir deux serviteurs, mais un serviteur ne peut avoir plusieurs maîtres.

On se marie par ambition, par avarice, par amour, et ainsi on fait dans la passion la chose du monde qui demanderait le plus de sens froid : on la fait, dis-je dans la passion, et par passion.

(1) « *Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni.* »

DE

L'ÉDUCATION DES ENFANTS

Dieu punit les enfants, dès cette vie, de la négligence des pères à les élever, et les pères en l'autre, des crimes de leurs enfants. Saint Justin, martyr, remarque, sur le meurtre des quarante-deux petits enfants de Bethel, qui outragèrent Elisée, que Dieu voulut dans cette action châtier les pères en la personne de leurs enfants qu'ils avaient mal instruits et qui, à l'exemple de leurs pères, méprisaient le prophète que Dieu leur avait envoyé pour les instruire.

Nul art ne peut être comparé à celui d'élever des enfants. Pour y réussir il faut qu'un homme ait des vertus rares et des qualités extraordinaires. Héli, d'ailleurs homme de bien irréprochable dans toute sa conduite, fut condamné pour l'iniquité de ses enfants. De sorte que, quelques saints que soient les pères et les mères, ils seront punis pour les péchés de leurs enfants, qui leur seront justement imputés, s'ils ne travaillent à leur éducation et à les châtier sévèrement. Il est très

sûr qu'Héli avait averti ses enfants de leurs désordres, puisque l'Écriture rapporta les remontrances qu'il leur faisait. Ils furent pourtant punis, et lui de même, parce qu'il n'apporta pas à leur correction un zèle proportionné à leur fautes.

N'est-il pas surprenant que des parents chrétiens ne proposent aux enfants que des motifs humains pour les animer à faire ce qu'on demande d'eux et que tout ne tende qu'à nourrir le luxe et l'ambition. Cet homme, leur diront-ils, qui était de basse naissance, s'est rendu considérable par son éloquence, a été élevé aux charges les plus illustres, a acquis de grandes richesses, s'est marié à une femme très opulente, a bâti une superbe maison ; il se fait craindre, il est dans l'éclat et dans la gloire. Les autres proposent de pareils exemples à leurs enfants. On ne songe jamais à leur donner pour modèle que des personnes qui tiennent un rang considérable dans le monde ; on ne les entretient point de ceux qui règnent dans le ciel. Si quelque autre entreprend de leur en parler, on le rebute comme un homme qui veut tout perdre. Qui me pourra persuader que des enfants élevés de la sorte fassent leur salut, quand je considère qu'on les porte à faire des choses que Jésus-Christ déclare lui-même ne pouvoir être faites sans mériter le supplice de la damnation et quand je vois qu'on ne fait non plus d'état de ce qui regarde leurs âmes que d'un accessoire inutile ; qu'au contraire l'on met tout son soin à leur procurer des choses superflues ? Vous étendez jusqu'aux pierres et au bois le soin que vous avez du temporel et vous ne croyez pas que l'âme de vos enfants

soit une chose qui mérite la moindre application de votre part ?

Les pères doivent non seulement aimer leurs enfants, mais ils doivent les aimer sur toutes choses et il n'y a que Dieu seul auquel ils sont obligés de donner la préférence.

Les pères qui n'ont pas soin de l'éducation de leurs enfants, sont plus cruels que des parricides. Ceux qui les tuent ne font que séparer l'âme du corps; les autres livrent l'un et l'autre au démon. Ils ne pouvaient pas ne point mourir; mais ils pouvaient ne se pas damner. La résurrection réparera avec avantage la première perte, au lieu qu'elle rendra la seconde encore plus grande.

Il y a des mères qui ont grand soin de l'honneur de leurs filles, mais peu qui en aient de leur conscience. Les lectures vaines et lascives, les ajustements, les bals, les comédies, les conversations trop libres, bien loin de les leur interdire, elles les y portent et les y forcent même quelquefois. — Mais nous ne les abandonnons jamais de vue. — C'est ce que je dis; vous avez leur honneur à cœur, mais leur âme vous est différente. Eh ! ne savez-vous pas que la fornication spirituelle est un crime parmi les chrétiens; qu'il ne faut qu'un regard pour donner la mort à une âme; qu'un désir, qu'une pensée suffit pour lui ravir, et l'innocence, et la grâce ?

Saint Paul, ordonnant à Tite d'établir des prêtres dans chaque ville de l'île de Crète, lui ordonne de prendre celui qui aura mené une vie exempte de crime, dont les enfants seront fidèles, point accusés de débauche, ni de désobéissance : *Filios habens fideles, non in accusatione*

luxuriæ, aut non subditos. La raison qu'il en rend, c'est qu'il faut que l'évêque soit irréprochable, comme étant le dispensateur de Dieu. Sur quoi Saint Jérôme remarque qu'un homme n'est pas exempt de crime, qui a des enfants réfractaires et débauchés, car les crimes des enfants sont imputés aux pères.

Dès qu'une mère a mis un enfant au monde, tout en est fait pour elle. Il passe de son sein entre les mains d'une nourrice, laquelle lui inspire, avec son lait, sa brutalité et toutes ses mauvaises inclinations; des mains de la nourrice *il passe* en celles d'une gouvernante chagrine, emportée, opiniâtre dont le plus grand soin est qu'on ne le voie point dans la chambre de sa mère. Ensuite un précepteur en prend tout le soin. On ne sait s'il est vicieux, s'il est bon; on le prend au hasard; un parent, un ami, un indifférent en fait le choix; tout est bon, pourvu qu'il dérobe aux yeux d'un père et d'une mère les petites libertés de cet enfant dont vous avez moins de soin que de vos chevaux que vous allez voir panser. Cependant le mariage n'est institué, n'est sanctifié que dans cette vue qu'on élèvera des enfants dans la crainte de Dieu. Que ne feraient *pas* les parents pour la sanctification de leurs enfants, s'ils voulaient en prendre la peine?

Job, outre le soin qu'il prenait d'élever ses enfants dans une vertu qui était exempte de tout reproche, offrait tous les jours un sacrifice pour les péchés secrets qu'ils pouvaient avoir commis; nonobstant toutes ses précautions, il se croyait responsable de ceux-là mêmes dont il ne pouvait avoir nulle connaissance.

Quelques-uns fuient le mariage par la crainte de mettre des enfants au monde qu'ils ne pourraient pas rendre heureux, de peur de faire des misérables ; et la plupart n'appréhendent point d'en produire pour peupler l'enfer. Quel aveuglement !

La plupart des parents, ou aiment peu leurs enfants, ou les aiment trop, ou, pour mieux parler, les aiment mal. J'avoue que plusieurs les confient à des gens sages et prudents. Mais cela ne suffit pas, quelque autorité qu'on transmette à ces personnes destinées à l'éducation de vos enfants. Elisée envoya Giesi avec son bâton pour rendre la vie au fils unique de la Sunamite ; Giesi, ni le bâton n'opérèrent rien ; il fallut qu'Elisée y vînt lui-même.

Que faites-vous dans votre famille, si vous ne travaillez pas à élever vos enfants ? C'est l'unique chose que vous avez à faire ; c'est en quoi Dieu veut être servi de vous ; c'est pour cela qu'il a établi le mariage chrétien ; c'est de quoi il vous demandera compte. Vous leur avez amassé du bien. Était-ce ce que Dieu attendait de vous ? Ça, vous dira-t-il au jour du jugement, rendez-moi compte de cette âme que je vous avais confiée. Qu'est-elle devenue ? C'était votre champ, c'était la vigne que le Seigneur vous avait donnée à cultiver. Pouvez-vous dire ce qu'il dit de la sienne ? A quelle sainteté les avez-vous portés ? Quelles maximes leur avez-vous inspirées ? Sont-ils sages ? Craignent-ils Dieu ? Sont-ils bien instruits de nos mystères ? Plusieurs n'auront rien à répondre, parce qu'ils ne sauront pas même ce qui en est. Ils ne savent s'ils

sont bons ou mauvais, s'ils sont bien ou mal instruits.

Presque tous les parents élèvent leurs enfants dans l'esprit du monde. Insensibles dans leurs désordres contre les lois de Dieu, ils ne peuvent leur dissimuler une faute, une sottise ou une incongruité contre les manières du monde ; s'ils veulent se consacrer à Dieu, tout est en larmes : on crie, on menace. Pères durs, mères cruelles ! s'écrie Saint Bernard ; pères et mères inhumains et impies ! Que dis-je ! Ce ne sont pas des pères et des mères, mais des meurtriers et des homicides qui font du salut de leurs enfants le sujet de leur douleur, et de leur mort, le sujet de leur consolation, qui aiment mieux les faire périr avec eux que de les voir régner sans eux. De tous les enfants de Joram et d'Ochosias, il n'y eut que Joas qui échappa à la cruauté d'Athalie, parce qu'il fut caché dans le Temple, où il fut élevé durant tout le règne de cette femme impie qui, pour régner toute seule, fit égorger tous les jeunes princes et princesses du sang royal qui étaient nourris dans la maison de leur père.

Il est surprenant que des pères et des mères qui savent ce que c'est que le monde et qui ont appris par leur propre expérience, combien vains et faux sont les plaisirs de cette vie, combien ils sont dangereux, soient si insensés que d'y porter leurs enfants, parce que leur âge ne leur permet plus d'en jouir. Et au lieu qu'eux-mêmes devraient s'estimer malheureux d'avoir si malheureusement perdu leur temps après ces folies et pleurer tant de péchés qu'ils y ont commis, ils poussent les autres dans les mêmes précipices, et encore en un

temps où eux-mêmes sont plus près de la mort, du jugement et de ces tourments épouvantables dont ils sont menacés. Quelle excuse peuvent-ils apporter pour se mettre à couvert de ce dernier arrêt, et quelle grâce ou quelle miséricorde peuvent-ils espérer ?

DE LA

CONSCIENCE

La conscience est la voix de Dieu. Dans la plupart des hommes, cette voix est, ou méprisée, ou mal entendue, ou entièrement éteinte. Elle est méprisée en ceux qui ne veulent rien faire de ce qu'elle dit ; mal entendue en ceux qui lui font dire tout ce qu'ils veulent ; éteinte en ceux qui la méprisent sans en recevoir de reproche. Le dernier de ces états est sans doute le pire, à cause qu'il est malaisé d'en sortir, que c'est un état désespéré. Mais les autres conduisent à celui-ci, et, à cela près qu'on en sort plus aisément que du dernier, on peut dire qu'ils sont pires. Le dernier est la peine des autres.

On méprise cette voix : C'est le premier pas. Elle nous avertit du mal que nous avons fait, de celui que nous devons éviter, du bien que nous pouvons faire. Pour une fois que nous obéissons, combien de fois méprisons-nous cette voix ? Cependant c'est la voix de la raison, c'est la voix de l'homme, c'est notre propre jugement, c'est ce que nous estimons le plus raison-

nable. Voilà pourquoi Dieu ne nous condamnera que sur le jugement que nous avons fait nous-mêmes de nous-mêmes. C'est la voix de la grâce. Cet avis, ce bon conseil que vous recevez dans le fond de votre cœur, c'est le prix du sang de Jésus-Christ, c'est le germe de l'éternité, c'est la voix du Saint-Esprit.

Ce mépris peut obliger cet ami à se taire et même à changer son amitié en haine et en fureur. Quand cet ami parle, tout parle; quand il ne parle plus, tout se tait. L'homme est comme dans une léthargie; le sens intérieur n'agissant plus, tous les autres ne font plus de fonction. Pour nous tirer de là, il faut appliquer le fer et le feu, l'humiliation, des chutes honteuses, etc.

On afflige cet ami. Voyez l'inquiétude, l'amertume qui reste dans le cœur d'un homme qui prend un plaisir contre sa conscience; je parle d'un homme dont la conscience n'est point encore muette; la joie d'un homme qui a obéi à sa conscience qui lui dictait de pardonner, de restituer le bien d'autrui, de faire une bonne œuvre, une aumône, une confession générale, après avoir vécu, je ne dis pas dans le crime, mais dans le relâchement et dans la tiédeur; qui s'est flatté durant quelque temps en des choses qu'il reconnaît enfin être mauvaises; qui, durant plusieurs années, se sera permis des attachements dangereux, des vanités peu chrétiennes, des vengeances, des ressentiments, des médisances, qui voit que les confessions ont été sans contrition, qu'on y est allé comme on va faire ou recevoir une visite, qu'on a dit ses péchés à peu près de la même manière qu'on fait un compte; que les communions ont

été sans préparation, sans dévotion, sans fruit ; qu'on y est allé comme par habitude, par respect humain, par force, etc. Quand on a vaincu un respect humain, qu'on a sacrifié un intérêt, *quelle satisfaction ne donnent pas cette victoire et ce sacrifice !*

Il faut contenter la conscience, lorsqu'elle nous parle, pour ne pas l'obliger de crier et de troubler notre repos, pour ne pas l'obliger à se taire et à vous laisser dans un mortel assoupissement, en quelque état que vous soyez, même dans la prospérité. Car dans l'adversité la conscience est plus cruelle que jamais. Souvent cela la réveille, parce qu'étant rebuté par les créatures on revient à soi.

Jussisti Domine, et sic est, ut poena sibi sit omnis inordinatus animus (1), dit Saint Augustin. Cela est juste, et c'est la Providence divine qui a réglé les choses de la sorte ; parce que, comme en péchant nous violons trois sortes de lois, celle de la raison, la loi humaine et la loi divine, aussi est-il juste que nous souffrions trois sortes de peines et que nous soyons punis, de nous-mêmes, par les reproches de notre conscience, des hommes, par les peines temporelles, et de Dieu, par les éternelles.

Cet homme qui en est venu jusqu'à vouloir qu'il n'y ait point de Dieu, c'est un homme que Dieu persécute partout, qui en est importuné. Mais en vient-il à bout de le croire ? Je l'en défie. Le plus qu'il peut faire, c'est d'en douter. Mais quel cruel doute ! Un homme dont on juge le procès, quelque bon droit qu'il ait, ne peut s'em-

(1) « Vous l'avez ordonné, Seigneur, et il en est ainsi : Tout esprit déréglé est à lui-même son châtimement. »

pêcher de trembler. Mais s'il a contre lui mille témoins, s'il n'a dans son parti que quelques mauvais juges corrompus, etc., quels saisissements, *quelles angoisses n'éprouve-t-il pas ?*

Le pécheur, dit Saint Jean Chrysostôme, a toujours peur ; il craint tout, jusqu'à son ombre ; le moindre bruit l'effraie et il s'imagine que tous ceux qui sont autour de lui méditent quelque trahison contre lui. Si l'on parle en secret, c'est de ses crimes qu'on s'entretient. Le pécheur se découvre lui-même, quoiqu'on ne l'accuse point ; il tremble, quoiqu'il n'y ait nulle apparence de danger. Écoutez de quelle manière le Saint-Esprit décrit cette crainte des pécheurs et l'assurance des justes : *Fugit peccator, nemine persequente* (1). Et pourquoi fuit-il, personne ne le poursuivant ? Parce qu'il a dans sa propre conscience un accusateur qui ne lui donne point de trêve et qu'il porte toujours avec soi. Et, comme il ne peut se fuir soi-même, il ne peut éviter ce persécuteur qui le suit partout, le frappant, le fouettant et lui faisant des plaies incurables. Mais le juste n'est pas ainsi. *Justus confidit ut leo. Finis autem præcepti est charitas in corde puro et conscientia bona* (2). Il ajoute *conscientia bona*, dit Saint Augustin, à cause de l'espérance, parce que celui qui a en soi-même le témoignage d'une mauvaise conscience désespère de parvenir à ce qu'il croit. L'espérance de chacun est dans sa propre

(1) « Le pécheur fuit sans que personne soit à sa poursuite. »

(2) « Le juste est rempli de confiance comme un lion. La fin du précepte c'est la charité dans un cœur pur et une bonne conscience. »

conscience, selon qu'on se sent rempli de l'amour de Dieu.

L'apôtre demande une conscience nette pour établir l'espérance, parce que celui-là espère qui a la conscience bonne, celui qu'une mauvaise conscience accuse perd l'espérance et n'attend plus rien que sa propre damnation.

Les pécheurs craignent tout ce qui peut les faire ressouvenir de l'autre vie. Ils craignent la retraite qui est si douce aux gens de bien. S'ils se divertissent, c'est comme des malheureux qui sont condamnés à la mort et qui tâchent d'en divertir la pensée en mangeant et buvant avec leurs amis.

Les maladies de l'âme font, à l'égard d'un chrétien, le même effet, pour les plaisirs de la vie, que les infirmités du corps. Un malade ne goûte rien ; les viandes les plus exquises sont insipides ; il trouve amers les vins les plus délicieux, tandis qu'un homme qui a de la santé mange avec le plus grand plaisir du pain sec et éteint sa soif avec délices dans de l'eau pure.

Quel malheur de ne pouvoir habiter un moment avec soi-même ? Ces gens ont la solitude en horreur. Il leur faut sans cesse de nouveaux plaisirs. Ceux qui les croient heureux pour cela sont aussi simples que ceux qui s'imaginent qu'une femme qui sent toujours l'ambre et le musc est fort saine. Ces odeurs sont souvent des remèdes contre la puanteur d'un cancer ou d'un poulmon gâté, auxquels elle est obligée de recourir, pour ne pas sentir cette corruption et pour n'en empestier pas les autres. Ainsi, ces personnes qui passent de plaisir en

plaisir : c'est pour charmer le démon qui les tourmente ; c'est tout au plus pour suspendre le sentiment de leurs maux ; ce sont des parfums pour les empêcher d'être étouffés par les puantes vapeurs qu'exhalent continuellement les ordures de leur conscience.

La conscience aux gens de bien est un ami qui rend les plaisirs plus sensibles et les biens plus doux. Surtout elle est d'un grand secours dans les adversités. C'est pour lors qu'on se dit : *Quid mihi est in cælo et a te quid volui super terram* (1)? C'est alors que Dieu même nous dit par cette voix : De quoi te mets-tu en peine? C'est moi qui t'ai porté ce coup, et tu sais bien que je ne puis te haïr. Tu as perdu ton ami, tes biens, tes enfants ; je puis te récompenser de tout cela ; je puis te tenir lieu de toutes choses. Je me ressouviens d'Elcana qui console Anne en lui disant : *Anna cur fles? Et quare non comedis? Et quamobrem affligitur cor tuum? Nunquid non ego melior tibi sum quam decem filii?* (I Reg. 1) (2).

La conscience est un juge. Les uns refusent d'obéir à ce juge, les autres corrompent ce juge, les autres le font mourir.

Comme la voix a été donnée à l'homme pour être l'interprète de ses sentiments et de ses désirs, c'est aussi par la conscience que Dieu nous apprend ce qu'il juge de chaque chose et ce qu'il attend de chacun de nous. Cette voix divine forme diverses paroles intérieures,

(1) « Qu'aimé-je dans le ciel et que désiré-je sur la terre, excepté vous? »

(2) « Anne, pourquoi pleurer? Pourquoi vous priver de nourriture? Pourquoi laisser votre cœur dans l'affliction? Est-ce que je ne vous vaudrais pas mieux que dix fils. »

pour exprimer les diverses leçons et les divers ordres qu'il plaît à Dieu *de* donner à sa créature. Elle est le lien du commerce que le Seigneur veut bien avoir avec nous et l'organe le plus ordinaire dont il se sert pour toucher nos cœurs et nous ouvrir le sien.

On ne méprise jamais impunément les paroles que Dieu nous a dites au fond de l'âme ; car, outre le tort que nous nous faisons à nous-mêmes, en rejetant les lumières et les conseils d'une sagesse si éclairée, Dieu ne manque jamais de s'en venger. Tantôt il nous poursuit en nous menaçant et en nous reprochant notre ingratitude, et quelquefois il se retire de nous et garde à notre égard un silence encore plus redoutable que ses reproches ; il en punit quelques-uns en ne cessant de les troubler par des remords amers et piquants, et quelques autres, en les laissant jouir d'un repos funeste au milieu des plus grands périls ; les uns trouvent en lui un ami irrité et furieux qui ne leur donne point de trêves, les autres, un ami froid et rebuté qui les abandonne à leur mauvaise conduite et qui ne prend plus de part à ce qui les touche.

Rien ne fait mieux voir le désir ardent que Dieu a eu de conduire les hommes à la félicité souveraine que la conscience qu'il leur a donnée pour leur servir comme de guide. Rien de si éclairé pour discerner le bien et le mal, rien de si fidèle à nous le montrer, rien de si pressant pour nous porter à embrasser l'un et fuir l'autre. Mais si elle est un effet de son amour, cette conscience, c'en est encore un de son zèle pour la justice ; car cette même conscience qui est si soigneuse

de nous détourner du mal, est encore extrêmement sévère à nous en punir. A peine avons-nous conçu la volonté d'offenser Dieu qu'elle commence à nous déchirer, pour ne nous donner plus de relâche. De là viennent ces émotions, ce tremblement, cet égarement d'esprit, ces palpitations que se sent un homme qui se prépare à faire un crime ou qui le commet.

Dès le temps qu'on fait le crime, la conscience, qui l'a d'abord déconseillé, commence à le condamner hautement, à se récrier contre la malice du scélérat et à demander justice de la violence qu'on lui fait, à s'en venger elle-même. Mais c'est bien pis, lorsque le crime est achevé; car, pour lors, le plaisir ayant cessé, la passion s'étant ralentie, l'âme demeure en proie à la douleur et aux reproches de la conscience. La passion a fait avaler le poison sans le regarder; la volupté l'a détrem pé de quelques douceurs qui l'ont déguisé à la bouche; mais, quand une fois il est dans les entrailles, il cause d'horribles tranchées. Quel supplice d'entendre cette voix intérieure qui crie, qui menace, qui prend plaisir de presser, de renouveler à chaque moment la plaie cruelle que le péché vient de faire à l'âme!

Une des plus fâcheuses plaies dont Moïse frappa l'Egypte, ce fut ce nombre de grenouilles dont il la remplit en un moment. Ces vilains animaux se glissaient partout, jusque dans le palais de Pharaon, jusque dans son lit; ils venaient salir de leur bave infecte, et ses meubles précieux, et les viandes mêmes de sa table, et ne cessaient d'interrompre son repos par leurs horribles coassements. Voilà une image de la guerre que souffre

un mauvais chrétien de ses propres crimes ; ils se présentent à lui en tout temps, en tous lieux, et toujours sous une forme hideuse ; ils n'épargnent ni les heures de ses affaires, ni celles de ses plaisirs ; ils gâtent tout, ils empoisonnent ses ragoûts les plus exquis, ils mêlent leurs cris affreux aux plus harmonieux concerts ; ils troublent le sommeil et les entretiens les plus agréables. C'est pour cela qu'Epicure, le plus voluptueux de tous les hommes, a toujours exclu le crime de sa brutale félicité, quoiqu'il l'eût toute composée de plaisirs terrestres et sensibles.

Un ancien a dit que, quand les crimes ne devraient jamais venir à la connaissance des hommes, quand les dieux mêmes lui en auraient promis l'impunité, il ne pourrait se résoudre à en commettre. Le crime est lui-même un supplice si grand, pour celui qui le commet, qu'il surpasse toutes les douleurs que le corps peut souffrir en cette vie. De là vient que les criminels ont eu quelquefois recours à la justice humaine pour se délivrer, par la mort, des reproches de leur conscience, préférant les roues et les gibets, avec toute l'ignominie qui est attachée à ces sortes de tourments, aux peines secrètes que leurs péchés leur faisaient souffrir. Il en est à peu près de ces peines que cause la conscience comme des douleurs que cause la pierre ou le mal de dents ; rien ne me fait mieux comprendre combien ces douleurs sont aigües, comme de voir des gens qui se font tailler, qui se font arracher les dents pour se soulager. Il faut que ce qu'ils souffrent soit bien cuisant, puisqu'ils veulent bien acheter la guérison par un si

cruel martyr. Mais que doit-on penser des maux qu'endure un malheureux que son propre crime persécute, puisqu'il a recours aux cachots, à une mort cruelle et honteuse pour en guérir ? Quels si grands charmes a donc le péché, qu'on veuille bien, pour un moment de plaisir, s'exposer à cette crainte mortelle, à ces reproches, à cette confusion ?

Le silence de la conscience est encore plus à craindre après qu'elle a longtemps, ou parlé, ou même crié inutilement. Il arrive quelquefois par un jugement, terrible à la vérité, mais juste néanmoins, que la conscience se tait pour toujours et nous laisse dans un mortel assoupissement, c'est-à-dire que Dieu retire ses grâces. En cet état, tout se tait ; plus d'objet qui touche le pécheur, plus de discours qui l'ébranle, plus d'accident capable de l'épouvanter. A la mort de Jésus-Christ, toute la nature parlait, toutes les plaies du Fils de Dieu ; ces voix étaient entendues du bon larron, des bourreaux, des morts, des rochers ; le seul mauvais larron, dans le silence de sa conscience, est insensible à tout ; toutes ces voix étaient muettes pour lui : ce sont des arbres maudits, comme le figuier ; le soleil, la rosée, tout lui était inutile.

C'est être comme damné que d'être tombé dans cet état, qui est, à l'égard de l'enfer, ce que le purgatoire est à l'égard du paradis. Son état ne peut pas être éternel et il n'en peut sortir que pour passer dans une éternité de peines. Ainsi, dès que la zizanie fut aperçue par le maître du champ, il la destina au feu ; elle ne fut pourtant arrachée qu'au temps de la moisson. Dieu

pourrait nous faire mourir et nous jeter en enfer après la dernière grâce méprisée ; il se contente de nous condamner, il suspend l'exécution de son arrêt, il nous laisse encore quelques années de vie, peut-être pour payer par cette récompense temporelle quelque bonne action que nous avons faite autrefois.

Saint Augustin dit que Dieu ménage à ces insensibles et à ces obstinés des occasions de chute et de scandale qui les entraînent tous les jours dans de nouveaux crimes. Je sais bien, dit ce saint, que lorsque la volonté se porte au mal, c'est parce qu'elle le veut ; mais il y a certaines causes, certaines conjonctures qui attirent la volonté et qui l'engagent à ce mal où elle se porte. Or c'est Dieu qui, par une très sage et très juste providence, dispose ces causes ; c'est Dieu qui leur fait naître ces funestes occasions. Il ne prétend pas qu'elles les portent au mal, et ainsi il ne fait rien contre sa sainteté. Mais il n'ignore pas qu'elles doivent les y porter ; il exerce sur ces obstinés une épouvantable justice. Et cela arrive souvent et à plusieurs. De deux rois, Saül abandonné ; de deux apôtres, Judas endurci ; de deux voleurs, un est insensible. Et cependant, à entendre parler cet homme qui a déjà étouffé tous les remords de sa conscience, on dirait qu'il a toutes les grâces du ciel à sa disposition. Il renvoie hardiment à la mort tout ce qu'on le sollicite de faire pour son salut. O mort, vaine et inutile ressource des réprouvés, jusqu'à quand est-ce que le pécheur te regardera comme un asile contre la colère de son Juge, toi que ce même Juge a destinée pour faire éclater sur lui la sévérité de ses jugements ? Bien davantage : la

mort même, toute affreuse, toute terrible qu'elle est, ne le touchera point du tout. En ce moment, on lui verra une assurance brutale qui fera frémir d'horreur tous ceux qui l'assisteront. Il mourra plein de connaissance, il verra, il entendra, il parlera jusqu'au dernier soupir ; et on ne lui entendra jamais prononcer une parole qui marque son repentir. Il est tout environné de religieux, de prêtres, de parents chrétiens et zélés, au milieu des sacrements et des prières de l'Eglise ; et, nonobstant tous ces secours, on le voit sans pénitence et sans sentiments ; on lui montrera le crucifix, il demandera s'il est d'argent, s'il a coûté beaucoup ; le confesseur lui parlera de l'enfer, il lui répondra par un trait de raillerie ; ses enfants le conjureront avec larmes de mettre ordre à sa conscience, et lui, pour toute réponse, leur recommandera de le venger au plus tôt d'un ennemi que la mort ne lui permet pas d'égorger de ses propres mains. Quelle mort ! Est-il bien possible qu'un chrétien puisse envisager de si près l'éternité malheureuse et en être si peu ému !

DE LA

CONFESSION

C'est un grand mépris de Dieu de savoir qu'on est dans sa disgrâce, son ennemi mortel, qu'il est pourtant disposé à nous recevoir, et *de* ne se hâter point de lui aller demander pardon, et *de* différer des mois entiers. Je n'ignore pas qu'il est aisé de tomber dans le péché, le penchant étant si grand, la passion quelquefois si ardente. Mais lorsqu'on est revenu à son sens froid, demeurer dans cet état ! Un homme blessé ne sent pas sa plaie dans la chaleur du combat ; mais que, dans la suite, il prenne plaisir à voir couler son sang, qu'il puisse s'endormir sans y avoir mis nul appareil, c'est ce qui est étonnant.

Je ne m'étonne pas tant de ceux qui craignent la confession pour ne vouloir se corriger de leurs péchés que de ceux qui l'appréhendent par la crainte de les découvrir. La preuve que c'est une tentation, c'est qu'on voit cette appréhension dans des gens qui ne sont nullement connus du confesseur et qui n'en doivent jamais

être connus. Qu'apprend ce confesseur par cette confession, si ce n'est qu'il y a une personne dans la ville qui a fait une faute. Vous ne vous faites pas plus de tort que si vous le disiez à une statue. Plus le confesseur vous connaît, plus il vous estime ; plus il y a de peine, plus il doit estimer la confiance que vous avez en lui et vous savoir gré de ce que vous l'avez choisi pour lui confier la chose du monde qu'il vous est plus important de tenir cachée. Plus le péché est grief, plus le confesseur vous connaît, plus il y a de mérite et, par conséquent, plus le confesseur doit vous estimer, s'il est raisonnable, s'il a des sentiments conformes à ceux de Dieu et des anges qui voient votre humilité avec admiration, avec joie. Quelle extravagance au confesseur, s'il vous condamnerait dans son cœur, lorsque Dieu vous absout et vous comble de ses grâces ! S'il n'est pas chrétien, s'il est fou, il aura ces sentiments ; mais s'il est raisonnable, s'il a la foi, il vous admirera, il louera Dieu, il pleurera de joie, il se confondra lui-même.

Peut-être n'avez-vous rien fait de si héroïque dans votre vie que cet aveu de votre péché ; et vous craignez que cela ne vous décrive dans l'esprit d'un homme qui a sujet de s'humilier lui-même en voyant une si grande vertu, que loue Dieu effectivement, qui admire la force de sa grâce, qui bénit son aimable Providence, qui permet des chutes dans ses élus pour leur donner occasion de s'élever à des vertus non communes, qui pleure de joie et de consolation, tandis que vous rougissez de honte ! Mais oubliez tout cela, si vous craignez Dieu. Si vous l'aimez, profitez de votre répugnance. Le Maître

des *Sentences* dit qu'on ne parlera point, au jugement, des péchés dont on aura fait pénitence. En effet, Saint Paul dit : *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur* (1).

Il est étrange que de toutes les résolutions que les hommes forment, il n'en soit aucune qu'on ne garde mieux que celle de n'offenser pas Dieu. Une marque qu'on n'a pas une véritable douleur d'avoir offensé Dieu, qu'on ne s'en repent point, c'est qu'on ne craint point ce repentir. Il n'y a rien de si cruel qu'un véritable repentir. Il n'est point d'homme si vindicatif qui ne se croie bien vengé quand il a fait repentir son ennemi de l'outrage qu'il lui a fait.

Ce repentir est quelque chose de si affligeant qu'il est insupportable. Il faut avoir de la force d'esprit pour le supporter ; il a porté des personnes à se désespérer. On supporte plus aisément toute autre chose. Voilà pourquoi il tient lieu à notre Juge des peines éternelles. Aussi on l'appelle attrition, contrition. Cela ne blesse pas seulement le cœur, cela le brise. Et cependant tous les jours, dans la vue de faire pénitence, je vois qu'on offense Dieu. — Je m'en confesserai. — Je le crois. S'il n'y avait que cela à faire, je comprends comment c'est qu'on s'exposerait volontiers à toute la confusion de la confession pour prendre un plaisir. — Mais il faut s'en repentir. — Aussi m'en repentirai-je. — Comment vous en repentirez-vous ? Comme vous avez fait

(1) « Si nous nous condamnions nous-mêmes, nous ne serions point condamnés, »

jusqu'à cette heure. Vous vous en repentirez? Cela n'est pas vrai. Si vous le croyiez bien, vous ne commettriez pas le péché. Vous vous en repentirez? C'est une raison pour ne le pas faire; et si j'avais à vous détourner de faire quelque action, je suis assuré que j'en viendrais à bout, si je pouvais vous persuader que vous vous repentirez quelque jour de l'avoir faite. Je sais bien que nous nous trompons; mais je ne sais si Dieu se laisse tromper aussi et si notre erreur vous sauvera.

Il faut le demander à Dieu, ce repentir. Faites réflexion si vous en avez ou si vous n'en avez pas. Considérez ce que vous faites. Où vas-tu, malheureux? Cœur endurci, mauvais chrétien, ingrat, insensé, que vas-tu faire? Irriter Dieu jusqu'au tribunal de sa grâce, l'insulter, te souiller de son sang au lieu de t'y purifier; faire naufrage au port? Tu n'as pas fait assez de crimes, ni reçu assez de grâces? C'est peu que d'être revenu mille fois demander la même grâce. Voilà que je m'y en vais aussi froidement que la première fois. L'enfer, le paradis, la majesté d'un Dieu, tout cela pourrait toucher un homme; mais un rocher tel que je suis, cela n'est pas encore suffisant.

Peut-on s'assurer qu'on est en grâce après une confession bien faite? On n'en doit pas douter. Il y a même des docteurs qui ont enseigné qu'on en pouvait faire un acte de foi, tout de même qu'on en fait de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'hostie que le prêtre vient de consacrer. Mais comment saura-t-on qu'on a fait une bonne confession? Si ensuite un chrétien vit loin des occasions, s'il ne retombe plus. *Nunc vere scio, quia misit Dominus Angelum suum, et eripuit me de manu*

Herodis, et de omni expectatione plebis Judæorum (1). Déjà les chaines lui étaient tombées des mains, il avait passé les deux corps-de-garde, qu'il croyait encore avoir un songe. Mais quand il eut vu la porte de fer s'ouvrir d'elle-même et qu'il était tout seul au chemin qui conduisait en Jérusalem, pour lors il n'en doute plus. *Nunc scio vere quia, etc.*

Il n'y a point de pèrle qui se répare par les larmes, que celles que nous cause le péché. Aussi n'y a-t-il que celle-là qui mérite d'être pleurée. Et cependant on pleure toutes les autres et on n'est nullement sensible à celle-ci. D'où vient que ce petit enfant qui a perdu son père ne laisse pas de rire et de jouer ? C'est qu'il ne connaît pas la perte qu'il fait ; si jamais il a de la raison, il la pleurera mille fois. Vous avez de la peine à pleurer vos péchés, un autre a de la peine à s'en consoler : D'où peut venir cela ? Faute de connaissance ? — Est-ce que je ne suis pas instruit des motifs de contrition ? — Vous les savez tous ; mais vous n'en avez pas pénétré un seul ; et ainsi c'est votre faute. Vous aimez encore le péché ; vous n'aimez point Dieu.

Plusieurs docteurs ont cru qu'un acte de contrition, fait en un moment, ne suffisait pas pour effacer le péché. Mais il est certain qu'un moment de temps ne suffit pas pour exciter la contrition dans un cœur, si ce n'est à des saints.

Si toutes les confessions étaient bonnes, il n'y n'aurait

(1) « *Je sais bien, maintenant, que Dieu a envoyé son ange et m'a arraché aux mains d'Hérode et à l'attente impatiente du peuple Juif.* »

plus de désordre. Beaucoup s'accusant d'avoir trop joué. Qui en jouera moins ? De n'avoir pas jeûné aux derniers quatre-temps : ils sont bien résolus en leur cœur d'en faire autant en carême. Êtes-vous bien résolu d'être moins âpre en gain, de vaincre cette antipathie que vous avez avec votre voisin ? Vous vous êtes vengé : tout de bon en avez-vous une fort grande douleur ? Vous seriez au désespoir, si vous ne l'aviez pas fait ; si c'était à refaire, vous le feriez. Et pour vous faire voir que ce péché vous plait, c'est que vous vous en vanterez en toute rencontre ; et si on vous donnait une pareille occasion, vous ne manqueriez point de prendre une pareille vengeance. Dans le fond, ce n'est que grimace, comme à la mort des grands : tout le monde prend le deuil et va faire les compliments de condoléance ; la plupart s'en réjouissent.

DE LA

PÉNITENCE DIFFÉRÉE

Vous différez de vous repentir, de faire pénitence. Ferez-vous mieux à l'heure de la mort que les vierges folles ? Elles demandent du secours, elles courent faire de bonnes œuvres, elles reviennent les lampes garnies, elles frappent, elles crient ; et néanmoins on ne leur ouvre point. Si je vous proposais aujourd'hui de faire une revue, de mettre ordre dès aujourd'hui à toutes choses, comme si vous deviez mourir, de faire votre testament, votre confession générale, d'examiner toutes les actions, toutes les confessions de votre vie, de voir un peu ce que vous possédez, ce que vous devez, vos détractions, vos scandales, etc., vous me diriez que ce n'est pas là une affaire d'un jour, qu'il faudra faire pour cela une retraite, régler les affaires qui vous restent en main, afin que rien ne vous trouble l'esprit ; si vous aviez la moindre fièvre, le moindre mal de tête, vous me diriez qu'il faut attendre la santé, que, dans l'état où vous êtes, vous n'êtes capable de rien. Et, à l'heure de

la mort, ce sera bien pis ; il y aura encore plus à faire, car cela augmente tous les jours.

Ce n'est plus le temps de faire pénitence à l'extrémité : c'est un temps que la justice s'est réservé pour récompenser ou pour punir. Ou Dieu se moque, ou cela est vrai. Vous vous êtes ri de ses menaces : il se rira de vos pleurs. Sa Providence doit en user de la sorte. De là vient qu'un homme de bien mourant vous fait voir comme une image du paradis ou, du moins, du purgatoire, et le méchant état de l'enfer. — Dieu n'a-t-il fait l'enfer que pour nous obliger à bien mourir ? — Il l'a fait pour nous obliger à bien vivre, pour nous retenir dans le devoir, pour prévenir les désordres que le silence et les passions causeraient dans le monde. Mais que servira cela, si je puis vivre comme s'il n'y avait point d'enfer et m'en garantir néanmoins en disant : *Peccavi*, à la mort ?

Subito morientur, et in media nocte turbabuntur populi, et pertransibunt..... Turbabuntur (1). Voilà leur pénitence. Et ce sera dans ce trouble et dans cette confusion qu'ils mourront. La bonne mort est la dernière grâce qu'on ne peut mériter, non plus que la première. Dieu imite en cela les grands peintres qui mettent toujours les premiers et les derniers traits à leurs tableaux : ils abandonnent tout ce qui est entre le dessin et le finissement à de bons peintres qui travaillent sous eux. Mais, comme ils ne manquent jamais d'en faire l'ébau-

(1) « Ils mourront subitement : au milieu de la nuit les peuples seront jetés dans la confusion et ils passeront. »

che, parce que la beauté du dessin et la proportion des parties en dépend, aussi se réservent-ils la dernière main. Nulle austérité, nulle vertu, nulle action, quelque héroïque qu'elle puisse être, ne peut imposer à Dieu une obligation de vous donner la mort dans la grâce. Mais quoi ? Cet homme qui a vécu soixante ans dans les rigueurs de la pénitence, qui tremble dans la vue de la mort, ce saint qui n'a jamais perdu son innocence, qui depuis le baptême n'a pas vécu un seul moment hors de la grâce, n'est pas assuré d'y mourir ; et ce jeune libertin, qui depuis l'âge de raison n'a peut-être jamais été sans péché mortel, croit que Dieu lui doit accorder une faveur si signalée ! Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous avez fait pour attendre, avec tant de certitude, une grâce si extraordinaire ? Vous êtes son ennemi ; vous vous êtes moqué de lui mille fois ; vous avez vécu dans un mépris extrême de ses commandements, et vous prétendez que, pour récompense, il vous fera la plus grande de toutes les grâces ! Si un Saint Paul se la promettait, il serait un téméraire : il peut l'espérer, mais il doit craindre ; et vous, libertin, impudique, vous vivez sans inquiétude, comme si Dieu vous avait révélé que vous mourrez comme un saint !

On dirait que les hommes sont les arbitres de la vie et de la grâce et qu'ils sont assurés de mourir du genre de mort qu'il leur plaira et d'avoir alors la grâce qui leur est nécessaire. Or, voyez sur quoi est fondée leur assurance. Celui qui est l'arbitre de ces deux choses est leur ennemi mortel : quelle apparence qu'il les leur accorde ? Il a même protesté qu'il les leur refusera ; et ainsi il est

infaillible qu'il ne l'accordera pas. Ils se fondent sur un Dieu qu'ils ont irrité, sur un Dieu qui s'est déclaré pour le contraire. Je ne m'étonne pas que le favori d'un prince fasse des crimes sous espérance d'impunité et qu'il se promette de son maître la grâce qui lui sera nécessaire. Mais un rebelle, un traître, un homme haï à mort ! etc.

Rien ne me persuade si fort que ceux qui diffèrent leur pénitence sont dans l'erreur que l'expérience qu'on a que les vieilles gens ne se convertissent point. Il est vrai que les grands maux se font depuis l'âge de vingt jusqu'à trente ans. Mais il faut avouer que les grandes conversions se font encore alors. On en voit peu au delà. J'appelle conversion le changement qui se fait d'une vie, ou vaine, ou sensuelle, ou libertine, en une vie humble, mortifiée, réglée.

Dans la jeunesse, les vices sont dans la bouche, dans les yeux, dans la chair qui se révolte et qu'on ne réprime pas, dans le sang qui bout. Mais aux vieillards ces mêmes vices sont dans les os : ils pèchent par le souvenir du passé, par les désirs inutiles, mais pourtant criminels du présent. La vieillesse ôte les forces nécessaires à l'esprit et au corps, elle n'agit plus que par habitude ; bien loin d'étouffer les vices et les habitudes qu'on a contractés, elle en apporte de nouveaux ; elle est chagrine, attachée à son sens, intéressée, défiante, timide. Quand on ne porterait pas dans la vieillesse les vices de la jeunesse, on serait assez empêché à combattre ceux qu'on y trouve. Il faut prévenir par les combats de la jeunesse les faiblesses du dernier âge, bien loin d'y

renvoyer à se défaire des habitudes contractées à la fleur de l'âge.

Quand on ferait dans la vieillesse ce qu'on ne fera pas, ce ne serait pas vertu ; car quelle force, quelle victoire de triompher d'un ennemi vaincu, défait, mort ; d'être abstinent, quand vous n'avez plus de goût, chaste, quand le sang est glacé dans les veines et qu'on fait horreur à tout le monde ! C'est comme si un malade dégoûté se voulait faire un mérite de son abstinence, ou un homme plein de vin et de viande, de ce qu'il ne mange plus. On se veut donner à Dieu en un âge où nous ne voudrions pas recevoir un homme à notre service et où l'on se défait souvent de ceux qui nous ont servis toute leur vie. Ces gens qui diffèrent leur pénitence à la vieillesse sont des débiteurs qui, ayant de l'argent comptant pour payer leurs dettes, le dissipent et renvoient froidement les créanciers au temps qu'ils n'auront pas de quoi s'acquitter. Y a-t-il apparence que les créanciers attendent jusqu'à ce temps-là ?

C'est une extravagance de différer la pénitence qu'il est incertain qu'on ait le loisir de faire. Ce serait inutilement que Dieu nous presserait si fort, si rien ne pressait en effet. Pourquoi nous avertit-il de veiller, s'il n'y a rien à craindre ? Il ne nous dit pas : Mettez ordre à vos comptes, mais : Rendez vos comptes. Il ne dit pas : Préparez-vous, mais : Soyez prêts. On ne peut se préparer que par une pénitence continuelle ; elle est le seul moyen de réparer le péché, elle est l'unique moyen de le réparer. Voulez-vous vous relever ? Faites pénitence. Voulez-vous ne plus tomber ? Faites pénitence : elle doit

détruire le péché commis, par la douleur et la satisfaction, en sorte qu'il n'y soit plus habituellement ; le détruire par l'éloignement des rechutes, de sorte qu'il n'y soit plus actuellement. S'il ne fallait que dire ses fautes et se confesser, l'affaire serait bientôt faite, surtout aujourd'hui qu'on ne se contente pas de les avouer, qu'on les publie, qu'on en fait gloire. Le pénitent est un homme en colère contre soi-même. Jugez par là, s'il y a beaucoup de pénitents.

La justice de Dieu est mieux satisfaite ou, pour mieux dire, on satisfait mieux la justice de Dieu par de petites peines que par de grands supplices, par une courte pénitence que par un éternel repentir, par une douleur mêlée de joie que par une douleur toute pure, telle qu'est celle de l'enfer. En voici la raison : la pénitence est volontaire et, par conséquent, l'esprit, la liberté y plie sous la justice de Dieu ; au lieu que, dans l'enfer, la volonté y sera éternellement dans la rébellion. Celle-la détruit le péché, le grand ennemi de Dieu ; il subsiste dans l'enfer ; l'autre n'apaise point sa colère ; celle-ci, la change en amour.

Le péché seul mérite nos larmes, les larmes effacent le péché et le péché adoucit les larmes. Les larmes versées sur le péché l'effacent et deviennent douces. Elles sont inutiles et amères lorsqu'on les répand sur un autre sujet. *Cinerem tanquam panem manducabam et potum meum cum fletu miscebam*. Je trouvais le même goût à la pénitence qu'aux viandes les plus savoureuses.

Nous sommes, depuis le péché, comme ces per-

sonnes qui ont le tempérament gâté et les principes altérés, qui ne vivent plus que par les soins de la médecine ; on ne saurait guérir la source du mal ; c'est beaucoup qu'on empêche les effets par des remèdes continuels et par un régime non interrompu. Mais, si on cesse un moment de leur donner ces remèdes, s'ils abandonnent les règles du médecin, ils mourront d'une mort subite, les humeurs venant à se déborder.

DE LA

FRÉQUENTE COMMUNION

Si, avant la venue du Sauveur du monde, dans ces siècles de fer et de rigueur, lorsque le Seigneur se faisait appeler le Dieu vengeur, le Dieu fort, le Dieu des armées, lorsqu'il ne parlait que par la voix du tonnerre, qu'il exigeait un culte si respectueux et qu'il punissait avec tant de sévérité les plus petites fautes qu'on faisait contre le respect; si, dis-je, en ce temps-là, on avait prévu avec un peu plus de clarté ce que nous avons vu depuis; si les Israélites avaient bien compris le sens de tant de figures, du sacrifice de Melchisédech, de la manne, du pain de Gédéon, de celui d'Élie, des pains de proposition et des autres; si on leur avait dit que ce Dieu si terrible s'abaisserait jusque sur nos autels, que son amour le porterait à se donner tout entier, à se faire notre viande, notre pain de tous les jours; qu'il descendrait entre les mains de tous les prêtres, qu'il se laisserait manier, porter, renfermer, exposer aux yeux et aux outrages,

manger enfin et renfermer dans nos estomacs autant de fois qu'il nous plairait, l'auraient-ils pu croire ?

Il est arrivé quelque chose qui leur aurait paru encore plus incroyable. Auraient-ils pu croire qu'un Dieu s'abaissant de la sorte, se donnant, se prodiguant, on dût refuser de le recevoir ? Qu'une viande si exquise ne pourrait exciter notre appétit ; qu'on en prendrait du dégoût aussi bien que pour la manne ; qu'on serait contraint de commander qu'on mangeât ce pain, et qu'on le commandât sous peine de mort ? Cependant cela est arrivé : il est des chrétiens, et en grand nombre, qui se font une peine de manger ce pain.

Ce prétendu respect que prescrivent ceux qui s'éloignent de la communion, me fait ressouvenir de la fausse modestie de Saint Pierre qui le portait à refuser que Jésus-Christ lui lavât les pieds, laquelle fut condamnée d'une manière si forte et qui l'aurait perdu sans ressource, s'il n'avait changé de sentiment : *Nisi lavero tibi pedes, non habebis partem mecum in æternum ?* A mesure qu'on s'engage dans le monde, on a plus de peine à communier. Aussi on n'a que faire de prêcher aux vicieux de s'éloigner de la communion ; ils le font assez d'eux-mêmes et on ne voit point de ces âmes corrompues et plongées dans le désordre être affamées de cette viande céleste.

Tous les Pères spirituels conviennent que la meilleure marque qu'on puisse avoir de la solidité d'une pratique de dévotion, c'est l'amendement de nos mœurs et la

(1) « Si je ne te lave pas les pieds, tu n'auras jamais de part avec moi, »

persévérance dans le bien. Vous me dites qu'il y a de l'illusion à communier si fréquemment, tous les huit jours par exemple ; qu'il serait mieux de le faire plus rarement. Mais à qui est-ce que vous prêchez cette nouvelle doctrine ? A moi qui ne me suis tiré du désordre que par cette voie, après avoir inutilement tenté toutes les autres. Tandis que je n'ai fréquenté que rarement l'eucharistie, j'ai été plongé dans de mauvaises habitudes, dans des imperfections qui me paraissaient insurmontables. J'ai déraciné ces habitudes envieillies en multipliant mes communions, et vous voulez que je croie que c'est le démon qui me porte à cette pratique ; Toutes les fois que j'ai interrompu cette coutume, je me suis senti plus faible ; j'en connais qui sont retombés le même jour dans leurs premiers dérèglements. Lorsque j'y suis revenu, j'ai senti la ferveur se rallumer dans mon cœur. Je sais, par ma propre expérience et par celle d'un million de personnes, que tous les mauvais chrétiens s'accommodant de votre conseil et sans l'attendre, s'éloignant de leur plein gré de l'usage des sacrements. Je sais que jamais chrétien fervent ne s'est relâché, qu'il n'ait commencé par quitter les sacrements, à la réserve de ceux qui, s'en approchant de mauvaise foi, par respect humain et par une espèce de nécessité, ont mieux aimé faire des sacrilèges que de quitter leurs désordres ; et vous voulez que j'é croie que je me trompe ! Lorsque je verrai qu'en communiant tous les huit jours, au lieu de me réformer, je ne laisserai pas de sentir la même faiblesse, la même pente au mal, la même indifférence pour le péché mortel, pour lors je croirai, non

pas que je dois m'en abstenir, mais y apporter de meilleures dispositions. Pour lors, je croirai, ou du moins j'aurai sujet d'appréhender que mes confessions manquent, ou de sincérité, ou de douleur, ou de résolution de m'amender. Vous êtes mauvais ? Amendez-vous au plus tôt pour communier souvent. Vous êtes imparfait ? Communiez souvent pour vous amender.

Il est arrivé, dans l'usage du Saint-Sacrement, ce qui arrive en l'amitié ; elle se conserve par la vue et par la conversation fréquente. On se passe sans peine d'une personne qu'on a quittée sans regret ; on vient jusqu'à l'oublier. L'absence guérit les plus violentes passions. Mais s'il arrive que j'abuse de la communion, que je n'en tire nul profit, que je ne m'amende point, ne dois-je pas quitter la communion ? Non, mais régler votre vie et vous défaire des vices qui vous empêchent d'en profiter. La faute ne vient pas de ce que vous communiez trop souvent, mais de ce que vous communiez mal ; et ainsi le conseil que vous devez prendre alors n'est pas de vous abstenir de la communion, mais des vices qui en empêchent le fruit.

Toute nourriture vous est inutile, parce que vous la prenez mal à propos ou qu'elle est mal assaisonnée : quel conseil prendrez-vous en cette occasion ? Ou de ne rien manger du tout, ou de régler vos repas et de faire mieux assaisonner vos viandes ? Un remède utile à tout le monde m'est inutile, faute de quelques précautions que j'ai négligées jusqu'à cette heure. Eh bien, continuez de prendre le remède, mais faites-le avec les précautions nécessaires. Voilà un homme qui mange bien

et qui prend tous les jours une nourriture excellente. Néanmoins, parce qu'il se met à table au sortir d'une étude et trop forte et trop longue; qu'il y porte toutes ses pensées et que, même en mangeant, il repasse dans son esprit avec application les choses qu'il a lues ou méditées avant le repas; qu'il n'a pas plus tôt mangé qu'il rentre dans son étude et y recommence son travail avec une contention d'esprit extraordinaire; les esprits qui doivent servir à la digestion étant rappelés ailleurs pour les fonctions intellectuelles, laissent l'estomac déstitué du secours dont il a besoin. De là vient que les viandes s'y corrompent, qu'il se remplit de mauvaises humeurs, lesquelles altèrent son tempérament et lui causent mille douleurs. Là-dessus qu'on assemble tous les médecins les plus habiles, qu'on consulte toutes les académies. Se trouvera-t-il jamais un seul homme qui ordonne à ce malade de ne prendre plus de nourriture, de s'abstenir de manger? Qu'il soit moins âpre à l'étude, diront-ils tous d'une voix; qu'il la quitte un moment avant le repas; qu'il oublie tous ses livres dans le temps qu'il mange et qu'avant que de les rouvrir, il donne le loisir à la nature de faire ses fonctions et de digérer ce qu'il a pris. Mais on lui a donné déjà cent fois ce conseil inutilement. C'est tant pis pour lui. Que ne le suit-il? Il se joue à se perdre sans ressource. Mais quand mille fois on nous consulterait là-dessus, on ne doit pas attendre d'autre réponse de nous. — Mais s'il ne mangeait pas, du moins la viande ne se corromprait-elle pas dans son estomac. — Il est vrai; mais il mourrait de faiblesse. L'étude n'empêcherait pas la digestion, mais elle épuise

serait bientôt le reste de ses forces et vous le verriez tomber dans vingt-quatre heures en une langueur mortelle. Il ne mourrait pas d'indigestion, mais de faim. On empêcherait cet amas de mauvaises humeurs qui l'accablent ; mais vous sécheriez l'humide radical qui le fait vivre. En un mot, ce serait être fou que de retrancher ce par quoi il vit, pour le délivrer de ce qui le fait malade. Il faut qu'il mange, mais il faut qu'il le fasse avec les précautions nécessaires. Revenez mille fois au médecin ; il ne vous dira jamais autre chose : Ce malade ne change point de conduite ; que voulez-vous que j'y fasse ? S'il est imprudent, s'il est indiscret, s'il est obstiné et opiniâtre, la médecine n'a point de remède contre ces maux-là. S'il a résolu de se tuer, il peut, ou manger, ou ne manger pas ; il mourra tout aussi bien d'une manière que de l'autre, et encore plus tôt en ne mangeant rien. Voilà une parabole : appliquez-là à ceux qui reviennent toujours à leurs premières imperfections, qui ne viennent pas à la sainte table avec la dévotion qu'il faut. Il n'est rien de si juste, ni qui se rapporte plus exactement (à notre sujet).

Un homme qui communie à Pâques étant actuellement en péché mortel et dans une mauvaise habitude, il pèche sans doute. — Mais il y a un commandement de l'Eglise qui l'oblige à communier. Mais il y en a un de Dieu qui lui défend de communier en mauvais état. — Mais s'il ne communie pas pèche-t-il ? — Il pèche sans doute et très grièvement. — Mais il ferait un sacrilège, s'il le faisait. — Il ne pécherait pas, s'il s'abstenait de la communion crainte de faire un

sacrilège; mais il ne s'en abstient que pour n'être pas obligé de renoncer à sa mauvaise habitude, ce qui est un motif diabolique. S'il ne craint que le sacrilège, que ne l'évite-t-il en sortant de son péché? Dieu vous défend de communier en péché mortel, en quelque temps que ce soit; mais l'Église vous ordonne de quitter votre péché à Pâques pour pouvoir communier, et cela sous peine d'un nouveau péché mortel. Pour éclaircir ce point et vous le faire comprendre, voilà deux chrétiens dont l'un est dans une habitude d'adultère ou de blasphème, et l'autre est en état de grâce. Le premier ne veut pas communier, parce qu'il veut continuer ses adultères et ses blasphèmes; l'autre ne veut pas non plus communier par négligence, par paresse, par une certaine lâcheté qui le rend tout engourdi et comme stupide, parce qu'il veut déjeuner avant que de sortir du logis. Qui des deux pèche plus grièvement en ne communiant pas le jour de Pâques? Peut-on douter que ce ne soit le premier et que le péché qu'il commet ne surpasse en malice celui de l'autre, autant que l'adultère et le blasphème surpassent une légère intempérance de bouche? Tous deux pèchent mortellement en désobéissant à l'Église. Mais je dis que la désobéissance du blasphémateur est sans comparaison plus criminelle, tout de même qu'un gentilhomme qui refuserait d'aller à l'armée pour avoir l'occasion de corrompre l'épouse de son souverain, se rendrait plus coupable que celui qui refuserait de prendre les armes pour faire bonne chère avec ses amis. Il y a double péché dans le blasphémateur: le premier de désobéissance à l'Église, le second d'attache au blas-

phème et à l'impudicité, mais attache formelle et si forte que, quoiqu'il connaisse l'obligation qu'il a d'en sortir, que l'Église le sollicite, l'avertisse, le presse, le menace de l'excommunier, s'il ne s'acquitte de son devoir, il aime mieux lui désobéir, le scandaliser, s'exposer à être retranché du nombre de ses enfants, se priver du bonheur de recevoir son Dieu dans sa poitrine et de participer aux trésors infinis dont il le comblerait en cette visite, que de quitter ses dérèglements, que de devenir ami de Dieu.

Ce reproche est encore plus fort contre moi que contre vous, puisque je ne reçois pas seulement souvent, mais tous les jours, ce corps adorable de mon Sauveur. Quoi ! un prêtre qui fait descendre tous les jours Jésus-Christ sur nos autels, qui le touche, qui le distribue au peuple, qui communie lui-même tous les jours, un héritier du sacerdoce de Jésus-Christ, le médiateur établi entre le ciel et la terre, après dix, vingt, trente ans de sacerdoce, après huit ou dix mille communions, tenir encore au monde par quelque lien, être encore moins pur que les anges, n'être pas plus embrasé que les séraphins, n'être pas encore sanctifié et même déifié ! Un prêtre qui se nourrit tous les jours du pain des anges, qui trempe tous les jours sa langue dans le sang de Jésus-Christ, se servir de cette même langue pour la détraction et pour la cajolerie, la faire servir d'instrument à la colère et à la vengeance, nourrir dans son cœur des passions de haine, d'orgueil, d'avarice, avoir des attachements criminels, être homme, être quelquefois pire que les bêtes, être un démon visible et incarné ! O Dieu ! O ange ! O

puissance ! O caractère ! O l'opprobre, ô la honte de
l'Église ! O le scandale du christianisme !

DE LA MESSE

Le prêtre n'est que le ministre de l'Église, c'est-à-dire de tous ceux qui sont présents à la messe : la victime qu'il immole ne lui appartient qu'en tant qu'il est partie de l'Église. C'est à l'Église que Jésus-Christ l'a laissée ; c'est l'Église qui l'offre et, par conséquent, tous ceux qui entendent la messe. Voilà pourquoi entendre la messe et faire profession du christianisme, c'est tout un ; comme c'était sacrifier aux idoles, c'était être idolâtre de profession que de se trouver dans le temple des faux dieux à l'heure du sacrifice. Mais si un chrétien, à cette même heure, y fût entré, tandis que de pauvres aveugles se prosternaient le visage contre terre dans un silence prodigieux, et qu'il y fût allé faire ce que nous voyons faire si souvent dans nos églises, causer, rire, s'entretenir debout ou assis, cette action aurait passé pour une profanation manifeste et pour un mépris tout visible de leurs fausses divinités.

Dieu est plus honoré par une seule messe, qu'il ne le saurait être par toutes les autres actions, et des anges,

et des hommes, quelque ferventes et quelque héroïques qu'elles puissent être. Mais, qui va à la messe à dessein de rendre à Dieu un honneur si extraordinaire ? Qui pense avec plaisir à la gloire qu'il reçoit de ce sacrifice ? Qui se réjouit d'avoir en main de quoi l'honorer selon ses mérites et sa grandeur ? Qui rend grâces à Jésus-Christ de ce qu'en abolissant tous les autres sacrifices il nous a laissé une hostie que Dieu ne peut pas ne point agréer, une hostie proportionnée aux bienfaits que nous avons reçus de lui et à ceux que nous pouvons lui demander, une hostie capable d'effacer tous les péchés des hommes ? Oui, mon Dieu, quand je prie, que je jeûne, que je fais l'aumône, je le fais avec défiance. Peut-être, dis-je en moi-même, que je déshonore Dieu davantage par mes mauvaises intentions, par les circonstances de mon action, que je ne l'honore par mon action. Cette pénitence, bien loin d'effacer ces crimes, a peut-être besoin elle-même de pénitence. Cette aumône que je fais pour témoigner ma gratitude, c'est peut-être une offense que je rends pour mille bienfaits. Mais quand je dis la messe ou que je l'entends, quand j'offre le sacrifice adorable en qualité de ministre ou de membre de l'Église, c'est alors, mon Dieu, que plein de confiance et de courage j'ose défier tout le ciel de faire quelque chose qui vous plaise davantage. C'est alors que, sans être effrayé par le nombre ni par l'énormité de mes crimes, j'ose vous en demander le pardon, ne doutant même pas que vous ne deviez me l'accorder de la manière la plus parfaite que je saurais la souhaiter. Quelque vastes que soient mes désirs, quelque étendues

que soient mes espérances, je ne fais point difficulté de vous demander tout ce qui est capable de les remplir. Je vous demande des grâces, et de grandes grâces, et toutes sortes de grâces pour moi, pour mes bienfaiteurs, pour tous mes amis, pour mes plus mortels ennemis ; et, bien loin de rougir de ma demande, bien loin de me défier d'obtenir tant de choses en même temps, je trouve que je demande peu, en comparaison de ce que j'offre. Je crois faire tort à cette Hostie vivante en demandant infiniment moins qu'elle ne vaut. Je ne crains rien tant que de ne pas attendre avec une assurance ferme et constante, et tout ce que j'ai demandé, et quelque chose encore de plus grand, s'il est possible, que tout ce que je puis demander. Ah ! plutôt à Dieu que nous connussions bien la valeur du trésor que nous avons entre les mains ! Heureuse, et mille fois heureuse la nation des chrétiens, s'ils savaient profiter de leurs avantages ! Quelle source de toutes sortes de biens ne trouveriez-vous point dans cet adorable sacrifice ! Que de grâces, que de faveurs, que de richesses temporelles et spirituelles pour le corps, pour l'esprit, pour la vie, pour l'éternité ! Mais il faut avouer la vérité : nous ne pensons pas même à nous servir de nos biens, nous ne daignons pas même mettre la main dans le trésor que Jésus-Christ nous a abandonné.

En effet, quelle estime faisons-nous de la messe ? Avec quelles intentions y venons-nous ? Qu'y faisons-nous quand nous y sommes ? Vous y venez par coutume, par respect humain. Dieu veuille que ce ne soit pas par des motifs encore plus criminels. Vous vous y

entretenez de mille vaines pensées. Vous vous amusez à considérer les ornements de l'église ou les personnes qui y assistent avec vous. Vous y causez, lorsqu'on vous en sollicite. Sinon, on y baille, on s'y ennuie, on ne sait à quoi s'occuper. Quoi donc ! N'avez-vous jamais reçu nulle faveur du bon Dieu ? L'en avez-vous remercié comme il faut, avec sentiment, avec tendresse ? Prenez garde que, faute de reconnaissance, vous ne tarisiez les bienfaits de Dieu à votre égard et que vous ne les détourniez de dessus vous. Il est étrange que nous soyons environnés, chargés, accablés des faveurs du bon Dieu, que depuis le premier moment de notre vie jusqu'aujourd'hui il nous ait aimé, il nous ait conservé, il nous ait porté entre ses bras, et que nous ne l'en ayons jamais remercié comme il faut.

Pour vous occuper pendant la messe, parcourez ces bienfaits : tant de périls détournés, tant de crimes dissimulés, une providence si aimable et si constante exercée sur vous pour vous procurer le baptême, une éducation chrétienne, un établissement sûr, honnête, commode, avantageux ; pour éloigner les objets, les occasions, les dangers où vous auriez perdu la grâce, l'innocence, la vie, les biens, l'honneur ; un si doux et si continuél empressement pour vous attirer à lui, pour gagner votre cœur, pour vous faire un saint, et cent autres choses que je ne saurais dire. Le détail des grâces que vous recevez en un seul jour pourrait suffire pour vous occuper durant toute la messe. Tout cela ne mérite-t-il pas bien qu'on s'en ressouvienne ? Après avoir repassé par votre esprit tous ces bienfaits, dites hardiment au

Père éternel : Seigneur, voilà ce que j'ai reçu de vous. Mais voyez cette hostie, ce corps divin, ce précieux sang, ce sacrifice adorable : voilà ce que je vous rends pour tant de bienfaits. Je ne puis douter qu'ils ne soient très bien payés par un présent aussi magnifique. Mais que puis-je vous rendre, mon adorable Maître, vous qui m'avez donné de quoi reconnaître si libéralement les bienfaits de votre Père, de quoi expier tous mes péchés ?

Vous ne savez que faire à la messe ? Navez-vous jamais offensé Dieu ? Ne l'offensez-vous point tous les jours et à toutes les heures du jour ? Parcourez, durant la messe toutes les fautes que vous avez faites depuis la messe du jour précédent. Demandez-lui-en pardon. Mais n'avez-vous besoin de rien ? Vous vous plaignez tous les jours de vos parents, de vos amis, de vos enfants, de vos femmes. Demandez à Dieu qu'il rende cet ennemi plus raisonnable, cette fille plus modeste, ce mari moins bourru, cette femme moins chagrine ; et, pour obtenir toutes ces grâces, offrez-lui Jésus-Christ en sacrifice. Vous avez des enfants indociles, libertins, débauchés ; ils vous font sécher de douleur ; ils n'ont ni piété envers Dieu, ni respect pour leur mère, ni obéissance pour vous ; ils vous donnent tous les jours mille déplaisirs ; ils vous font passer la vie en larmes et en douleur. Peut-être bien que c'est votre faute : vous avez eu trop de complaisance pour eux ; vous n'avez pas veillé dès le commencement sur leur conduite ; vous avez entièrement négligé leur éducation ; vous les avez demandés à Dieu avec trop d'empressement ; mais passe : le mal est fait, il faut y apporter le remède. Demandez à Dieu qu'il

réforme votre ouvrage, qu'il répare ce que vous avez gâté, qu'il change le cœur de ce fils; et, afin qu'il ne puisse vous refuser cette grâce, offrez-lui la Victime non sanglante qui est immolée sur l'autel. Il ne se peut faire qu'il vous refuse. Vous êtes colère, impatient, emporté; vous ne pouvez vous défaire de mille méchantes habitudes qui vous tyrannisent; vous voyez bien que si vous y mourez, vous êtes damné : demandez à Dieu qu'il vous en délivre.

Vos péchés, vos rechutes, vos faiblesses vous font de la peine : vous désireriez bien de vous corriger, de surmonter cette répugnance, cette tiédeur, de rompre cette petite attache qui est l'unique chose qui vous retient à la terre; il y a un an, il y en a dix que vous combattez contre une imagination, contre un abîme, contre je ne sais quoi qui vous empêche d'être tout à Dieu et de jouir de cette paix qui accompagne un cœur tout à fait libre, tout à fait pur.

Eh ! mon Dieu, sont-ce des hérétiques ou des barbares qui me tiennent ces discours ? Quoi donc, un chrétien peut-il désirer quelque chose en vain ? Avez-vous demandé ces choses à Dieu ? Combien avez-vous offert de messes à Dieu pour l'obtenir ? Me feriez-vous accroire qu'un Dieu présenté pour prix de ces grâces, n'est pas capable de les obtenir ? Dieu vous les a refusées, à vous, cela peut être. Mais les avez-vous demandées par Jésus-Christ ? Lui avez-vous offert pour prix de ces grâces le sang d'un Dieu, la vie d'un Dieu, la Victime que vous avez entre les mains ? Entendez-vous tous les jours la messe pour l'obtenir ?

Sans le sacrifice de la messe, dit un docteur, le monde aurait déjà été abîmé mille fois ; c'est lui qui arrête le bras de Dieu irrité par tant de crimes. Voilà pourquoi le démon tâche de nous l'ôter par le moyen des hérétiques, parce qu'il voit bien que nous péririons tous sans cette digue qui s'oppose à la vengeance de Dieu. Aussi le prophète Daniel a-t-il prédit que l'Antechrist l'abolira à la fin des temps : *Et robur datum est contra juge sacrificium propter peccata*. (1) Saint Hippolyte, martyr, rapporté par Saint Jérôme, décrivant ce qui arrivera en ces derniers temps, dit que les églises seront dans un deuil extrême, parce qu'il ne s'y fera point de sacrifice. On n'aura nulle part, ni le corps, ni le sang de Jésus-Christ ; la messe sera abolie, et ce sera pour lors que le monde finira et qu'il sera jugé. Mais, tandis que cet Agneau innocent sera immolé sur nos autels, cela ne saurait arriver.

Il est étrange que le Seigneur ne puisse remplir sa maison qu'en usant de violence et nous forçant en quelque sorte d'y entrer. Car, en effet, il a fallu des commandements exprès pour obliger les fidèles de venir dans les églises pour y entendre la messe, comme si les fruits que nous retirons de ce divin sacrifice ne suffisaient pas pour nous y attirer. — Mais on ne les connaît pas ces fruits ineffables. — Cette ignorance est une des choses que nous avons plus de sujet de déplorer dans le christianisme. Quel malheur que nous ayons au milieu de

(1) « Force lui fut donnée contre le sacrifice perpétuel, à cause des péchés ». (Dan.).

nous un trésor immense et inépuisable, et que, faute de le connaître, nous vivions dans l'indigence; que nous ayons en notre pouvoir un remède à toutes sortes de maux, un arbre de vie qui peut nous communiquer non seulement la santé, mais l'immortalité même, et que cependant nous soyons accablés d'infirmités, que nous vivions d'une vie languissante, que nous mourrions tous les jours de la plus funeste de toutes les morts! La messe est ce remède universel, cet arbre de vie, ce riche trésor; il appartient à chacun de nous; il ne tient qu'à nous d'y mettre la main et de nous enrichir de la manière du monde la plus aisée; et cependant je m'aperçois, et je m'en aperçois avec un regret extrême, qu'on méprise ce trésor, qu'on ne daigne pas en profiter. Il y a apparence que le grand nombre de messes qu'on célèbre, tous les jours et en tous lieux dans l'Église, est la cause du peu de cas que quelques-uns font de ce mystère, et qu'ainsi il arrive que la libéralité de notre Dieu, qui devrait augmenter notre reconnaissance, fait un effet tout contraire et nous porte à l'ingratitude.

Il n'est rien de si pauvre que l'homme. Il n'a rien qui soit à lui et, bien loin de pouvoir s'acquitter de ce qu'il doit, il manque de toutes les choses nécessaires et est contraint de contracter tous les jours de nouvelles dettes pour subsister. Nous devons beaucoup et nous n'avons rien. Nous devons à la grandeur de Dieu un hommage et un honneur en quelque sorte qui réponde à cette grandeur infinie. Nous devons à sa bonté tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, et à sa justice, la satisfaction de nos crimes qui sont presque infinis en

nombre et qui sont absolument infinis en leur malice. Outre cela, nous sommes dans une indigence extrême de toutes sortes de biens, nous avons besoin de secours extraordinaires pour vivre commodément, pour vivre tranquillement, pour vivre chrétiennement, enfin, pour mourir saintement et pour passer de cette vie à une meilleure. Où prendre de quoi acquitter tant de dettes, de quoi fournir à tant de besoins? La messe nous fournit abondamment de quoi acquitter toutes ces dettes, de quoi satisfaire à tous ces besoins.

Lorsque Jésus-Christ mourut, il satisfit pour nos péchés. Mais cette satisfaction n'eut pas son effet pour lors, puisque nous n'étions pas encore au monde. Elle nous est appliquée tous les jours par le renouvellement qui se fait de sa mort à l'autel. Quand vous êtes à la messe, il se fait pour vous ce qui se fit sur le Calvaire pour ceux qui étaient présents, si vous voulez en profiter.

Au Calvaire, si vous y aviez été, le pardon vous aurait-il pu être refusé? C'est ici la même chose, quant à l'effet. Mais y va-t-on à cette intention? Y va-t-on comme un criminel, comme un malade, en état de pénitence, comme Jésus-Christ s'y trouve? Il n'y a souvent que lui. A la croix il n'y eut que peu de gens qui en profitèrent; de même ici. Si nous y allions dans cet esprit, cela nous vaudrait plus que toutes les pénitences; nous expierions tous nos péchés; je ne puis croire qu'il pût y avoir de purgatoire pour nous. Mais, hélas! que je crains au contraire qu'elle ne nous soit l'occasion d'un long et rigoureux purgatoire, à cause

de notre tiédeur, de la manière que nous nous y comportons ! Quel malheur de ne nous contenter pas de perdre nos biens, mais de nous tourner encore en poison les remèdes les plus salutaires !

Nous devons rendre grâces à Dieu de tous les biens que nous avons reçus. Ces biens sont infinis. Si nous avons un peu de cœur, un peu d'humanité, l'ingratitude nous doit être fort odieuse. Mais, outre l'infamie attachée à ce vice, elle nous est infiniment pernicieuse à l'égard de Dieu ; elle tarit toutes les sources des grâces. C'est pour cela que Jésus-Christ, voyant que nous n'avions rien par quoi nous puissions témoigner à Dieu notre gratitude, s'est donné lui-même à nous et se donne à nous tous les jours, afin que, recevant tous les jours de nouveaux bienfaits, nous puissions tous les jours en remercier Dieu dignement. Et cette action de grâces n'est pas un vain compliment ; c'est une reconnaissance effective, plus grande que si vous lui donniez tous les empires du monde. Mais qui pense à cela ?

Jésus-Christ, à la messe, se met entre nos mains, comme une monnaie d'un prix infini, pour acheter de Dieu tout ce que nous pouvons désirer de lui, quelque précieux que puisse être le bien que nous demandons. Jésus-Christ se fait dans le sacrifice de la messe, non seulement notre intercesseur auprès de son Père, pour lui demander par ses mérites tout ce qui nous est nécessaire, tout ce que nous souhaitons, mais il offre son sang et sa vie, comme en paiement de ce que nous demandons. Que pouvez-vous désirer de si grand, qui

ne soit au-dessous de ce que vous présentez pour le recevoir? D'où vient donc que tout le monde se plaint, qui de ses misères temporelles, qui de ses défauts d'esprit? D'où vient que les passions nous tyrannisent, que les mauvaises habitudes nous tiennent comme enchaînés, que l'un est importuné par des pensées impures, l'autre par des tentations contre la foi; que la colère et l'impatience en replongent tous les jours quelques-uns dans des emportements fâcheux dont ils se repentent un moment après; que la douleur en accable d'autres et les porte jusqu'au désespoir? D'où vient que cette femme ne peut adoucir son mari, ni le retirer de la débauche; qu'elle ne peut avoir la paix, quoiqu'elle la désire; que ce père voit avec regret ses enfants prendre une mauvaise route? On voudrait amender, corriger et réformer les autres, et pourtant il ne se fait rien de tout cela. Il me semble que je vois un avare qui manque de tout, quoique l'or et l'argent ne lui manquent pas. Avez-vous demandé cela à la messe? Combien de fois l'avez-vous entendue à cette intention? Me persuaderez-vous que Dieu, pour un si grand prix, vous ait refusé si peu de chose? Qu'il ait fait si peu de cas du sang, de la vie de son Fils? Qu'il n'ait pas cru qu'elle valait bien cette grâce, cette vertu, ce bien temporel ou spirituel que vous souhaitiez, ou pour vous, ou pour quelque autre? Non, je ne le croirai jamais, et je suis sûr que vous-même vous ne le croyez pas. Qu'est-ce donc? C'est que vous négligez d'assister à la messe et de représenter à Dieu, pendant ce précieux temps de salut et d'acceptation, vous manquez, dis-je,

de représenter pour lors vos misères à Dieu et de lui
demander les grâces que vous souhaitez.

DE

L'IRRÉVÉRENCE

DANS

LES ÉGLISES

Pour rendre saint quelque lieu que ce puisse être, il suffit qu'il soit destiné à honorer Dieu : du moment qu'il a été solennellement consacré à cet usage, il devient vénérable aux anges, terrible aux démons ; et il serait bien juste que la Majesté de Dieu dont il est rempli dès lors d'une manière spéciale, le rendit encore formidable à tous les hommes.

Tout ce que la naissance du Fils de Dieu communiqua de sainteté à l'étable de Béthléem, tout ce que son sang en communiqua au Calvaire et son corps mort, au sépulcre, tout cela se trouve *dans les* (1) églises des chrétiens. Et, si, lorsque j'y entre, lorsque j'approche des

(1) Texte original : *Aux...*

autels, je ne me sens pas pénétré de cette sainte frayeur dont on est saisi aux approches des plus saints lieux ; si je ne suis pas touché de ces mêmes sentiments, qui font couler de si douces larmes des yeux de ceux qui ont le bonheur de voir la crèche où Jésus naquit ; si je ne sens pas ces transports d'amour et de joie qui en ont fait expirer quelques-uns, en adorant la montagne où le même Dieu fut crucifié, ou en baisant les vestiges qu'il laissa imprimés en montant au ciel, ce n'est que faute de foi ou faute d'attention.

C'est dans nos églises, dans ce tabernacle que repose le corps du Sauveur. Il ne fut que neuf mois au sein de Marie, que quarante jours dans l'étable, que trois heures sur la croix, que trois jours dans le sépulcre ; et il est toujours dans nos églises. C'est pour cela qu'elles ne désemplissent point d'anges, d'archanges, de séraphins qui ne cessent de l'adorer. Ils l'adorent avec des respects et des humiliations qui nous confondraient étrangement, si nous pouvions les apercevoir.

Nos églises, si on peut parler de la sorte, sont comme une annexe du paradis ; le Créateur y est adoré, le Sauveur ressuscité y trouve un corps et une âme, les esprits célestes y font leur séjour et y jouissent du même bonheur qu'on goûte au-dessus du firmament. C'est ce lieu adorable que nos libertins choisissent pour exercer la coquetterie, pour produire leur orgueil, pour étaler leur vanité, leur insolence. Si nous avons un peu de foi, remarque Saint Chrysostôme, oserions-nous y paraître après avoir commis en secret les crimes que nous y venons commettre à la face du ciel et de la terre.

On serait étrangement choqué, si l'on voyait un chrétien, sur le Calvaire, rire et cajoler au même endroit où le Sauveur fut crucifié. Mais combien cela aurait-il été plus horrible, s'il se fût fait, lorsqu'il y mourait actuellement.

Que venez-vous faire à l'église, mauvais Catholique ? Venez-vous pour rendre vos respects à Dieu et pour confesser humblement que vous n'êtes qu'un vil esclave, qu'un peu de poussière, que vous n'êtes rien en sa présence ? On dirait, au contraire, à voir le soin que vous avez pris de vous parer, on dirait, à voir l'air dont vous entrez en ce lieu, que vous êtes la divinité du temple, que vous prétendez débaucher à Dieu ses adorateurs et vous attirer leur culte aussi bien que leurs regards. Est-ce pour reconnaître votre indigence, pour lui demander quelques grâces que vous y venez ? Si vous aviez une dette à exiger d'un fermier, le feriez-vous avec plus de faste ? Ne le feriez-vous pas avec plus d'application d'esprit ? Si c'est pour obtenir le pardon de vos péchés, où est cette posture humble et respectueuse, où sont ces habits lugubres et déchirés, où sont ces sanglots, ces larmes, ces prières, avec lesquelles un criminel a coutume de paraître devant son juge ? Peut-être que vous vous présentez ici à dessein de lui témoigner quelque gratitude pour tant de faveurs que vous en avez reçues. Perfide ! Eh ! de quelle manière vous comporteriez-vous, si vous aviez dessein de vous venger d'un outrage et d'insulter votre Maître ? Mon Dieu, que vous êtes bon et que votre patience est admirable !

Saint Justin, martyr, dit que les païens de son temps

gardaient un silence opiniâtre, ce sont ses termes, dans leurs temples, qu'ils mettaient un voile sur le visage pour s'empêcher d'être divertis par aucun objet de l'attention qu'ils apportaient à leurs prières. Ces infidèles nous feront quelque jour notre procès; ils s'élèveront contre nous, au jugement, pour demander justice de notre peu de religion. Quoi, Seigneur, diront-ils, vous nous damnez pour avoir eu le malheur de ne vous connaître pas; et il y aura quelque miséricorde pour ces impies qui vous ont déshonoré après vous avoir connu ! Il est vrai qu'ils ont foulé aux pieds des idoles ; mais vous ont-ils porté plus de respect à vous-même ? Si l'on nous fait un si grand crime d'avoir rendu quelque honneur aux faux Dieux, est-ce un crime moins énorme d'avoir méprisé le véritable Dieu ? Nous avons rendu à des créatures un culte qui ne leur était pas dû ; mais combien vos chrétiens sont-ils plus coupables de vous avoir refusé des respects qui vous étaient dûs par tant de titres ! Si nous n'avons adoré que des fantômes de divinité, du moins avons-nous été de véritables adorateurs ; et l'on ne peut nier que nous n'ayons traité saintement nos profanes cérémonies. Ceux-ci avaient de plus saints mystères, et ils les ont profanés. Qui mérite un jugement plus sévère, ou nous qui avons redouté des dieux impuissants, ou ceux qui se sont moqués de votre toute-puissance ; ou nous qui avons révérendé la présence de maîtres aveugles, ou ceux qui ont osé pécher à vos yeux ; ou nous enfin, qui avons été religieux jusqu'à la superstition, ou ceux qui ont été impies jusqu'au sacrilège ? Y aura-t-il rien de plus juste que ces reproches ?

Qu'aurons-nous à répondre à cette comparaison ? Que pourra répondre Jésus-Christ ? Rien du tout, si ce n'est qu'il les satisfera en vous punissant.

Par nos immodesties nous donnons sujet de penser que nous ne croyons pas : c'est un témoignage que nous rendons contre la vérité de notre foi. Il ne tient pas à nous qu'on ne croie que toute notre créance n'est qu'une fable. Selon la pensée de Saint Cyprien : *Blasphemiam ingerit religioni quam colit, qui quod profitetur non ante omnes impleverit, ne christianitas videatur fallacia* (1).

Vous allez à l'église et vous croyez que cela suffit pour paraître catholique ! Les premiers chrétiens entraient quelquefois dans les temples des faux dieux pour se moquer de leurs mystères impies, pour briser et renverser leurs statues : s'est-on jamais avisé pour cela de dire qu'ils avaient été idolâtres ? Vous allez à l'église, il est vrai ; mais si vous alliez dans les mosquées des Turcs et que vous y commissiez les mêmes irrévérences, vous vous exposeriez à être lapidé par ces infidèles. Les huguenots y sont allés, au siècle passé, dans les églises, mais pour les piller, pour les profaner, pour en fermer l'entrée aux catholiques. Voilà à peu près ce qu'y font les catholiques immodestes ; ils y vont pour décrier les plus saintes cérémonies, pour autoriser par leurs actions tout ce que Calvin a enseigné à ses sectateurs ; en un mot, il y vont pour les dérober avec d'autant plus de

(1) « Il blasphème la religion qu'il suit, celui qui ne pratique pas ouvertement ce qu'il professe, afin que le christianisme n'ait pas l'apparence d'une tromperie. »

malice qu'on a moins de sujet d'attendre un pareil outrage de la part d'un catholique. Les sacrilèges des hérétiques ne pouvaient tout au plus qu'empêcher l'exercice de notre religion, au lieu que les autres travaillent à l'éteindre dans l'esprit.

Quel malheur, aimable Jésus, si, lorsque les chrétiens vont dans vos églises pour se nourrir de cette chair qui inspire la pureté et la modestie, pour s'abreuver de ce vin qui engendre les vierges, ils y trouvent des objets qui réveillent les passions, qui allument dans leurs cœurs des feux impudiques ! Où faudra-t-il donc que vos élus se retirent désormais ? Quoi ! trouveront-ils partout ce monde qu'ils fuient ? Seront-ils contraints, pour l'éviter, de s'interdire nos églises, comme ils ont été obligés de renoncer au théâtre et de se bannir des assemblées ? Les églises, dit Saint Jean de Damas, sont comme des ports que Dieu a établis dans les villes : *Tanquam portus in mari, sic ecclesias in urbibus fixit Deus*. Aujourd'hui il n'y a plus de sûreté même dans ces ports, et c'est en vain qu'on y vient chercher le calme après les agitations que causent les soucis et les affaires du monde. Que sert-il que l'entrée de nos églises soit fermée au démon, selon Saint Cyprien, s'il nous y envoie des tentateurs plus dangereux qu'il ne le serait lui-même.

Nos immodesties dans les églises nous exposent aux reproches que Tertullien faisait aux païens : « Vous nous punissez d'un crime dont vous êtes coupables. Nous méprisons vos dieux ; et ne les méprisez-vous pas vous-mêmes ? Ne faites-vous pas plus d'honneur aux

statues des empereurs qu'à celles de Jupiter ? Si vos dieux voient les crimes qui se commettent dans vos temples, s'ils voient qu'on s'y donne des assignations, que c'est là qu'on prend des mesures pour accomplir les adultères qu'on a projetés, de qui pensez-vous qu'ils aient moins de sujet d'être choqués, ou de vous, ou de nous (1) ? » C'est ainsi que les religionnaires pourraient nous reprocher que nous avons tort de les accuser d'irréligion. Ils pourraient vous dire que le christianisme n'est que fourberie. En effet, disent-ils, vous croyez que Jésus-Christ est dieu et homme tout ensemble, qu'il est le Roi de la gloire, qu'il est votre Maître et votre Juge ; et vous le traitez si indignement ! Si vous croyiez en effet qu'il fût dans vos tabernacles, vous qui entendez si bien les règles du devoir et de l'honnêteté civile, vous qui êtes si réservé, je ne dis pas dans le palais et la chambre des grands, mais dans la maison même de vos amis ; si vous croyiez, dis-je, ce que vous nous dites, oseriez-vous perdre ainsi tout respect à votre Dieu ? Nous n'avons que du mépris pour vos sacrements. Ne nous apprenez-vous pas vous-mêmes à les mépriser ? N'êtes-vous pas bien injustes de nous traiter d'hérétiques, si nous n'avons point de foi pour la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, qui est presque le seul point qui nous divise ? Mais n'êtes-vous pas bien impies, si vous en êtes persuadés ; et ne devez-vous pas nous avouer franchement que cette présence réelle est une rêverie tout à fait extravagante ? Et, quand vous

(1) Texte original : *Nous autres...*

l'avouerez, vous ne direz rien que votre conduite ne nous ait déjà appris. Que diriez-vous, petit Impie, vous qui faites gloire de tous ces désordres ? Si un huguenot vous faisait ces reproches et vous prouvait par là qu'il est plus orthodoxe que vous ne l'êtes, que lui diriez-vous ?

Les hérétiques sont semblables aux Juifs qui ne voulaient pas reconnaître Jésus-Christ. Les chrétiens irréligieux sont comme les soldats qui le reconnaissaient en le soufflettant et lui crachant au visage. Il y en a qui ne vont à l'église que pour être vus ; témoins, ces soins de s'habiller. Se parer pour aller à l'église, c'est comme si Sainte Madeleine eût repris ses bijoux pour aller assister au crucifiement. Et comment osez-vous paraître en vos plus brillants habits dans nos églises où vous avez reçu le baptême, où vous vous êtes revêtu de Jésus-Christ, où vous avez fait vœu d'avoir en horreur toutes les vanités du monde ! Mais bien loin d'avoir honte d'y paraître en cet état, la plupart des chrétiennes auraient honte d'y paraître dans un autre état ; elles n'iraient point à nos églises, si elles n'étaient parées ; elles ne se parent que pour cela ; de sorte qu'elles n'y vont point, lorsqu'elles n'ont pas eu le loisir de s'ajuster : *An saltatura ad Ecclesiam pergis ? An in Ecclesia lasciviæ oblectamenta quæris ?* (1). Que prétendez-vous, Libertine, avec ces ajustements et ces nudités ? N'est-ce pas assez qu'on vous souffre au bal et à la comédie ? Quoi ! l'autel

(1) « Allez-vous à l'église pour y danser ? Sont-ce les charmes du plaisir que vous cherchez dans l'église ? »

même ne pourra pas être un asile contre les meurtres que vous commettez par vos regards et par vos scandaleuses vanités ! Quel malheur, mon divin Maître, si, après nous être défendus des pièges du démon, nos frères chrétiens nous en tendent de plus dangereux par leur luxe et leur peu de modestie, si nous recevons le poison par les yeux, au lieu même où nous venons chercher l'antidote ! Saint Paul défend, dans cette vue, aux femmes de se montrer dévoilées dans les églises, à cause des anges, c'est-à-dire des âmes chastes et pures qui y prient avec elles : *Ideo debet mulier velamen habere supra caput suum, propter angelos*, c'est-à-dire, disent Saint Ambroise, Saint Anselme, Saint Thomas, *Propter episcopos, et sacerdotes* (1). C'est pour cela, ajoute-t-il, que leurs cheveux font une partie de leur gloire, parce que la nature les leur a donnés pour leur servir de voile. Quel abus en fait-on aujourd'hui !

Que doit-on penser d'une personne qui ose coqueter dans l'église ! Que fera-t-elle dans le secret et lorsqu'elle n'aura pour témoin de ses actions que les complices de ses crimes !

(1) « La femme doit avoir un voile sur la tête à cause des anges, c'est-à-dire des évêques et des prêtres. »

DU SCANDALE

Dieu ne pardonne point un vol de deux écus, qu'on ne les ait rendus, quoiqu'il ne fasse nul état, ni de deux, ni de cent mille écus. Vous avez ôté la réputation à votre frère : il n'est point de pardon pour vous, que vous ne lui ayez restitué un bien si mince et si fragile. Que sera-ce d'avoir ravi l'innocence, la chasteté, la grâce à votre frère, d'avoir fait perdre à Jésus-Christ, par votre scandale, cette âme dont il fait tant de cas ?

Dieu vous redemandera compte de l'âme de votre prochain ; si vous ne l'avez pas instruit, si vous ne l'avez pas nourri, si vous ne l'avez pas secouru, si vous ne l'avez pas corrigé. Que sera-ce si vous l'avez corrompu, si vous l'avez damné ? Un mauvais livre prêté, une peinture lascive exposée, un discours impur, impie, médisant, une femme peu modeste scandalise son prochain. Quel moyen de réparer ce mal ? Votre frère périt, il se damne. Qui en répondra à Dieu ?

Le mauvais riche, un damné, prie qu'on donne avis à

ses frères de son malheur ; il tâche de les sauver ; et nous travaillons à les perdre !

Un mot, un conte, un regard, un geste, ce silence est comme une étincelle qui s'est prise à l'âme de votre prochain et qui y allume un incendie que vous ne pourrez jamais éteindre. C'est ainsi que le magnifique Temple de Jérusalem, l'ouvrage de tant de rois, le plus grand, le plus riche, le plus superbe bâtiment que la piété des hommes ait jamais dressé à la Majesté de Dieu, c'est ainsi, dis-je, que cet auguste sanctuaire brûla et fut consumé. Un misérable soldat qui, dans l'assaut que Tite avait donné à Jérusalem, était monté sur la tour qu'on appelait Antonia, jeta une torche ardente contre ce temple ; le feu s'y attacha incontinent, avec tant d'opiniâtreté qu'il fut impossible de l'éteindre. Les Juifs n'oublièrent rien pour le sauver ; l'empereur y fit travailler toute l'armée, en vain on épuisa les ruisseaux et les fontaines pour opposer aux flammes qu'un tison, qu'une *torche* (1) de paille avait allumées ; on ne put jamais arrêter l'incendie, tout le Temple fut réduit en cendres. Voilà l'image des maux que cause dans une âme le scandale. Cette âme ornée de la grâce, des dons du Saint-Esprit, choisie de Dieu pour être son temple, n'a pas plus tôt reçu par les yeux, par les oreilles, cette étincelle d'impureté, qu'il s'allume dans son cœur des flammes qu'on ne peut éteindre. Ni les sacrements, ni les prédications, ni les bons exemples, ni les avis de ses amis ne pourront jamais la ramener.

(1) Texte original : *Qu'un bouchon de paille...*

Jésus-Christ n'a point de plus grand ennemi que le scandaleux. C'est contre lui qu'il bâtit des places de sûreté, pour mettre à couvert la fleur de ses troupes et ceux de ses sujets qui lui sont les plus chers. Ces places sont les maisons religieuses où le scandale ne peut pas aborder.

Les pécheurs ordinaires sont des enfants désobéissants qui manquent à leur devoir ; mais le scandaleux, qui porte les autres au péché ou les détourne du bien par ses discours et par ses exemples, est l'ennemi de Jésus par excellence.

On peut juger de la haine que Jésus-Christ porte au scandaleux par la passion qu'il a de sauver les âmes, ce qu'il fait pour cela, la joie que lui cause la conversion d'un pécheur. On peut encore la concevoir par la haine d'un père tendre et passionné contre un étranger qui lui a débauché son fils, qui l'a corrompu, qui a détruit par ses conseils pernicioeux tout ce que ses soins et une excellente éducation avaient pu lui inspirer, et d'honneur, et de vertu, qui l'a porté à se révolter contre son père, qui a obligé ce père à punir ce fils avec rigueur, à le déshériter, à le désavouer.

DE

LA VAINÉ GLOIRE

Quoiqu'il n'y ait rien de plus méprisable dans le monde que la vaine gloire, il faut avouer, toutefois, qu'elle n'est pas un ennemi à mépriser. On a dit cent fois que c'est un bien beaucoup plus fragile que le verre ; mais cela n'empêche pas que les vertus les mieux établies ne s'y aillent briser (1) tous les jours comme contre le plus redoutable écueil. Elle ne ressemble que trop au vent, à quoi on l'a si souvent comparée, puisque, étant la chose du monde la plus mince et la plus légère, elle ne laisse pas d'ébranler les plus fermes édifices et de déraciner les plus hauts cèdres. On peut dire que de tous les vices il n'en est aucun qui ait tant arrêté d'âmes dans le chemin de la piété, aucun qui de la plus haute perfection en ait tant replongé dans la tiédeur et même dans le désordre. Les autres vices ne combattent qu'une vertu ; celui-ci les attaque toutes. Et ce qui lui est tout à

(1) Texte original : *N'y aillent briser...*

fait particulier, c'est qu'au lieu de s'affaiblir à mesure qu'elles deviennent plus fortes, il se fortifie en quelque sorte avec elles, les hommes n'étant jamais plus exposés à la vaine gloire que lorsqu'ils ont le véritable mérite.

La nécessité d'obéir peut être adoucie en plusieurs manières, soit par l'usage que celui qui commande fait de son autorité, soit par les avantages que celui qui obéit trouve dans l'obéissance. Il est peu de pouvoir plus absolu que celui d'un père sur ses enfants ; toutefois un père use de son pouvoir avec tant d'amour que, pour peu que les enfants aient de docilité et de naturel, à peine sentent-ils le joug qu'ils portent. Ce même père exerce un empire bien plus rigoureux sur ses domestiques ; et néanmoins ils s'y soumettent volontiers dans la vue du salaire dont on est convenu avec eux. Mais il faut avouer que la dépendance est quelque chose de bien rude, lorsque celui qui peut commander exige des services fort pénibles, et que celui qui doit obéir ne peut espérer nulle récompense de ses services. C'est, Messieurs, la malheureuse condition où sont réduits tous les esclaves ; et c'est à quoi se réduisent eux-mêmes volontairement tous ceux qui se laissent surprendre au désir de la vaine gloire. Ils se dévouent à un maître avare et brutal qui exige beaucoup d'eux et qui ne leur donne rien.

Le monde est une troupe d'enfants qui savent à peine discerner le bien du mal. C'est un amas confus de personnes de divers caractères et de divers goûts, dont la plupart n'ont, ni science, ni vertu, ni conduite, ni jugement. L'un est aveuglé par son orgueil, l'autre par son

avarice; l'ambition a renversé l'esprit à celui-ci, la volupté a changé cet autre en bête; à peine trouve-t-on en quelqu'un d'eux, quelque ombre de véritable raison; ce sont tous des insensés qui se croient sages et dont chacun se juge capable de gouverner les autres, quoique eux-mêmes ils ne sachent pas se gouverner.

La vaine gloire est un monstre à plusieurs têtes dont chacune a sa figure différente et son mouvement particulier, mais qui sont toutes bizarres dans leurs figures et qui se remuent toutes au moindre vent. C'est un tyran adonné à toutes sortes de vices, impie, colère, injuste, envieux, impitoyable, qui s'aime beaucoup soi-même et qui n'aime que soi-même. Quel aveuglement de s'empresser pour avoir les suffrages de ces enfants, de ces insensés! Quelle honte à un chrétien de faire consister toute sa gloire à recevoir des louanges de ce juge aveugle, inconstant, vicieux, que Jésus-Christ a si solennellement condamné et qui a condamné si injustement Jésus-Christ!

Quel projet, pour acquérir de la gloire, de vouloir contenter un si grand nombre de personnes dont à peine en trouverez-vous une seule qui ait les mêmes sentiments, dont à peine en trouverez-vous une seule qui ait les sentiments raisonnables. Quand vous ne songeriez à plaire qu'à un seul homme, vous ne laisseriez pas de me faire grande pitié; car enfin ce dessein vous exposerait à mille soins, à mille fatigues, à mille gênes de corps et d'esprit. Il faut étudier les sentiments, les inclinations de cet homme, il faut se conformer à son humeur, essayer ses chagrins, supporter ses fai-

blesses, dissimuler ses emportements, se régler sur sa conduite quelque dérégulée qu'elle puisse être, sacrifier son loisir, ses biens, sa liberté, et quelquefois même sa vie.

Mon Dieu, est-il quelque homme sur la terre, qui puisse mériter cela d'un autre homme ? En est-il un seul qui puisse nous payer d'un aussi grand sacrifice ? Non, Seigneur, il n'y a que vous qui en soyez digne, et il n'y a que vous qui puissiez nous en récompenser dignement.

Une femme qui s'est mis en tête d'être agréable, toute sa vie ne se passe-t-elle pas dans une contrainte continuelle ? Que ne fait-elle point, que ne souffre-t-elle pas pour conserver je ne sais quelle beauté qu'elle croit nécessaire pour son dessein ? Il y a des précautions à prendre pour cela en tout temps, en toutes saisons ; elle les prend quelque pénibles, quelque douloureuses, quelque contraires qu'elles soient à ses plaisirs et à ses autres inclinations. S'il faut s'habiller, c'est une affaire. Que dis-je une affaire ? C'est quatre ou cinq heures de supplice et de torture : car quel tourment n'exerce-t-on point sur ce corps, sur cette tête, sur ces cheveux, avant que tout soit au gré de la vanité ? Jamais elle ne passe plus mal son temps que lorsqu'elle est en quelque compagnie où tout le monde se divertit. Elle ne songe qu'à se faire remarquer, tantôt par ses paroles et tantôt par ses actions ; il faut plaire, et à cette personne enjouée qu'un trop grand sérieux pourrait choquer, et à ce sévère qui se scandaliserait de trop d'enjouement ; il faut affecter de la vertu dans les sentiments, de la douceur dans le naturel, de la délicatesse dans l'esprit et,

surtout, beaucoup de naïveté et un grand éloignement de toute affectation. C'est une machine que son corps, dont il faut étudier tous les mouvements pour la faire aller au gré de tous les spectateurs. Il y a des ménagements à observer pour la voix, il y en a pour la bouche, pour les yeux, pour les bras, pour cent autres petits soins que j'ignore et que je veux bien ignorer éternellement. Quoi qu'il en soit, la voilà très bien occupée, et il ne faut pas s'étonner si tant de soucis lui ôtent toute liberté et tout sentiment de plaisir. Je voudrais que vous vissiez en quel état est son cœur au retour d'une assemblée à laquelle elle s'était préparée durant tout un jour et où elle s'était rendue pleine des plus belles espérances du monde; les choses ne sont point allées comme l'on espérait; on n'a point dansé à l'ordinaire, on ne s'est point trouvé d'humeur à parler, on n'a pas été heureux dans les réparties, on s'est embarrassé dans un discours, on s'attendait à recevoir plus d'honneur, plus d'amitié de quelque personne; un autre a attiré tous les regards et toutes les complaisances: c'est un chagrin, c'est une amertume qu'on apporte au logis, et dont les domestiques s'aperçoivent ordinairement plus qu'ils ne voudraient. Un simple regard, un des cheveux de l'Épouse sainte, c'est-à-dire une bonne pensée, un bon désir, suffit pour lui gagner le cœur de Dieu, pour lui attirer l'admiration et les applaudissements de tout le paradis: *Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui, in uno oculorum tuorum* (1). Mais pour se faire aimer ou

(1) « Vous avez touché mon cœur par un seul cheveu de votre cou, par un seul de vos yeux. »

considérer du monde, il faut bien d'autres soins et d'autres fatigues.

Les hypocrites sont misérables et néanmoins indignes de toute compassion. Ils sont bien misérables sans doute, puisqu'ils ressentent toutes les épines de la croix, sans pouvoir espérer d'en goûter les fruits, puisqu'ils renoncent à la sainteté, après avoir fait tous les frais qui en détournent les autres, puisqu'ils vont en enfer par la voie étroite, par le chemin même du paradis. Mais tout misérables qu'ils sont, ils sont pourtant bien indignes de pitié, puisque, embrassant volontairement tout ce qu'il y a de plus rebutant en la vertu sans l'embrasser elle-même, ils semblent ne haïr en elle que ce qu'elle a de plus aimable, et se retrancher tous les prétextes que les autres peuvent trouver dans les difficultés dont elle est environnée.

On fait beaucoup plus pour la vaine gloire que pour son salut, et je ne sais si la plupart de ceux mêmes qui vivent chrétiennement ne jugeraient point le salut entièrement impossible, s'il fallait s'assujettir à tout ce qu'ordonne la vanité. Je ne parle point ici des Scribes et des Pharisiens ; tout le monde sait que ces faux dévots se consumaient de pénitences et qu'ils donnaient aux pauvres la dime de tous leurs biens.

Vous prétendez que le monde vous admire. Et ne savez-vous pas que les habiles gens n'admirent rien et que les *ignorants* (1) ne louent pas même les choses qui sont véritablement dignes d'admiration, parce qu'elles

(1) Texte original : *Idiots...*

sont au-dessus de leur portée et qu'ils ne les comprennent pas. Davantage : ce qui vous paraît de plus admirable en vous ne paraît que très médiocre à tous ceux qui vous connaissent. Il est peu de gens qui ne croient avoir autant d'esprit, autant de vertu, autant d'agrément que vous en avez. — Mais ils se trompent. — Ils disent au contraire que c'est vous qui vous flattez. Je m'en rapporte. Quoi qu'il en soit, ils sont bien éloignés de vous admirer.

Vous me direz peut-être que vous avez sujet d'être content du fruit de vos peines, puisqu'on vous loue effectivement et qu'on vous donne toutes les marques d'une estime extraordinaire. Mais, mon Dieu, pourquoi prenez-vous plaisir à vous séduire ainsi vous-même ? Faites un peu plus de réflexion à ce qui se passe dans la vie et vous trouverez que ces grandes marques d'estime, vous les recevez de très peu de gens, qu'elles ne marquent point autant d'estime que vous l'avez imaginé ; vous trouverez que ces louanges extraordinaires sont celles-là mêmes qu'on a données cent fois, que vous donnez vous-même tous les jours à des personnes dont vous faites très peu de cas. Qui est-ce qu'on ne loue point aujourd'hui, soit pour s'attirer des louanges réciproques, soit pour s'insinuer dans les esprits, que l'on sait être presque tous susceptibles de flatterie ? Avez-vous ouï louer beaucoup de personnes en leur présence, de qui on n'ait pas dit cent choses désavantageuses, quand on a eu la liberté de dire ce qu'on pensait ? Ne suis-je pas le plus fou de tous les hommes, si je crois être le seul qu'on loue de bonne foi, qu'on ne blâme

point par derrière, en faveur de qui l'on dise sincèrement ce que l'on ne dit aux autres que par raillerie ou, tout au plus, pour s'acquitter d'un devoir de civilité que la coutume a presque rendu nécessaire ?

Voulez-vous savoir ce que vous pouvez attendre de ceux à qui vous tâchez de plaire ? Voyez un peu ce que les autres ont gagné auprès de vous. Vous n'êtes pas seul qui soyez affamé de vaine gloire : presque tout le monde court après le même fantôme. Avouez-moi que, si vous n'avez obtenu jusqu'ici de ceux qui vous environnent qu'autant d'estime que vous leur en aviez donné, ce n'était pas la peine de prendre tous les soins que vous avez pris. Or, sachez donc que c'est tout au plus la même chose ; que c'est beaucoup, si vous êtes dans l'esprit des autres ce qu'ils sont eux-mêmes dans votre esprit.

Nous croyons donner en toutes rencontres des preuves d'un mérite fort singulier. Mais, croyez-moi, c'est que nous estimons beaucoup ce que nous faisons. Il y a mille gens très médiocres en toutes choses qui se persuadent qu'ils ne font rien qui n'ait un caractère particulier d'excellence, et qu'il n'est pas jusqu'au moindre mouvement de leur corps qui ne les distingue du commun des hommes. De plus, croyez-vous qu'on prenne garde à tout ce vous faites pour vous faire remarquer ? Ignorez-vous que chacun ne pense qu'à soi et ne s'occupe que de soi-même ; que tel, que vous croyez spectateur, joue la comédie de son côté, et croit que vous le considérez ? Quel sujet de risée ne donnons-nous pas au démon ? Il arrive très souvent que dans toute

une assemblée nul ne prend garde à ce que les autres font, quoique chacun en particulier se persuade qu'il attire tous les regards, et que, dans cette pensée, il n'y ait personne qui ne tâche de bien jouer son personnage, qui ne fasse force grimaces pour arrêter les yeux de ces prétendus admirateurs. Que si enfin on s'aperçoit de vos actions, il est bien dangereux qu'on ne s'aperçoive aussi du motif qui vous fait agir. Il est difficile de couvrir longtemps un grand désir de plaire ; on n'est pas toujours sur ses gardes ; la passion a mille issues secrètes par lesquelles elle se produit malgré nous et lorsque nous y pensons le moins. Or, vous savez bien le mépris qu'on a pour tous ceux qui veulent être loués et qui n'ont point d'autres vues que celle-là. Il est étrange, mais il est vrai toutefois, que pour ne déplaire pas au monde, il faut lui cacher le dessein qu'on a de lui plaire. Il ne considère que ceux qui ne font rien à sa considération. Vous avez beau travailler pour lui, s'il reconnaît que c'est pour lui que vous travaillez, il se tient quitte de tout ce qu'il pourrait vous devoir pour vos services.

Dormierunt somnum suum viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis (1). Voilà qui est bien triste, que des personnes si sages, si régulières, si réservées, qui auront évité jusqu'aux soupçons, qui dans toutes les apparences devraient être chargées de richesses spirituelles, *virii divitiarum*, que ces personnes, dis-je, se

(1) « Les hommes chargés de richesses ont dormi leur sommeil, et ils n'ont rien trouvé dans leurs mains. »

trouvent à la mort des mains vides de bonnes œuvres. Pas une action sainte, pas une intention bien droite ou bien pure, l'amour de la gloire ayant tout enlevé ou tout corrompu. Mais quelle sera leur confusion au jour du Jugement, lorsque Dieu découvrira leur honte et leur folie à toute la terre, lorsque, les véritables saints prenant leur place à la droite du Sauveur, cet homme, qui a vécu dans une si grande réputation de justice et d'intégrité, se verra dans la troupe des larrons, et cette dame, délicate sur tout ce qui regarde la pudeur, se trouvera confondue avec les femmes prostituées. Quoi ! Seigneur, vous n'appellez point ces personnes qui ont vécu avec tant d'honneur et de probité, dont la conduite a toujours été irréprochable, qui n'ont jamais donné sujet aux moindres discours, qu'on a proposées comme l'idée de ce qu'on appelait honnêtes gens dans le monde ! *Amen dico vobis, receperunt mercedem suam* (1) : Ces gens-là, dira Jésus-Christ, ont déjà reçu leur récompense dès l'autre vie ; ils n'ont eu en vue que l'honneur, que je ne sais quelle réputation en quoi ils ont fait consister le Souverain Bien ; comme je n'ai point eu de part à tous leurs travaux, ils n'en doivent pas prétendre à mon royaume : *Receperunt mercedem suam*.

Le démon tâche de corrompre par la vaine gloire les bonnes œuvres qu'il n'a pu empêcher, comme Pharaon, ne pouvant rendre stériles les Juives, faisait étouffer leurs enfants à la naissance, ou du moins dès qu'ils venaient à paraître. La mauvaise intention est comme

(1) « En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. »

ces accoucheuses qui étouffaient les enfants en même temps qu'elles les tiraient du sein de leur mère ; et la vaine gloire est comme ces satellites qui noyaient ceux qui avaient échappé aux accoucheuses égyptiennes, dès qu'ils les avaient découverts. Voilà pourquoi il les faut cacher, comme la mère de Moïse : *Quæ concepit et peperit filium, et videns eum elegantem, abscondit eum* (1).

Nos victoires sont des armes dont le démon se sert pour nous vaincre, prenant de là occasion de nous inspirer de l'orgueil. On travaille beaucoup, on ne gagne rien, on perd tout, on devient esclave du monde ; un esclave travaille sans relâche, tout le fruit de sa peine est à son maître. On court après de la fumée qu'on ne saisit pas ; on abandonne des trésors qu'on avait entre les mains ; on s'empresse pour plaire aux hommes et à Dieu ; on ne plaît pourtant pas à ceux-là et on déplaît à celui-ci. On peut dire que de tous les faibles, il n'en est aucun qui ait tant empêché d'hommes et de femmes de se sanctifier. On perd la vie inutilement ; car on ne pense qu'à plaire au monde : on est la moitié du jour à se parer et à s'habiller : on fait pour le monde tout ce qu'ont fait les saints pour Dieu, sans les adoucissements qu'ils ont eus, et même avec de grands chagrins, de grandes inquiétudes, le monde étant composé de plusieurs têtes bizarres, opposées, inquiètes, incommodes, fâcheuses. On fait même servir Dieu au monde, lorsqu'on publie ses grâces, qu'on s'en sert pour acquérir

(1) « Elle conçut et enfanta un fils et, le voyant beau et bien fait, elle le cacha. »

une vaine réputation. On se glorifie, en faisant le mal, d'une chose dont on rougit après l'avoir faite. Au contraire on rougit de faire le bien et on en tire vanité, quand on l'a fait.

Il est étrange que Dieu paie si exactement et si libéralement tout ce qu'on ne fait que pour lui, et qu'on se mette si peu en peine de ne plaire qu'à Lui. Le monde, au contraire, ne paie point, dès qu'il s'aperçoit qu'on travaille pour lui et que chacun s'empresse à le satisfaire et le voir comme le juge de tout le bien qu'on fait. Le joug du Seigneur serait insupportable, s'il exigeait tout ce qu'on fait pour le monde.

On surmonte, on affaiblit tous les autres ennemis par la pratique des vertus ; et c'est par cela même que la vaine gloire se fortifie.

Eh ! quoi ! Ce ne sera jamais assez pour moi d'avoir Dieu et tout le ciel pour témoin de mes actions ! Je ne serai pas content si, avec la Très Sainte Trinité, outre Jésus-Christ et Marie, outre tous les anges et tous les saints, il n'entre encore un tas de misérables aveugles et *ignorants* (1) dans le théâtre devant lequel je veux agir !

Que toute la terre me blâme, disait un ancien, pourvu que Caton me loue : je n'aurai pas de peine à me consoler du jugement de tout le reste du monde, quand j'aurai Caton pour moi.

Le monde est plein de ces gens-là. Voyez ce que les autres ont gagné auprès de vous, ce que vous les estimez.

(1) Texte original : *Idiotés...*

Avez-vous seulement pensé à eux, avez-vous fait réflexion à leurs actions, à leurs paroles ? Tout le monde est acteur en cette comédie ; et si quelqu'un jette les yeux sur son compagnon, c'est pour le censurer, pour l'envier, pour en médire. Cet homme dont vous recherchez l'estime, pense, à même temps, à gagner la vôtre ; on s'aveugle pour le bien, on ne s'en aperçoit pas. Il s' imagine que chacun pense à lui, parle de lui, soit en bien, soit en mal ; et personne n'y pense. Imaginez-vous qu'il est peu de gens qui ne s'estiment pour le moins autant que vous vous estimez vous-même, et que, par conséquent, ils sont bien éloignés de vous admirer.

Il faut édifier son prochain, j'en conviens. Mais, outre qu'il faut le faire par un zèle bien pur de la gloire de Dieu ; il faut lui cacher tout ce qu'on n'est pas obligé de faire en sa présence, et imiter Jésus-Christ qui se détacha de la terre à la vue de ses disciples, mais qui se couvrit bientôt d'un nuage, pour leur dérober la vue de son triomphe.

DE

L'HUMILITÉ

Nous nous soumettons à Dieu et aux hommes pour l'amour de Dieu ; et la raison de cette soumission est la pensée sincère et véritable qu'on a, que l'on est inférieur aux autres. La connaissance de Dieu, du prochain, de nous-mêmes, et la comparaison que nous faisons entre nous et les autres en des choses de différente espèce, comme en leurs vertus et en nos vices, nous entretient dans l'humilité ; ces choses mêmes nous l'inspirent, si nous en manquons. De plus elle nous apprend à mépriser les choses de la terre et à aimer les éternelles, comme une personne qui aspire à une couronne, ne fait nul état des autres honneurs qui sont en dessous de celui-là, et non seulement elle les méprise, mais elle rougit si on les lui offre.

Comment est-ce qu'on peut avoir de l'orgueil en soi-même, qu'on peut se préférer aux autres ou mépriser quelqu'un, ignorant comme on fait la prédestination de

Dieu ? Comment cette seule pensée ne nous donne-t-elle pas une profonde vénération pour les moindres de nos frères ? Vos sentiments sont peut-être bien opposés à ceux de Dieu.

Le souvenir de ce qu'on a été et de ce qu'on peut être sert beaucoup à nous humilier.

Si vous vous estimez quelque chose, vous n'êtes rien, vous êtes dans l'illusion ; car la véritable sainteté est toujours accompagnée d'humilité. Saint Pierre venait de faire un miracle, quand il dit : *Exi à me, quia homo peccator sum* (1).

La dévotion sans humilité, pire disposition à l'égard de la grâce que le vice, parce que la grâce porte aisément un homme méchant à être humble, et le démon porte facilement un homme vain à être méchant. Témoins, les Juifs et les gentils.

Les dévots convertis doivent s'entretenir dans de grands sentiments d'humilité, très sujets d'ailleurs à (2) se laisser surprendre par l'orgueil. Comme, quand on perd l'usage d'un sens, les autres se fortifient ; ainsi, quand on sort d'un vice, quelque autre en prend de nouvelles forces. C'est dans cette vue que le dévot Gerson dit qu'il ne veut point de consolation qui lui dérobe la componction, point de ravissement qui lui ravisse l'humilité. Quand on est saint on est fort humble.

La véritable grâce agit comme la nature : toutes les parties agissent également, et à proportion les unes des autres.

(1) « *Eloignez-vous de moi, car je suis un pécheur.* »

(2) Texte original : *De...*

Les vrais gens de bien pensent peu aux autres et ne s'occupent que de leurs imperfections ; les autres au contraire s'attachent à la pratique de la vertu, non parce qu'elle les *sanctifie* (1), mais parce qu'elle les distingue. Ce n'est pas que voulant vivre selon les maximes de l'Evangile, on puisse s'empêcher de se distinguer à cause de la corruption du monde ; mais il ne faut pas le faire pour cela ; il faut souhaiter que tout le monde fasse son devoir. Et une marque qu'on se cherche dans la dévotion, c'est qu'on a moins de soin des choses essentielles et qu'on s'attache à de menues observances.

Le péché donne grand sujet de s'humilier. Je suis tombé dans le péché ; je suis tombé dans le péché volontairement, avec connaissance, avec malice : et j'ai très peu de part à ma conversion. C'est Dieu qui a commencé, qui m'a réveillé, qui m'a pressé, qui m'a porté, qui m'a forcé en quelque sorte.

Le démon n'a péché qu'une fois, et il est si horrible que, si Dieu lui permettait de se faire voir à nous avec toute sa laideur, nous perdriions l'esprit et la vie sur l'heure. Quel reproche ne fait-il pas à Dieu, et tous les damnés avec les démons, de notre vie, de ce que nous ne sommes pas damnés comme eux, l'ayant pour la plupart mieux ou autant mérité qu'eux ? Un homme, qui a été en danger d'être pendu et qui n'a échappé la corde que par la pure miséricorde du prince, a grand sujet de s'humilier.

(1) Texte original : *Sacrifie...*

Adam ayant péché se cache et n'ose se montrer; Caïn se dérobe aux yeux de son père : son péché l'humilie, parce que dans ces premiers jours on ne s'était pas encore familiarisé avec le crime. Un homme qui saurait que tout le monde le hait avec justice ne pourrait avoir que de très bas sentiments de soi ; et l'orgueil dans un tel homme serait folie et non pas vanité. Nous sommes convaincus que le péché nous attire la haine de Dieu, qui est si juste, si éclairé, si bon. Combien cette haine doit-elle humilier un pécheur, puisque, quoique Dieu ait été haï des hommes, qu'il en ait été outragé, il ne peut haïr que le mal ! Il hait les démons ; or, il n'y a rien, ni dans les démons, ni dans les damnés, d'horrible que ce qui est dans une âme qui est en péché. Je suis autant haïssable à Dieu que tous les démons, que tous les damnés, et je puis ne m'humilier pas !

Quand Dieu vous révélerait aujourd'hui que vous êtes le plus grand saint qui soit au monde, vous devriez être humble ; comme une paysanne que le roi aurait fait habiller en reine, n'oserait paraître. Quand il vous aurait révélé votre persévérance dans le bien jusqu'au dernier moment de votre vie, vous en devriez être plus humble, et confus d'avoir reçu tant de biens sans mérite ; et, ne pouvant les reconnaître en nulle manière, si après cela je suis superbe, je suis perdu ; car je ne ferai point de pitié à Dieu.

Le vice est en quelque sorte une disposition à l'humilité.

Rien n'est si opposé à la foi que l'orgueil. C'est pourquoi Dieu a dit : *Abscondisti hæc sapientibus et pruden-*

tibus et revelasti ea parvulis (1). De là vient qu'au témoignage de Jésus-Christ, les idolâtres, les villes de Tyr et de Sidon, celles de Sodome et Gomorrhe étaient peu susceptibles de l'Évangile à cause de leur orgueil.

(1) « Vous avez caché ces vérités aux sages et aux prudents et vous les avez révélées aux petits. »

DES

ADVERSITÉS

L'Écriture dit que les trois enfants ne furent point blessés, ni affligés en nulle manière par le feu: *Et non tetigit eos omnino ignis, nec contristavit eos*. Voilà un grand miracle. Mais les justes dans l'adversité nous en font voir un plus grand: *Tetigit eos ignis, nec contristavit eos* (1).

Il y a autant de différence entre un homme qui agit pour Dieu et un autre qui souffre, et la gloire qu'ils rendent à Dieu est aussi différente que celle qu'il reçoit du soleil, quand il va du couchant au levant, est différente de celle qu'il reçoit du même astre, quand il s'arrête au milieu de sa course.

Il n'est point d'autre voie, ni pour sauver le pécheur, ni pour sanctifier le juste: il faut guérir ce mauvais chrétien de l'amour du monde; il faut guérir ce chrétien lâche et imparfait de l'amour de soi-même pour mettre

(1) « *Le feu les a touchés et ne les a point attristés.* »

ce premier en voie de salut et celui-ci au chemin de la perfection. L'adversité seule peut opérer ces deux merveilles. Vous rendez toutes les autres voies inutiles, ou par l'attachement continué au plaisir, ou par l'application aux affaires. Dieu ne parle point dans les cercles ; et on ne l'y entendrait pas. Les affaires ne donnent pas le loisir de faire réflexion au salut ; on est enivré de la vanité et des succès heureux ; cette femme est entêtée de sa beauté : parlez-lui de tout autre chose, vous ne serez pas écouté. Il faut pour la sauver qu'il la défigure.

De plus, il est sûr que nous avons tous un faible qui nous empêche d'aller à Dieu tout de bon, quelque chose que nous retenons du sacrifice. Ce n'est rien, dit Sainte Thérèse ; mais ce rien est un obstacle à de grandes choses. Vous pourriez bien vous-même vous guérir ; mais vous n'auriez pas le courage, ou même ignorez-vous où est le mal. Il faut que le chirurgien, lorsque vous y pensez le moins, plante la lancette bien avant dans la chair vive et perce l'ulcère caché au fond des entrailles, sans quoi vous vivrez dans la langueur.

N'est-il pas vrai que depuis le temps que vous êtes à Dieu, vous n'avez pu vous résoudre à quitter ce jeu, cette amitié qui n'est pas criminelle, mais qui partage votre cœur, cet amour pour la vaine gloire et pour la louange ? Vous sentez bien une partie du mal que cela vous fait ; mais la seule pensée de guérir vous effraie, parce que cela est si près du cœur qu'on ne peut sans une opération violente et douloureuse y porter le remède nécessaire. Le confesseur voit bien le mal ; mais

il vous flatte, parce qu'il voit bien qu'il vous affligerait, en vous le faisant connaître et qu'il ne vous porterait pas à recevoir ses avis là-dessus. Il faut donc que Dieu permette une maladie, une confusion, une mort. Tandis que cet enfant vivra, il occupera une partie de vos pensées et de votre affection ; Dieu la veut avoir toute entière, il faut qu'il meure.

Ce riche est environné de tentations, de flatteurs, d'honneur, de charges, de plaisirs : il n'y a que l'adversité qui puisse le réveiller. Dieu pouvait bien nous ouvrir un autre chemin au paradis, il est vrai ; mais, s'il ne l'a pas fait, croyez-vous que ce soit sans raison, ou qu'il n'en ait point eu d'autre que le plaisir de vous voir misérable et souffrant ? Il a jugé que c'était votre avantage ; il a prévu que vous le remerciez éternellement d'avoir gardé cette conduite à votre égard ; que vous l'en aimeriez davantage. Si cela est, pourquoi est-ce qu'une chose dont vous devez le bénir, dont vous devez vous réjouir éternellement, vous jette dans la tristesse et vous porte à murmurer contre sa divine Providence ?

C'est une grande miséricorde de Dieu, quand au lieu de punir l'âme qui a péché, il frappe le corps dont les plaies peuvent être utiles. C'est comme quand on réduit à une amende la peine corporelle dans la justice humaine.

La maladie humilie, fait sortir l'infirmité humaine et la grandeur de Dieu qui est hors d'atteinte à tous les maux, qui est éternel ; elle fait connaître ce qu'on est par soi-même, par le besoin qu'on a des personnes fort infé-

rieures : elle nous met en quelque sorte, au-dessous de tous ceux qui ont plus de santé que nous. De là vient qu'en cet état on envie souvent la fortune d'un pauvre paysan qui jouit d'une santé parfaite au milieu des travaux où sa condition et sa pauvreté l'engagent. On n'est plus si fier, ni si insolent ; on apprend la compassion, la reconnaissance. La maladie rappelle le souvenir des péchés et en fait comprendre la malice par la sévérité de la peine.

Je m'étonne qu'on ait tant de peine à se persuader qu'on peut être heureux dans l'adversité, vu qu'on a tant vu de personnes malheureuses dans la plus grande prospérité. S'il y a des maux invisibles, est-il impossible qu'il y ait des douceurs secrètes ?

Quand Dieu nous envoie des croix, il le fait par le même principe de charité par lequel il a voulu que son Fils unique fût crucifié pour nous. Nous sommes les membres de Jésus-Christ : d'où il s'ensuit, dit Saint Augustin, que, comme tout ce qu'il a enduré au jour de sa Passion et de sa Mort, nous l'avons enduré en sa personne, aussi, maintenant, tout ce que nous souffrons, lui-même le souffre dans nos personnes.

Jésus-Christ est le témoin, le compagnon et l'auteur de nos souffrances. Il voit le mal que vous souffrez, il souffre le mal que vous souffrez, il fait le mal que vous souffrez. Si nous étions assez éclairés pour voir nos véritables avantages, nous demanderions l'adversité. Il fait bien le mal que souffrent les damnés : mais il ne le souffre pas avec eux.

Ce n'est pas un de vos amis qui vous fait souffrir,

non ; mais c'est à la vue de votre père, qui ne le souffrirait pas, s'il ne vous était avantageux de souffrir. Dieu, en l'empêchant, se rendrait utile à vous et à votre ennemi ; au lieu qu'en le permettant, il ne pourrait avoir une fin digne de lui, cela vous étant désavantageux à tous deux. Ce père qui voit ouvrir le crâne à son fils souffre plus que lui-même ; et ainsi il ne faut pas croire que si cela ne lui n'était fort utile, il le permit.

La prospérité de Salomon, quoiqu'elle fût venue de Dieu, a eu plus de force pour le pervertir que sa sagesse pour le retenir dans le devoir. Tobie ayant perdu les yeux par un accident que tout le monde sait, ses parents et ses alliés se moquaient de lui comme d'un homme qui avait perdu ses aumônes et ses autres bonnes œuvres ; mais il leur répondait : *Nolite ita loqui, quoniam filii sanctorum sumus, et vitam illam expectamus quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo* (1).

L'auteur du *Testament des patriarches* dit de Joseph, qu'il loua Dieu dans le lieu des ténèbres, c'est-à-dire dans la prison. Joseph ne se crut jamais plus malheureux que lorsqu'il se vit vendu. Quelles prières ne fit-il point pour fléchir ses frères ! Quels vœux n'offrit-il point à Dieu pour obtenir qu'il changeât les cœurs ! Je ne doute point qu'il ne demandât cela avec toute sorte de soumission. Mais, s'il l'avait obtenu, ç'aurait été un très grand malheur pour lui. De même, lorsqu'il fut mis en prison. Mon Dieu, n'appréhendons-nous point de nous

(1) « Ne parlez pas ainsi, car nous sommes les enfants des saints et nous attendons cette vie que Dieu donnera à ceux qui ne cesseront pas d'espérer en lui. » (Tob.)

soumettre? *Nonne Deo subjecta erit anima mea? Ab ipso enim salutare meum.* Ne nous fierons-nous jamais entièrement à vous?

Mais je n'en deviens pas meilleur. — Si cela est, je vous plains; je ne crois pas qu'il y ait une plus grande marque de réprobation. Vous êtes désespéré, si cela est; il y en a peu comme vous. Dieu, qui a permis ce malheur, aurait pu l'empêcher; et, s'il ne vous était pas utile, vous pensez qu'il ne l'eût pas fait, le pouvant aisément; lui qui, pour vous empêcher d'être malheureux en l'autre vie, a surmonté tant d'obstacles, a tant souffert lui-même!

La parole de Dieu nous sauve; mais elle sert *de* peu à un homme qui est dans une grande prospérité; il ne l'écoute pas. Mais dès qu'il est dans l'adversité, tout profite. Il cherche à se consoler, et il n'y a que Dieu *qui le puisse faire*. *L'adversité* (1) éloigne les flatteurs, les libertins; elle approche, elle ouvre l'entrée aux gens de bien.

L'adversité est nécessaire, même aux bons, pour les préserver de la corruption, comme le sel qui consume et conserve. C'est signe que Dieu vous aime et qu'il veut être aimé de vous. Il est jaloux; il voit que cet enfant a votre cœur; il vous ôte cet enfant. Rien ne marque tant l'amour que la jalousie.

(1) Texte original: *Elle...*

DE LA

PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS

Pourquoi Dieu afflige-t-il les bons et permet-il que les méchants soient dans la prospérité ? Pour vous faire ressouvenir qu'il y a une autre vie. Ne fut-ce pas au milieu des afflictions que Job dit : *Credo videre bona Domini in terra viventium* (1). Ce qui trompe la plupart, ce qui les scandalise, c'est qu'ils s'imaginent qu'on est heureux, parce qu'on est méchant ; et c'est tout le contraire ; on est méchant parce qu'on est heureux.

Où Dieu est l'auteur de cette disposition, ou il n'en est pas l'auteur. S'il n'en est pas l'auteur, pourquoi accusez-vous sa providence ? S'il en est l'auteur, cela ne suffit-il pas pour vous faire entendre qu'elle est très juste ? Dieu est bien injuste, dites-vous, de donner la prospérité aux méchants. Mais je raisonne bien d'une autre manière. Il faut, dis-je, que la prospérité soit un grand mal puisqu'elle est le partage des méchants.

(1) « *Je crois que je goûterai les biens du Seigneur dans la terre des vivants.* » (Job.)

Que peut donner Dieu de pire aux méchants que la prospérité? C'est donner de l'aliment au feu qui les dévore, des armes à des furieux.

Dieu, en tant que souverain administrateur du monde, a en vue le bonheur et la fidélité de ses fidèles sujets ; et comme il est un monarque, et tout sage, et tout puissant, il doit la leur procurer infailliblement. Si donc il ne le fait pas en cette vie, ou il n'y a point de Dieu, ou il y a une autre vie.

Lorsque le Fils de Dieu était dans la gloire du Thabor, il voulut qu'Élie et Moïse l'entretinssent des ignominies de sa Passion et de sa Mort, non qu'il appréhendât que ce moment de gloire le corrompît, mais pour notre instruction. Les heureux du monde n'en usent pas de la sorte ; ils veulent des flatteurs qui ne les entretiennent que de ce qui peut nourrir leur vanité.

La prospérité est souvent une récompense dans ceux qui sont bons en quelque sorte ; mais en même temps elle est un châtiment de leur négligence, une peine de ce qu'ils ne sont pas assez bons.

Croyez-vous que ce pécheur est heureux, parce qu'il est riche? *Multa flagella peccatoris* (1). Achab était roi, Aman favori du roi ; et tous deux pourtant étaient misérables. Salomon fut perverti par la prospérité, quoiqu'elle lui vint de Dieu, et tout sage qu'il était.

Dieu donnait des biens temporels pour récompense aux anciens Pères, parce que le ciel leur était fermé. Ainsi ceux qui en reçoivent en la Loi nouvelle ont

(1) « Nombreux sont les maux du pécheur. »

sujet de craindre que ce ne soit pour la même raison.

Les princes donnent quelquefois des récompenses à des courtisans, pour les éloigner de leurs personnes ; quelquefois des récompenses périlleuses et où ils doivent périr.

Bienheureux sont ceux qui n'auront pas été récompensés en cette vie, lorsque Dieu repassera en son jugement les actions des hommes, comme Assuérus. Quand Dieu vous dira : *Recepisti bona in vita tua* (1), direz-vous que ce n'est pas assez pour payer le peu que vous faites ?

Si Dieu remettait à récompenser les méchants en l'autre vie, il faudrait qu'il les mit dans le ciel ; car il n'y a que des récompenses éternelles après la mort. C'est pour cela qu'on dit que c'est une marque de réprobation. Je n'en trouve point de si forte ; car *cela* (2) est aussi vrai, en quelque sorte, qu'il est vrai que Dieu est juste.

Dieu ne punit pas tous les méchants dès ce monde, de peur que vous cessiez, ou d'attendre la résurrection, ou de craindre le Jugement, comme si tous avaient été jugés dès cette vie. Dieu ne laisse pas aussi dans le monde tous les crimes impunis, afin que vous ne doutiez point de sa providence. Ainsi il punit quelquefois et quelquefois il ne punit pas. Lorsqu'il punit en cette vie, il fait voir, (c'est un préjugé), il fait voir, dis-je, que ceux qui n'y auront pas été punis le seront dans l'autre. Et lorsqu'il ne punit pas, il exerce votre foi, et il veut que vous attendiez un second jugement, sans comparaison plus redoutable que ceux de ce monde.

(1) « Vous avez reçu les biens pendant votre vie. »

(2) Texte original : *Car il est...*

DE LA FOI

Toutes les infidélités ne sont pas seulement dans l'entendement ; il y en a encore dans la volonté. La raison pour laquelle on ne croit pas, c'est qu'on ne veut pas croire. Pour croire, disent les théologiens, il faut un mouvement pieux de la volonté, qui incline l'entendement. Il est vrai qu'il faut croire pour aimer ; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut aimer pour bien croire : *Charitas omnia credit* (1).

Tous les catholiques croient. Mais il s'en faut beaucoup que tous croient de la même façon. *La raison de cette différence*, ce n'est pas l'entendement peu éclairé ou trop éclairé, les femmes les plus ignorantes et les docteurs les plus savants. Ce n'était pas prévention d'esprit, ni coutume dans Saint Paul et dans Saint Augustin ; ce n'était pas désespoir ni nécessité dans Saint Henri ni dans Constantin ; ce n'était pas timidité ni faiblesse d'esprit dans Saint Louis ni dans Charlemagne.

(1) « *La charité croit tout.* »

Ce n'est pas la raison qui est la cause de l'incrédulité des hommes, puisqu'on n'a jamais vu d'homme de bon sens douter des choses de la religion, s'il n'était corrompu dans ses mœurs.

D'où vient que de tous les hérétiques il ne s'en convertit aucun de bonne foi, qui ne se soit préparé à cette grâce par une vie innocente et réglée, et qu'on n'a jamais vu de catholique apostat, qui ne fût d'ailleurs très mauvais chrétien ? D'où vient que l'Église n'est jamais abandonnée que par les enfants qui la déshonorent, et qu'elle aurait dû retrancher elle-même de son corps mystique ; et qu'au contraire, il ne nous vient point de nouveau sujet du côté de nos ennemis, qui ne fût la gloire de son parti, et qui ne vécût comme s'il eût déjà été fidèle.

La foi suppose deux habitudes, ou plutôt en est composée : une dans l'entendement, l'autre dans la volonté. Il faut que l'entendement connaisse et que la volonté aime les vérités de la foi pour les croire. Comment les connaissons-nous, si nous négligeons de nous instruire ? Comment les aimerons-nous, si nous conservons des passions qu'elles combattent ?

Vous n'avez pas cette foi que les saints ont eue. Dieu ne vous l'a pas donnée. Mais la lui avez-vous longtemps demandée ? Quelles aumônes, quels vœux, quelles prières avez-vous faites pour l'obtenir ? A quel saint vous êtes-vous adressé ? Il n'y a que Dieu seul qui puisse vous la donner. Il faut donc la lui demander avec instance, le presser, l'importuner : *Domine ut videam* (1).

(1) « Seigneur, faites que je voie. »

Vous n'avez pas cette foi vive, ces lumières surnaturelles qui découvrent à l'esprit les plus impénétrables mystères et adoucissent à l'âme ce qui paraît le plus amer à la nature. Je ne m'en étonne pas. Et où les auriez-vous puisées ces lumières ? Dans les ruelles, dans les entretiens impies et licencieux qu'on fait aujourd'hui dans le monde, dans ces livres empoisonnés qui nourrissent vos passions et empoisonnent votre cœur ?

D'où vient que ce chrétien qui croit faiblement, qui pourtant fait profession d'une morale si étroite, raffine sur toutes les gloses de l'Écriture pour imposer à son prochain une obligation indispensable de ne retirer aucun profit de son argent, ne fait pas seulement réflexion à l'obligation si naturelle, si visible, qu'il a d'employer ses revenus pour orner les autels et revêtir les pauvres qui sont les temples vivants du Saint-Esprit ? Dieu a dit dans l'Évangile qu'il fallait avoir pitié des pauvres ; que c'était lui qu'on secourait en leur personne. Cette dame, qui est libérale de son naturel et qui a le cœur tendre et compatissant, n'a point de peine à croire que le Fils de Dieu se présente à elle dans la personne des misérables. Mais il est dit que le temps est court, qu'il faut le bien employer ; qu'on nous redemandera compte de tous les moments. D'où vient qu'elle n'écoute point cette vérité et qu'elle joue depuis le matin jusqu'au soir ? C'est qu'elle aime le jeu et que cette vérité choque cette inclination. Pour cet avare, il n'y a point d'opinion assez sévère contre la profusion et le luxe ; mais aussi point de texte dans l'Écriture assez formel, point d'endroit dans les Pères assez éloquent en faveur de

l'aumône. Prêchez à ce jeune homme le respect pour le corps de Jésus-Christ; c'est merveille combien d'impression vous ferez sur son esprit. Il sera épouvanté du seul nom de sacrilège; il passera les années entières sans s'approcher des sacrements; il déclamera contre les fréquentes communions, et en dira sur ce point plus que les austères réformateurs de la morale chrétienne. Mais d'où vient que ce même homme à qui la foi donne une vue si pénétrante, un respect si profond, un zèle même si ardent, n'a point de foi pour ces paroles terribles : *Neque adulteri, neque molles?* (1). D'où vient qu'il manque de respect pour son corps, qui est le corps de Jésus-Christ même, selon Saint Paul, et qu'il ose bien prendre les membres du Sauveur pour les prostituer à des femmes prostituées? D'où vient qu'il est indulgent, ce docteur sévère à l'égard de ceux qui sont coupables de ce crime, jusqu'à excuser leurs plus grands désordres, jusqu'à supposer en eux une nécessité indispensable de pécher? D'où vient, dis-je, qu'il y a des vérités qui entrent dans nos cœurs sans peine, et d'autres qui n'y trouvent point d'accès? C'est que celles-là ne trouvent point en nous de passions qui leur soient contraires, et que les autres choquent nos méchantes inclinations, nos méchantes habitudes. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (2). Ils verront Dieu dès cette vie; ils verront la vérité de toutes choses.

Il y a une erreur parmi les hommes chrétiens : c'est

(1) « *Ni les adultères, ni ceux qui se rendent coupables de mollesse ne posséderont le royaume de Dieu.* »

(2) « *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* »

que la foi est tellement un don de Dieu, qu'il n'est point en leur pouvoir de l'acquérir ou de la fortifier, jusque là qu'ils conviennent aisément qu'ils en ont peu, et prétendent même s'excuser sur ce défaut de foi et d'intelligence de tous les autres désordres de leur vie. De là vient que, quoiqu'on leur reproche souvent leur peu de foi, ils n'en sont pas plus touchés que si on leur disait qu'ils n'ont pas le don des miracles. Ils admirent cette vertu dans les saints, comme une grâce purement gratuite ; ils se persuadent qu'en vain on s'efforce d'augmenter la foi ; qu'il faut attendre dans l'oisiveté que Dieu leur accorde cette faveur ; qu'en vain on ferait des efforts pour croire, et qu'il n'est point de moyen pour en venir à bout. Je sens bien que la foi est faible en moi. Mais j'ai beau m'efforcer pour en avoir une plus vive, je sens bien que cela n'est pas en mon pouvoir. Je souhaiterais les lumières de ces saints qui se sont détachés sans peine de tout ce qui n'est pas Dieu. Mais, que me sert-il de le désirer, si Dieu n'a pas résolu de me les donner ? Il faut nous désabuser, et voir à quoi il tient que nous ne croyons pas ; *il faut reconnaître que cela tient à nous-mêmes* ; que, quoique nous puissions dire, nous ne croyons pas, parce que nous ne voulons pas croire.

La volonté mauvaise et corrompue détruit Dieu autant qu'il lui est possible ; c'est-à-dire qu'elle le détruit dans l'esprit et dans la croyance de l'homme. D'où vient qu'un Dieu humble, qu'un Dieu tendre et miséricordieux, un Dieu charitable jusqu'à se faire homme vous paraît une chimère, tandis qu'un Dieu lâche et vindi-

catif, un Dieu fourbe et adultère, un Dieu impudique jusqu'à se changer en bête pour satisfaire une brutale passion, trouve une infinité d'adorateurs dans le paganisme? Est-ce *que cela* (1) est plus vraisemblable? C'est que ces païens aimaient la vengeance et l'adultère et que vous avez horreur de l'humiliation.

La foi était libre dans les prisons des premiers chrétiens; elle est enchaînée et captive depuis qu'ils sont libres. Il y a de la foi dans vous, vous avez beau faire l'athée et l'incrédule. Il est vrai qu'elle y est captive; mais les efforts qu'elle fait pour se délivrer, les frayeurs que vous donne de temps en temps votre conscience, ces doutes que vous proposez à tout moment sur le sujet de la créance commune font voir que vous êtes bien loin de ce calme et de cette tranquillité qu'a coutume de produire une persuasion entière et parfaite. On dirait que vous cherchez la résolution de vos doutes, quoique dans la vérité vous ne cherchiez qu'à vous confirmer dans votre erreur, par le sentiment des personnes judicieuses que vous croyez devoir entrer dans vos sentiments. Vous cherchez ce que vous souhaitez de ne trouver pas.

D'où vient qu'on croit à l'heure de la mort? C'est qu'on a perdu jusqu'à l'espérance de toutes les choses du monde; c'est que le voile est rompu; c'est que les passions sont éteintes. On voit des désespérés, mais peu d'athées.

D'où vient cette négligence extrême des choses de mon

(1) Texte original : *Est-ce qu'il est...*

salut? C'est que je ne crois pas bien que mon âme soit immortelle. — Ce n'est pas cela : vous êtes très persuadé que votre corps est mortel, et vous ne laissez pas d'en prendre un soin extrême et de l'embellir de tout ce que l'art et la nature ont de plus exquis et de plus brillant : c'est que vous n'aimez que la boue et que l'ordure.

Il est étrange que, nonobstant l'expérience de tous les jours, on *ait* (1) toutes les peines du monde à persuader aux hommes qu'ils doivent mourir. On en voit à quatre-vingt ans qui se croient bien loin du tombeau. Les médecins ont prononcé l'arrêt de la mort et se sont retirés ; le confesseur crie aux oreilles du malade qu'il est temps de songer au départ ; et il ne peut encore se persuader qu'il doit mourir, parce qu'il ne peut s'y résoudre et souhaiterait bien que son corps fût immortel. Au contraire, on ne peut croire l'âme immortelle parce qu'on souhaiterait qu'elle mourût avec le corps.

Quand le cœur est prévenu, en vain on éclaire l'entendement. Les Juifs en sont une grande preuve : les paraboles qui rendent sensibles les plus hauts mystères, étaient pour eux des voiles impénétrables qui leur en dérobaient la vue. N'avaient-ils pas vu des miracles ? N'avaient-ils pas eux-mêmes que Jésus-Christ en faisait un grand nombre ? *Quia hic homo multa signa facit* (2). Et cependant ils concluent qu'il le faut promptement faire mourir.

(1) Texte original : *On a...*

(2) « *Car cet homme fait beaucoup de miracles.* »

Les Juifs voulurent s'instruire de l'aveugle-né ; ils appelèrent les parents ; ils furent convaincus ; ils n'oublèrent rien pour le séduire. Quel fut le fruit de ces efforts ? Crurent-ils ? Ils le maudirent, ils l'outragèrent, ils l'excommunièrent.

Une passion, dans le cœur que le relâchement et la paresse ont déjà amolli, est comme un feu qui s'attache à une matière humide ; elle excite une épaisse fumée qui aveugle la raison, et l'empêche de voir les choses surnaturelles. La passion nous rend aveugles à l'égard des objets même sensibles. Faut-il s'étonner, si elle nous dérobe la connaissance des spirituelles et des divines ? Ce qui rebute les méchants attire les bons ; ce qui fait de la peine aux libertins console les gens de bien. Ils ne peuvent assez admirer ce que les autres ne peuvent croire : l'Eucharistie, l'Incarnation, la Mort d'un Dieu, qui exerce la foi des mauvais chrétiens, ne fait qu'enflammer davantage l'amour des plus réglés et des plus fervents. Si vous parlez de l'anéantissement d'un Dieu dans son incarnation : Il faut s'aveugler, diront ceux-là, pour croire un abaissement si prodigieux. — Il faut être plus insensible que les rochers, pour n'être point touché d'un amour si parfait et extraordinaire ! — Comment pouvons-nous croire tous ces miracles, disent les libertins, entendant parler du Saint Sacrement ? — Que votre amour est artificieux, qu'il est inventif, qu'il est tendre, qu'il est digne de tout notre amour, s'écrient les justes ! — Il n'y a que les simples et les idiots qui puissent croire ce miracle, dit un ignorant qui vit dans le désordre, lorsqu'il apprend les merveilles que Dieu a

opérées en faveur de son peuple et qu'il fait encore tous les jours pour glorifier ses saints. — Que Dieu est admirable dans ses saints, dit cet autre homme éclairé des lumières qu'il s'est attirées par l'assujettissement de ses passions et par le règlement de sa vie! *Verè non est alius Deus, nisi Deus noster, etc.* (1).

Votre *Credo* vous rebute, et il convertissait les peuples de l'Inde et du Japon! — Tout cela n'est-il pas incroyable, dites-vous? — Tout cela n'est-il pas bien aimable, disaient ces païens, et tout ensemble bien raisonnable? Ne voilà-t-il pas le plus puissant et, en même temps, le meilleur de tous les dieux?

Tertullien a dit que l'âme était naturellement chrétienne, pour nous faire entendre que, si nous ne croyons pas, c'est un effet de la corruption. D'où peut venir cela? Ne serait-ce point de la simplicité, de l'ignorance ou de la prévention de ceux qui croient? On pourrait le penser, si Saint Paul, Saint Denis, Saint Augustin ne se trouvaient du même sentiment que les simplès et les *ignorants* (1).

De tous les états, le plus misérable est celui d'un chrétien qui croit peu. Il vaudrait mieux ne rien croire, puisqu'il souffre plus dans ses plaisirs qu'un véritable fidèle dans ses peines les plus cruelles : ce peu de lumière qui lui reste suffit pour le perdre et ne suffit pas pour le sauver. La foi est une lumière importune et comme un faux rayon qui lui ôte le repos qu'on goûte dans les téné-

(1) « *En vérité il n'y a pas d'autre Dieu que notre Dieu.* »

(2) Texte original : *Idiots.*,,

bres, sans lui donner la joie qu'apporte le jour, semblable à un malade à qui il reste assez de force pour sentir la douleur de son mal, mais trop peu pour le surmonter.

Il est désormais inutile de faire connaître aux chrétiens qu'ils sont peu fermes dans leur croyance ; ils le connaissent assez ; ils le sentent ; ils l'avouent même sans en rougir ; ils prétendent même excuser par ce défaut qu'ils jugent involontaire, tous les dérèglements de leur vie ; ils s'en plaignent ; ils souhaiteraient d'être éclairés, parce qu'ils sont persuadés que la lumière qui leur découvrirait la vérité des mystères, leur faciliterait l'observation des commandements et qu'il leur serait aussi aisé de pratiquer l'Évangile qu'il leur est difficile de le croire.

Le don d'intelligence qui dissipe les doutes et les ténèbres de l'esprit, qui fait qu'on croit avec joie et que l'esprit se soumet sans peine aux vérités les plus obscures ; cette qualité admirable qui nous fait pénétrer dans les mystères les plus profonds, qui nous fait voir ce qu'il y a de plus caché dans la conduite de Dieu, qui nous découvre les raisons des choses qui sont les plus élevées au-dessus de la raison, qui lui paraissent même les plus contraires ; en un mot, ce don précieux qui calme les inquiétudes de notre esprit et qui fortifie notre foi en un point que les miracles nous sont inutiles et qu'on n'est pas moins persuadé de ce qu'on croit que de ce qu'on voit : cette intelligence, dis-je, se répand dans nos cœurs avec la grâce sanctifiante ; et comme elle naît et meurt avec elle, aussi règle-t-elle ses accroissements sur ses augmentations. Or, comme il est en notre pou-

voir d'augmenter en nous la grâce, aussi l'est-il d'y fortifier la foi par de bonnes œuvres.

J'aurais bientôt quitté ces plaisirs si j'avais la foi. — Et moi je vous dis que vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté ces plaisirs. Il arrive tous les jours qu'on emploie contre les infidèles des remèdes fort inutiles, parce qu'on les applique où il n'y a point de mal. Le mal est au cœur et non pas à l'esprit : on croit que c'est erreur, et c'est passion ; et l'on se sert de longs raisonnements.

Des deux oiseaux que Noé fit sortir de l'arche qui était la figure de l'Église, la colombe, ne trouvant point de lieu où s'arrêter, revint dans l'arche. Le corbeau en aurait fait de même, sans cette brutale avidité qui le porta à s'attacher à un cadavre flottant, pour s'en repaître. Il se peut faire qu'une âme chaste erre quelquefois dans des doutes que la faiblesse de son esprit ou la malignité du démon lui suscite ; mais comme elle n'a point de passion qui soutienne sa faiblesse, elle en revient toujours à l'esprit ; tandis qu'une âme noire et plongée dans le vice est arrêtée par les sales délices que lui présentent les créatures. Les hérésiarques entendaient cette vérité ; c'est pourquoi ils ont tous commencé par séduire la volonté, ne doutant pas qu'elle n'entraînât l'entendement dans les erreurs les plus ridicules et les plus opposées au sens commun.

La foi a été donnée pour supplément à la raison, pour nous élever au-dessus de la raison. D'où vient qu'elle aide la raison plutôt qu'elle n'en est aidée ?

DE

L'ATHÉISME

Dieu n'a jamais fait de miracle pour prouver la divinité, parce que toutes les créatures la prêchent. Il n'y a que ceux à qui il serait à souhaiter qu'il n'y eût point de Dieu, qui disent qu'il n'y en a point ; leur imagination remplie d'extravagances les jette dans l'égarement ; ils ne sauraient s'empêcher de dogmatiser ; de faire tous leurs efforts, pour attirer les autres dans leurs sentiments, parce qu'ils voudraient ce qu'ils ne peuvent faire, se convaincre eux-mêmes de leur erreur. S'ils en étaient bien persuadés, ils laisseraient vivre chacun à sa mode et diraient ce qui leur serait plus utile ; ils parleraient tous comme ils le jugeraient plus à propos pour leur intérêt et pour la douceur de leur vie : s'il n'y a point de Dieu, chacun est sa règle.

Épicure, chef de tous les athées, dit un mot qui fait voir qu'il ne condamnait que les faux dieux : *Non Deos vulgi negare profanum, sed vulgi opiniones Diis applicare*

profanum (1). Les gens du monde les plus sages ont été les plus religieux. Cicéron, après avoir avoué franchement que quantité d'autres peuples surpassaient les Romains en d'autres choses, ajoute : *Sed pietate ac religione atque hac una sapientia, quod Deorum immortalium numine omnia regi, gubernarique prospeximus, omnes gentes nationesque superavimus* (2).

Nous sommes tout environnés de lumières. Ce n'est donc pas ce qu'il faut chercher pour voir et connaître Dieu. Il nous environne, il nous pénètre ; mais il guérit les maladies qui nous aveuglent, qui nous rendent insensibles. Les médecins donnent tout à la nature, les politiques, tout à la prudence humaine, les astrologues, tout aux astres, les personnes dérégées, tout au hasard ; les sages se défont des préventions et, cherchant de bonne foi la cause de tout ce qui se passe ici-bas, trouvent qu'on en doit venir à une Sagesse Souveraine.

N'est-il pas bien étrange que les gens qui combattent la religion ne viennent qu'avec des doutes, de petits contes, de froides railleries attaquer dans nos esprits une vérité établie de tant de preuves si convaincantes ? Vous nous opposez les rêveries de Démocrite et d'Épicure, les réflexions de je ne sais qui, qui a ramassé je ne sais quels exemples obscurs qu'il faut croire sur leur bonne foi et qui ne prouvent rien, supposé même qu'ils soient

(1) « Ce n'est pas de nier les dieux du vulgaire qui est un sacrilège, c'est d'appliquer aux dieux les opinions du vulgaire. »

(2) « Par la piété, par la religion, par cette sagesse qui nous fait admettre que la puissance des dieux immortels règle et gouverne tout, nous avons surpassé tous les peuples et toutes les nations. »

véritables. Et moi je leur oppose le consentement universel de tous les siècles et de toutes les nations ; je leur oppose les démonstrations des théologiens, auxquels ils ne peuvent répondre qu'en découvrant leur ignorance ; la voix de toute la nature, tous les docteurs, toutes les académies de l'univers. O Dieu, souverain Maître du ciel et de la terre, puissante Main qui avez étendu et arrondi ces vastes pavillons qui nous environnent et qui les avez semés d'étoiles ; qui avez formé le soleil et l'aurore et qui avez ajusté cette machine avec tant d'art , qui en avez si bien réglé tous les mouvements que, depuis six mille ans, rien ne s'est encore démenti : Bras tout-puissant qui soutenez cette lourde masse au milieu des airs, qui l'avez rendue féconde par la révolution si juste et si nécessaire des saisons ; qui avez creusé les abîmes de l'Océan, qui les avez remplis d'eau et qui faites vivre un nombre innombrable de poissons de tant d'espèces différentes dans ce même élément qui étouffe tous les autres animaux : grand Ouvrier, qui avez de rien formé cet homme dont la structure admirable se trouve propre à tant d'actions et de mouvements différents, qui lui avez donné une âme et des facultés capables de mille fonctions dont chacune est capable d'arrêter et de confondre les esprits les plus éclairés et les plus pénétrants ; qui avez partagé les richesses aux diverses régions, les fruits aux diverses terres, les industries aux divers peuples, les arts et les talents aux personnes, avec tant de sagesse que les uns profitent des biens des autres, qu'ils s'entraident, qu'ils s'entreservent tous, que rien ne manque, ni aux grands, ni aux

petits, et que tout l'univers subsiste dans une égalité et une harmonie admirable, malgré la contrariété des éléments, les antipathies des nations et l'application unique que chacun a à ses propres intérêts, est-il possible qu'il y ait des hommes qui demandent si vous êtes? Je vous trouve dans les plus petites fleurs, dans les insectes les plus vils. Je vous trouve dans ma mémoire, dans mon imagination. Et il y a des hommes qui demandent des preuves de votre existence, qui ne croient pas que vous gouvernez le monde! Combien ai-je de raisons de croire que ces sortes de gens sont aveugles, que leur présomption leur a ôté l'usage du sens commun, que votre Majesté, qu'ils ont voulu envisager, les a accablés, selon votre divine parole!

Des hommes, qui dans le fond sont persuadés du contraire, quelquefois pour exercer leur bel esprit, pour avoir le plaisir d'embarrasser un ignorant, de lui renverser l'esprit, de lui donner quelque idée d'une science extraordinaire, tiennent, à des femmes qu'ils veulent séduire, des discours qui les embarrassent, parce qu'elles n'ont pas assez de lumières pour découvrir la faiblesse et la fausseté des raisonnements qu'on leur fait; et il arrive que des gens, qui ne doutent nullement de la divinité, sont de véritables athées.

Les persuasions des athées sont si faibles que, dès que l'application les détache des objets de leurs passions, ils n'attendent pas, du moins la plupart, qu'on leur parle pour se désabuser.

La lumière, qui nous fait voir toutes choses, nous fait voir encore Celui qui est l'auteur de toutes choses. Nous

naissons avec des instincts et des passions; nous naissons avec des connaissances et des lumières. Comme il y a des objets que nous désirons naturellement, il y en a que nous connaissons sans instruction et sans étude. Dieu, l'immortalité de l'âme, la récompense des bonnes actions sont de ces vérités qu'il n'est point besoin d'apprendre. — Si cela est, me dira-t-on, il n'y a point d'infidèles. — Il n'y en aurait point, si pour être fidèle il suffisait de connaître; mais il faut encore aimer.

On convainc tous les jours les hérétiques et on ne les convertit pas pour cela. Il n'est rien de si aisé que de leur faire voir la vérité; mais, bien loin de se réjouir, quand ils l'ont trouvée, ils en sont au désespoir, ils s'emportent, ils se répandent en injures : *Quæsiuit cælo lucem ingemuitque reperta*. (1) Quand ils ont à faire à des gens habiles, ils sont bientôt au bout de leurs passages et de leurs réponses.

S'il y avait une seule chose dans ma religion qui choquât visiblement le bon sens, je la tiendrais pour erronée. Il y en a cent dans les autres; mais il y en a qui flattent la concupiscence.

Celui qui pèche, dit Saint Bernard, voudrait qu'il n'y eût point de Dieu ou, du moins, qu'il ne pût pas punir les crimes. Et, comme on se persuade aisément ce qu'on désire avec passion, il ne s'en trouve que trop qui ne croient pas qu'il y ait de Dieu ou, du moins, qui veulent faire semblant de le croire.

Je vous plains, lorsque vous me dites que vous

(1) « Il chercha la lumière dans le ciel et gémit de l'avoir trouvée. »

n'avez point encore trouvé Dieu ; mais je ne saurais arrêter les mouvements de mon indignation, lorsque j'apprends que vous ne le cherchez pas même. Vous paraît-il donc si peu de chose ? Hérode n'eut pas plutôt appris qu'il était né, qu'il le craignit, qu'il le fit chercher de toutes parts, qu'il n'oublia rien pour le perdre : il fit mourir les petits enfants, dans l'espérance de l'envelopper dans ce massacre. Dieu échappe à tout cela. Les pécheurs font la même chose : ils tâchent, à force de crimes, d'étouffer ce sentiment intérieur de l'existence de Dieu, mais en vain.

A quoi vous amusez-vous, Prédicateurs ? Ah ! ce n'est pas là qu'est le mal. Vous avez beau raisonner et multiplier vos démonstrations pour prouver un Dieu, vous ne gagnez rien sur ces esprits. Je sais bien qu'ils disent eux-mêmes qu'ils ne croient pas ; que c'est à faire aux petits esprits à donner dans les pièges qu'on leur tend pour les rendre esclaves d'une créance également incommode et chimérique ; que pour eux ils ont secoué le joug et qu'ils vivent sans contrainte et sans souci. Mais en vain tâchent-ils de vous le persuader. Il faudrait qu'ils ne fussent pas hommes pour être dans cette disposition. La connaissance d'un Dieu nous est aussi naturelle que l'appétit du bien et l'aversion de ce que nous croyons nous être nuisible. S'ils ne croyaient pas et si leur croyance ne traversait pas sans cesse leurs plus agréables plaisirs, s'ils avaient étouffé tous les sentiments, l'on ne les entendrait pas remettre sans cesse en question l'existence de Dieu et l'immortalité de leur âme, proposer leurs doutes dont ils ont cent fois reçu la réso-

lution, frémir dans la pensée de la mort, tomber dans d'affreuses rêveries dès qu'ils sont dans la solitude. Tout leur parle de la Divinité et de la Providence; et, s'ils sont sourds à tant de voix qui les prêchent sans cesse sur ce sujet, c'est en vain que vous espérez qu'ils soient sensibles à la vôtre. Il faut, il faut se défaire de cette passion : tant que vous y serez assujetti, vous aurez assez de lumière pour mériter votre condamnation, mais jamais assez pour dissiper vos doutes et calmer votre inquiétude. On a trop d'intérêt qu'il n'y ait point de justice en l'autre vie, pour se bien persuader qu'il y en ait. Voulez-vous juger sans crainte de vous tromper, en un point qui vous est de si grande conséquence ? Défaitez-vous de tout intérêt. *Domine, ut videam... Tu es lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Il est vrai, mon Dieu, nous en avons assez pour nous conduire ; mais voyez que le péché, ou a éteint cette lumière, ou nous a rendus aveugles.

D'où vient donc qu'il y a des gens qui ne croient pas même en Dieu, et qui osent traiter de simples et de crédules ceux qui combattent en cela leur sentiment ? Je réponds à cela que ce sont quelquefois des esprits faibles et vains qui ont assez d'orgueil pour ne se rendre pas à l'autorité de l'Église et qui, d'ailleurs, n'ont, ni assez d'étude pour savoir les raisons sur quoi notre croyance est appuyée, ni assez de pénétration pour les comprendre. Pour preuve de la faiblesse de leur esprit,

(1) « Seigneur, faites que je voie.... Vous êtes la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde. »

quand est-ce que ces petits esprits, qui font les docteurs parmi les ignorants et parmi les dames, ont rendu une seule raison de leurs doutes, eux qui demandent raison de toutes choses ? D'où vient que ces esprits forts, bien loin de pouvoir convaincre les autres, ne peuvent se persuader eux-mêmes, qu'ils sont dans des inquiétudes continuelles, qu'ils ne peuvent se rassurer parfaitement contre la crainte d'un Dieu que toutes les créatures leur prêchent ? Pourquoi ce zèle imprudent et cette passion d'attirer les autres dans leurs sentiments, si ce n'est pour se persuader que leurs opinions sont plausibles et qu'elles ne choquent pas le bon sens, par l'accès qu'elles trouveront dans un plus grand nombre d'esprits ? De quoi vous mettez-vous tant en peine, pauvre Malheureux, s'il n'y a point de Dieu à qui vous devez rendre compte de vos sentiments et de vos actions ? Et, si vous en êtes bien persuadé qu'il importe que cela soit cru ou ignoré des autres hommes ? Que ne laissez-vous vivre chacun dans sa persuasion ? A quoi aboutit ce grand zèle, qu'à mettre la confusion et le désordre dans la vie civile, qu'à vous perdre vous-même d'honneur et de réputation et vous exposer même à perdre la vie ?

Mais d'où vient que, malgré qu'on en ait, vous en voulez rendre compte à tout le monde, que vous n'en parlez jamais que comme un homme inquiet, qui cherche à s'éclaircir ou plutôt à se confirmer dans son erreur, qui est au désespoir de ne se pouvoir convaincre et étouffer cette voix de la nature, cet instinct secret qui lui crie sans cesse qu'il y a un Dieu ? Vous ne croyez pas, parce que la connaissance que vous

avez de la vérité est une connaissance forcée et involontaire. Vous souhaiteriez qu'il n'y eût point de Dieu, parce que sa loi vous déplaît et que vous vous plaisez dans une vie honteuse et déréglée.

DE -

L'ABANDONNEMENT DE DIEU

Une marque qu'on est en cet état, c'est quand on ne rougit plus du vice. Une autre, quand on en est venu jusqu'à ce point que de blâmer même la vertu et d'en faire honte à ceux qui la pratiquent. Il faut rapporter à cette même raison, ceux qui voient sans frémir le changement qui s'est fait en eux, qui se moquent d'eux-mêmes, quand ils se ressouvienent de leur dévotion et de leur sainteté passée.

La honte et la crainte de Dieu sont deux choses bien différentes ; mais pourtant elles sont presque toujours en l'âme en un égal degré. La honte est la plus forte des passions : d'où vient que, quand une autre passion a tout vaincu, il n'y a plus de ressource contre elle dans l'âme.

Ceux qui présument beaucoup de leurs lumières, ceux qui prétendent juger de tout par les seules lumières de leur esprit sont ceux qui tombent dans l'aveuglement. C'est grand pitié de voir avec quelle témérité ces beaux

esprits décident toutes choses et avancent leurs sentiments comme des oracles, sans raison, contre toute sorte de raison, avec une audace qui surprend les ignorants, mais qui fait compassion à ceux qui savent quelque chose.

Tout sert à aveugler les aveugles : les miracles, les bons exemples ; comme tout sert aux prédestinés, jusqu'aux péchés des autres et même leurs propres péchés.

Ces personnes croient qu'il y n'a personne au monde qui soit plus sage qu'*elles* (1) ; *elles* croient même être plus sages que tout le monde ensemble. D'où vient que, sans raisonner, *elles* avancent cent choses extravagantes dont *elles* ne sauraient jamais donner de preuves ? *Elles* se plaignent qu'il faut croire sans raisonner ; c'est d'*elles*-mêmes qu'on a sujet de se plaindre sur ce point.

Elles se sont fermé toutes les voies du retour, comme la docilité, la défiance, la pudeur.

Il y a des endurcis de trois sortes : ceux qui font le mal avec une connaissance parfaite ; d'autres qui fuient d'avoir de la connaissance, afin de faire le mal ; ceux qui n'ont nulle connaissance, nul bon mouvement.

Pilate, et Pharaon, et tous ceux qui persécutent les gens de bien pour des respects humains ou pour quelque autre raison que ce puisse être, savent leur état ; ils se résolvent à en sortir ; mais ils n'en veulent pas venir

(1) Comme *personne* s'employait autrefois au masculin, le texte original porte *ils*, ici et dans les passages ci-dessous où *elles* est en italiques.

aux effets : on dirait que Dieu les a endurcis. *Et factum est, sicut locutus est Dominus, et non audierunt ; sic clamabant et non exaudiam* (1).

Quest-ce que c'est donc qu'un cœur dur ? C'est celui qui n'est, ni brisé par la componction, ni amolli par la piété, ni ému par les prières ; qui ne se rend point aux menaces, qui s'endurcit toujours davantage par les châtimens. Un cœur dur, c'est celui qui est ingrat aux bienfaits de Dieu, désobéissant à ses conseils, que la pensée de ses jugemens désespère, que celle de sa bonté rend plus négligent, effronté dans les ordures, timide dans les périls, malhonnête dans les affaires du monde, négligent en celles de Dieu, oubliant le passé, méprisant le présent, ne prévoyant pas l'avenir.

(1) « *Il est arrivé ainsi que le Seigneur l'avait dit et ils n'ont pas entendu ; ils crieront ainsi et je ne les écouterai pas.* »

DE

L'IMPURETÉ

Il y a bien des libertins qui tâchent de se persuader à eux-mêmes et de persuader même aux autres que ce n'est pas un grand péché que celui de l'impureté. D'où vient donc qu'on s'en cache avec tant de soin, qu'on en rougit, que toutes les lois le condamnent, qu'on a tant de peine à s'en accuser, que l'on ne dit presque jamais tout ce qu'il faudrait dire pour l'intégrité de la confession? D'où viennent ces remords de la conscience? D'où vient que Dieu l'a puni si sévèrement *comme le montrent* le déluge, Sodome, les fils de Juda, David? D'où vient que les autres peines, l'aveuglement, l'endurcissement de cœur, la perte de la foi, l'athéisme, la soustraction de toute grâce suit si souvent de semblables fautes?

Pœnitet me fecisse hominem (1). Il ne le dit point après le péché d'Adam, ni celui de Caïn.

(1) « *Je me repens d'avoir créé l'homme.* »

Abraham n'osa demander la grâce des Sodomites, quoiqu'il eût grande envie qu'on leur pardonnât, comme il paraît par le XVIII^e chapitre de la Genèse; et Moïse la demanda et l'obtint pour des idolâtres.

Saint Bonaventure donne cinq marques pour reconnaître l'amour charnel et le distinguer du spirituel : 1^o Les longs entretiens, s'ils sont inutiles; et rarement les longs peuvent-ils être utiles. 2^o Témoignage de cet amour par des regards, des gestes, des mouvements, des flatteries. 3^o Inquiétudes dans l'absence. 4^o Jalousie. 5^o Complaisance pour les vices.

Faut-il s'étonner si l'on trouve peu de foi parmi tant de corruption? Je m'étonnerais du contraire. Dieu ne verse pas ses dons dans l'ordure. *Non permanebit spiritus meus* (1).

Aristote appelle la passion qui porte à l'impureté une espèce de mal caduc. Les Pères l'appellent péché, par antonomase. Saint Augustin dit que cette passion est un des plus grands maux que la désobéissance d'Adam nous ait apportés.

La passion de toutes où nous avons le plus de pente et contre qui nous aurions besoin de plus de secours est celle à quoi nous sommes portés par mille moyens : tous les théâtres, tous les poèmes, toutes les chansons ; les habits, faits contre ce vice, aujourd'hui se font pour le favoriser ; les dames, à qui Dieu n'a inspiré tant de pudeur naturelle que pour les défendre et les rendre aux hommes comme vénérables, *sont un aliment pour les*

(1) « *Mon esprit ne demeurera pas dans l'homme.* »

flammas de l'impureté. Le chant, qui n'a été fait que pour les oreilles, se rapporte à cette passion. Les anciens étaient plus chastes dans leurs livres, dans leurs vers.

Elle ôte à l'homme le repos, l'honneur, la vertu et la raison. Preuve qu'elle ôte la raison, c'est qu'elle porte à des excès, à des extrémités incroyables : David, Samson, Salomon, Henri VIII *en sont des exemples.* On revient avec peine de cette passion.

Pour l'éviter, il faut éviter la conversation avec les personnes d'un autre sexe et se tenir en garde contre les prétextes. On dit que c'est l'esprit, la vertu, l'entretien. Mais tout cela dans un homme, si vous êtes hommes, ne ferait pas le même effet.

DE L'ENFER

L'éternité est comme un globe lequel, étant appliqué sur l'estomac d'un misérable, lui fait sentir tout son poids ; quoique ce globe ne le touche que par un point, cet homme est accablé sous le point de l'éternité, il souffre toute l'éternité. L'éternité bienheureuse est *interminabilis vitæ tota et perfecta possessio* (1). L'éternité malheureuse est par conséquent un état où toutes les différences du temps concourent et se réunissent, comme en un point, pour rendre un esprit malheureux.

Quelle douleur pour une âme damnée, lorsque de cet abîme de l'éternité, après avoir brûlé les cent mille et millions d'années, elle jettera les yeux sur cette petite portion de temps qu'elle aura peine à trouver au bout de ce nombre infini de siècles qui auront passé depuis sa mort. La vie ne paraît qu'un moment, quoique envisagée de fort près. Il nous semble, à nous qui en jouissons encore, que tout ce qui en est passé n'est qu'un

(1) « *La possession totale et parfaite d'une vie sans fin.* »

moment. Quand on est à l'heure de la mort, quelque longue qu'elle ait été, à peine peut-on se persuader qu'il y ait eu quelque intervalle entre le jour de sa naissance et celui où nous sommes enfin arrivés. Nous cherchons cette vie qui a passé comme un songe et dont il reste à peine quelques traces dans notre mémoire. Que sera-ce, lorsqu'il aura passé des milliers d'années depuis notre mort, que vos enfants et les enfants de vos enfants seront déjà ensevelis, que votre race sera perdue, que le temps aura ruiné les maisons que vous avez élevées, détruit les villes qui vous ont donné la naissance, renversé les états où vous aurez vécu, que la fin des siècles aura enseveli tout l'univers dans ses propres cendres, que les portes du ciel, aussi bien que celles de l'enfer, auront été fermées pour n'être jamais rouvertes, et que depuis ce temps-là il aura déjà passé cent mille ans, cent mille millions d'années : qu'en pensez-vous ? Que vous paraîtra cette vie ? Jugerez-vous, alors, qu'elle mérite bien qu'on perde l'éternité pour en jouir avec les plaisirs et les honneurs qui l'accompagnent ?

Quoi ! pour jouir durant ce moment de vie de quelques frêles plaisirs ; quoi ! pour passer en je ne sais quel honneur cet atôme de temps dont il me reste à peine l'idée, que je cherche presque inutilement au milieu de cette durée épouvantable qui l'a, ou précédée, ou suivie, je me suis plongé dans ces ténèbres, dans ces flammes éternelles ! Que sont donc devenus ces fantômes de gloire, de grandeur, de réputation, d'immortalité, qui me donnaient alors de si grands soucis, qui m'occupaient, qui me faisaient oublier l'éternité ? Que sont

devenues ces personnes que j'ai aimées, ces autres dont j'ai redouté les vains jugements, les discours et la puissance ? O Dieu ! quel aveuglement ! Quelle folie ! O Dieu ! si j'avais bien voulu profiter de ce moment, si j'avais fait ce que je pouvais faire, et ce qui m'est présentement impossible, et ce qui me sera éternellement impossible ! Dans ce moment, qui est l'unique dont j'ai pu disposer et qui ne reviendra jamais ; dans ce moment, que j'ai passé à jouer, à danser, à rire, à dormir, à ne rien faire ; dans ce moment, j'ai eu toute une fortune entre les mains, j'ai été le maître, l'arbitre de mon bonheur ; j'ai eu la clef du paradis en mon pouvoir ; j'ai eu, durant trente ou quarante ans, la liberté de choisir dans le paradis, l'éternité bienheureuse, la place la plus riche, la plus élevée ; on m'a offert de me placer, ou entre les apôtres, ou parmi les vierges, et j'ai refusé de le faire, et je n'ai pas seulement daigné penser aux offres qu'on me faisait ! Mon Dieu, étais-je chrétien, étais-je raisonnable, étais-je homme ? Qui m'avait renversé l'esprit, qui m'avait ensorcelé de la sorte ? Ah ! moment, précieux moment, court moment, ne reviendras-tu donc plus ; et faut-il que tu sois éternellement perdu pour moi ? Il est déjà perdu pour bien des millions de chrétiens. Hélas ! une partie même en est perdue pour vous. Prenez garde de ne pas perdre le reste. Si vous n'y pensez bientôt et comme il faut, vous le perdrez tout entier.

On nous parle des feux et des flammes de l'enfer. Elles sont horribles, elles sont épouvantables ; mais, à mon sens, c'est peu de chose en comparaison de ce

regret, de cette vue du temps passé et du mauvais usage qu'on en a fait. Notre esprit s'emploiera, toute l'éternité, à nous représenter vivement la vanité des objets qui nous ont détournés de Dieu, la facilité qu'il y avait à se sauver. Il était si aisé de confesser ce péché ! J'ai eu tant d'années de santé depuis ma chute ! Pourquoi attendais-je l'heure de ma mort ? Pourquoi le lendemain ? Où était mon esprit, moi qui faisais l'important et qui passais pour un homme si judicieux et de si bon conseil pour les autres ! Il n'y avait qu'à faire ce qu'un tel et un tel ont bien fait. Cela me paraît quelque chose de si horrible, que si tous les autres supplices de l'enfer pouvaient être séparés de celui-ci, et que Dieu laissât à mon choix, ou d'être plongé dans cet abîme effroyable de maux, ou d'être seulement affligé de ce regret, je ne balancerais pas un seul moment à choisir l'assemblage de tous ces tourments pour me délivrer de celui-ci. Mais jamais l'un ne sera séparé de l'autre ; éternellement vous souffrirez, vous regretterez le temps, les moyens faciles que vous avez eus, que vous avez méprisés de vous sauver.

Ah ! mon Dieu, mon bon Maître, mon tout aimable Rédempteur, ne me damnez pas, je vous en prie par votre sang précieux, par cet amour si tendre et si ardent que vous m'avez témoigné. Quel fruit tirerez-vous, mon Dieu, de la perte de cette chétive créature, que vous avez formée de boue et qui doit bientôt être réduite en poussière ? Quelle grande gloire vous reviendra-t-il, mon Seigneur, quand vous m'aurez enfermé pour une éternité dans ces gouffres de feux et de flammes ? Suis-je un

objet digne d'une colère si enflammée, d'une si longue et si cruelle vengeance? Mais faisons nous-mêmes ce qu'il faut pour nous sauver; sauvons-nous, quand tout le reste devrait périr.

On deviendrait fou, si l'on pensait à cela. — On deviendrait fou de cette folie qui ne l'est qu'aux yeux du monde insensé et qui, devant Dieu, est la haute et la souveraine sagesse. Savez-vous qui me ferait devenir fou, si je m'attachais à le vouloir comprendre? C'est d'accorder la vie d'un pécheur et la créance de l'enfer : c'est comment il se peut faire que vous croyiez qu'il y a un enfer, une éternité de peines, et que vous viviez dans le péril continuel d'y tomber; c'est que vous sachiez qu'il y a des peines si horribles que vous confessiez vous-même, qu'à les considérer avec un peu d'attention on deviendrait fou, et que, cependant, vous ne deveniez point sage. Vous deviendriez fou, dites-vous, si vous pensiez à cette éternité. Vous concevez donc que c'est quelque chose d'épouvantable. Mais, dites-moi, de n'y penser pas fait-il que la chose ne soit pas, ou qu'elle ne doive pas être pour vous? Si d'y penser cela fait un si grand effet, que sera-ce de la souffrir? C'est quelque chose de si affreux, dites-vous, que vous ne pouvez y penser, et vous ne craignez point d'y tomber! Voilà ce que je ne comprends point et ce que je ne comprendrai jamais. Vous n'avez pas le courage de penser à la mort; je ne m'en étonne pas : de plus résolu, de plus saints que vous n'y pensent jamais sans trembler. Vous avez horreur de penser à l'éternité; et vous vous y précipitez! Mon Dieu, ayez pitié de nous! Laissez-vous toucher à

notre aveuglement. Nous ne savons ce que nous faisons ; nous sommes *de* pauvres insensés.

Imaginez-vous la douleur et la confusion d'un homme surpris dans un crime, que la justice humaine fait jeter dans un cachot, parmi une *troupe de misérables* (1) et de malfaiteurs, en attendant que son procès soit jugé. Je compare cette douleur avec celle d'un chrétien qui se trouvera dans les enfers, dans la compagnie de tout ce qu'il y aura jamais eu de scélérats sur la terre. Dans la prison, on se conserve quelque espérance d'échapper, ou par la fuite, ou par les intrigues et le crédit de ses amis, ou par les sollicitations et l'argent de ses parents ; on y reçoit quelque consolation par les visites de ses proches et par les soins qu'ils prennent de pourvoir à vos besoins. Mais en enfer, qui pourra ou voudrait, même quand il le pourrait, vous consoler et risquer de déplaire à Dieu par la compassion qu'on aurait de vos misères ?

Les impies, en offensant Dieu par leur désobéissance à la loi et par leurs excès, me paraissent manger, de la bouche du corps, les viandes précieuses qui leur sont servies ; mais, de la bouche du cœur, ils mangent l'iniquité ; et ce qu'ils mangeaient dans le monde, ils le digèrent dans les enfers au milieu des tourments éternels ; ou, si vous aimez mieux, les plaisirs qu'ils ont goûtés sont comme des viandes qui restent dans l'estomac sans pouvoir être digérées, qui les chargent et qui leur font payer par des tourments infinis le moment de

(1) Texte original : *Un tas de canaille.*

douceur qu'ils leur ont causé en passant par la bouche.

Saint Bernard, parlant de l'état des damnés, dit: Il est constant que l'âme est immortelle et qu'elle ne vivra pas un seul moment sans sa mémoire, de peur qu'elle ne cesse un moment d'être ce qu'elle est; de sorte que, tandis que l'âme subsiste, la mémoire subsiste aussi. Mais, ô Dieu, dans quel état! Toute infectée de péchés horribles par ses crimes, enflée de vanité, hideuse par le mépris et la négligence!

Les choses qui ont précédé sont passées et ne le sont pas. Ce qui a été fait ne peut qu'il ne soit fait. Ainsi, quoique faire eût été dans le temps, avoir été fait demeurera éternellement. Ce qui a passé les temps ne passe point avec le temps, et, par conséquent, il est d'une nécessité inévitable que vous soyez éternellement tourmenté de ce que éternellement vous vous souvenez avoir mal fait.

S'il est vrai que l'on souffre effectivement tous les maux qu'on craint de souffrir, que doit-on dire de ceux qu'on est assuré de souffrir, comme les damnés le sont de souffrir éternellement? Plaisirs, vains plaisirs, qui m'aurait dit, lorsque je vous cherchais avec tant d'ardeur, que je vous goûtais avec tant de transport, que votre souvenir me dût être un jour si amer!

Il est étrange que Dieu ait été obligé de faire un enfer pour empêcher les hommes de l'offenser. Après les obligations que nous lui avons, il fallait qu'il nous crût bien faibles ou bien ingrats! Mais il est étrange que cela même ne le mette pas à couvert de nos attentats! Dieu a fait l'enfer par zèle pour notre salut. Mais d'où

vient, mon Dieu, que vous ne nous en avez pas donné plus de connaissance ou plus de crainte ? Pourquoi avez-vous préparé de si horribles peines au pécheur, ou pourquoi les lui avez-vous cachées ? — Il se serait plongé en toutes sortes de crimes, si vous n'aviez arrêté sa licence par cette digue ? — Il est vrai ; mais il aurait évité jusqu'aux plus petites fautes, s'il avait vu les tourments dont vous les punissez. Mais nous avons tort de nous plaindre. Dieu n'a pas manqué de nous instruire ; mais nous ne repassons point ses instructions, nous ne daignons point les rappeler en notre souvenir ; nous ne faisons nul effort pour les pénétrer.

Le feu qui environnera le corps de toutes parts, dans lequel les damnés seront plongés, les brûlera sans les consumer ; de sorte que la peau d'un chacun lui servira comme de chaudière dans laquelle bouillira la chair ; la graisse, le sang, la moëlle dans les os ; Dieu donnant, ajoutant à la vertu dolorifique, pour parler ainsi, ce qu'il ôtera à la vertu consomptive, lui donnant la vertu de s'insinuer, de se ménager, d'entrer, de pénétrer. Cela vous fait frémir ? Je frémis aussi de ce que je pense et que je ne saurais expliquer. Je frémis, quand je fais réflexion que tout ce que je conçois n'est rien en comparaison de ce qui est. Quand je vous aurais représenté au vrai ce que le corps souffre, qu'est-ce que tout cela, en comparaison de ce que ce feu fait souffrir à l'âme.

Notre feu a mille usages : il est fait pour échauffer, pour éclairer, pour brûler, pour cuire, pour réjouir, pour purifier. Celui d'enfer n'est fait que pour tour-

menter. C'est un feu particulier ; il est appelé des Pères un feu ineffable, un feu merveilleux, un feu duquel on ne peut rien dire ; il ne s'éteint point ; il ne s'affaiblit point ; il n'éclaire point ; ce sont des ténèbres palpables, liquides et brûlantes ;

Si, après autant des millions de siècles qu'il s'est passé de moments depuis que le soleil roule sur nos têtes, les peines des damnés cessaient, j'excuserais les désordres chrétiens ; et je ne me mettrais pas fort en peine de vous faire quitter le vice, si la peine n'était éternelle. Pour une seule pensée d'impureté, un million de siècles de flammes ! Patience ! Mais une éternité ! Pour un larcin d'un écu, un enfer de cent millions d'années ! O Dieu ! quelle égalité ! Mais enfin ces peines finiraient et la vue de Dieu, si elle pouvait succéder à tous ces supplices et à sa haine, effacerait en un moment jusqu'à la mémoire de ces tourments. Mais la foi nous apprend que c'est pour une éternité ! Et on trouve du goût dans les plaisirs ! Et le péché a des charmes !

DES RICHESSES

Pourquoi est-il difficile de se sauver étant riche ? Parce qu'il faut joindre le détachement avec la possession, n'avoir que du mépris pour ce qui nous rend considérable. Je suis né d'un père riche, qui m'a laissé du bien. J'en ai besoin pour vivre selon ma condition ; elle porte que je sois vêtu magnifiquement, que ma table soit couverte de viandes exquisés, que j'habite dans une maison parée de riches ameublements. — C'est en quoi je vous trouve malheureux. Qu'il est difficile que vous vous sauviez, si cela est. Pour se sauver, l'humilité et la croix sont nécessaires.

Les richesses produisent, pour l'ordinaire, ou trop d'affaires ou trop de loisir, trop d'épines et trop de roses. Les épines étouffent la semence de la grâce ; les roses entêtent et corrompent par leur mollesse. On vit en même temps dans les soucis et dans les plaisirs, qui sont les deux choses les plus opposées au salut.

Dans le royaume des douze tribus, David sauvé, Saül réprouvé, Salomon corrompu et peut-être damné.

Dans celui de Juda, de vingt rois il y en a treize dont la damnation est assurée, deux desquels elle est très probable. Suivit le royaume d'Israël ; il y eut dix-neuf rois, et il y en eut dix-neuf de réprouvés. Cependant c'étaient des rois éclairés, environnés de prophètes, choisis de Dieu, et tous fort riches.

Le démon tente les riches, voulant se servir d'eux pour rétablir son empire, voulant prendre des voies opposées à Jésus-Christ. Les savants et les princes ont été les chefs des schismes et des hérésies ; le démon a séduit les doctes qui se sont attachés aux grands. Il tente les riches, parce que leur exemple est plus pernicieux, car il est obligé de se servir des moyens humains, les divins lui manquant.

Les tentations que le démon fait aux pauvres ne sont que des choses nécessaires à la vie. Or, 1^o ces choses-là sont assez bornées, et il est aisé de les avoir par des voies licites, sans compter l'assurance infailible que Dieu y pourvoit. Mais les riches, il les tente du désir des choses superflues, lesquelles n'ont point de bornes ; et ainsi la tentation est continuelle. — 2^o Ces choses ne se peuvent attendre de Dieu ; et ainsi, quand on les désire, on se voit contraint à les rechercher par des voies humaines illicites. — 3^o Comme on n'attend pas de Dieu l'objet de ses désirs, on cesse de lui faire sa cour ; on l'oublie, on le méprise aisément. En acquérant le nécessaire, on calme le désir qu'on en a ; en acquérant le superflu, on augmente, on enflamme la cupidité qui vous portait à le rechercher.

Les pauvres, accoutumés par nécessité à se passer

même des choses permises, n'ont pas de peine à céder à la grâce de Dieu, soit qu'elle les porte simplement à l'observance des commandements de Dieu, soit qu'elle les pousse à la sainteté et à la mortification de conseil; au lieu que les riches, accoutumés au luxe et à la mollesse, non seulement n'ont pas de la facilité à se passer des choses permises, mais jugent même les commandements impossibles. De là vient qu'il est plus aisé de convertir un pauvre qu'un riche.

L'avarice est ce grand désir du bien. Mais vous me direz : Le désir ne me porte à rien contre la loi de Dieu. — Je réponds : Il vous fait abandonner le service de Dieu et le soin de votre âme, qui sont les seules choses que vous avez à faire ; il est cause que vous négligez l'éducation de vos enfants ; il vous engage à mille fausses démarches.

Il n'y a que trop de chrétiens qui imitent ceux de la tribu de Ruben, de Gad et de la moitié de Manassé, qui, charmés des campagnes qui étaient au-delà du Jourdain, les demandèrent à Moïse pour leur partage et renoncèrent, pour cela, à la Terre promise qui était au-delà du Jourdain. Ce qui nous fait préférer la félicité de cette vie à la demeure de la céleste patrie, *ce* sont nos richesses. On s'occupe entièrement des soins et des désirs de la terre ; ces hommes riches y trouvent leur repos et leur félicité ; ils ne se mettent point en peine de chercher d'autres biens, satisfaits de ce qu'ils trouvent sur la terre pour nourrir l'homme animal et charnel.

Saint Pierre s'exposa à marcher sur les eaux, dès qu'il eut renoncé à ce qu'il possédait et au peu de bien

qu'il avait; la mer s'ouvre aux Israélites dégagés de l'embaras des soins qui donnent les richesses qu'ils avaient méprisées pour passer dans le désert et y servir leur Maître. Les Egyptiens, résolus de retourner à leurs biens, y périssent.

Les plus sages parmi les riches ne s'en tiennent pas à ce qu'ils voient faire à la plupart : ils se sauvent par le bon usage qu'ils font de leurs biens. On peut leur dire avec vérité : Ames saintes, espérez en la miséricorde de votre Dieu qui voit combien vous usez chrétiennement du plus dangereux piège que le démon ait pour perdre les chrétiens. Vous êtes libres entre les morts ; vous possédez des biens terrestres, sans rien tenir de la terre ; vous n'habitez pas dans les sépulcres des morts, mais vous touchez les morts sans en être souillés, parce que vous êtes déjà comme mortes au monde et vivant dans le ciel, et votre vie est cachée en Jésus-Christ.

Saint Grégoire de Nazianze, contre Julien, a osé avancer ce fait et le soutenir à tous les gentils : Quant à l'argent et aux richesses, dit-il, qui d'entre nous en possède avec abondance ? Que s'il s'en est trouvé quelques-uns, ils ne les ont possédés que pour témoigner le mépris qu'ils en faisaient, en les abandonnant et les distribuant aux pauvres, estimant que leur plus grande richesse était la pauvreté.

DE LA

MISÉRICORDE DE DIEU

ENVERS LES PÉCHEURS

Il est étrange que les hommes et les chrétiens aient l'esprit si mal tourné que la connaissance de la miséricorde de Dieu les porte à l'offenser, jusque-là que quelques-uns estiment que c'est un sujet dont on ne doit pas écrire, ni parler, de peur d'entretenir les pécheurs dans l'impénitence. Cependant c'est le plus glorieux de ses attributs : *Miserationes ejus, super omnia opera ejus* (1).

La miséricorde et la douceur de la conduite de Dieu paraît merveilleusement en la manière dont il adoucit l'ainé de l'enfant prodigue. Il quitte la compagnie ; il sort de la chambre ; il écoute ses reproches et, au lieu de le traiter de hauteur, il veut bien lui rendre raison de sa conduite, il le flatte : *Tu semper mecum es, et omnia*

(1) « Ses miséricordes l'emportent sur toutes ses autres œuvres. »

mea tua sunt (1). Voilà comme il en usa envers Jonas qui se plaignait de ce que Dieu pardonnait à Ninive ; il le convainquit par ses propres sentiments. Mais, que les pécheurs ne prennent pas là-dessus une fausse confiance, pour persévérer dans leurs crimes : car dès lors ils abusent de sa miséricorde, ils l'offensent, ils l'irritent elle-même contre eux ; dès lors elle devient leur partie. La miséricorde ne sauve pas ceux auxquels elle est un motif de se damner. A quoi est-ce que se fait paraître la miséricorde de Dieu ? A inspirer au pécheur le désir de revenir ; car c'est là un effet de la miséricorde de Dieu. Mais c'est une grande marque qu'il n'y a plus de miséricorde pour un homme, lorsqu'il s'en sert comme d'une raison de ne se pas convertir.

Spes non confundit (2). Mais qu'est-ce que l'espérance dans un pécheur ? C'est la confiance d'un homme qui se repent et qui espère que Dieu aura égard à son repentir ; la confiance d'un homme qui fait pénitence, parce qu'il espère. Mais l'espérance d'un homme qui pèche parce qu'il espère ne vaut pas mieux que le désespoir ; c'est une fausse espérance, c'est une espérance qui confond. J'espère, parce que Dieu m'a promis. Et vous devez désespérer pour la même raison, parce qu'il vous a assuré qu'il répondra : *Nescio vos* (3).

Existimasti inique quod ero tui similis ; arguam te (4).

(1) « Tu es toujours avec moi et tous mes biens sont à toi. »

(2) « L'espérance n'est pas déçue. »

(3) « Je ne vous connais pas. »

(4) « Vous avez injustement pensé que je serai semblable à vous ; je vous jugerai. »

Pourquoi prenez-vous la liberté de parler de mes commandements et des promesses que je n'ai faites qu'à mes serviteurs ? Vous louez ma miséricorde et vous vous appuyez sur l'alliance que j'ai faite avec les hommes, en me faisant homme comme eux. Vous espérez au sang par lequel cette alliance a été confirmée et à la parole que j'ai donnée de recevoir en grâce tous ceux qui auront recours à ma clémence. Et cependant vous persévérez en vos crimes..... *Existimasti quod ero tui similis*. Vous croyez donc que je suis semblable à vous et que j'autorise le crime par l'impunité que je lui promets ? Ne serait-ce pas inviter les hommes à pécher et les entretenir dans le désordre ? Quelle sagesse serait celle de Dieu, si, tandis qu'il menace d'une éternité de peines ceux qui l'offenseront, il leur promettait d'ailleurs l'impunité et l'oubli de tous les crimes qu'ils pourront commettre ?

La miséricorde de Dieu doit vous empêcher de tomber dans le désespoir. Mais je vous tiens pour désespéré, si elle vous est une occasion de tomber dans l'impénitence. Si vous ne vous trompez pas, Dieu aurait très mal réglé les choses et aurait donné sujet aux hommes qui souffrent de vos dérèglements de blasphémer son saint nom et de condamner sa providence. Je ne vois point de gens plus désespérés que ceux qui espèrent de la sorte. La miséricorde de Dieu nous sauvera. Comment ? En nous portant à aimer Dieu et à lui demander pardon. Mais il est tout sûr qu'elle nous damnera, si elle nous porte à l'offenser. Voilà pourquoi l'Incarnation, qui est le chef-d'œuvre de la miséricorde, l'excès, s'il

faut ainsi parler, de la clémence, en a perdu plusieurs qui ont mal entendu la grâce que Dieu a faite aux hommes en mourant pour eux. Ils ont cru qu'ils pouvaient pécher impunément. Et cependant Dieu est mort pour nous empêcher de tomber et, après être tombé, nous empêcher de tomber en un plus grand péché en désespérant de sa bonté. Mais il n'est pas mort pour nous acheter la liberté de pécher. Il est mort pour le salut de plusieurs que la miséricorde invite à la pénitence. Mais il est mort pour la perte de plusieurs, et c'est de ceux qui prennent la liberté de tout faire en vue de ses mérites.

La clémence dont Auguste usa envers Cinna étouffa, dans le cœur de tous les Romains, le reste de haine que l'amour de la liberté y entretenait contre ce prince qui les avait assujettis. On ne conjura plus contre sa vie, et cette facilité à oublier les injures de cette importance, bien loin de rendre plus hardis ceux qui avaient formé des desseins sur sa personne, leur fit tomber les armes des mains et changea en amour toute l'aversion qu'ils avaient conçue contre lui. *Misericordia ejus super omnia opera ejus*. C'est ce qu'il y a de plus grand, de plus capable de nous toucher, de nous porter à la pénitence. Que si cela ne fait rien, vous êtes désespéré.

Quelle miséricorde ! Je l'offense et, sans autre réparation que la douleur de l'avoir fait, il me pardonne. Je retombe, et il me pardonne encore. Je l'offense tous les jours et il ne me rebute point. Sa patience n'est point épuisée par de si fréquentes rechutes. Si tous les jours je m'égare, et que je revienne tous les jours de bonne

foi, il me reçoit avec joie, il me pardonne avec plaisir, il oublie ma perfidie, il me rend tous mes biens spirituels, avec un surcroît de grâces et de mérites ! Il n'a pas moins d'empressement à me rétablir dans le premier état, après cent infidélités, qu'il en eut après le premier égarement. Tant de preuves de ma légèreté ne l'empêchent pas de me pardonner, sur ma parole, quoique mille fois je l'aie trahie par mon inconstance, quoiqu'il prévoie que, dès demain, peut-être aujourd'hui même, j'oublierai ses bontés et mes résolutions. O miséricorde vraiment infinie ! O bonté digne d'un Dieu ! Malheur à ceux qui se défient de vous, en quelque état qu'ils se soient réduits eux-mêmes par leur malice ! Malheur à ceux qui, connaissant combien vous êtes excessive, n'auront pas d'abord recours à vous, différeront de se jeter entre vos bras et aimeront mieux être les objets de la vengeance et de la colère divine que de recevoir le pardon de leurs offenses ! Mais malheur, et double malheur, et toutes sortes de malheurs à ceux que la connaissance de votre miséricorde portera à vous offenser, mon Dieu, et qui se détermineront à vous déplaire, parce que vous êtes bon !

Sainte Thérèse n'a point eu d'autre sujet de méditation en toute sa vie que les miséricordes de Dieu. Voilà pourquoi on trouve plusieurs de ses images avec ce mot : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (1).

Quelle bonté ! Jésus-Christ ne se contente pas de donner aux hommes le pouvoir de juger et d'absoudre

(1) « Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. »

les hommes ; mais il permet que Pierre le renonce, afin qu'il soit encore plus indulgent. Dieu est touché de nos désordres, au lieu d'en être irrité ; il court après le pécheur, au lieu de le fuir ; il le ménage, de peur de lui donner de la confusion. Quand il l'a ramené, il fait que son péché lui devienne utile, au lieu de l'en punir. On dirait qu'il perd dans notre égarement, et qu'il gagne à notre retour. Il leur fait plus de bien qu'auparavant. De là vient que, selon la remarque de Saint Grégoire, les pénitents sont pour l'ordinaire plus fervents que ceux qui n'ont point péché.

DE LA MORT

On se trompe quand on dit que la mort est toujours semblable à la vie ; elle est au contraire toujours différente de la vie : elle est cruelle, lorsqu'elle succède à une vie délicieuse : elle est douce, lorsqu'elle succède à une vie amère et éloignée des douceurs qu'on peut goûter sur la terre, parce qu'elle ne peut s'accorder avec nos plaisirs qu'elle trouble et rend fort imparfaits.

La pensée de la mort change la fortune de l'homme qu'elle dépouille par le mépris des richesses auquel elle le porte ; elle change la personne de l'homme qu'elle défigure, pour ainsi dire, par l'amour de la pénitence qu'elle lui inspire ; elle le change dans ses sentiments qu'elle corrige par la véritable connaissance qu'elle lui donne de toutes choses. La mort change toutes choses et rien ne change après la mort. Les choses qui paraissent les plus immuables, la fortune la mieux établie, le corps le plus sain et la beauté la plus jeune, les esprits les plus obstinés dans leurs sentiments, tout cela change à la mort. Les choses les plus changeantes, comme notre

volonté, qui peut à chaque moment prendre de nouvelles résolutions et passer du péché à la grâce, celle de Dieu, laquelle se laisse fléchir par un soupir et par une larme, les biens et les maux qui naturellement sont changeants et se succèdent les uns aux autres, tout cela ne change plus après la mort.

La pensée de la mort est fort nécessaire, parce qu'elle porte à faire ce qu'on voudra avoir infailliblement fait à la mort, ce qu'il faudra faire nécessairement à la mort, ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort ou du moins qu'on n'y pourra pas bien faire, ce qu'on ne fait à la mort qu'avec peine, ce qu'on n'y fait que par force.

Rien ne fait tant de peine à la mort que le mauvais usage de la vie. Voilà pourquoi on voit tant de personnes souhaiter à la mort d'avoir été pauvres, d'avoir été religieuses. C'est qu'elles croient qu'en cet état elles auraient travaillé pour le ciel; elles rejettent sur leur état ce qu'elles ne doivent imputer qu'à leur négligence. C'est, en effet, une peine insupportable de voir qu'on a perdu un temps qui ne reviendra plus. Pour aller au devant de cette peine, pensez souvent à la mort; passez chaque jour comme vous voudrez l'avoir passé à la mort. Plaisante excuse de ceux qui ne veulent pas penser à la mort, parce que cette pensée est trop triste! C'est justement comme si on ne voulait point penser à se défendre de la pauvreté, de la maladie, des confusions qui nous menacent, parce que ces maux sont les plus grands maux de la vie.

Tous les hommes sont si persuadés de l'incertitude de la mort qu'ils ne voudraient pas hasarder une partie de

leur bien sur l'espérance d'une longue vie, tant ils croient cette espérance mal fondée. Une personne à qui on présente une charge importante qu'elle ne pourra pas faire passer à ses enfants, quelque jeune qu'elle soit, en fait peu de cas. Pourquoi ? Parce, dit-elle, qu'elle peut mourir le lendemain, et que son argent serait perdu. Si l'on vient à mourir dans l'année, sans avoir donné certaine somme au prince, on perdra une charge. Dès le commencement de l'année on porte sa taxe. — Mais pourquoi toutes les années ? — C'est que je puis mourir chaque année. — Mais pourquoi dès le commencement, non dans trois mois ? — C'est que je ne suis pas assuré de vivre si longtemps que cela. — Mais vous vous portez bien. — Il est vrai ; mais combien d'accidents imprévus tous les jours ! Si le roi ôte la Paulette pour trois mois, tous les officiers sont dans une crainte perpétuelle. Voilà des sentiments qui vous condamnent, Pécheur, et sur lesquels on vous fera votre procès. Qu'avez-vous à répondre ? Au même temps que la pensée de la mort vous empêche de risquer une partie de votre bien, elle ne vous peut empêcher de hasarder votre salut éternel ! Si je ne paie aujourd'hui, et que je vienne à mourir, mon office est perdu. Et si vous ne vous confessez aujourd'hui, et que vous veniez à mourir, que deviendra votre âme et votre salut éternel ?

Il est important de bien mourir, parce qu'il s'agit de tout et pour toujours. Il s'agit de tous vos mérites passés ; il s'agit de votre âme et de votre corps, car votre âme sera la règle de votre jugement particulier et universel ; il s'agit de procurer toutes sortes de biens à

votre âme et à votre corps et de leur épargner l'enfer. Si vous mourez mal, quand même vous auriez bien vécu, tout est perdu, et cela pour toujours !

Il est difficile de bien mourir, parce qu'il ne s'agit pas de mourir, dans son lit, avec pleine connaissance, après s'être confessé, avoir communiqué, reçu l'extrême-onction : tout cela se peut faire en une heure de temps. Mais il se peut faire qu'on meure mal avec tout cela. Il s'agit de mourir dans la grâce de Dieu, de mourir ami de Dieu. Or il n'est pas si aisé de recouvrer la grâce, à la mort, qu'on pense bien. Et, quand alors on la recouvrerait, il est aisé de la perdre, quand on ne survivrait qu'un moment, d'autant plus qu'alors les démons font tous leurs efforts. Quand on a à combattre un ennemi fort adroit, expérimenté, accoutumé à vaincre, on se défie de ses forces, on craint. S'il était si facile de bien mourir, tous les saints se seraient trompés, puisqu'ils se sont, pour ainsi dire, martyrisés toute leur vie pour se préparer à une bonne mort.

Il est impossible de corriger une mauvaise mort, quand ce malheur est arrivé, parce qu'on ne meurt pas deux fois. Ainsi Pharaon, lorsqu'il poursuivait les Israélites, entra sans aucun obstacle dans la mer, par où le peuple de Dieu s'était dérobé à sa fureur. Il était avancé dans ce chemin, lorsque la nue qui couvrait Israël s'ouvre tout d'un coup et, avec un bruit effroyable, lance mille foudres, mille carreaux contre ce roi impie qui reconnut trop tard qu'il était tombé entre les mains de Dieu. Il veut tourner visage et retourner sur ses pas; mais la mer lui a fermé le passage, et il

n'y a plus moyen de corriger sa fausse démarche. Il y périt.

C'est peu que les chrétiens ne soient pas ébranlés des discours qu'on leur fait si souvent de la mort ; c'est encore plus surprenant qu'ils ne soient pas touchés par la vue de la mort même. Ils voient tous les jours une image de ce qu'ils doivent être dans peu de jours, sur le visage de leurs frères agonisants ; ils couchent dans le drap où ils doivent être ensevelis ; ils dorment dans le lit où ils doivent expirer ; ils vont tous les jours à l'église où on doit les porter quelque jour ; ils marchent sur la terre dans laquelle ils doivent pourrir et être réduits en poussière ; ils entendent sonner la même cloche qui doit avertir de leur mort ; et cependant, ô dureté, ô insensibilité des hommes ! ils ne laissent pas de rire, de se divertir ! C'est peu de chose de pécher, d'offenser ce même Dieu qui tient leur vie entre ses mains ! Mon Dieu, que vous êtes sage d'avoir soumis l'homme à cette dure et inviolable loi, de l'avoir condamné à la mort et à toutes les circonstances qui accompagnent cette effroyable séparation ! Que ne serions-nous point, si nous n'étions retenus par cette digue impénétrable, où se doivent briser tous nos desseins !

Lorsqu'on se donne à Dieu, la vue de cinquante ou soixante années de mortification effraie. Mais, à la mort, cette même vue comble de joie. Au contraire, quelle joie, quand on entre dans le monde, en prenant possession d'une grande charge, par un mariage avantageux ! On voit que toute la vie se passera dans l'honneur et dans

les plaisirs. Mais à l'heure de la mort, quel bien d'espérer le paradis, qui n'est promis qu'aux pauvres d'esprit et à ceux qui ont vécu dans le mépris et dans les souffrances !

D'où vient qu'ayant sans cesse la mort devant les yeux nous y songeons si peu ? C'est que nous éloignons cette pensée le plus qu'il nous est possible. Nous y allons pourtant, chaque pas nous y mène. Quand vous allez au bal, autant de pas qui vous approchent de la mort. Vous pouvez jouer, danser, courir ; vous allez tout de même à la mort. A-t-on jamais vu des gens en chemin qui ne songent point où ils vont ?

Le péché a introduit la mort, c'est-à-dire qu'elle en est une peine. Et comme on ne se contente pas, aux crimes de lèse-majesté, de confisquer les biens, de dégrader les personnes, mais qu'on rase encore les maisons : de même, le corps, qui est notre maison de terre, doit être détruit. Moïse ne se contenta pas de faire fondre le veau d'or et de lui ôter la figure sous laquelle il avait été adoré ; il le fit réduire en poudre et ne crut pas avoir assez expié le crime de son peuple, qu'il n'eût fait résoudre cette idole en ses premiers principes. C'est la peine que Dieu a établie pour le péché. Ce n'est pas assez que votre corps soit privé de cette beauté dont vous avez été idolâtre, que l'âge vous dépouille de ces fragiles appas qui vous ont attiré tant d'adorateurs, que la vieillesse consume cette santé dont vous avez abusé : il faut que la mort réduise ce corps aux premiers éléments dont il est composé, à la boue et à la poussière.

On blâmerait un homme qui, voyant son ami à l'extré-

mité, voudrait lui parler d'une affaire de conséquence. Eh! Monsieur, lui diraient les assistants, il n'est pas en état d'entendre parler de cela. Et si vous faisiez instance, vous passeriez pour un indiscret. On renvoie pourtant à ce temps-là la plus importante de toutes les affaires; on attend à ce dernier moment d'entendre un confesseur nous parler du salut.

A la mort, l'impie souhaite tout ce qui lui est absolument impossible, comme d'avoir vécu autrement qu'il n'a fait, de reculer le temps de sa mort; il désire mourir pour se délivrer des douleurs qu'il souffre; il voudrait ne mourir pas, pour éviter celles qui l'attendent. Représentez-vous un homme dont la maison brûle, et qui est assiégé au dehors par ses ennemis.

En cette extrémité, l'impie aime tout ce qu'il a haï, il hait tout ce qu'il a aimé; mais surtout il hait, et ses amours et ses haines; il a d'autant plus de regret, qu'il trouve aimable tout ce qu'il a haï, facile tout ce qui lui a paru impossible, et il ne peut concevoir que de si petits obstacles l'aient arrêté, un ruban, un je ne sais quoi, une vile créature qu'il a préférée au Créateur. Ses impuretés le couvrent de confusion, quand il songe qu'il faut aller étaler devant Dieu toute sa honte; ses violences et ses cruautés le déchirent, ses vengeances le remplissent d'amertume, ses injustices le condamnent, ses impiétés, ses blasphèmes, le mépris qu'il a fait de Dieu l'accablent, l'anéantissent, le jettent dans une horrible consternation.

La mort de l'impie est terrible par la vue des plaisirs passés et des tourments à venir. Il est tourmenté par

tout ce qu'il a goûté de plaisirs; il voit que son paradis est passé; il est au désespoir qu'il ait été si court, qu'il ait été si peu sensible. Il est accablé par tout ce qu'il voit de tourments à souffrir; il lui fâche de mourir, parce que son âme, attachée aux richesses et à la terre, est comme un vieux arbre qui tient par mille racines qu'il faut couper; ces liens ne le sauraient suivre, il faut qu'on les sépare et qu'ils demeurent dans la terre. Il est semblable à l'agneau d'Abraham embarrassé dans les épines qui l'arrêtent, qui le piquent, qui l'ensanglantent, qui le déchirent, lorsqu'on l'en veut tirer pour le sacrifier et le brûler ensuite.

Tout ce qu'un impie a jamais entendu dire de plus terrible du jugement, de la colère de Dieu, de l'enfer, de l'éternité, tout cela revient, à l'heure de la mort, à son esprit et le frappe d'une manière terrible, quoiqu'il s'en fût moqué d'abord. C'est merveille combien cet homme qui doutait, qui chancelait, est persuadé des vérités qu'il n'a jamais bien voulu croire. En effet, si c'est un état si terrible que celui d'un homme qui voit que dans un moment de temps il va être damné ou sauvé, sans savoir assurément ce qui en sera, que doit-on penser d'un homme qui est assuré de son malheur éternel? Point de meilleur remède, contre l'amertume de la mort, que la méditation de cette même amertume. On ne s'attache pas volontiers, quand on fait réflexion à la peine qu'on sent, à la mort, de quitter les choses auxquelles on s'est attaché.

La mort du juste est agréable par la vue des maux passés et des biens à venir. Il faut l'acheter, cette mort,

à quelque prix que ce soit ; il faut tout donner pour obtenir cette précieuse mort ; tous les scrupules, toutes les craintes se changent, en ce moment, en douceur, en paix, en une certaine assurance que Dieu opère.

Quoique la mort soit la peine du péché, elle ne laisse pas d'envelopper les bons. Mais elle ne leur est pas une peine, ou, du moins, elle est tellement adoucie qu'ils la désirent, qu'ils y goûtent une grande joie. Jésus-Christ, par la Rédemption, a ôté la mort de l'âme ; et, pour la mort du corps, qui était la seconde peine du péché, il lui a ôté ce qu'elle avait de pénible.

Notre corps, depuis que le péché l'habite, nous doit être comme une maison mal bâtie et dont les fondements sont ruineux : on ne daigne pas y faire la moindre réparation, on la laisse se démentir peu à peu, jusqu'à ce qu'étant entièrement détruite, on la rebâtisse depuis les fondements, et qu'on en corrige tous les défauts.

L'homme de bien, selon Saint Jean Climaque, est celui qui ne craint point la mort ; et le saint est celui qui la désire. Une personne de grande sainteté, sur la fin de sa vie, disait que rien n'était capable de la contenter que cette seule parole : *La mort*. Cependant, je suis, disait-elle, prête de vivre tant que Dieu voudra ; car, n'étant plus dans les persécutions de l'Eglise, il faut maintenant se sacrifier à la vie, comme les martyrs se sacrifiaient à la mort.

DU PARADIS

Le bonheur des saints, à le considérer par l'endroit qui est le plus visible à notre égard, consiste en ce qu'ils ne sont plus ce que nous sommes. Nous ne connaissons point du tout les biens dont ils jouissent ; mais nous ressentons les maux dont ils sont exempts ; et ainsi, pour nous exciter à désirer leur bonheur, il est plus avantageux de nous représenter les misères dont ils sont délivrés que les biens qu'ils possèdent. Si la connaissance obscure que nous avons de ces richesses ineffables ne suffit pas pour nous faire soupirer pour le ciel, l'espérance d'être exempts de tant de maux dont nous sommes accablés nous fera sans doute désirer le paradis. Comme la manière la plus sûre et la plus parfaite de connaître Dieu, en cette vie, est de considérer les imperfections dont il est exempt ; aussi, la voie la plus courte et la plus efficace pour nous faire connaître le paradis, c'est de considérer les misères dont il est exempt. Les bienheureux voient ce que nous croyons,

ils aiment ce que nous craignons, et ils possèdent ce que nous désirons.

Un infidèle est dans un état pareil à celui d'un homme qui se trouve au milieu d'un magnifique parterre, durant les plus épaisses ténèbres de la nuit ; il entend le bruit des cascades et des fontaines, il sent l'odeur des fleurs dont il est rempli ; il peut, avec les mains, porter quelque jugement des statues, des arbres et des compartiments. Lorsque la foi entre dans cet esprit, c'est comme un flambeau qu'on allume au milieu de la nuit, lequel découvre quelque chose de plus ; mais avec cette lumière, toutes les fleurs vous paraissent d'une même couleur : la verdure n'a point d'agrément, le marbre est sans éclat, la moitié des choses vous échappent, vous ne les voyez que par morceau ; celles qui sont un peu éloignées peuvent à peine être aperçues ; la symétrie, le rapport des parties, qui fait la plus grande beauté, vous échappe. Mais lorsque la lumière de la gloire se découvre, c'est comme si le soleil venait à paraître tout d'un coup. C'est pour lors que tout ce qui nous paraissait comme mort et languissant devient comme animé : tout rit, tout brille, tout frappe les yeux, tout les réjouit, tout les surprend. On voit avec plaisir les idées qu'on s'était formées à la faveur du flambeau infiniment surpassées.

Les saints aiment ce que nous craignons, c'est-à-dire Dieu. Leur amour n'est plus mêlé de cette crainte qui fait que nous appréhendons, ou de le perdre, ou de l'avoir perdu, qu'il ne nous punisse éternellement pour l'avoir abandonné ou qu'il nous abandonne pour tou-

jours, pour punir notre lâcheté en son service, Quelle peine de connaître Dieu, de l'aimer de tout son cœur, et de ne savoir pas s'il nous aime ou s'il nous hait; de n'avoir que du dégoût pour tout le reste et de douter si nous lui sommes agréables : de languir dans l'attente de sa possession et d'ignorer s'il n'a point résolu de nous priver éternellement de sa présence! Quoi! toujours des démons à combattre, des passions à étouffer, des tentations à vaincre! Quoi! toujours des dangers et des périls, pas un moment de sûreté, partout des pièges et des embuscades! Quoi! je peux me damner, je peux perdre mon âme et mon Dieu autant de fois que je respire! Il ne faut qu'un regard, qu'une pensée pour ruiner, pour renverser cinquante et soixante années de travaux et de mérites. Je suis divisé contre moi-même : j'ai à me défendre de tout ce qui m'est le plus cher ; tout ce qui me flatte me peut corrompre ; tout ce qui est conforme à ma nature est ennemi de ma vertu ; tous mes sens cherchent à surprendre ma raison. Je ne suis pas même le maître de ma volonté ; elle veut ce que je ne veux pas ; elle aime ce que je hais ; elle désire ce que j'abhorre ; elle m'emporte à la poursuite de ce que je fuis. Quelle vie ! Quelle misère ! Quel supplice ! Quel enfer !

Nous posséderons dans le paradis ce que nous désirons. Au jugement de Saint Thomas, l'homme désire Dieu naturellement. De là vient que le cœur le demande toujours, sous le nom de Souverain Bien. Il ne se trompe jamais, ce cœur ; mais il est trompé par notre entendement qui lui présente des voluptés, comme étant ce bien

pour lequel il soupire. Il ne se trompe pourtant point; car il n'a pas plus tôt embrassé ce faux bien qu'il témoigne, par son inquiétude, que ce n'est pas ce qu'il demande, qu'on a mal interprété ses désirs. On lui offre des richesses, on l'assure que c'est là, sans doute, ce qu'il cherche. Il le croit; et cette croyance produit cette ardeur et cet empressement qu'il fait paraître dans leur acquisition. Mais, à peine les a-t-il possédées, qu'il reconnaît qu'on s'est encore trompé et demande qu'on lui cherche quelque autre chose. *Inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te* (1). C'est ce qui me persuade que, dans la vérité, il cherche Dieu sans le savoir, par un instinct que Dieu lui a donné en le créant. Mais, comme les créatures se présentent en foule, aussi bien que Dieu, et que nos sens prennent les créatures pour le Créateur, ils lui présentent ce qu'il ne cherche pas pour ce qu'il cherche. *Num quem desiderat anima mea vidistis* (2). Il me semble voir le pauvre Isaac aveugle et affaibli par son grand âge. Il demande son aîné; le cadet se présente. Son odorat et son attouchement l'assurent que c'est celui qu'il désire et il l'embrasse. Il me semble voir Jacob qui, dans la vérité, n'a d'amour que pour Rachel, et qui cependant ne laisse pas d'embrasser Lia qu'on a substituée à la place de celle qu'il souhaitait.

Les hommes, qui sentent que ce qu'ils désirent est un bien souverain et Dieu même, ont fait des dieux de tout

(1) « Notre cœur est dans l'agitation jusqu'à ce qu'il repose en vous. »

(2) « Avez-vous vu celui que mon âme désire? »

ce qu'ils ont regardé comme leur bonheur, et n'ont pas douté que ce qu'il croyaient les devoir satisfaire entièrement ne fût au-dessus des créatures. Ainsi, des pères ont dressé des autels à leurs enfants, des maris à leurs femmes, des amants à leurs maîtresses ; ceux qui ont regardé l'or comme le plus grand de tous les biens, l'ont adoré comme le plus grand de tous les dieux.

Un sujet de joie et de consolation dans les misères, c'est de penser que dans le paradis on en sera exempt. Une maladie nous accable : dites dans vous-même : Un jour viendra que mon corps sera hors d'atteinte à tous les maux qui le travaillent aujourd'hui ; les saisons, les ennemis, les passions, les tentations *rien ne pourra troubler mon bonheur.*

Je ne sais pas ce que ce sera du paradis ; je sais qu'on y sera plongé dans la joie, qu'on y verra Dieu en lui-même, que Dieu ne paraît Dieu que dans ce lieu de délices, que tous les ornements dont il a paré le ciel et la terre, tout ce que l'art peut ajouter à la nature pour nous causer du plaisir et charmer nos sens, que tout cela, dis-je, ce ne sont que des ombres, rien, en comparaison du paradis. — Mais je ne sais pas ce qu'il y aura. — Je sais ce qui n'y sera pas. Nul mal, ni moral, ni physique, nul péché, nul vice, nulle jalousie, nul intérêt, nulle inconstance, nulle vertu même qui puisse faire de la peine ; plus de foi, plus de crainte, plus d'espérance, plus de douleur ni de pénitence.

Vous ne pouvez comprendre qu'on soit heureux sans les plaisirs que vous vous figurez. Mais, dites-moi, pouvez-vous comprendre comment on peut être heu-

reux dans l'exercice de toutes les austérités les plus rigoureuses, lorsque non seulement on ne jouit de nul plaisir corporel, mais qu'on est dans la pauvreté, accablé de maladies, méprisé, qu'on jeûne, qu'on se déchire à coups de disciplines, qu'on se consume de veilles ? Cependant cela est vrai, et cela est si vrai, qu'il y a eu des saints qui se sont fait des plaisirs de tout cela, qui ne pouvaient vivre sans cela. Quoi ! la seule connaissance de Dieu obscure, et un peu d'amour peut adoucir toutes ces douleurs, les rendre délicieuses ; et sa vue claire ne pourra pas nous rendre heureux, dans un lieu d'où seront bannis tous les maux de cette vie, parce qu'on n'y goûtera pas certains plaisirs !

Jésus-Christ, qui n'a pas daigné accepter toutes les grandeurs, toutes les délices de la terre, quoiqu'on les lui offrit gratuitement, à tant estimé celles du ciel qu'il n'a pas hésité à souffrir la mort pour y parvenir.

La terre est l'exil ou plutôt l'échafaud où les saints souffrent ; le ciel est leur patrie et leur maison de plaisir. La terre un lieu d'épreuve que Dieu a fait de telle sorte que les hommes ne pussent s'y attacher.

S'il a fait l'enfer si terrible pour un seul péché mortel, nonobstant l'infirmité humaine, lui qui est plus libéral qu'il n'est rigoureux, que n'aura-t-il point fait pour des hommes qui auront vécu les cent ans dans les rigueurs de la pénitence, malgré toutes les répugnances de la nature !

Le paradis est le lieu où Dieu récompense ses serviteurs ; il y faut des biens qui surpassent tous ceux d'ici-bas. C'est où il caresse, où il gratifie ses favoris ; il faut désespérer d'en former aucune idée.

Notre bonheur, en cette vie, est que nous pensons que nous pouvons être ce que sont les saints.

Il est aisé de s'imaginer le plaisir qu'il y a à aimer avec ardeur une personne qui connaît notre amour, lorsque cette passion n'est accompagnée, ni de jalousie, ni de crainte, comme les saints dans le paradis.

Si l'espérance du paradis a pu rendre heureux les saints, même dans les maux de cette vie, que sera-ce de la possession même du paradis sans nul mélange de mal ?

Nul des maux de cette vie, nul des biens de cette vie, nul des biens sensibles, nul des biens même spirituels, comme la foi, la crainte de Dieu, l'espérance. L'amour restera, mais il deviendra nécessaire, tranquille.

Les maux de cette vie sont si grands que les païens mêmes, qui n'attendaient rien en l'autre, ont considéré la mort comme un grand bien.

Que n'a-t-on point fait pour gagner le paradis ? Et quelles sortes de personnes ? Toutes sages.

Il n'y a pas un moment de calme en cette vie ; on ne sait si c'est la tristesse ou la joie, l'indigence ou les richesses, le plaisir ou la douleur qui nous troublent davantage ; les richesses et la pauvreté causent à peu près les mêmes mouvements de désirs inquiets et déréglés. La gloire nous étourdit, la confusion nous accable, le plaisir relâche nos forces et nous met en proie aux douleurs. Dans cette vue les païens ont considéré la mort comme un bien.

Immortalité glorieuse, quand pourrons-nous te posséder ? Devons-nous pleurer ou triompher dans le sou-

venir de tes délices et de tes grandeurs ? Devons-nous gémir, en nous voyant aussi loin de toi que la terre l'est du ciel, ou nous devons-nous plutôt réjouir, en nous voyant aussi près de toi que nous le sommes du terme de notre exil ?

Dieu pouvait nous y faire naître, nous y porter tout d'un coup, s'il souhaitait si fort de nous en faire part. Il le pouvait ; mais il a voulu que nous eussions le plaisir et la gloire de l'avoir mérité. Est-il possible que des hommes, qui souffrent de si grands travaux pour avoir de si petits biens, courent hasard de perdre le comble de tous les biens, si on laisse à leur liberté de l'acquérir ou de le négliger ? N'est-ce pas assez qu'on vous l'offre ? Voudriez-vous qu'on vous forçât à le recevoir ? Si nous envisagions le ciel, toutes les fois qu'il se présente une créature pour nous tenter, nous ne succomberions jamais. Mais au lieu d'envisager à même temps le monde et le ciel, nous mettons le monde entre nous et le ciel, afin de ne voir que le monde.

Le paradis est le lieu où Dieu récompense les saints ; c'est où il les traite en favoris. Il y a bien de la différence entre la conduite d'un prince qui veut récompenser et celle d'un roi qui veut favoriser ; d'un roi qui veut faire voir qu'il est juste et d'un roi qui veut faire voir qu'il aime. Par mérite, à peine parvient-on, après plusieurs sueurs, d'une basse fortune à une fortune médiocre, d'une charge à une autre charge plus élevée. Mais la faveur ne va pas si lentement ; elle prodigue les biens, elle ne garde nulle mesure dans ses libéralités ; elle fait tout d'un coup et ne ménage rien,

DE

L'AMOUR DU PROCHAIN

Nous n'avons pas moins de raison d'aimer nos frères que nous n'en avons d'aimer Dieu même, puisque l'amour, dont nous nous aimons les uns les autres n'est qu'une même habitude, qu'une même vertu, qu'un même amour avec l'amour de Dieu : car ce n'est qu'une même chose que nous aimons, soit que nous aimions Dieu ou que nous aimions les hommes, parce que nous n'aimons que Dieu dans les hommes, parce que nous n'aimons les hommes que pour Dieu.

Ces deux amours sont comme deux parties qui composent un même tout ; ce sont deux anneaux d'une même chaîne, deux actions produites par une même vertu, deux ouvrages d'une même main, deux services rendus à Dieu, mais qui sont inséparables et dont l'un ne saurait lui plaire sans l'autre.

Je trouve grande l'illusion de ces faux dévots qui se persuadent qu'ils sont remplis de l'amour de Dieu, quoiqu'ils nourrissent dans leurs cœurs des aversions, des

jalousies, quoiqu'ils retiennent le bien d'autrui ou qu'ils se plaisent à noircir la réputation de leurs frères. Quand il n'y aurait qu'une seule personne au monde que vous n'aimeriez pas comme vous-même, c'est en vain que vous vous flattez d'aimer Dieu. Au contraire, quel sujet de consolation dans cette même vérité, pour les personnes charitables ! Nous voyons quelquefois de bonnes âmes qui s'inquiètent, parce, disent-elles, qu'elles ne se sentent point d'amour de Dieu, qu'elles se trouvent froides dans leurs prières, que leur cœur n'a pas une étincelle de ce feu dont les saints ont été embrasés. Elles doutent ensuite si elles sont dans la grâce de Dieu, si Dieu les aime, vu qu'elles l'aiment si peu. Consolez-vous, Ame chrétienne. Vous avez plus d'amour que vous ne pensez. Non seulement vous ne voulez de mal à personne, mais vous voulez même du bien ; vous en faites, autant que vous le pouvez, à tout le monde. Vous ne savez ce que c'est de vous venger ; bien loin de vous affliger de la prospérité de vos frères, vous prenez part à leurs avantages ; en un mot, vous aimez votre prochain. Ne doutez pas que vous n'aimiez encore votre Dieu ; ces deux amours ne se séparent point. Il est impossible qu'ils se rencontrent l'un sans l'autre : *Unum sine alio inveniri impossibile est.*

Notre prochain est à Dieu ; il est son ouvrage, son bien, sa possession ; c'est lui qui l'a formé de ses mains, qui l'a mis dans le monde, comme dans son palais pour le faire servir à sa gloire et à l'exécution de ses desseins éternels. Voilà un motif qui nous doit porter à honorer, à respecter tous les hommes, par la considération du

◦ Maître auquel ils ont l'honneur d'appartenir. On honore jusqu'aux plus petits valets des personnes de qualité : on respecte leurs armes, jusque sur leurs chevaux et sur leurs mulets ; on ne touche point à ce qui porte, ou leur nom, ou leur livrée ; si l'on a reçu quelque insulte, quelque outrage de leurs gens, on peut s'en plaindre, mais on n'oserait s'en faire justice soi-même. Voilà pourquoi il est dit dans l'Ecriture : Que personne ne prenne la liberté de se venger soi-même des affronts et des injustices qu'il a reçus. Je saurai punir ceux qui vous ont offensé. Mais comme tous les hommes sont à moi, si vous étiez assez hardi pour porter la main sur quelqu'un d'eux, sans avoir reçu de moi, ou l'ordre, ou la permission, vous vous rendriez coupable d'un attentat que je ne laisserais pas impuni.

Vous savez, mieux que moi, comment c'est que l'amour s'étend à tout ce qui environne la personne aimée, à tout ce qui a quelque rapport avec elle. On n'aime pas seulement ses amis ; on aime encore, et leurs enfants, et leurs domestiques ; on aime jusqu'à leurs chevaux et à leurs chiens. Un homme véritablement amoureux n'adore pas simplement l'objet de sa passion ; il est encore idolâtre de tout ce qui lui appartient ; il ne peut voir sans émotion, ni son logis, ni ses meubles, ni ses nippes ; s'il trouve un gant, un mouchoir, il ne peut cacher les transports que lui causent ces objets. Si cela est vrai, ô mon Dieu, qu'il est peu de personnes qui vous aiment véritablement ! Car enfin, si nous avions quelque amour pour vous, nous aurions moins de peine à aimer nos frères, qui sont, et vos serviteurs, et

vos enfants. Comment est-ce que nous pourrions haïr ces créatures, que vous avez tirées du néant et qui sont si utiles à votre gloire ? Il n'est point de brin d'herbe, point de si petit insecte sur la terre qui ne soit à vous et qui ne publie votre sagesse et votre toute-puissance. Mais les hommes sont, pour ainsi dire, la plus belle portion de votre héritage ; et le dernier d'entre eux vous glorifie plus que toutes les créatures sensibles.

Les portraits des personnes que nous aimons tendrement nous sont précieux, ils nous sont aimables eux-mêmes. Comme c'est par leur secours que nous nous consolons de l'absence et de la perte même de nos amis, l'on les veut toujours avoir devant les yeux. On ne se contente pas de les conserver chèrement ; on les renferme dans des boîtes d'or ; on les couronne de pierreries ; on les baise, on les adore, on leur donne toutes les marques de tendresse et de respect qu'on donnerait à l'original, s'il était présent. C'est pour cela que Sainte Thérèse prenait tant de plaisir à regarder les images de Notre-Seigneur ; et qu'elle disait qu'elle souhaitait d'en rencontrer partout où elle portait la vue. Or toutes les créatures sont les images du Créateur. Mais l'homme est de toutes la plus ressemblante et la plus finie. C'est pourquoi, si nous aimions autant Dieu que le démon le hait, nous aurions autant d'amour pour nos frères que le démon en a d'aversion. Et nous ne devons pas nous retrancher sur les mauvaises qualités de l'esprit et du corps de notre prochain. Au contraire, si nous voulons témoigner à Dieu que nous l'aimons véritablement, nous ne devons avoir égard, ni aux talents, ni

aux imperfections de nos frères, ni à leurs vices, ni à leurs vertus. Il me suffit, mon Dieu, pour m'obliger à aimer mon prochain, que j'aperçoive en lui votre image, que j'y découvre un seul de vos traits. Que cette image soit d'or ou d'argile, que ce trait soit gravé sur un diamant ou sur une brique, je ne laisserai pas de le respecter et de l'aimer, pour l'amour de vous.

Dieu aime notre prochain et il l'aime de la manière du monde la plus tendre et la plus forte. Dieu aime tout ce qu'il a fait, selon la parole du prophète. De sorte que, comme l'amour que nous avons pour quelqu'un nous transforme en lui, en quelque sorte ; que nous prenons ses intérêts, ses sentiments, ses passions ; que nous ne vivons que dans lui et pour lui ; si nous aimons Dieu, nous ne haïrons que ce qu'il hait et nous aimerons tout ce qu'il aime. Mais quel est cet amour que Dieu a pour notre frère. Comment donc pouvez-vous dire que vous aimez Dieu, que vous ne vivez que dans lui et par lui, que vous n'avez qu'un même cœur avec lui, puisque votre cœur a des mouvements si contraires au sien, puisque vous aimez si faiblement, que vous haïssez peut-être ce qu'il aime avec tant d'excès ?

Dites tout ce qu'il vous plaira de votre prochain ; faites un portrait de sa personne aussi désavantageux que vous pourrez ; employez à le peindre toutes les plus noires couleurs ; dites qu'il est lâche, qu'il est perfide, violent, intéressé, qu'il n'a, ni esprit, ni conduite, ni vertu, ni piété, ni religion : tel qu'il est, Dieu le souffre, Dieu lui fait du bien, Dieu l'aime et vous ordonne de l'aimer. Mais il vous a trahi, il vous persécute, il vous

dépouille, il vous maltraite, il vous hait à mort : il en use tout de même envers notre Dieu ; et notre Dieu ne laisse pas de l'aimer. Direz-vous que Dieu s'aveugle, qu'il n'est pas raisonnable dans sa passion, qu'il aime ce qu'il doit haïr ? Vous êtes bien délicat, si vous ne pouvez aimer ce que Dieu aime.

L'amour qui unit toutes choses ne fait qu'un même objet de notre Dieu et de notre frère, qui est l'objet de la tendresse et de l'amour de Dieu. De sorte que, comme on ne peut aimer Dieu qu'on n'aime tout ce qui est en Dieu, tout ce qui lui est uni, ce qui n'est avec lui qu'une même chose, nous ne pouvons aimer Dieu que nous n'aimions en même temps le prochain.

S'il y a un seul homme qui ne nous aime pas, nous sommes malheureux. C'est pourquoi vous devez aimer tout le monde ; et s'il y en a un seul que vous n'aimiez pas, vous n'avez point de charité, parce que le motif de la charité est universel pour tous les hommes, comme celui de la foi pour tous les articles. — Mais j'aime les pauvres, j'aime la plupart des riches, je souffre de la plupart des gens, à la réserve d'un seul. — Il y a donc quelque raison, dans les autres, qui n'est pas dans celui-ci. Cette raison n'est pas Dieu. Donc votre amour n'est pas une charité chrétienne.

Gardez-vous bien de vous plaindre de cette loi comme d'une loi trop dure, car elle est faite en votre faveur. C'est un effet de la tendresse que Dieu a pour vous ; c'est qu'il veut que tout le monde vous aime. Car, en vous ordonnant d'aimer vos frères, il ordonne à tous vos frères de vous aimer. Quelle ingratitude d'être le

premier à violer une loi que Dieu n'a faite que pour nous ! Mais qu'elle est observée de peu de gens ! La plupart des gens n'aiment personne ; ils n'aiment qu'eux-mêmes et leurs intérêts. Mais, de ceux qui de leur naturel sont assez aimants, combien leur amour est-il borné aux parents, à quelques amis ! La véritable charité embrasse tout ; elle ne distingue personne. La vertu des bons lui cause de la joie ; les vices des méchants l'excitent à la pitié ; mais elle n'a d'aversion pour personne, elle juge bien tout le monde et elle aime bien mieux se tromper que de condamner même les méchants. Quand il n'y aurait pas un commandement d'aimer ses ennemis, elle le ferait, parce qu'elle trouve en eux les mêmes motifs d'amour que dans les autres.

L'amour que la plupart des hommes ont les uns pour les autres est un amour apparent, qui n'a rien de réel, rien d'effectif, un amour politique : on n'est pas bien aise d'avoir des ennemis ; on veut aimer tout le monde, parce qu'on veut être aimé de tout le monde. Il n'est point de personne si misérable de qui l'on ne puisse avoir besoin en quelque rencontre. Tel, qui ne saurait vous nuire par lui-même, vous fera du mal par son crédit, par sa langue ; et ainsi du bien. De sorte que, pour cela, on se fait des caresses, on se fait force compliments, on dissimule ; si la chose va à des services effectifs, c'est un commerce : on donne pour recevoir ; le cœur n'a point de part à tout cela.

Rien ne nous marque mieux nos obligations, à l'égard de notre prochain, que le commandement de l'aimer comme nous-mêmes. Cette règle : Vous aimerez votre

prochain comme vous-même, retranche tout prétexte, toute dissimulation. Car, dites-moi, je vous prie, est-il rien de si sincère, rien de si éloigné de tout artifice que l'amour-propre ? Est-il rien au monde qu'on aime de meilleure foi que chacun s'aime soi-même ? L'amour-propre nous persuade que nous sommes beaucoup meilleurs que nous ne sommes ; il nous aveugle, il nous cache nos propres défauts, il nous fait trouver grands les moindres maux que nous souffrons, nous rend tendres envers nous-mêmes ; il demande jusqu'aux délices et nous fait accroire qu'il donne à la nécessité ce qu'il accorde à la volupté et à l'avarice. Il est constant : il nous accompagne jusqu'à la mort. Vous le savez, Ames saintes. C'est de cette manière que nous devons aimer notre prochain, si nous voulons l'aimer comme nous-mêmes, et accomplir la loi.

Nous devons aimer notre prochain, selon l'Évangile, comme Jésus-Christ nous a aimés. Par ce précepte, il nous est ordonné d'aimer le prochain, non plus comme nous-mêmes, mais plus que nous-mêmes. Mais comment est-ce que Jésus-Christ nous a aimés ? Il nous a aimés solidement, il nous a aimés pour notre salut, pour l'éternité. Ce n'est pas un amour qui se borne à de vaines marques de tendresse, ou qui le porte à nous procurer des biens fragiles et temporels : tout son amour tend à nous rendre heureux éternellement. Mais que n'a-t-il pas fait pour cela ? *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit* (1).

(1) « Nous avons connu la charité de Dieu à ce trait qu'il a sacrifié sa vie pour nous. »

Voilà quel doit être notre amour pour le prochain et jusqu'où il doit aller. Femme, c'est ainsi que vous devez aimer votre mari, vos enfants, vos amis, vos ennemis ; et s'il est nécessaire, pour cela donner jusqu'à la dernière goutte de votre sang : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere* (1). Par les paroles, par les prières, mais surtout par l'exemple, *prouvez à votre prochain que vous l'aimez véritablement*. Mais le fait-on ? Ne fait-on pas, au contraire, tout ce qu'on peut pour damner les hommes ? Que voit-on dans les compagnies que des gens qui poussent les autres dans le précipice, par des afféteries de paroles et d'actions, des cajoleries, des paroles à double entente, des ajustements, des soins de se parer et de se faire voir. Ne tâche-t-on pas même de débaucher ceux qui se veulent donner à Dieu, par des censures, par des railleries ?

(1) « *Nous aussi nous devons sacrifier nos vies pour nos frères.* »

DU

PARDON DES ENNEMIS

J'ai souvent considéré, avec beaucoup d'admiration et de plaisir, le soin extrême qu'a eu Jésus-Christ de nous porter à aimer nos frères. Voilà, dit-il en un endroit de l'Évangile, voilà ce que je commande sur toutes choses : Aimez-vous les uns les autres ; et aimez-vous autant, s'il est possible, que vous savez que je vous ai aimés moi-même. Ce sera là le caractère de mes enfants. Je prétends que mes disciples se distinguent par là de tout le reste du monde : *In hoc cognoscent omnes, quod discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* (1). Il nous dit ailleurs qu'il ne veut pas que nulle raison, ni d'honneur, ni d'intérêt, nous oblige à changer cet amour en haine ; il nous renonce entièrement, il nous met au rang des païens et des infidèles, si nous ne chérissons nos ennemis, si nous ne prions pour eux, si nous ne leur faisons du bien. Enfin, il

(1) « Tous connaîtront que vous êtes mes disciples à ce signe que vous aurez de la charité les uns pour les autres. »

semble que tout le christianisme se réduit à ce seul point. Voici l'abrégé de tous les commandements, nous dit-il par Saint Paul : Vous aimerez votre prochain comme vous-même : celui qui aime s'est acquitté de tous ses devoirs ; l'amour est l'accomplissement de la Loi : *Plenitudo legis dilectio* (1).

Mon Dieu, que ce commandement me paraît doux ! Qu'il me paraît humain, pour ainsi dire ! Qu'il me paraît digne de la bonté et de la sagesse de Dieu ! Qu'il est raisonnable que des hommes, qui ont une même nature, une même religion, un même Père, des hommes qui sont obligés de vivre en société, qui sont tous comme compagnons de voyage, qui tendent au même terme par la même voie, qui doivent être éternellement ensemble dans le ciel, s'y voir et s'y entr'aimer éternellement, qu'il est raisonnable, dis-je, qu'ils commencent à s'aimer dès ici-bas et à se rendre mutuellement tous les offices que chacun serait bien aise qu'on lui rendit à lui-même ! Seigneur, votre zèle pour la charité ne vous emporte-t-il point au-delà des bornes, lorsque vous nous ordonnez d'abandonner le culte que nous devons au Créateur, pour songer à nous réconcilier avec nos ennemis ? Est-ce que le service de Dieu ne doit pas être préféré à tout le reste ? L'obligation que nous avons d'honorer Celui qui nous a formés n'est-elle point plus pressante que celle de renouer avec ceux qui ne pensent peut-être qu'à vous détruire ? Permettez que nous nous acquittions de nos devoirs envers vous, de qui nous

(1) « *La perfection de la loi, c'est la charité.* »

avons reçu tant de biens ; après quoi nous ne refusons pas de rendre des civilités à ceux-là mêmes qui nous font du mal. Non : Jésus-Christ veut que l'on commence par les ennemis et qu'ensuite on vienne offrir son sacrifice : *Vade prius reconciliari fratri tuo, et tunc veniens offeres munus tuum* (1).

Dieu veut être honoré avant toutes choses, comme il mérite de l'être sur toutes choses. Cependant il nous commande que si, étant tout disposés à lui présenter un sacrifice, nous nous ressouvenons que nous sommes mal avec quelqu'un de nos frères, il nous commande, dis-je, de laisser notre victime au pied de l'autel et d'aller chercher notre frère, pour lui offrir notre amitié et pour lui demander la sienne. Ces deux volontés ne sont nullement opposées ; Dieu veut être honoré avant toutes choses et il veut qu'on se réconcilie avant toutes choses, parce que rien ne lui fait tant d'honneur que cette réconciliation. Il veut qu'on laisse le sacrifice pour aller embrasser un ennemi, parce que nous ne pouvons lui faire de sacrifice plus agréable que de lui sacrifier notre vengeance et notre ressentiment.

Les ennemis du Fils de Dieu ont plus travaillé à sa gloire que ses plus zélés disciples : ils ont publié les prophéties, ils ont prévenu, par leurs précautions, tous les doutes qu'on aurait pu avoir sur sa Résurrection. Le même arriverait à tous les chrétiens, s'ils ne tournaient à leur perte, par leur ressentiment et par leur ven-

(1) « Allez d'abord vous réconcilier avec votre frère et vous viendrez ensuite offrir votre présent. »

geance, les desseins de leurs ennemis, disons mieux, les desseins de la Providence : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* (1).

Après que nous avons eu offensé Dieu, Jésus-Christ s'est mis entre son Père et nous, pour arrêter sa colère. Dieu l'a considéré, il nous a pardonné. Le même Jésus-Christ se met entre notre ennemi et nous ; et nous lui passons sur le ventre, nous le perçons, pour percer celui qui nous a offensés !

Ce n'est pas précisément la peine que nous sentons à agir, qui rend nos actions méritoires. Je sais qu'elles sont plus ou moins précieuses à proportion de l'amour qui nous anime. Il arrive ordinairement que les saints donnent plus de gloire à Dieu dans des occupations fort douces, ou même en prenant d'innocents plaisirs, que ne font les chrétiens ordinaires par de très pénibles travaux ou par le retranchement des plus légitimes plaisirs, parce que ceux-là agissent par le motif d'une charité plus parfaite et par un plus grand désir de glorifier leur Créateur. Cela n'empêche pas, néanmoins, que la difficulté d'une action ne soit une règle fort sûre pour juger de l'excellence de cette même action, parce que, comme il n'y a que l'amour qui puisse vous adoucir les choses extrêmement difficiles, aussi n'y a-t-il qu'un grand amour qui puisse nous porter à les entreprendre. Comme il n'est rien qui fasse tant de peine à l'homme que d'étouffer l'appétit de la vengeance, il n'est rien aussi qui donne tant de gloire à Dieu.

(1) « *Pour ceux qui aiment Dieu, tout contribue au bien.* »

Mais est-ce ici une vérité qui ait besoin de preuve, qu'il faut pardonner ? N'y a-t-il pas plus de sujet d'appréhender que plusieurs ne croient cette victoire entièrement impossible, qu'il n'est à craindre qu'elle ne paraisse aisée à quelqu'un ? Combien de personnes nous disent tous les jours qu'il n'est pas en leur pouvoir d'oublier des injures qu'on leur a faites, qu'en vain prétendrait-on les y obliger, puisque cela est au-dessus de leurs forces ; qu'il faut nécessairement qu'ils se vengent ; qu'il faut, du moins, qu'ils s'éloignent, qu'ils évitent l'entretien et la rencontre de leurs ennemis.

Nous avons un effroyable penchant à la vengeance ; la nature nous y emporte avec tant de rapidité qu'elle nous ôte souvent la liberté de suivre et même de consulter la raison. De là vient que, non seulement on oublie Dieu en ces rencontres, mais qu'on s'oublie encore soi-même ; on court à la vengeance sans crainte, sans armes, sans précaution, on méprise les plus grands périls, ou plutôt on ne les aperçoit pas. Quelle violence ne se faut-il point faire à soi-même, pour résister à cette violence de la nature ! On a tant de peine à dissimuler son ressentiment, lorsque l'intérêt ou l'ambition, lorsque la crainte d'un plus grand mal semblerait le demander, lors même qu'il serait nécessaire pour faciliter ou pour assurer notre vengeance ! Il faut faire de si grands efforts pour empêcher que la passion n'éclate, ou par les actions, ou par les paroles ! Quelque soin qu'on ait pris pour calmer son cœur, quelque espace de temps qui se soit écoulé depuis l'injure, la seule vue de la personne qui nous a offensé, ou même

le simple souvenir de l'offense, détruit quelquefois, en un moment, l'ouvrage du temps et de la raison, et réveille la nature qu'on croyait éteinte. On sent que tout le sang s'allume, malgré qu'on en ait ; toutes les veines s'enflent, le cœur multiplie ses battements, les yeux se troublent, le visage change de couleur, tout le corps tremble, l'esprit même se confond et ne se possède plus. Voilà ce qui arrive souvent après plusieurs années d'absence, après de longues et de fréquentes méditations !

Dans le temps qu'on est outragé, ou lorsque la mémoire de l'injustice qu'on vous a faite est encore récente, on ne saurait exprimer les mouvements que la nature excite, soit en l'âme, soit au corps. Pour moi, je me représente une mer sur laquelle tous les vents sont déchainés et qu'une horrible tempête agite et bouleverse en mille manières : tantôt elle s'élève jusqu'au ciel, puis s'ouvre jusqu'aux abîmes ; tantôt elle est poussée vers le bord avec tant d'impétuosité qu'on dirait qu'elle vient couvrir tout le continent d'un seul flot, puis elle se retire avec tant de vitesse qu'on croirait qu'elle change de lit ou qu'elle s'engouffre dans les enfers ; vous ne voyez que montagnes d'eau qui se lancent jusqu'aux nues, qui s'entre-choquent, qui se brisent avec un bruit épouvantable. Ce fut un grand prodige, lorsque Jésus-Christ se trouvant sur une mer ainsi agitée et ayant commandé aux vents et aux flots de s'apaiser, il se fit tout d'un coup un si grand calme qu'un moment après il ne resta pas la moindre trace d'un orage si furieux. Mais, à mon sens, la merveille est encore plus grande,

d'apaiser l'émotion du cœur qu'une injure a irrité. Un ennemi qui nous maltraite soulève toutes nos passions; il excite la haine, par celle qu'il nous témoigne, la tristesse, par le mal qu'il nous cause, la honte et le dépit, par le mépris qu'il fait voir qu'il a pour nous; la crainte se mêle encore à ces mouvements, à la vue des suites fâcheuses que pourrait avoir cette offense, si on la laissait impunie; le désir de la repousser enflamme la colère, l'impuissance de faire qu'elle n'ait pas été reçue, fait naître le désespoir. Il faut qu'un chrétien, qui pardonne pour l'amour de Jésus-Christ, arrête d'un seul coup, qu'il enchaîne, qu'il sacrifie à Dieu toutes ces furieuses passions, ce qui ne se peut faire que par des efforts incroyables.

Davantage : on sacrifie l'amour du plaisir, en renonçant à la vengeance qui de tous les plaisirs est sans doute le plus exquis et celui dont la jouissance flatte plus agréablement la nature. Il n'est rien de si doux que de voir ceux qui nous haïssent humiliés et contraints de se repentir des outrages qu'ils nous ont faits. C'est pour cela que ceux qui se vengent de leurs ennemis ne se contentent pas de leur faire beaucoup de mal; mais ils veulent encore qu'ils sachent d'où leur vient ce mal et par quoi ils se le sont attiré, afin de jouir du regret que leur doit causer cette connaissance. C'est là, dit Saint Augustin, le remède à la plaie qu'ils ont reçue ou du moins un lénitif admirable à la douleur qu'elle leur fait. De sorte qu'un homme qui ne se venge pas, quand il le peut, se prive du plus grand plaisir de la vie; c'est un malade qui souffre pour Dieu d'extrêmes douleurs et

qui refuse tout ce qui pourrait, ou les dissiper, ou les adoucir.

Tout le monde convient que la haine que nous portons à nos ennemis est un effet naturel de l'amour-propre ; que nous ne pouvons pas ne point haïr ce qui est contraire à ce que nous aimons beaucoup ; et ainsi, pour aimer ceux qui nous veulent du mal, il faut que nous cessions de nous aimer, il faut que nous changions en une haine véritable cet amour si tendre et si excessif que nous avons pour nous-mêmes. Il est tout visible que c'est être ennemi de sa réputation que d'aimer ceux qui la noircissent ; qu'il faut avoir de l'aversion pour sa propre chair, pour vouloir du bien à ceux qui nous privent des commodités de la vie ; en un mot, qu'il faut haïr la vie même, pour ne vouloir point de mal à ceux qui voudraient nous la ravir.

La mort est la chose du monde à quoi on se résout avec plus de peine. Le plus haut point de la force et de la constance chrétienne consiste à la souffrir de plein gré pour Jésus-Christ ; et toutefois il est encore plus aisé de mourir que de pardonner. Témoin, cent espèces de combats inventés pour satisfaire le désir de la vengeance, dans lesquels on s'expose au péril certain de perdre la vie, pour la faire perdre à son ennemi. Témoin, celui qui pour percer le sien qui le tenait embrassé par derrière, se perça lui-même de son épée. Témoin, ce fameux Saprice, qui ayant eu assez de force pour endurer d'horribles tourments pour la foi de Jésus-Christ, étant sur le point de monter sur l'échafaud pour accomplir son martyre ne put jamais se résoudre à pardonner une

injure, quoique Nicéphore, duquel il l'avait reçue, lui demandât pardon avec larmes et qu'il n'oubliât rien pour le fléchir. Il est vrai que, pour punir une si grande dureté, Dieu arracha à cet obstiné la couronne qu'il avait entre les mains : il renonça le christianisme et, de martyr qu'il était, il devint apostat et idolâtre. Mais il est certain qu'il aurait surmonté la mort, s'il avait pu vaincre son ressentiment ; il avait déjà essuyé les plus rudes atteintes de la cruauté, le coup d'épée qui devait finir son supplice ne lui faisait point de peur. Mais il fallait un plus grand courage que le sien, pour faire grâce à son ennemi, quoique humilié, quoique presque accablé du repentir de sa faute.

Saint Grégoire de Nazianze, parlant de la prière que Saint Etienne fit pour ceux qui le lapidaient, ne fait pas de difficulté de dire que, par cette prière, il offrait à Dieu un plus grand sacrifice que celui qu'il lui faisait en même temps de sa vie : *Majus aliquid morte offerens Deo, nempe animi moderationem et inimicorum dilectionem* (1). Cependant, ce grand saint endura une mort cruelle et il l'endura avec une constance admirable, puisqu'il ne plia point sous les cailloux dont on l'accablait et qu'il fut debout jusqu'au dernier souffle. Et, néanmoins, Saint Grégoire dit que sa douceur et l'amour qu'il eut pour ses bourreaux fut une preuve de son courage plus illustre et plus héroïque que cette invincible constance, et

(1) « Offrant à Dieu quelque chose de plus grand que sa mort, savoir la modération et l'amour de ses ennemis. »

qu'il mérita plus en leur pardonnant leurs inhumanités qu'en les souffrant.

Rien ne me persuade mieux qu'il est difficile de pardonner que l'expérience, qui m'apprend qu'il n'est presque rien de plus rare. Notre Maître a pardonné lui-même, à la vue de toute la terre, de là manière du monde la plus généreuse et dans les circonstances les plus difficiles. Ses apôtres et ses premiers disciples se sont tous signalés par l'imitation d'un si grand exemple ; et cependant, qui d'entre nous s'acquitte comme il faut de ce devoir ? Je ne parle pas ici des gens du monde qui font gloire de se venger, et qui, bien loin d'obéir au précepte de l'Évangile, se comportent envers leurs ennemis, comme s'il y avait un précepte de les haïr jusqu'à la mort. Parmi ceux-mêmes qui font profession de vertu, est-il rien de si rare que d'en voir qui pardonnent de bonne foi, qui louent ceux qui les blâment, qui prient pour ceux qui les persécutent, qui affectent de rendre service à ceux qui troublent leur repos et qui les traversent en toutes rencontres ? Il est vrai que quand une fois on s'est déclaré pour la dévotion, on se garde bien de dire qu'on se veut venger ; mais souvent on ne laisse pas de le faire et on ne manque pas de protester qu'on ne veut point de mal à son ennemi. Mais, comme si tout était permis après cette précaution, on dit de lui tout ce qu'on sait et souvent même tout ce qu'on ne sait pas ; on exagère l'injustice et la violence de son procédé ; on prend plaisir à faire remarquer ses défauts ; on réveille le souvenir de ses actions passées. Je veux qu'on ne dise rien qui ne soit vrai, qui ne soit même public ;

c'est-à-dire que ce n'est, ni calomnie, ni détraction. Mais certainement la charité ne peut manquer d'en être blessée ; c'est toujours une espèce de vengeance.

Les dévots tâchent bien de couvrir leur ressentiment de quelque prétexte spécieux, ou de zèle, ou de justice. Mais il en est bien peu qui tâchent de l'étouffer. Les vicieux déclarés se vengent avec éclat ; les dévots de profession se vengent quelquefois sourdement, sans qu'on s'en aperçoive et, bien souvent, sans qu'ils s'en aperçoivent eux-mêmes : les autres emploient les armes et la violence pour se satisfaire ; ceux-ci le font quelquefois par le silence même et par la modération. Enfin, ceux qui sont les plus éloignés de se venger eux-mêmes sont quelquefois bien aises d'être vengés. On a de la complaisance à voir que celui qui nous voulait nuire est tombé lui-même dans le piège qu'il nous tendait ; on apprend avec plaisir que son procédé est condamné des honnêtes gens ; on se réjouit des disgrâces qui arrivent. Je ne dis pas seulement que ce n'est pas là aimer, comme Jésus-Christ nous l'ordonne ; il est tout visible que c'est haïr et vouloir du mal. Je dis même que c'est exercer une véritable vengeance.

La vengeance ne consiste pas à tuer, à frapper et à tirer du sang : toutes ces choses se peuvent faire par un principe de justice et quelques-unes même par un motif d'amour et de charité. Se venger, c'est prendre plaisir au malheur de son ennemi ; c'est trouver de la joie et de la consolation en ce qui l'afflige, soit que nous soyons les auteurs de ses maux, soit qu'ils nous viennent de quelque autre part : *Vindicari non est aliud, nisi delectari*

vel consolari de alieno malo (1), selon Saint Augustin. Or, n'est-il pas vrai que peu de personnes sont exemptes de ces sentiments, et qu'il est bien malaisé de s'en défendre?

Nous sommes quelquefois en peine de trouver des moyens d'exercer notre ferveur ; nous envions aux saints les occasions qu'ils ont eues de faire éclater leur vertu ; on regrette les persécutions de l'Eglise qui ont été si favorables aux premiers fidèles. Est-ce tout de bon que vous voulez marcher sur les pas de ces grands hommes ? *Vade reconciliari fratri tuo*. Allez vous réconcilier avec votre frère ; allez à cet ennemi qui vous persécute, qui vous maltraite ; et, sans consulter les règles du monde, qui vous dispensent de faire les premiers pas, sans écouter la nature qui vous demande vengeance, engagez-le par votre douceur, par votre facilité à lui céder toutes choses, par toutes sortes de complaisances, à revenir de son emportement et à vous aimer en Jésus-Christ. Que si vous n'avez point d'ennemi, ou si les choses sont en des termes que la prudence ne vous permette pas d'en user ainsi, imposez-vous à vous-même cette loi indispensable de vivre avec ceux qui ne vous aiment pas, qui sont envieux de votre fortune ou de votre gloire, qui vous méprisent, qui parlent de vous avec peu de charité et de réserve, de vivre, dis-je, avec eux, comme si vous ignoriez toutes ces choses, comme si vous étiez persuadé du contraire. Etudiez leurs ver-

(1) « *Se venger n'est pas autre chose que de se réjouir ou se consoler du mal d'autrui.* »

tus et leurs bonnes qualités, pour en pouvoir parler dans les rencontres; cherchez les occasions de les servir et estimez-vous heureux quand vous les aurez trouvées; forcez votre cœur à les aimer, à leur souhaiter du bien. à s'affliger de leurs maux et à se réjouir de leurs avantages; donnez-leur leur part à toutes vos prières; demandez pour eux, avec ardeur, ce que vous croyez leur être le plus nécessaire et le plus utile; rendez mille grâces à Dieu de tous les biens qu'il leur a faits; enfin, que l'amour de Jésus-Christ nous porte à faire pour eux tout ce que l'amour le plus naturel, le plus sincère et le plus tendre vous ferait faire pour votre ami ou pour votre frère. Voilà de quoi gagner le cœur de Dieu, de quoi parvenir bientôt à une sainteté très éminente.

C'est une bonne œuvre qu'une messe bien entendue, qu'une aumône faite dans une intention bien pure, qu'un service rendu par le motif de la charité chrétienne; mais un service rendu à un ennemi, une aumône donnée à son intention, une messe entendue à dessein de lui obtenir quelque grâce, ce sont des actions héroïques, capables d'attirer sur nous les plus grandes bénédictions. Et ce moyen, quelque difficile qu'il soit, est néanmoins entre nos mains; il est proportionné à toutes sortes de personnes. Tout le monde n'a pas assez de bien pour faire de grandes libéralités aux pauvres; les austérités demandent de la santé et Dieu ne l'a pas donnée à tous; il faut du loisir pour faire de longues prières; et quelques-uns sont engagés dans des occupations qui ne leur donnent pas ce loisir; mais, pour pardonner, pour aimer ses ennemis, pour chercher à les

obliger, pour prier pour eux, pour en dire du bien dans toutes les occasions, pour prendre part à tout ce qui les regarde, il ne faut que le cœur. Il est vrai qu'il faut l'avoir grand : les petits courages ne savent ce que c'est que de pardonner.

Nul esprit créé ne peut comprendre combien un péché mortel irrite Dieu. La peine d'Adam et de toute sa postérité, condamnée à mort pour une simple désobéissance ; Jésus-Christ, abandonné et livré à la fureur des hommes et des démons, pour s'être rendu semblable au pécheur, quoiqu'il fût entièrement exempt de péché ; enfin l'enfer où il a précipité les anges et où il a résolu de les tourmenter éternellement, aussi bien que les hommes criminels, tout cela nous fait voir combien le péché le met en colère contre celui qui le commet.

Il ne faut pas s'en étonner. N'est-il pas bien étrange qu'une petite créature tirée de rien s'élève contre Celui qui l'a formée ; qu'un homme ose s'en prendre à son Dieu ; qu'il méprise cette Majesté infinie ; qu'il ne craigne point d'offenser le Tout-puissant ? S'il y a quelque sujet de s'étonner, c'est de ce qu'il souffre, avec tant de patience, que tous les jours on pêche avec une audace incroyable, et ne détruise pas, avec l'homme, tout cet univers qu'il n'a créé que pour l'usage du même homme.

Mais ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'étant en effet aussi irrité, et avec autant de justice, qu'il est, il oublie toute sa colère dès le moment que nous avons nous-mêmes oublié les injures qu'on nous a faites ou que nous les avons pardonnées : *Dimittite, et dimittetur*

vobis. Voulez-vous savoir de quelle manière vous pourrez fléchir ma justice, après avoir offensé ma miséricorde ? Laissez-vous fléchir vous-même en faveur de vos ennemis ; sacrifiez-moi votre ressentiment. Par ce seul sacrifice vous expierez vos attentats : *Dimittite, et dimittetur vobis*.

du

BIEN D'AUTRUI

Quelle fureur à un chrétien de vouloir, à quelque prix que ce soit, acquérir des biens que la Providence nous a refusés ! Si vous aviez les richesses que vous désirez, on ne saurait vous donner de meilleur conseil que celui de vous en défaire pour assurer votre salut. Pourquoi donc vouloir les acquérir, même par un crime ? Il faudrait les donner, si elles étaient à vous ; et vous ne pouvez vous résoudre à les rendre ! Encore si la Providence vous en avait pourvu par les voies ordinaires et légitimes ! Elle vous aurait en même temps pourvu des grâces nécessaires pour en faire un bon usage. Mais, dans l'état où vous vous réduisez par votre malice, elle a sujet de vous abandonner à vous-même. Pensez-vous que si Dieu voulait vous sauver par les richesses, il ne vous eût pas ouvert des voies légitimes pour en acquérir ? Il vous a fermé toutes ces voies, parce qu'il a prévu que ces sortes de biens vous seraient un écueil.

Vous dites que vous le rendrez, ce bien usurpé. Qui

vous l'a dit ? *Cela* n'est pas probable. 1^o Si vous n'avez pas la force de vous empêcher de le prendre, y a-t-il apparence que vous pourrez le restituer ? Il est bien plus aisé de se passer de ce qu'on n'a pas que de se priver de ce qu'on a. 2^o Tout vous porte à ne pas dérober : la crainte d'être surpris, de passer pour injuste, la peine, les soins, les précautions qu'il faut prendre ; et la même crainte vous empêchera de restituer. 3^o Si vous devez restituer, pourquoi prendre, surtout étant obligé de rendre le fonds et les intérêts ?

Considérez les raisons que vous avez de rendre le bien d'autrui, les prétextes dont vous vous servez pour le retenir. Vous avez mille raisons de restituer : vous n'avez pas un seul prétexte pour vous en défendre. — Si je restitue, je ne puis pas vivre selon mon état. — Si cette raison est bonne, je ne vois pas comment c'est que vous ne pouvez pas même dérober pour vivre selon votre état. Réduisez-vous, par nécessité, à vivre comme tant d'autres vivent par dévotion. Vous n'aurez plus de carrosse pour paraître au cours, plus d'habit pour le bal, plus de quoi fournir au jeu, plus de quoi entretenir votre orgueil et votre vanité : c'est ce que Dieu prétend pour vous tirer des occasions.

Vous dites que votre état demande que vous soyez ainsi habillé. Mais vous êtes le seul qui le dites : tout le monde murmure, est scandalisé de votre luxe. On dit hautement que vos jupes sont teintes dans le sang des orphelins, que vous vous parez des dépouilles des veuves, qu'il vaudrait bien mieux payer ses dettes.

Vous me persuaderez peut-être ce qu'il vous plaira ;

vous vous le persuaderez à vous-même. Mais souvenez-vous que vous ne tromperez pas votre Juge. Vous ne corromprez pas Jésus-Christ qui est votre juge, dit Saint Augustin (*Serm. XXXV de Verb. Dom.*), et il rendra justice contre vous aux pauvres, à qui vous avez fait injustice et qui vous accuseront devant lui. Ne vous figurez pas un Dieu qui soit corruptible et n'élevez pas une telle idole dans le temple de votre cœur. Votre Dieu n'est pas ce que vous ne devez pas être vous-même. Vous devez être juste dans vos jugements ; et votre Dieu est meilleur que vous, étant plus juste que vous, étant la justice même.

Dieu a dit mille fois que toute notre confiance doit être en lui ; qu'en vain nous nous appuyons sur les créatures ; qu'elles ne peuvent rien pour notre bonheur ; que c'est s'appuyer sur les roseaux rompus ; et il a donné mille exemples éclatants de cette vérité. Que dit cet homme qui se veut enrichir du bien d'autrui ? — Non seulement je n'ai que faire de Dieu pour faire ma fortune, mais je la ferai malgré lui.

Le bien acquis contre la loi de Dieu est inutile ; il est même pernicieux. La manne se corrompait, quand on en avait ramassé plus qu'il n'en fallait pour un jour. La Loi permettait qu'on en fit provision pour le samedi, et ce jour-là elle se conservait très bien. Bien plus, elle ordonnait qu'on en conservât une mesure dans l'arche ; et celle-là était incorruptible. Ce bien vous rendra malheureux en l'autre vie et ne vous rendra pas heureux en celle-ci.

DE

L'AUMONE

La manne qu'on avait offerte à Dieu dans l'arche était incorruptible ; l'autre ne se pouvait conserver deux jours. Le moyen de rendre vos biens immortels, c'est de les offrir à Dieu.

Caïn fut maudit pour n'avoir offert à Dieu que les moindres de ses fruits. Que doivent attendre ceux qui refusent de lui donner le rebut de leurs tables, de leurs habits, qui ne lui donnent rien du tout ?

Vous ne pouvez nier que le bien que vous employez mal, ce que vous employez à des choses qui ne sont pas nécessaires, ne soit superflu. Vous dites que votre état demande que vous soyez ainsi habillé ; et tout le monde dit que cela est au-dessus de votre état. S'il n'y avait pas une loi par laquelle Dieu nous oblige à faire l'aumône, sa Providence aurait failli, en ramassant tous les biens en de certaines maisons et laissant les autres dans l'indigence. Il ne tient donc pas à vous que le nom de Dieu ne soit blasphémé, que sa Providence ne soit

blâmée. La mer n'est point diminuée par les écoulements continuels des fontaines et des rivières, parce que Dieu lui renvoie par des voies découvertes ce qui s'est écoulé par des voies secrètes.

La famille est grande. — Vous avez donc besoin d'une assistance particulière de Dieu. Il faut faire l'aumône, pour l'engager à prendre soin de tant d'enfants, à les pourvoir. Que diriez-vous d'un laboureur qui, ayant augmenté sa famille, diminuerait la semence, voulant épargner pour la nourrir, ou d'un homme qui ne voudrait plus donner son argent à rente, parce qu'il aurait plusieurs filles à loger ? Il faut penser à vos enfants ; mais il ne faut pas vous oublier. Vous craignez que vos enfants ne trouvent pas de quoi subsister après votre mort, et vous n'appréhendez pas de ne trouver rien en l'autre vie pour vous-même ? Quand vous logez vos enfants, vous leur donnez une partie de votre bien ; mais vous avez la prudence de vous réserver de quoi subsister dans la vieillesse. Réservez-vous de quoi acheter le ciel.

Ce n'est pas préférer les pauvres à ses enfants que de donner l'aumône, mais c'est leur préférer Jésus-Christ, que nous devons préférer à tout le reste. Plus on a d'enfants, plus on doit faire d'aumônes, parce qu'il y a plus de personnes pour qui on doit invoquer Dieu, dont on a à racheter les péchés, dont les consciences ont besoin d'être purgées, dont les âmes ont besoin d'être délivrées. Il faut augmenter la dépense spirituelle, aussi bien que la corporelle, à mesure que le nombre des enfants croît, comme Job offrait chaque jour autant

d'hosties à Dieu qu'il avait d'enfants. Laissez à vos enfants la belle leçon de Tobie : « Si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup aux pauvres ; si vous en avez peu, ne laissez pas de leur en faire part. » Apprenez-leur cela par votre exemple et vous les rendrez tous riches. Vous devez compter Jésus-Christ au nombre de vos enfants et lui faire sa part. On doit considérer son âme comme l'un des enfants et partager le bien entre eux et elle.

On dira peut-être : Ne vous étonnez pas qu'on fasse peu d'aumônes aujourd'hui ; nous sommes dans un mauvais temps. Et moi je vous réponds : Ne vous étonnez pas que les temps soient mauvais, que Dieu coupe les sources des biens et de l'abondance : c'est qu'on fait fort peu d'aumônes aujourd'hui. Vous avez peu de bien : c'est que vous ne donnez pas assez. Si la veuve de Sarephtha se fût conduite par vos règles, elle serait morte de faim, elle et son fils ; il ne lui restait plus de farine que pour se nourrir un jour. Elle en fit un gâteau à l'homme de Dieu, et dès lors rien ne lui manqua pour l'entretien de sa famille, tandis que tout le pays était affamé.

Ces religieux qui ont tout quitté pour l'amour de Dieu ; qui se sont réduits volontairement à demander l'aumône de porte en porte pour gagner le ciel ; qui sont les remparts de votre ville ; qui, tandis que vous êtes tous ensevelis dans un sommeil profond, interrompent le leur, se lèvent à minuit et, par le plus grand froid de l'année, passent en prières le temps que vous perdez à dormir ; qui sont comme les anges tutélaires qui veil-

lent sur vous, qui détournent l'ennemi qui ne cherche qu'à vous surprendre : n'est-ce pas une chose bien étrange que ces hommes consacrés à Dieu, ces anges visibles, au lieu de trouver partout la vénération qui est due à leur vertu, soient rebutés presque partout, et qu'on leur refuse un morceau de pain qu'on ne refuse pas à un chien ?

Quelle plus grande injustice peut-on imaginer, quelle plus horrible avidité, quelle avarice plus insatiable que d'appliquer à un seul usage ce qui est donné pour plusieurs, et de faire son abondance et ses propres délices de ce qui doit être employé au secours des misérables ! Car sans doute ce n'est pas un moindre crime de refuser au pauvre la nourriture nécessaire, que de lui arracher le peu de pain qu'il a pour sa vie. Je n'ai plus de peine à comprendre la sentence du dernier Jugement ; car, si ne donner pas l'aumône, c'est voler, on sera condamné avec justice pour n'avoir pas donné l'aumône. J'étais bien étonné de voir que Jésus-Christ envoyait en enfer pour avoir refusé l'aumône ; et je ne trouvais pas moins de rigueur à cette justice que de bonté à donner le paradis pour un verre d'eau. Mais depuis que j'ai appris des Pères que refuser l'aumône c'est arracher le pain aux pauvres, je comprends sans peine l'équité de la sentence. Ne vous justifiez pas pour me dire : Je ne fais tort à personne ; je ne retiens pas le bien d'autrui. — Et à qui est donc ce superflu ? Vous ne retenez pas le bien des riches qui vous le feraient bien rendre. Mais du bien des pauvres vos tables en sont couvertes, vos palais en sont embellis, vous le donnez à vos chiens et à

vos chevaux. — Mais où est le commandement ? — En voulez-vous un plus exprès que celui-ci : Vous serez damnés éternellement, si vous ne donnez à manger à ceux qui ont faim.

Serviteur ingrat, vous n'avez pas reçu ces biens pour les consumer dans vos excès, mais pour les distribuer en faisant l'aumône. Le bien que vous avez n'est pas à vous : c'est le bien des pauvres qui vous a été confié, quoique vous l'ayez acquis par de très justes travaux. (S. Jean Chrysostôme, homélie LXXVIII, *Sur S. Matthieu*). C'est Jésus-Christ qu'il fait ainsi parler au riche. Croyez-vous que l'aumône soit de dévotion seulement et non de nécessité, de conseil et non de précepte ? Certes je désirerais bien que cela fût, et je serais disposé à le croire comme vous. Mais je suis effrayé par cette expulsion des boucs à la gauche et par ces reproches que leur fera Jésus-Christ, non de ce qu'ils auront commis des vols, des sacrilèges, des adultères, et autres crimes semblables, mais de ce qu'ils ne l'auront pas assisté lui-même en la personne des pauvres.

Vous voulez attendre à la mort de faire de bonnes œuvres. Trafique-t-on après que le commerce est cessé ? Est-on honoré de la couronne, lorsqu'on n'arrive à la carrière qu'après le combat ? Signale-t-on sa valeur après la guerre finie ? Et reçoit-on des louanges et des récompenses de piété, après que la mort ne laisse plus de lieu, ni au mérite, ni aux bonnes œuvres ? Belle piété véritablement, de ne pratiquer de bonnes œuvres et de ne rien faire de louable qu'avec de l'encre et du papier ! En vain donc vous dites : Je veux jouir de tout

mon bien tant que je vivrai, et, en mourant, j'accomplirai le précepte de l'Évangile. Vous vous trompez, vous vous trompez. Abraham ne laissera pas de vous dire alors : Vous avez joui de vos biens et de vos plaisirs durant votre vie. Et ne dites-vous pas vous-même : Je voudrais encore vivre et jouir de mes richesses ? C'est donc à la mort qu'on doit savoir gré et non pas à vous ; car, si vous aviez été immortel, vous ne vous seriez jamais souvenu des commandements de Dieu et des préceptes de l'Évangile.

Lorsque Dieu dit : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice, il ne fait que préférer un sacrifice à un autre sacrifice, étant certain que la miséricorde est un sacrifice, selon le témoignage de l'Apôtre, lorsqu'il dit aux Hébreux : Souvenez-vous d'exercer la charité et de faire part de vos biens aux autres, car c'est par de semblables hosties qu'on se rend Dieu favorable.

Allez, maudits, au feu éternel. Les pauvres n'ont point eu de part à vos richesses ; vous n'en aurez point à leur royaume. Vous avez commis des injustices, des violences et mille autres péchés. Il peut y avoir eu des fragilités ; mais pourquoi ne les pas racheter par les aumônes ? Ignoriez-vous que j'étais en la personne des pauvres ? Vous m'avez refusé du pain, Ingrat, à moi qui vous l'avais donné, à moi qui vous ai donné tout mon sang, à moi qui vous promettais le centuple et le paradis ! Allez, vous n'y aurez point de part.

En faisant l'aumône, on devient le ministre de la Providence, on fait louer Dieu, on le fait aimer, on est soi-même comme une espèce de divinité qui fait des

changements dans l'âme et dans la fortune des malheureux. On compte parmi les miracles de la Providence certaines aumônes imprévues, lesquelles ont été faites à des personnes pleines de confiance ou de désespoir, en des temps où l'on avait moins de lieu de s'y attendre, lesquelles ont rendu la joie à des familles désolées, la raison à des personnes qui étaient dans le désespoir et sur le point de se perdre. Que de miracles de cette nature ne ferait point une personne charitable ! De combien de merveilles ne deviendrait-elle point l'instrument, si elle envoyait tantôt à dîner à ce pauvre malade et tantôt à cette famille qu'elle sait être dans la misère ! Le beau zèle, et qu'il serait fructueux, de s'informer de tous les pauvres honteux, de les visiter, de les porter à la patience, à la confiance en Dieu, à sa crainte, à mesure qu'on leur donnerait une preuve effective de sa bonté et du soin qu'il prend de ceux qui le servent ! Quelle joie de rentrer dans une maison comme un ange de paix, et de la laisser dans la joie, dans les actions de grâces, après l'avoir rencontrée dans les larmes et dans la dernière désolation ! Quel transport de joie dans cette pauvre femme, de se voir tout d'un coup un écu ou deux en main, elle qui ne gagne qu'un sou le jour ! Est-il possible, Riche avare et maudit de Dieu, que vous aimiez mieux voir vos coffres remplis de métal enrouillé, remplis de terre et de vieilles pièces mal fabriquées, que d'être le père des pauvres, le dieu de la paix, l'économe du Seigneur, l'instrument de ses merveilles, le ministre de sa providence, l'intendant de son épargne, que d'avoir toutes les bénédictions du ciel et toutes celles de

la terre ! Voilà l'unique avantage de votre condition : vous pouvez faire des heureux ; vous pouvez être les distributeurs de la joie qui est le plus grand de tous les biens.

Personne ne doute que la charité envers le prochain ne soit essentielle au christianisme, ne soit de commandement. Le comble de cette charité, c'est de donner sa vie même pour le soulager, pour le sauver. Mais le comble de l'inhumanité est de laisser périr son corps et son âme, faute d'un quart d'écu : *Unicuique Deus mandavit de proximo suo* (1). Ne vous plaignez pas, pauvres Gens, de la providence de notre Dieu. Il a établi des pourvoyeurs par toute la terre pour subvenir à vos besoins ; il leur a commandé, sur peine de l'enfer, de vous secourir. S'ils trahissent leur ministère, ils dissipent vos biens. Cet homme à qui Dieu n'a point donné d'enfants doit être le père des pauvres. S'il y manque, c'est un père dénaturé. Dieu lui en redemandera compte.

Croyez-vous qu'il y ait un Dieu et une Providence ? Croyez-vous cette vérité de foi : *Dominus dedit*, et qu'il vous a conservé tant de richesses ? Croyez-vous que Dieu a mis tant de bien dans cette maison, afin qu'il se dissipe, qu'il soit employé à l'offenser ; afin que vous viviez dans le luxe et dans les délices ; afin que ce pauvre le maudisse et se désespère dans sa pauvreté ? Si ç'avait été la fin de ce Père commun de tous les hommes, serait-il raisonnable ? Il l'a fait, afin de lier les hommes par l'exercice de la charité, afin de vous donner

(1) « Dieu a fait à chacun un précepte au sujet de son prochain. »

de quoi acheter le ciel. Il vous a fait son économe ; et sa Providence serait défectueuse sans cela. Si cela est, vous renversez l'ordre établi, vous mettez le désordre dans sa maison : craignez pour vous.

DE

L'INGRATITUDE

Il faudrait s'appliquer à connaître les grâces que Dieu nous a faites. Si on le faisait comme il faut, on trouverait tant d'amour dans la conduite que Dieu a gardée à notre égard qu'il serait impossible qu'on ne l'aimât pas. Je ne m'étonne pas qu'on ait souvent plus de reconnaissance pour le surintendant qui paye que pour le prince qui ordonne, parce que, sans la bonne volonté du surintendant, celle du prince n'a pas donné ce zèle à son ministre. Mais Dieu est auteur de la bonne volonté de ceux qui nous font du bien immédiatement.

L'intention de Dieu en nous faisant du bien, est de nous porter à l'aimer par gratitude, ce qui est le plus grand de tous les biens. La reconnaissance pour ceux qui nous ont fait du bien est un mouvement aussi naturel que la vengeance pour ceux qui nous ont fait du mal. Nous ne voulons point reconnaître Dieu pour l'auteur, ni du bien, ni du mal qui nous arrive. Si nous le faisons, nous

n'aimerions que Dieu et nous ne haïrions point les hommes.

Dieu nous demande : 1^o une reconnaissance de sentiment ; 2^o une reconnaissance effective. L'effective consiste à donner une partie de notre bien aux pauvres. Dieu imite le fermier de l'Évangile : il donne du bien à certains hommes, afin d'en être assisté dans sa nécessité. Quelle ingratitude ! Vous tenez tout de Dieu et vous ne voulez pas lui en témoigner la moindre gratitude ! Il ne tient pas à vous que la prophétie de Jésus-Christ ne demeure sans effet, à l'égard de tant de saints religieux mendiants, à qui il a promis de donner le centuple, et qui ont suivi le conseil de ne point penser à leur subsistance. Vous avez le courage de les voir à vos portes pratiquer une humilité qui attire les yeux de Dieu et des anges, et de les recevoir avec une dureté barbare sans être touchés d'une vertu si héroïque. Faut-il s'étonner, si, après cela, Dieu permet des procès et des banqueroutes, s'il vous ôte des biens dont vous lui savez si peu de gré ? Où sont les marques de votre reconnaissance ? Où sont les pauvres que vous avez habillés ? Où sont les autels que vous avez enrichis du bien que vous avez reçu de Dieu ?

Il n'est rien de si juste que la reconnaissance envers Dieu, puisqu'il a fait beaucoup pour nous. Il nous a obligés le premier, lorsque nous étions ses ennemis ; tout le bien que les hommes nous font, nous lui en devons être uniquement obligés : c'est lui qui leur en a donné le moyen, le commandement, la volonté. On en est ingrat, on l'oublie, on s'en sert pour l'offenser !

Les prières des saints ne donnent pas à Dieu la volonté de nous faire du bien, mais sont seulement et en quelque sorte la cause de l'exécution de cette volonté, ou plutôt ce sont des moyens dont il se sert pour l'exécuter. C'est lui qui leur donne la volonté de prier, et non pas eux qui lui inspirent celle de nous faire du bien.

Tout le culte de Dieu consiste en ce point, que l'âme ne soit point ingrate de ses bienfaits et de ses grâces. La reconnaissance est l'effet de la véritable humilité qui consiste à reconnaître que nous n'avons rien et ne pouvons rien avoir de nous-mêmes. Nous sommes toujours chargés d'un grand fardeau, ou de celui de nos péchés, ou, si Dieu nous en décharge, de la grâce qu'il nous fait par cette miséricorde, qui est un fardeau plus léger à la vérité, mais plus grand toutefois que le premier, à cause de la grande reconnaissance à quoi il nous engage. Ainsi Dieu nous charge en nous déchargeant : il nous décharge de nos péchés et nous charge de ses bienfaits. Dieu, tenant pour perdu tout le bien qu'il a fait à des ingrats, il se contente d'avoir une fois perdu ce qu'il a donné, et ne veut pas à l'avenir s'exposer à perdre encore ce qu'il donnerait à des personnes qui n'ont aucun ressentiment de ses dons.

Où étiez-vous, lorsque je jetais les fondements de la terre ? Comme si la Vérité disait ouvertement au pécheur justifié : Ne vous attribuez pas les vertus que vous aurez reçues de moi. Ne vous élevez pas de mes dons contre moi-même. Souvenez-vous où je vous ai trouvé, lorsque, par ma crainte, j'ai jeté les premiers fondements des vertus dans votre âme. Souvenez-vous de

l'état où vous étiez, lorsque je vous ai affermi par mon amour. Ayez donc continuellement dans l'esprit ce que vous étiez par vous-même, si vous ne voulez pas que je détruise ce que j'ai édifié.

Qui est celui que la vérité n'a point trouvé dans les crimes et dans les excès ? Mais nous pouvons bien ensuite conserver ce que nous sommes, si nous n'oublions jamais ce que nous avons été. Quand un homme vous a obligés, 1° sur l'heure on lui en témoigne sa gratitude par des paroles pleines d'amitié ; 2° on épie ensuite toutes les occasions de lui rendre la pareille et l'on est inquiet jusqu'à ce qu'on l'ait fait ; 3° ce n'est pas reconnaissance que de payer une dette ; il faut donner quelque chose du sien, et à quoi on n'eût nulle obligation que celle de la gratitude.

DE

L'INTEMPÉRANCE

On se plaint tous les jours de ce que les hommes rapportent tout au manger, qu'ils ne travaillent que pour cela, qu'ils en font leur dernière fin. Ce sont gens dont le corps n'est de nul usage à l'esprit; et, au lieu que les hommes raisonnables se plaignent d'avoir un corps qui fait de la peine à l'esprit, ceux-ci voudraient être destitués de cette âme spirituelle qui trouble, par ses lumières, les plaisirs de bête qu'ils recherchent. Les hommes raisonnables mangent pour fortifier le corps, de peur que sa faiblesse ne se communique même à l'esprit; ceux-ci mangent jusqu'à étouffer l'esprit et ruiner le corps. Ils ne mangent que pour manger. Vous ne voudriez pas nourrir une bête qui ne ferait autre chose que manger; vous nourrissez un cheval pour le monter, un oiseau pour avoir le plaisir de l'entendre chanter; et vous ne nourrissez le corps que pour lui donner le plaisir brutal de se remplir de vin et de

viandes ! On ne mange pas pour vivre, puisque rien n'est si contraire à la santé que ces excès, ces ragoûts et cette variété de viandes. Rien de si propre à prolonger la vie et la rendre exempte de maladies, qu'une table frugale et réglée.

Il y a peu de gens qui ne meurent de trop manger. *Debitores sumus non carni, ut secundum carnem vivamus. Si enim secundum carnem vixeritis, moriemini* (1). Est-ce que nous sommes les esclaves de notre corps et que tout doit être sacrifié à cet animal insatiable : le bien, l'honneur, la vie même ? Qui est l'homme de bon sens ou tant soit peu raisonnable qui ne dût beaucoup mieux aimer, s'il était possible, prendre sa nourriture sans ressentir cette volupté flatteuse et importune, comme nous prenons l'air que nous respirons. Cet aliment de vie, que nous recevons et renvoyons incessamment par les narines et par la bouche, n'a, ni saveur, ni odeur ; et toutefois nous ne saurions nous en passer un seul moment, tant il nous est nécessaire ; au lieu que nous nous abstenons quelquefois assez longtemps du boire et du manger. Combien serions-nous plus heureux, si nous prenions ainsi les aliments terrestres qui nous sont donnés pour remédier à notre faim et à notre soif, sans les goûter, ni ressentir cette suavité trompeuse qui est pour nous une si dangereuse tentation ? Comme nous ne prenons d'air, pour la respiration, qu'autant qu'il en faut pour ne mourir pas, nous ne prendrions

(1) « Nous sommes débiteurs, mais non envers la chair pour vivre selon la chair. Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez. »

aussi de nourriture que ce qui suffit à la nourriture, et jamais avec excès.

On doit prendre les aliments, comme on ferait des remèdes; la nécessité doit régler notre inclination à nous délivrer de l'incommodité de la faim, et non pas la concupiscence qui nous dresse des embûches dans le plaisir qui suit, comme un serviteur son maître, ce soulagement que nous cherchons dans le boire et le manger. Ainsi nous faisons pour ce seul plaisir ce que nous devrions faire pour la seule nécessité; ce qui est d'autant plus dangereux que le plaisir n'a pas les mêmes bornes que la nécessité, puisque ordinairement, où il y a assez pour le nécessaire, il y a peu pour la volupté. D'où vient que nous cherchons à nous tromper, nous persuadant que nous devons à notre santé ce que nous donnons à la passion de la volupté.

La volupté est l'objet de la concupiscence, de la nature et de la grâce. La concupiscence la regarde comme sa fin, la nature comme son appui, la grâce comme son ennemie. La cupidité est le dérèglement de la nature, la portant à rechercher le plaisir, comme sa fin; en quoi consiste le vice de l'intempérance. La nécessité est la règle de la nature, parce qu'il lui fait prendre du plaisir ce qu'il lui en faut pour sa subsistance, et retranche le superflu: et en cela consiste la vertu de la tempérance et de la sobriété. Mais la charité est la perfection de la nature, et nous porte à retrancher même, autant qu'il est possible, le plaisir que la nécessité rend légitime; et c'est où tend le travail de la mortification.

Il est étrange que l'homme, en ce point, soit sujet à

une passion dont les bêtes sont exemptes. Elles sont colères, lascives, mais elles ne font jamais d'excès au boire ni au manger.

Les viandes les plus simples sont les plus saines : la nature ne s'est point remise à l'état des cuisiniers pour les choses qui sont nécessaires pour notre entretien. Les viandes qui naissent au pays où nous vivons sont préférées par les médecins aux viandes étrangères. En effet, quelle apparence que Dieu, qui a fait naître les antidotes auprès des venins, qui a pourvu les animaux au lieu où ils naissent, ait mis ici des hommes qui doivent aller chercher, au bout du monde, de quoi conserver la vie qu'il leur a donnée ?

L'excès de bouche attire l'impureté, appesantit l'esprit, étouffe l'intelligence; il dissipe le bien des pauvres, car il ne s'entretient que du superflu : il nuit aux familles, qu'il ruine, et à la santé, qu'il détruit.

Ceux qui mangent le plus délicieusement sont ceux qui jouissent le moins du plaisir du goût et qui sont le plus exposés à la mortification de ce même sens ; et, au contraire, ceux qui se nourrissent de viandes communes, parce que ceux-là, s'étant accoutumés à ce qu'il y a de plus rare, ne peuvent plus être touchés de rien et souffrent de tout ce qui est plus commun, quand il arrive qu'ils y sont réduits ; au lieu que les autres ne souffrent point de ces viandes communes, auxquelles ils se sont accoutumés, et goûtent extrêmement les rares, quand ils en ont.

Nector Boëtius, qui a écrit l'histoire d'Écosse, dit que les pestes et les fièvres violentes ont été inconnues dans

ce royaume, autant de temps qu'on s'y est tenu aux viandes du pays et qu'on s'est contenté des plus simples assaisonnements; mais que les maladies extraordinaires ont été introduites par les ragoûts et les viandes de dehors. .

DE

LA SOUMISSION

A LA VOLONTÉ DE DIEU

La sainteté consiste à conformer notre volonté à celle de Dieu. Et c'est par là que Platon prouve qu'il ne peut y avoir plusieurs dieux, parce qu'il n'y aurait point de sainteté dans le monde, notre volonté ne pouvant être conforme à plusieurs volontés différentes.

Jugez par là, s'il y a beaucoup de saints, presque tout le monde étant attaché à sa propre volonté, même les plus dévots. Preuve de cela, c'est que ceux-là mêmes qui sont dans les exercices de piété, pour la plupart ne s'y plaisent que parce que c'est leur volonté ; en effet, ils sont inquiets, quand on les en tire. Plusieurs ignorent ce que Dieu veut d'eux et veulent l'ignorer ; ils ne consultent pour l'apprendre, ni Dieu, ni les hommes. Quelques-uns le savent et ne veulent pas le faire, et s'imaginent de suppléer à ce défaut, en faisant quelque autre chose de bon qui ne choque pas leur inclination.

Ce qui est admirable en ces personnes, c'est qu'*elles* demandent tous les jours à Dieu qu'il leur fasse connaître sa volonté, comme si *elles* l'ignoraient. Quoi donc ! pensez-vous tromper Dieu, ne pouvant vous tromper vous-même ? Que vous sert-il de le dissimuler ? Vous donnez l'aumône ; mais vous savez bien qu'il veut que vous quittiez ce jeu, ces compagnies.

Prétendez-vous vous rendre indépendant de la volonté de Dieu ? Cela est impossible ; Dieu même ne peut pas vous affranchir ; il faut nécessairement y être soumis. Votre volonté est la seule qui se puisse soustraire au joug ; mais, pour lors, le cœur et l'esprit en sont accablés, parce qu'il n'y a que la volonté qui puisse le porter sans peine.

Un homme qui est bien soumis à Dieu est comme un bon instrument entre les mains de Dieu. Il ne faut que cela. Cela ne suffirait pas pour tout autre ouvrier, quelque excellent qu'il pût être. Or voyez l'estime, l'emploi et l'honneur même que fait un habile ouvrier à un excellent instrument. Il s'en sert dès qu'il a à faire quelque ouvrage de conséquence ; et non seulement cela, mais il le conserve chèrement, il ne le confie à personne, il le tient dans des étuis précieux, il l'embellit le plus qu'il peut.

Notre répugnance ne change pas les ordres de Dieu ; mais quand elle le pourrait faire, il ne faudrait pas le souhaiter. C'est votre avantage que sa volonté s'exécute et non pas la vôtre. Je trouve mon bonheur dans l'exécution de la volonté de Dieu et dans la soumission de la mienne. Je ne serai jamais heureux, si la volonté de

Dieu ne s'exécute ; je serai le plus malheureux des hommes, si la mienne ne s'y soumet.

Point d'empire si juste, si nécessaire ; mais point d'empire si avantageux et si doux que celui de la volonté de Dieu. Il est avantageux pour nous qu'elle se fasse, il est doux d'y être soumis ; parce que la volonté de Dieu ne tend qu'à nous rendre heureux éternellement ; parce que notre soumission nous rend heureux dès ici-bas. Nos passions nous trompent et nous persuadent fortement que notre avantage est dans des choses qui nous sont extrêmement pernicieuses. Et quand nous serions exempts de toute passion, notre ignorance nous rend incapables de nous gouverner. Savez-vous tout ce qui peut arriver dans chaque chose ? Pouvez-vous prévoir l'avenir ? L'expérience des autres nous l'apprend, et la nôtre même. Combien de fois sommes-nous trompés dans nos espérances et dans nos craintes ! Les plus sages, qui reconnaissent les ruses, les artifices de l'amour-propre, consultent des personnes désintéressées sur ce qui leur est bon ou mauvais. A quel plus grand guide pouvez-vous vous confier qu'à Dieu ? On s'abandonne à l'aveugle au médecin, parce que c'est son métier et que nous n'y entendons rien, quoiqu'il ne soit pas infailible en son art ; et on délibérera de se soumettre à Dieu, qui fait tout avec raison, avec amour, qui nous aime comme des choses qui sont à lui, comme des enfants qu'il a enfantés deux fois, pour qui il a fait toutes les créatures, qui nous a formés pour nous rendre heureux. C'est sa fin ; voilà pourquoi il manquerait de sagesse, s'il faisait ou permettait

quelque chose qui ne pût pas se rapporter à cette fin.

Cette soumission à la volonté de Dieu nous affranchit de tout autre joug. Car, comme Dieu veut tout ce qui nous arrive et que nous voulons tout ce que Dieu veut, il ne nous arrive que ce que nous voulons. On ne saurait m'obliger à faire ce que je ne veux pas, parce que je veux tout ce que Dieu permet.

C'est un signe d'un orgueil insupportable de se persuader qu'en sa propre conduite on n'a besoin de prendre avis de personne et qu'on a de soi-même assez de prudence pour se gouverner et pour se déterminer à ce qu'il y a de meilleur. Il faut s'y accoutumer de bonne heure dans les petites choses, faire des actes de soumission tous les jours à l'égard de tout ce que Dieu peut vouloir de plus fâcheux, de plus pénible à la nature. Ajoutez à tout cela que, si vous faites sa volonté, il fera la vôtre.

Une vertueuse dame, étant interrogée si, dans les divers périls qu'elle avait courus en voyageant, elle n'avait pas toujours espéré que Dieu l'en garantirait, elle dit que non ; mais qu'elle avait espéré qu'il ferait d'elle ce qui serait plus à sa gloire ; et, dans cette dépendance de la volonté divine, son cœur était toujours tranquille et satisfait.

La volonté de Jésus-Christ était plus droite que la nôtre ; elle ne pouvait pas faillir ni errer ; et cependant il la soumet aveuglément à celle de son Père : *Non mea, sed tua fiat voluntas* (1).

(1) « Que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui se fasse. »

DES ÉLUS

Le sujet de notre crainte ne doit pas être le petit nombre des élus, mais les péchés qui nous empêchent d'être de ce nombre. Vous ne serez point condamné, parce que vous avez été réprouvé, mais parce que vous avez mal vécu. Aussi, ne voit-on guère de gens qui se scandalisent de la prédestination, que ceux qui, pour excuser les crimes qu'ils ne veulent pas quitter, cherchent une excuse pour colorer leur impénitence.

Il y a peu de prédestinés parmi les chrétiens, parce que la prédestination est nécessairement suivie du salut; mais elle n'est pas moins nécessairement suivie de ce qui mérite le salut. Vous êtes effrayé quand on vous dit que de cent mille à peine y en aura-t-il un de sauvé. Que vous importe, pourvu que ce soit vous? Et, si de ce nombre tous étaient sauvés à la réserve d'un seul, quel sujet de désolation serait-ce pour vous, si vous deviez être ce malheureux! — S'il y en a plusieurs, j'ai plus l'espérance d'en être. — Vous vous trompez : cela serait bon, si, pour augmenter le nombre, après avoir admis

les bons, on en recevrait encore quelque méchant ou que, pour rendre ce nombre plus petit, on en exclût des bons. Mais, quelque petit que soit le nombre des sauvés, les bons n'en seront jamais exclus ; quelque grand qu'il soit, les mauvais n'en seront jamais.

Si vous êtes bon, quand pour cent mille damnés il n'y en aurait qu'un de sauvé, ce sera vous. Si vous êtes mauvais, quand pour cent mille sauvés, il n'y en aurait qu'un de damné, ce serait vous.

C'est une très mauvaise conséquence que, si Dieu ne vous a pas prédestiné, vous ne serez pas sauvé ; ou, si cette conséquence est bonne, celle-ci l'est encore : Vous n'êtes pas bon chrétien et vous ne voulez pas le devenir ; donc vous n'êtes pas prédestiné ; car le décret de la prédestination enferme celui de la sanctification. — Mais, si je suis prédestiné, je deviendrai homme de bien, malgré que j'en aie. — C'est une hérésie. Par le même décret par lequel Dieu a déterminé votre sanctification, il a déterminé qu'elle serait volontaire ; que, de votre propre mouvement, assisté du secours de la grâce, vous vous détacheriez de vos mauvaises habitudes ; et ainsi, il est autant impossible que vous deveniez bon, si vous ne le voulez pas, si vous n'appliquez pas volontairement votre esprit et votre cœur à le devenir, comme il est impossible que vous soyez sauvé, si vous n'êtes prédestiné. — Si je suis prédestiné, je serai sauvé. — Cela est vrai ; mais il n'est pas moins vrai que si vous êtes prédestiné, vous ferez pénitence, vous changerez de vie, vous vivrez comme Jésus-Christ a vécu. Vous ne le faites pas et vous ne

pensez pas à le faire : craignez pour votre salut. N'est-ce pas, en effet, un étrange dérèglement, que plusieurs font ce qu'il faut pour être damnés, et si peu fassent ce qu'il faut pour être sauvés ? Voyez si le chemin du ciel est fort battu. Il faut que tous les sauvés aillent par la voie étroite, qui est le chemin du paradis ; la pénitence seule y conduit et la vie austère ; les innocents et les pécheurs n'ont pas d'autre route à prendre. Aujourd'hui, ceux-là même qui sont dévots veulent avoir toutes leurs commodités ; personne n'aime cette vie rude et incommode ; et quoique on ne parle que de morale étroite, on ne la suit pas, non pas même ceux qui en parlent le plus.

Pour assurer son salut, il faut vivre dans l'état auquel on voudrait mourir, dans l'état où il faut mourir pour être sauvé. Et combien en trouverez-vous qui soient, quelque jour de l'année, en état de grâce ? Il n'est pas bien sûr, il est très incertain, s'ils y sont même après leurs confessions. Leurs rechutes si fréquentes me convainquent qu'ils ont eu peu de résolution et qu'ils n'ont reçu nulle grâce, ni dans la confession, ni à la communion. Que se peut-on promettre, pour le ciel, de gens vivant de la sorte ? Ils comptent beaucoup sur ce qu'ils ont dessein de faire à l'heure de la mort. On se confesse mieux, je le veux croire ; mais, combien ne se confessent point du tout ; outre que la vue de la mort n'ajoute rien aux dispositions ordinaires que le trouble, l'effroi, une crainte toute naturelle. Preuve : Quand on revient de cet état, on vit tout comme auparavant.

Vous vous étonnez que de cent mille chétiens, il n'y

en ait pas dix de sauvés. Je m'étonne moi, au contraire, et plus je considère la chose, plus je sens croître mon étonnement, que de cent mille il y en ait trois de sauvés, à voir les fortes inclinations que nous avons au mal, l'horrible penchant qui entraîne les hommes dans le précipice, ce penchant, secondé de tant d'ennemis qui nous invitent, qui nous poussent, un monde si corrompu, des occasions si funestes, si fréquentes et si effrayantes, une si grande négligence du salut. Est-il bien possible que de cent mille chrétiens, il y en ait dix qui se sauvent ? Comment est-ce qu'un si petit nombre résiste à un torrent si prodigieux ? Aussi, Jésus-Christ a comparé ce nombre des sauvés avec les olives qui restent après la récolte, aux grappes que les vendangeurs laissent dans la vigne après une exacte recherche. Je dis, nonobstant tous ces grands sujets de craindre, que c'est un article de foi que tout chrétien peut devenir bon et que tous les bons chrétiens seront sauvés.

On a beau dire qu'il y a tant de gens vertueux dans le monde, qu'il y en a tant de bons. Il faut le croire, car enfin chacun doit croire son prochain meilleur que soi. Mais, en vérité, le nombre en est plus petit qu'on ne pense. Tant d'amour-propre, tant d'hypocrisie ! — Mais je suis peut-être de ceux-là ? — C'est à vous à vous examiner et à vous corriger — Mais Dieu peut me refuser la grâce de la persévérance. — Oui, si vous ne ne la demandez pas. C'est-à-dire que, lorsqu'il l'accorde à ceux qui la lui demandent, il leur fait une grâce qu'ils n'ont pas méritée ; mais ce n'est pas à dire qu'il la leur refuse pour cela. — Mais il peut le faire. — Et qui en

doute ? Il peut vous anéantir aussi. Un bon père peut deshériter son fils qui ne lui a jamais manqué de respect ; mais il est bien sûr qu'il ne le fera jamais.

Il faut craindre, et toujours craindre, mais de cette crainte qui produit la sagesse, et non pas de celle qui porte au relâchement et au désespoir. Il est difficile de retenir l'esprit des hommes dans un juste tempérament. Tantôt ils ne craignent pas assez, tantôt ils craignent trop, tantôt ils craignent mal à propos. Ils vont jusqu'à ce point d'extravagance que de craindre que leur malheur ne vienne de Dieu, qui est la source de tous leurs biens, qui souhaite leur salut. Tout ce qu'il a fait n'a pu encore les persuader qu'il ne souhaite rien tant que de les sauver. C'est pourtant un article de foi que Dieu veut nous sauver tous et que nous pouvons tous nous sauver, si nous le voulons. Nous voyons la porte du ciel et si nous ne la voyions pas, Dieu serait déraisonnable de nous commander d'y entrer. Nous voyons de plus très bien ce qui entre par cette porte et ce qu'il faut faire pour y entrer. A qui tient-il donc que nous n'y entrions ? A Dieu ou à nous ?

DES GRANDS

Pour les commodités de la vie, les grands ne diffèrent guère des personnes d'une condition médiocre : l'accoutumance leur rend insensible ce qu'il y a de plus. La plupart languissent dans l'oisiveté, quoique le travail dût leur être plus agréable. Elle leur fait sentir la cessation des plaisirs, qui ne peuvent être continuels ; peut-être qu'elle prépare des moments à la grâce ; elle leur donne le loisir de faire des réflexions sur la vanité des plaisirs passés, dont il ne leur reste rien.

La condition des grands les met plus en état de concevoir du mépris pour la vie, parce que, se voyant au-dessus de tout et au plus haut point de la félicité humaine, ils ne peuvent attribuer le vide qu'ils sentent, dans leur cœur, qu'à l'incapacité que toutes les créatures ont de le remplir.

Ils ont ordinairement beaucoup de courage ; et ainsi ils sont plus propres pour la vie sainte et parfaite qui demande une âme héroïque. Il est vrai qu'ils ont plus de liberté, en quelque sens ; mais d'ailleurs ils ont beau-

coup plus de contrainte ; les affaires, les besoins assujettissent les rois mêmes à mille égards fort gênants ; et tous ceux qui sont au-dessous des souverains, à mesure qu'ils les approchent davantage, sont obligés à des assiduités et à des complaisances qui ne leur laissent que très peu de liberté. De plus, le soin de leur réputation les gêne beaucoup ; ils ne peuvent rien faire en secret ; leur propre grandeur les découvre à tout le monde ; ils ont trop de personnes attachées à leurs personnes, pour dérober à tout le monde la connaissance de leurs actions.

Ils ont plus d'obligation de faire le bien, parce qu'ils ont reçu de Dieu davantage, quoiqu'ils aient la même nature, qu'ils soient sortis du même néant. Ils ont ordinairement plus d'éducation, plus de lumière ; et leur exemple a beaucoup de pouvoir.

Ils sont dans un grand péril, à cause de la flatterie. On n'ose leur dire la vérité. Les prédicateurs mêmes sont obligés de garder de grandes mesures en leur présence, soit par le respect que Dieu veut qu'on ait pour leur personne, soit parce que, comme ils sont examinés, connus de tout le monde, pour peu qu'on marque leurs défauts, chacun s'aperçoit que c'est à eux qu'on parle ; de sorte qu'ils en souffrent de la confusion, *ce qui* serait un très méchant moyen pour les convertir.

On a raison de craindre de dire aux grands leurs défauts, parce qu'il est certain qu'on se hasarde, en le faisant, à perdre leurs bonnes grâces. Ils sont peu accoutumés aux répréhensions ; et on s'expose à leur faire plus de mal en les aigrissant, en réveillant leur

orgueil par les choses qui les choquent, qu'on ne peut leur faire de bien.

Il n'y a personne à qui l'on parle si librement, de qui l'on parle tant, et, j'ose ajouter, à qui on fasse tant d'injustice. On peut dire qu'ils n'ont de partisans qu'autant qu'ils peuvent faire du bien ; mais qu'à mesure qu'ils en font, ils se font autant d'ennemis qu'il y a de prétendants frustrés, et qu'ils perdent souvent ceux mêmes qui reçoivent leurs grâces, lorsqu'ils n'en attendent pas de nouvelles, parce que leur intérêt ne les soutenant plus, ils cessent de faire ce qu'ils ne faisaient que par intérêt. On leur fait des crimes de ce qu'on pardonnerait à tout autre.

Je n'ai jamais bien pu juger des grands sur le rapport d'autrui, tant j'ai trouvé les sentiments non seulement partagés, mais tout à fait opposés sur leur sujet. Il n'y a personne qu'on juge avec tant de rigueur, ni même avec tant d'injustice. Tout le monde cherche à leur plaire, et à peine peuvent-ils plaire à personne, quoiqu'ils fassent. S'ils se familiarisent, on les accuse de ne savoir pas tenir leur rang ; s'ils sont graves et sérieux, on les blâme comme superbes. Je ne les vois loués, dans leurs états, que par ceux qui ont part aux affaires ou qui les servent et qui pensent qu'il leur revient quelque chose des vertus de leur maître et qu'il y aurait quelque honte à en servir un vicieux ; et, chez les étrangers, par leurs sujets, parce qu'on a coutume de leur reprocher les vices de leur prince, comme s'ils en étaient eux-mêmes coupables.

La flatterie assiège les grands de telle sorte qu'ils

meurent pour la plupart avec tous leurs défauts naturels, et avec les vices qu'ils ont contractés par la coutume, le mauvais exemple et la pente que nous avons au mal. De là vient que, quoiqu'il y en ait qui aient de grandes qualités, il en est peu qui n'aient de grands faibles et des défauts à faire pitié. Et, pour cela, nous n'avons qu'à consulter ce qu'on écrit d'eux après leur mort. Je dis qu'il en est peu, parce qu'on en trouve quelquefois qui, ayant été exercés dans leur jeunesse par la Providence, se sont instruits dans l'adversité, laquelle a coutume d'éloigner d'eux la plupart des flatteurs qui les corrompent, ou bien qui, ayant été formés dès leurs plus tendres années à une grande piété, ont appris à s'examiner souvent eux-mêmes devant Dieu, à se censurer et à chercher dans leurs cœurs les vices de leurs actions, à opposer le jugement de Dieu à celui de leur propre conscience, au jugement ou plutôt aux discours flatteurs de leurs courtisans. C'est pourquoi les grands doivent se défier de toutes les louanges qu'on leur donne, s'examiner eux-mêmes continuellement sur les exemples des saints, sur les livres qui enseignent à bien vivre. Il faut qu'ils soient leurs propres censeurs, qu'ils cherchent en eux-mêmes ce que les autres y voient et ce qu'on leur cache, qu'ils se comparent avec les plus petits et qu'ils se ressouviennent que ce qu'ils trouvent à blâmer dans la conduite des autres est encore plus blâmable en eux, et qu'il est effectivement plus blâmé.

Ce n'est que pendant la jeunesse qu'on leur ose dire la vérité : encore leur malheur veut, quelquefois, qu'ils

tombent entre les mains de personnes intéressées, qui font des projets pour l'avenir, pour une faveur qu'ils croient mériter par une complaisance aveugle.

Rien ne s'oppose aux grands; et, quoique la vertu soit hardie, qu'elle ne redoute point leur pouvoir, qu'elle ose se déclarer contre le vice, qu'elle ne soit point effrayée par les tourments, qu'elle soit toujours prête à crier par la bouche d'un Saint Jean : *Non licet, non licet* (1). Cependant la prudence la rend souvent muette, comme la crainte ferme la bouche aux vicieux. On s'expose à augmenter le feu, en le voulant éteindre. Plût à Dieu que nous eussions moins d'exemples de cette vérité! Plût à Dieu que les maux qui ont été causés par la rigueur dont on a usé envers les princes, pour les faire revenir de leurs désordres, se fussent arrêtés en leur personne ou à leur siècle!

Ils sont les seuls qui peuvent faire régner Dieu; et ils le doivent, parce que, étant ses ministres, s'ils en usent autrement, ils commettent le même crime que ces gouverneurs de province qui, étant envoyés pour faire observer les ordres du roi, se rendent maîtres des esprits, ou par l'artifice, ou par la force, et exercent une espèce de tyrannie, se rendent redoutables à leurs maîtres et se moquent des ordres qui viennent de leur part.

Les ministres et les domestiques des grands, qui les portent au mal, seront punis sévèrement, comme ceux qui jetèrent les trois enfants dans la fournaise, et les

(1) « *Cela n'est pas permis.* »

Chaldéens qui avaient porté Nabuchodonosor à cette cruauté. Le même arriva à ceux qui avaient forcé Balthazar à exposer Daniel aux lions. Les domestiques, à force de soumissions et de complaisance, se rendent maîtres de l'esprit des grands, lesquels deviennent insensiblement esclaves de leurs serviteurs. De sorte que ceux-ci, qui sont souvent méchants et intéressés, font faire des crimes à leurs maîtres, se faisant ainsi payer ceux qu'ils commettent eux-mêmes pour leur obéir.

DE

L'ÉTAT RELIGIEUX

On ne donne pas l'idée de l'état religieux, quand on nous parle des douceurs et des avantages qu'on y rencontre. On représente la religion comme un paradis terrestre. Je pense, au contraire, que tout l'avantage de l'état religieux consiste à souffrir. Pour moi, je le considère comme le purgatoire, le lieu où l'on souffre beaucoup et où l'on espère encore plus. Ce que l'on souffre purifie et, par là, est le fondement de l'espérance. De là vient qu'on souhaite d'y être, parce que c'est un lieu de sûreté où l'on n'a plus rien à craindre, ni pour cette vie, ni pour l'autre. La vie des gens du monde est une crainte continuelle : ils craignent les saisons, les maladies, les voleurs, les ennemis, les disgrâces, la mort ; ils craignent cela pour les autres. Un véritable religieux est hors d'atteinte à tous ces maux ; le plus redoutable, qui est la mort, ne lui est plus terrible. Aussi, quand anciennement quelque religieux mourait, on n'osait pas dire qu'il était mort, parce qu'on ne meurt pas deux

fois. C'est pour cela qu'ils meurent sans peine et avec joie, parce qu'on ne souffre pas deux fois ces douleurs. N'est-ce pas en effet être mort que de vivre sans corps ? Ce n'est pas la présence de l'âme qui fait la vie ; c'est l'union qu'elle a avec le corps, c'est l'usage qu'elle fait du corps.

Je comprends comme c'est que nous pourrions être heureux dans le ciel, quoique nous n'y jouissions d'aucun de ces biens que les hommes possèdent ici-bas, puisque dès cette vie je trouve des personnes dépouillées de ces mêmes biens et plongées même dans toutes les austérités qu'inspire la plus courageuse pénitence, qui, néanmoins, jouissent d'une parfaite félicité.

Les religieux qui, bien loin d'être détournés du dessein de quitter le monde par les travaux de la vie religieuse, font choix des ordres les plus austères, doivent être fort parfaits dès l'entrée, puisqu'ils ne fuient pas seulement les délices de la vie, mais qu'ils cherchent même la croix. Les autres, pour la plupart, sont portés par la haine du péché à renoncer à la terre, et ceux-ci par l'amour des souffrances. Ceux-là renoncent aux plaisirs ; ceux-ci trouvent leurs plaisirs dans les rigueurs de la pénitence.

L'ordinaire c'est d'être bon avec les bons, méchant avec les méchants. Il faut une vertu toute extraordinaire et un miracle de la grâce pour être bon parmi les méchants. Mais être méchant au milieu des bons, c'est un abandonnement de Dieu tout visible ; il faut être un démon.

L'âge détrompe presque tous les hommes de la vanité

du monde ; mais c'est trop tard, c'est après qu'ils se sont usés à son service, qu'ils y ont pris des engagements qu'ils ne sauraient rompre. Ceux qui se détrompent eux-mêmes par la raison sont bien plus sages et plus heureux.

Il y a plus de mérite d'abandonner ses espérances que ses possessions, parce que ce qu'on possède paraît toujours petit et incapable de contenter ; mais ce qu'on espère paraît grand et capable de contenter tous nos désirs.

Donner ce qu'on pourrait espérer, c'est donner à Dieu, en quelque sorte, ce qu'on n'a pas reçu de lui. Il n'y a que ceux-là qui donnent proprement à Dieu. C'est donner à Dieu tout ce que le monde promet, ce qui est infiniment plus grand que ce qu'il donne. Le sacrifice que fit Abraham a reçu bien plus d'éloges que l'obéissance de son fils.

Les enfants qui abandonnent leurs parents, pour se donner à Dieu, sont ceux qui les aiment davantage. Il faut un Dieu pour leur tenir la place de leurs pères. Il faudrait les quitter pour se marier, *ut adhæreat uxori*, pour aller à la guerre ; ceux-ci ne peuvent être obligés à les quitter que pour Dieu. Cette demoiselle ne peut pas toujours demeurer auprès de sa mère : il faut qu'elle sorte de la maison ; nul homme n'est capable de la consoler de ce dur éloignement ; il n'y a que Dieu seul.

Je m'étonne que les parents, qui ont éprouvé les périls et la vanité du monde, empêchent les enfants d'en sortir. Saint Paulin, écrivant à Sulpice Sévère, son ami, lequel l'avait fort loué, dans une de ses lettres, de ce qu'il avait

renoncé à toutes choses, lui dit : Ne me dites pas qu'abandonner les biens de ce monde soit la perfection ; ce n'est que le commencement de la carrière et non pas la fin. Un athlète n'est pas victorieux pour s'être dépouillé de ses habillements ; il est seulement en état de mieux combattre et il ne fait que quitter ce qui lui était un empêchement à la victoire. Celui qui doit passer à la nage un fleuve rapide met bas ses vêtements ; mais pour cela il n'est pas à l'autre rivage. Il faut qu'il se jette, qu'il remue les bras et les jambes ; il faut qu'il se pousse, qu'il s'élançe et qu'il se mette hors d'haleine ; qu'il épuise toutes ses forces pour rompre les vagues et fendre l'impétuosité des eaux agitées par les vents.

J'ai de la douleur d'en voir quelques-uns apprendre l'orgueil dans l'école de l'humilité, qui deviennent plus insupportables sous les ailes et sous la discipline d'un maître qui est humble de cœur, et sont plus impatients dans le cloître qu'ils ne seraient dans le siècle. Et ce qui est encore un plus étrange renversement, la plupart ne peuvent souffrir d'être méprisés dans la maison de Dieu, qui, dans *la* leur propre, n'auraient été que des sujets de mépris ; et ceux qui n'avaient aucun rang au lieu où lon cherche les honneurs, se font religieux à dessein d'être traités honorablement au lieu où on les méprise.

Lorsqu'Élisée fut appelé par Elie, pour aller vivre dans la solitude, il labourait la terre. Il voulut, avant que de se retirer, tuer ses bœufs et, ayant fait brûler sa charrue pour les cuire, il les distribua au peuple.

Ce qui fait une personne religieuse, c'est le vœu ; mais

ce qui la fait bonne religieuse, c'est l'amour des choses qu'elle a vouées. Vous serez religieux du moment que vous aurez fait vœu de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance religieuse. Mais vous ne serez bon religieux que lorsque vous aimerez tendrement ces mêmes vertus. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a que cet amour qui puisse vous porter à les pratiquer avec beaucoup de perfection et avec beaucoup de constance. Une personne qui aime ses vœux fait son trésor de la pauvreté, ses délices de la chasteté, sa gloire de l'obéissance. Le vœu de pauvreté l'oblige à se contenter de peu ; mais l'amour de cette vertu l'engage à n'être point contente qu'elle ne soit dépouillée de tout : le vœu de chasteté l'oblige à retrancher les plaisirs qui la corrompent ; l'amour de cette vertu la porte à embrasser toutes les austérités qui la conservent ; enfin, le vœu d'obéissance l'oblige à faire tout ce que le supérieur ordonne ; et l'amour de l'obéissance, à ne vouloir que ce qu'il veut ; et c'est en quoi consiste le parfait religieux.

Quand on aime la pauvreté, on fait, pour la conserver et pour l'augmenter, ce que font les avarés pour conserver et pour augmenter leurs biens. Quand on aime la chasteté, on fait pour elle ce que fait dans le monde une femme qui est idolâtre de sa beauté. Que de soins ! Que de contrainte ! Que de tortures ! On fait ce que fait une femme délicate sur le point de sa réputation. Quand on aime l'obéissance, on est, à peu près, comme ceux qui aiment à commander : leur passion les aveugle et les porte souvent à exiger des choses injus-

tes, parce qu'ils n'examinent rien et ne consultent que leur volonté, qu'ils prétendent devoir être la seule règle qu'ils ont à consulter dans l'usage de leur autorité.

Ce n'est pas assez de s'acquitter du vœu dans toute sa perfection, il le faut faire avec constance. Or, tout ce qu'on fait avec peine, on ne le fait pas, ordinairement, longtemps. Il n'y a que l'amour qui, rendant les choses les plus difficiles aisées, engage à la constance.

Quelque engagement qu'ait un serviteur, s'il n'aime sa servitude, il ne sera jamais bon serviteur. Ce sont les chaînes qui font les esclaves; mais c'est l'amour de leurs chaînes qui fait qu'ils sont de bons esclaves.

Le désir de se dépouiller nous conduit à la félicité parfaite, au lieu que le désir d'avoir ne saurait nous y conduire. La raison, c'est que, quelque amas de biens que vous ayez fait, il en reste toujours davantage à acquérir; au lieu qu'on vient bientôt à bout de tout ce qu'on possède, quand on s'est mis en tête de s'en défaire.

Le bon religieux prévient les mauvaises pensées, évitant tout ce qui peut les faire naître; le parfait, en faisant ses efforts pour aller au devant d'elles, se remplissant de saintes pensées en l'oraison, se mortifiant; l'un, en refusant les plaisirs criminels; l'autre, les innocents, et se faisant un plaisir de la mortification.

On promet de grandes choses par la pauvreté et la chasteté, mais on promet tout par le vœu d'obéissance. On ne sait à quoi on s'engage, ni à qui. Peut-être que le supérieur sera imprudent, chagrin, qu'il aura de l'aversion pour moi; peut-être même de la haine. Il

n'importe. Quand ce ne serait qu'à une seule personne amie, ce serait un terrible engagement, parce qu'elle peut changer. C'est une chose étrange que le mariage, parce qu'on engage sa liberté, et qu'on la soumet aux caprices d'un homme. Mais cet homme, on le connaît, on l'examine, on l'aime, on en est charmé; mais cet homme, comme tous les autres, est sujet à changer ses sentiments.

Une personne en qui le monde ne vit plus, n'a nulle attache aux choses mêmes nécessaires; elle ne trouve point mauvais qu'on les emprunte, qu'on les prenne, qu'on les gâte; elle les considère comme des biens communs ou plutôt des biens qui ne lui appartiennent en nulle manière. C'est pourquoi il n'est rien de fermé, rien de caché, rien qui ne soit exposé à tout le monde.

Saint Grégoire de Nazianze dit, en son *Apologétique* : Mes adversaires me reprochent ma pauvreté; mais ils ne voient pas que je mets en cela mes richesses. Je ne sais quel effet elle produit aux autres; mais pour moi elle m'enfle le courage et me rend, en quelque façon, glorieux et presque arrogant.

La perfection de la chasteté consiste à n'être non plus touché des objets animés que des inanimés. Il ne faut point s'arrêter qu'on ne soit parvenu à ce point. Il faut toujours avoir cent yeux ouverts pour éviter ce qui peut le moins du monde lui nuire.



DE

SAINT JEAN

L'AMI DE JÉSUS-CHRIST

On peut dire qu'on est ami de quelqu'un, quand on en est aimé et qu'on l'aime. On peut dire qu'on est en aimé, quand on a part à tous ses biens ; on peut dire qu'on l'aime, quand on prend part à tous ses maux. Voulez-vous savoir, s'il vous aime ? Jugez-en par la part qu'il vous donne à ses biens. Voulez-vous faire voir que vous l'aimez ? On en jugera par la part que vous prendrez à ses disgrâces.

L'amitié, dit Saint Isidore, n'est autre chose qu'un écho de volonté et d'amour qui se répondent l'un à l'autre.

Sur ces paroles : *Mulier ecce filius tuus*, (1) quelques auteurs assurent que Saint Jean est véritablement et effectivement le fils de Marie et que cette filiation n'est

(1) « *Femme, voilà votre fils.* »

pas moins réelle et ne lie pas moins Saint Jean à Marie qu'à si elle avait sa source dans une véritable génération. Ils disent qu'il fut fait fils de Marie par les paroles de Jésus-Christ, à peu près comme le monde fut créé de rien par la parole éternelle. Ils se servent encore de la comparaison des paroles sacramentelles et disent que, comme le pain fut le corps du Sauveur, dès qu'il eut dit ces mots : Ceci est mon corps ; de même Marie devint la mère de Jean d'une manière spéciale et réelle, au moment que Jésus dit : *Fili, ecce mater tua* (1). S'il y a trop de subtilité dans ce que j'ai dit, on ne saurait nier que ces paroles n'aient été en Jésus-Christ l'effet d'une amitié très tendre et n'aient produit en Marie un amour très ardent et très sincère envers Saint Jean. En sorte que, apparemment, elle n'a jamais tant aimé personne, après son fils unique, que Saint Jean, parce que c'était un commandement et que Jésus témoignait par là son inclination. Et la Sainte Vierge, dont le cœur suivait tous les mouvements du cœur de Jésus, ne pouvait manquer de se conformer à cette inclination. Mais, pour juger de l'effet qu'eurent ces paroles, il ne faut qu'en bien pénétrer le sens. Représentez-vous donc le plus aimable de tous les hommes, sur le point de rendre l'âme et de laisser la meilleure des mères dans la plus mortelle affliction que jamais mère ait ressentie. C'est dans une si triste conjoncture que ce Fils unique se tournant du côté de sa bonne Mère, lui dit : Ma Mère, il faut enfin que je vous quitte : c'est un ordre que je ne puis différer plus long-

(1) « Mon fils, voilà votre mère. »

temps ; je n'ai plus qu'un moment à vivre. Vous m'allez perdre, ma bonne Mère ; mais voilà le meilleur de mes amis, dans lequel je vivrai encore après ma mort. Si vous m'aimez, vous l'aimerez, comme vous m'avez aimé : c'est l'unique chose que je vous demande en mourant : *Mulier, ecce filius tuus*. C'est là un autre moi-même. Je souhaite que vous lui teniez lieu de mère. Souvenez-vous-en, mon Fils ; voilà désormais votre mère. Je vous donne l'une à l'autre, comme un gage de l'amour que j'ai pour tous deux. Ma Mère, je ne saurais mieux vous témoigner mon amour qu'en vous laissant mon bon ami ; mon Fils, je vous donne ma bonne Mère pour dernier gage de mon amitié. Soyez l'un à l'autre ce que vous m'avez été et ce que je vous ai été. A quel amour réciproque cette recommandation n'engage-t-elle point ces deux personnes ! Quelle tendresse pour un fils qu'elle avait reçu de la main de Jésus-Christ ! Qu'elle estime pour une vertu qui avait mérité toute l'estime de son Fils ! Quel crédit de Saint Jean ! Quelle confiance ! Quelle familiarité ! En disant : *Ecce filius tuus*, non seulement Jésus-Christ donna Saint Jean à sa Mère, mais il se donna, en quelque sorte, soi-même à Saint Jean. Vous me trouverez dans Jean, parce que je lui laisse mon cœur, mon esprit, mes vertus.

Il n'y a rien de si doux, mais aussi rien de si rare que la véritable amitié. Le nom de favori n'est pas, à beaucoup près, si honorable à Saint Jean que celui d'ami. C'est, à même temps, la raison et l'inclination qui fait le choix de l'ami ; c'est l'inclination, et quelquefois la passion, je dis la passion aveugle, qui fait le favori.

Nous avons trop d'amour-propre pour avoir beaucoup d'amitié. Les gens du monde font un trafic de l'amitié ; ils la comptent parmi les biens utiles et la mettent en même rang que leurs champs et leur argent.

Nous trouvons en Jésus-Christ tous les trésors de la science de Dieu, toute la béatitude de Dieu ; nous y trouvons la Divinité même : voilà les biens. De plus, la pauvreté, l'humiliation et la douleur l'ont accompagné jusqu'à la mort : voilà les maux. Jésus-Christ a fait part à Saint Jean des premiers ; Saint Jean a pris part aux seconds. Pour la béatitude dont il jouissait sur le Thabor, dans l'île de Pathmos il l'a rendu impassible dans la chaudière, immortel, dit-on, dans le paradis terrestre. Mais je le trouve encore plus heureux sur le sein de Jésus-Christ.

Un homme qui ne craint pas Dieu ne saurait être bon ami ; il faut choisir un homme, lequel, s'il vient à cesser d'être votre ami, soit empêché par la charité chrétienne de se déclarer votre ennemi. Si vous êtes bon, vous deviendrez méchant avec un ami corrompu ; et si vous êtes déjà gâté, un homme de bien vous empêchera de vous gâter davantage. En tous cas, si vous craignez de devenir meilleur, il ne vous forcera pas. Ayez un ami qui vous console chrétiennement, qui vous aide à calmer vos passions, qui vous fasse profiter de vos disgrâces, de la compagnie duquel vous reveniez toujours plus sage. Ces amitiés, que le libertinage ou la débauche a liées, ne sont jamais de durée ; elles sont sujettes à mille ruptures, à mille éclats ridicules, à mille querelles sanglantes. Peu de gens goûtent la douceur de

l'amitié, parce qu'on s'attache à des amis qui n'en sont pas capables, qui sont occupés de passions, remplis de désirs vains et ardents, qui sont attachés à leurs sentiments et à leurs intérêts, qui ne cherchent que la gloire et la réputation, qui sont prêts de tout sacrifier au moindre intérêt, ou de vanité, ou d'avarice. Mais où trouver des gens qui aient toutes ces qualités? Jésus, vous êtes le seul et le véritable ami. Vous prenez part à tous mes maux, vous vous en chargez, vous savez le secret de me les tourner en bien, vous m'écoutez avec bonté, lorsque je vous raconte mes afflictions, et vous ne manquez jamais de les adoucir. Je vous trouve toujours et en tout lieu; vous ne vous éloignez jamais; et si je suis obligé de changer de demeure, je ne laisse pas de vous trouver où je vais. Vous ne vous ennuyez jamais de m'entendre; vous ne vous lassez jamais de me faire du bien. Je suis assuré d'être aimé, si je vous aime. Vous n'avez que faire de mes biens, et vous ne vous appauvrissez point en me communiquant les vôtres. Quelque misérable que je sois, un plus noble, un plus bel esprit, un plus saint même ne m'enlèvera point votre amitié; et la mort qui nous arrache à tous les autres amis, me doit réunir avec vous. Toutes les disgrâces de l'âge ou de la fortune ne peuvent vous détacher de moi; au contraire, je ne jouirai jamais de vous plus pleinement, vous ne serez jamais plus proche que lorsque tout me sera le plus contraire. Vous souffrez mes défauts avec une patience admirable; mes infidélités mêmes, mes ingrattitudes ne vous blessent point tellement que vous ne soyez toujours prêt à revenir, si je veux. Saint Jérôme :

Amicus diu quæritur, vix invenitur, difficile servatur (1).
Ce troisième n'est vrai que parce qu'on n'a pas de bons amis, car ces amis délicats qui se rebutent de la moindre chose, qui exigent des assiduités et une régularité incommode, quelques qualités qu'ils aient d'ailleurs, sont des gens qui s'aiment beaucoup eux-mêmes, et qui n'ont point de véritable amitié. Mais Jésus-Christ se trouve aisément et partout, et il est aisé de le conserver.

(1) « *Un ami, on le cherche longtemps, on le trouve avec peine, on le conserve difficilement.* »

DE

L'ÉTABLISSEMENT DE NOTRE RELIGION

Rien ne prouve si bien la divinité que les effets produits par des causes qui n'ont pas, par elles-mêmes, la vertu de les produire, ou qui ont même une vertu toute opposée : un rocher donne de l'eau, une baguette change les rivières en sang, le feu rafraîchit. C'est ainsi que Jésus-Christ a prouvé sa divinité, en établissant sa loi. Échauffer sans feu, c'est un miracle, mais échauffer avec la glace, c'est un plus grand miracle. Se servir de l'ignorance pour combattre les savants, des vérités dures et incompréhensibles pour détruire des erreurs plausibles, établies et conformes à la nature ; employer la mort pour se faire reconnaître pour un Dieu, le dépouillement, les supplices, la virginité pour multiplier ses disciples ; obliger des hommes, qui se croyaient des dieux, à se soumettre volontairement à un homme, à se confesser ses esclaves, ses créatures ; obliger les plus orgueilleuses nations de la terre, les plus ennemies de la domination à recevoir la loi d'un seul homme ; les

plus éclairés du monde à changer toutes les opinions, à suivre une nouvelle doctrine, à confesser que jusqu'alors ils s'étaient tous trompés, qu'ils avaient été des aveugles et des ignorants, leurs dieux, des démons, leurs sages, des fous, leurs pères, des damnés : quand, pour en venir à bout, on aurait employé les armes, la politique, l'éloquence, ce serait un prodige de valeur, un miracle de prudence et un effet d'une éloquence toute divine. Mais, c'est le miracle des miracles de l'avoir fait avec des moyens qui, selon les règles ordinaires, étaient des obstacles à ce dessein.

Les mauvais chrétiens manquent de foi, et ils ne le désavouent pas ; mais ils prétendent s'en excuser sur ce qu'ils manquent de raisons de croire. De là vient qu'il n'est rien de si commun à la bouche de plusieurs que ce discours : Si j'avais vu un miracle, je serais un saint. *Gens perversa et adultera signum quærit*, (1) les méchants cherchent des miracles. Ce qui est en cela de plus admirable, c'est que, quoiqu'ils en aient vu plusieurs, qu'il s'en fasse à leurs yeux chaque jour, qu'ils en soient, pour ainsi dire, tout environnés, ils ne laissent pas d'en chercher encore, comme les Scribes et les Pharisiens, qui en voulurent voir dans le ciel, après en avoir vu sur la terre. Mais, ni les morts ressuscités durant la vie du Sauveur, ni l'éclipse du soleil, à sa mort, ne les rendirent fidèles ; leur envie en devint plus forte, leur haine plus envenimée ; l'une et l'autre alla jusqu'à la fureur, mais leur infidélité n'en fut pas gué-

(1) « Cette nation perverse et adultère cherche un miracle. »

rie. Et ainsi en serait-il à l'égard de ceux qui, vivant mal, attendent des miracles pour croire : *Neque si quis ex mortuis resurrexit, credent* (1). On trouve toujours des prétextes pour combattre et pour décrier le miracle, jusqu'à dire que les démons sont chassés au nom des démons. Il leur en faut donner un qui soit hors d'atteinte à tous les traits de la calomnie : c'est l'établissement de notre religion. S'il leur est inutile, comme je n'espère pas beaucoup d'eux, au moins servira-t-il à nous confirmer en notre créance, à nous porter à vivre conformément à ce que nous croyons et à *nous convaincre* que nous servons le Dieu qu'il faut, et comme il faut.

Toute action extraordinaire, qui est au-dessus des forces de la nature, est un miracle. Or, quoique tout soit également possible à Dieu, cependant, à notre égard, il y en a de plus ou moins admirables. Les moins admirables, c'est lorsqu'on fait simplement une chose qui surpasse les forces de la nature quelques moyens humains qu'on y emploie, comme de guérir un aveugle-né, de ressusciter un mort. Le miracle se peut faire en y employant des moyens humains, quoique infiniment disproportionnés, comme quand Élie rendit l'âme à l'enfant de la veuve, en réchauffant son corps mort par son attouchement. Les plus surprenants sont quand on fait des choses à quoi ces moyens ont une grande disproportion, comme de nourrir cinq mille personnes avec cinq pains. C'est une plus grande merveille, quand on n'emploie nul moyen humain, comme quand Jésus-Christ

(1) « Non, quand même l'un des morts ressusciterait, ils ne croiraient pas. »

guérissait les aveugles, ressuscitait les morts par sa parole ou simplement en les touchant. Mais le plus admirable de tous, c'est quand on fait une chose avec des moyens qui, naturellement parlant, devraient produire des effets tout opposés et qui, dans le cours ordinaire des choses, sont plutôt des obstacles que des moyens, comme, dans l'ancienne Loi, lorsque Dieu rafraîchit les trois Israélites dans la fournaise, avec les mêmes flammes qui les devaient dévorer.

Jésus-Christ s'est servi de Saint Paul qui était brave et savant ; mais, en échange, il avait une autre opposition apparente à ce dessein : il était le persécuteur irréconciliable des chrétiens. Et encore a-t-il fallu renoncer à la science et à toutes les lumières de la sagesse humaine qu'il avait acquises, pour n'employer que la simplicité et la folie de la croix, et oublier sa bravoure pour ne combattre que par la patience.

Combien de mesures Mahomet a-t-il gardées ? On voit tout visiblement qu'il n'avait nul autre but que de se faire chef d'une secte. De là vient qu'il s'est ménagé avec toutes les autres, afin de trouver moins de résistance dans les esprits ; Jésus-Christ ne prend aucune mesure. Il ne se contente pas de dire qu'il était Dieu, aussi bien que les autres ; il dit qu'il est l'unique, que Jupiter n'est pas Dieu, qu'il est un damné, un démon. Mahomet a fait une doctrine qui flatte les sens, pour être un attrait aux hommes qui ont tant de pente à les satisfaire ; Jésus Christ les combat, les sacrifie ; il veut qu'on se dépouille de ses biens, qu'on renonce à tous les plaisirs, à la réputation, à la vie même, qu'on fasse gloire de l'infamie, qu'on

s'estime heureux de mourir dans les supplices : et tout le monde court mettre ses biens aux pieds des apôtres, on se jette dans les feux, les enfants se dérobent de leurs parents pour aller au martyre, les mères les y exhortent, les y poussent, les y portent entre leurs bras. *Ignem veni mittere in terram* (1). C'est un feu qui se répand, qui embrase, qui pénètre, qui gagne d'un bout du monde à l'autre. On crie au feu de tout côté; tout ce qu'on fait pour l'éteindre l'allume davantage.

Toutes les difficultés qui arrêtent les incrédules, toutes les contradictions qu'ils rencontrent dans les dogmes de la foi, tout ce qu'ils y trouvent d'apparentes contrariétés, tout ce qui leur paraît nouveau, surprenant, contraire au sens commun, contraire à la raison, inconcevable, impossible, tous leurs arguments, toutes leurs démonstrations prétendues, tout cela, bien loin de m'ébranler, m'affermir davantage, me rend inébranlable dans ma religion. J'aurais plus de peine à me soumettre, si j'en avais moins à résoudre ces difficultés. Tous les nouveaux doutes sont pour moi de nouvelles raisons de croire; et, malgré toutes ces difficultés, la nouvelle religion n'a pas laissé de s'établir et d'être reçue de tout le monde.

Un criminel, appliqué à la torture, ne peut s'empêcher de déclarer ses crimes; les innocents mêmes avouent des crimes qu'ils n'ont pas commis, quoique cet aveu doive leur coûter la vie: et je vois onze millions de témoins que nulle torture, que mille morts n'ont pu

(1) « *Je suis venu allumer le feu sur la terre.* »

obliger à renoncer leur bon Maître. On les tourmentait pour dégoûter les autres ; et c'était justement en les voyant souffrir qu'on prenait envie d'embrasser leur croyance. Ce n'était point à la vue des morts ressuscités que se faisaient les grandes conversions, c'était à la vue des cruautés barbares qu'on exerçait sur les chrétiens.

Mais il y a des esprits forts qui se moquent de tout cela. — Qu'appellez-vous esprits forts ? Des ignorants, des libertins, des gens corrompus par toutes sortes de vices, pleins de vanité, qui ne sauraient rendre une raison de leurs sentiments, qui, pour avoir ouï parler un éventé sur le sujet de la religion, se sont avisés d'être athées, sans savoir de quoi il s'agit ; des gens qui, à l'heure de la mort, font tout ce qu'ils peuvent pour mourir en bons chrétiens : voilà ce que vous appelez esprits forts. Si ces gens-là croyaient, la religion me deviendrait suspecte.

Il n'y a pas de foi parmi nous. Il semble que la mollesse et les délices, qui ont si souvent ruiné les empires et fait passer la fortune d'une partie du monde à l'autre, fassent le même à l'égard de la religion. On dirait que la foi nous abandonne pour passer dans le Canada, dans les autres pays étrangers, comme elle a quitté la Grèce où elle a été si florissante, pour passer en Occident. La fortune, dit Salluste, passe toujours du moins bon au meilleur : *A minus bono ad optimum*. Il ne faut pas s'étonner si la grâce fait le même.

La sainteté où porte notre religion est une preuve invincible de sa vérité. L'esprit de mensonge ne peut

être l'auteur d'une secte, même fausse, qui nous engage à la vertu. Il pourrait bien nous aider à acquérir de véritables connaissances, qui nous porteraient au vice, comme il a assisté les païens dans la recherche de plusieurs secrets de la nature, dont la connaissance enflait leur orgueil. Son dessein n'est, ni de nous jeter dans l'erreur, ni de nous découvrir la vérité, mais de se servir de l'une et de l'autre, selon qu'il les jugera plus à propos, pour nous engager dans le vice. Il nous veut rendre ennemis de Dieu, ce qui ne se fait que par la corruption de la volonté.

Porphyre, dans son livre *Contre les chrétiens*, avoue que toutes les opérations des dieux avaient cessé dès la naissance du christianisme, qui n'a pu s'établir que par la force de la raison, ou par la force des armes, ou par miracle. Notre religion, proposant des vérités incompréhensibles à l'esprit humain, ne s'est pas établie par la raison ni par les armes; elle n'est donc fondée que sur le témoignage infaillible des miracles. Le sens naturel résiste encore à une preuve si convaincante. Son orgueil le porte à rougir de se voir conduit de cette manière et forcé de croire des vérités qu'il ne peut comprendre; et l'homme a peine, tant il est superbe, à se persuader, sur la parole de son Dieu, ce qu'il ne saurait concevoir par raison. Ce n'est pas que ce ne soit un artifice des libertins de dire que, en matière de foi, il ne faut point demander de raison. Ils ne se trompent pas, si l'on parle des raisons qui nous découvrent le fond de nos mystères et qui nous développent les manières de leur existence, et comment ils ont été exécutés. C'est

pourtant une malice de leur part, si l'on parle des raisons qui prouvent leur réalité.

Les miracles sont si évidents à l'égard de notre religion que, non seulement ceux qui ont été convertis par les miracles sont morts pour la religion, mais ceux-là mêmes qui les avaient faits, lesquels n'auraient pas voulu donner leur vie pour la défense d'une religion qu'ils croieraient fausse, et sur des preuves dont ils connaîtraient la fausseté.

Quand je paraîtrai devant Dieu, non seulement je lui dirai avec ce saint : *Domine, si decepti sumus, a te decepti sumus*,; (1) mais encore : Seigneur, si je me suis trompé, ce n'a été que dans la pensée que je vous plaisais. J'ai envisagé tous ceux qui faisaient profession de vous adorer, et, de tant de différentes espèces de culte qu'on vous rendait, j'ai fait choix de celui qui m'a paru le plus raisonnable et le plus saint. Si je me suis trompé dans ce choix, du moins ce n'a pas été par mes passions, puisque cette religion est la seule qui les anéantisse et qui détruise jusqu'aux mouvements intérieurs. Par quel motif pourrais-je y avoir été poussé que par celui de vous plaire ? Par l'amour des biens ? Elle les méprise ; elle conseille de s'en dépouiller ; elle défend absolument d'y avoir quelque attache. Par l'amour des plaisirs ? Elle les retranche ; elle donne des bornes très étroites à ceux qu'elle permet. Serait-il possible que je fusse condamné d'un Dieu si juste, si débonnaire, si

(1) « *Seigneur, si nous sommes trompés, c'est par vous que nous le sommes.* »

tendre, pour m'être déterminé à une religion qui m'ordonne de me sacrifier à lui tout entier ; mon esprit par la croyance des choses les plus incroyables ; mon cœur, par l'amour de mes plus mortels ennemis ; mon corps, par la pénitence ; mes biens, par l'aumône ; ma réputation, par la confession de mes crimes les plus honteux ?

FIN DES RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES

PROLUSIONES ORATORIÆ

AUCTORE

R. P. CLAUDIO LA COLOMBIÈRE

E Societate Jesu

PROLUSIO PRIMA

Habita Lugduni in instauratione scholarum (1)

AUGUSTI CÆSARIS ÆTAS

ÆTAS LITTERARUM AUREA

Cum nemini dubium sit, AUDITTIORES ORNASSIMI, quemadmodum variis in locis mores hominum varios sic studia litterarum diversa diversis temporibus, extitisse; tum, unde alia ætate, ceu vere quodam sese extulerint et floruerint magis, alia vero, eaque nonnunquam proxime consecuta, refrixerint penitus atque conciderint, investigare curiosius operæ pretium non putavi.

Sive enim naturæ sit illud vitium, quæ cum expo-

(1) Ce discours fut prononcé, très probablement, le 18 octobre 1671, au collège de la Trinité, la seconde année où le V. P. professait la rhétorique.

liendis, ut ita dicam, hominum ingeniis incubuerit una ætate diligentius, altera, consumptis ceu viribus, rudia eadem in lucem atque inelaborata projiciat; sive, quod est veri longe similius, diversa principum virorum studia præmiaque proposita litteris modo ampliora, tum exigua admodum ac prope nulla, eam diversis sæculis diversitatem intulerint: tantam illam certe constat fuisse aliquando, ut quorum scripta spirare humanitatem, humanoque adeo majus aliquid intelligimus, eorum sæpe nepotes ad belluinam videamus tantum non degenerasse tarditatem.

Hoc vero nostrum nemini, quicumque aliquando in numero litteratorum haberi volumus, ignorare licet: num fuerit ætas aliqua beatissima omnium, cui puriora, ut ita dicam, illuxerint sidera, in quam suas opes omnes effuderint polities musæ, quæ prudentia, urbanitate, eloquentia cæteris omnibus una præstiterit.

Etenim si quod ejusmodi tempus extitit aliquando, quo tempore homines vulgo de unaquaque re constet, et excogitasse subtilius atque prudentius, et ornatius copiosiusque dixisse; tametsi felicem illam ubertatem obruerit fortasse subsecutorum temporum iniquitas, in eorum tamen qui tum florere commentariis, urbanitatis quædam quasi semina condita fuisse atque asservata necesse est, quæ si, expulsa aliquando barbarie ceu hyeme exacta, educantur in cælum mitius aliquanto atque tepidius, mirum quam felices foetus sint quamque uberes habitura.

Ego quidem quanta in nostris hominibus ingenia esse video studiaque discendi, quantam in plerisque imi-

tandi quodcumque fuerit propositum facultatem ; ausim polliceri, si modo auctores habeamus, quos sequamur, sanos et incorruptos, nisi nos a beatis illis, si quæ sunt, temporibus innatus nescio quis deteriora quæque persequendi atque infelix æstus abduxerit ; ausim, inquam, polliceri, vix ullam fore fuisse aliquando, aut nationem, aut ætatem, quæ dicendi scribendive gloria, nostræ huic, aut ætati, aut etiam nationi antecellat.

Quamobrem, cum id mihi muneris esset impositum, ut in hac solemnī studiorum instauratione unus omnium nomine proloquerer ; nihil judicavi huic meo muneri fieri posse convenientius : iis vero qui, docentibus nobis, litteris operam daturi sunt optabilius nihil, quam si, quæ potissimum ætas eos tulerit scriptores quos amare præcipue, in quos intueri, quorum vestigia persequi debeamus, hac oratione vobis indicarem.

Faciā enimvero perlibenter, Auditores ; quod quidem nec sine aliquo operæ pretio facturum me confido. Ostendam ætatem illam, quæ vulgo Augusti Ætas dicitur, estque magni Ciceronis ortum inter et ejusdem Cæsaris obitum interjecta, auream plane fuisse, et ingeniorum, et litterarum ætatem. Quæ præteritas ætates singulas ornavere litterarum decora, in istam confluisse universa ; quæ secutas deinceps commendaverunt aliquatenus, ab eadem omnia defluisse ; tantumque factum esse præstantissimorum in unoquoque, tum dicendi, tum scribendi genere, virorum hoc uno tempore quasi concursum, seipsam plane ut natura, et superare velle visa sit, et penitus exhaurire.

Erit igitur hæc omnis oratio in duas quasi distributa partes. Quarum altera, Augusti Ætatem cum lapsis antea sæculis ita conferet, illis ut antecellendi laudem ereptam esse contendat. Altera cum secutis deinde temporibus Ætatem eandem ita comparabit, ut illius assequendæ gloriæ spem ullam neget eorum cuiquam esse relictam. Ita est prorsus, Auditores: huic Ætati uni, et anteactæ omnes fascēs summittant necesse est, et quæcumque ab ea ad nos usque decurrere, palmam ultro concedant. Fateamur in ea, et Græcorum, qui tantum eatenus sibi tribuissent gloriæ, metas, et iis deinceps, qui litteratos inter aliquid esse voluerint, crucem verius ad desperationem, quam exemplum ad imitationem esse omnibus constitutum.

Hæc sunt, Auditores, quæ in beatissimi illius temporis commendationem apud vos dicere constitui. Quibus si effecero, ut tanti illud facere incipiat, quanti profecto debetis, majoris etiam existimabo me a vobis, apud quos dixero, quam ab illis ipsis, de quibus dixero, beneficii gratiam iniisse.

Augusti Cæsaris Ætatem, superiores ætates omnes obscurasse cum dico, nihil est quod quisquam vereatur, ne quid veteri illi disciplinarum omnium parenti Græciæ, cum qua præcipue mihi rem intelligitis esse futuram, detractum velim.

Celeberrimas illas, et colui semper, et etiamnum veneror inventrices eloquentiæ ac perfectrices Athenas, unde, cum omnem elegantiam atque doctrinam, tum eam ipsam, quæ tempora Cæsaris aurea commendavit, urbanitatem ultro confiteor esse profectam. Ecquis est,

cui quidem rerum illarum sit sensus aliquis, quin admiretur divinam Homeri magni eloquentiam, suavitatem amet Theocriti, laudet Anacreontis numeros, Platonis copiam, sagacitatem Aristotelis obstupescat, cui non sapiant aliquatenus Aristophanis sales, quem Demosthenis in dicendo vis atque dignitas non commoveat? Nec, si me minus delectent græcarum musarum lepores atque deliciæ, earum tamen liceat mihi gloriam elevare dicendo, quas ab iis, quos sum tota hac oratione laudaturus, fuisse constat, et adamas vehementer, et diligenter excultas, et omni laudum genere celebratas.

Hoc ausim nihilominus hic affirmare, quod, et æquum imprimis esse, et ad rem meam intelligetis pertinere plurimum, non tot eruditos homines uno tempore unquam, quot Augusti tempore prodiisse: imo, pauciores sæculis omnibus, quam hoc uno Romæ floruerint protulisse Græciam universam; et, cum eam litteratorum copiam Ætas hæc una quasi effuderit, extitisse tamen in iis nullum, quin majorem sua quisque in arte tulerit laudem, quam eorum quilibet, quos antea singulos ætates vix singulæ peperere.

Suum nobis Homerum venditat Græcia, Demosthenem suum Athenæ ostentant. Quos homines, Superi, et quantis præconiis dignos! At quanto, ut reliqua modo præteream, editos in lucem intervallo, quum alterum, incerto licet tempore, annis tamen ante Romam conditam vixisse plurimis compertum sit, alterum, postremis pæne Græcorum temporibus, flourisse. Saphum illam, quam musis reliquis adjunctam

a suis, ausim ego musis etiam omnibus anteferre, non nisi interjecta ætate integra, consecutus est Pindarus; Pindaro sene natus Euripides; quo rursum senescente, Isocrates et Plato nati; Platoni successit Aristoteles; Aristotelem Demosthenes excepit, ætatibus uti dixi singulis pæne singuli, prorsus ut si Græcia, quos inter eruditos numeret, habeat plurimos, loci fuerit illud felicitati potius, quam temporis ullius tribuendum.

Tulit, Auditores, una Cæsaris Ætas tot sæculorum foetibus aureis quod opponat. Vidit una quid in unoquoque scientiarum ac disciplinarum genere humana possit, aut sagacitas, aut industria. Neglecta hac Ætate ars nulla; nulla non exornata atque perfecta; nulla non ad summum usque perducta. Quanta, Dii immortales! his annis circiter centum, visa Romæ clarorum virorum turba! His Crispi Sallustii, Titi Livii, Julii Cæsaris comprehensa vita est. His Lucretii Cari, Marci Manilii, Ovidii Nasonis ætas conclusa; iisdem Horatius, Tibullus, Catullus, Propertius floruerunt. Vixit tum temporis divinus Maro; vixit et Tullius ille nunquam satis laudatus, cujus eloquentia capti et deliniti barbari, recreati cives, fracti perduelles, victores ipsi superati et victi sunt: cui dicenti obtemperavit Roma, invidit Græcia, orbis universus assensus est. Immortalis Dei, cujus admirabilis quædam in Romanam rempublicam perpetuaque voluntas, consilium illud fuisse crediderim, ut cum primos urbis conditores armaret militari robore, quo tanti possent imperii fundamenta locari, libera deinde et quasi adulta república, eidem tuendæ atque amplificandæ adjungeret virtuti bellicæ magnorum

consiliorum moderatricem prudentiam, quidquid erat humanitatis et doctrinæ, quidquid urbanitatis et elegantiarum postremo huic tempori reservaret, in quo confirmatis jam rebus, iis hominibus nullo carere periculo Roma posset, quos aut enervarent studia litterarum, aut a gubernaculis reipublicæ ad suas musæ delicias revocarent.

Fuit profecto ab summa illa rerum omnium gubernatrice sapientia factum illud jure ac merito, ut quoniam omni virtutum genere claros homines nulla unquam tot edidisset civitas, eorum qui facta canerent meritisque exornarent præconiis haberet una etiam omnium plurimos; tum istud quoque provisum sapienter, ut ante qui præclara gererent, tum qui ornarent, existerent. Itaque quemadmodum in triumphis usurpari vulgo solitum accepimus, ut milites quidem procederent ordine primi, qui signa cum hostibus manusque conseruissent; deinde duces, quorum esset consiliiis parta victoria, sequerentur; hos demum exciperent cantores atque tibicines, qui ducum militumque gesta hymnis et cantibus celebrarent: sic perpetua illa quasi triumphatrix civitas, bellatores habuit primum quos præmitteret præferoces ac minime urbanos; deinde, qui priores illos consequerentur proxime, imperatores magno numero atque consules; quibus omnibus numerosum illud agmen velut attexit oratorum, historicorum, poetarum, qui innumerabilia tantorum virorum facinora, debitis laudibus et erudito plausu prosequerentur.

Sed esto, inquiet aliquis, fuerint numero superiores

scriptores ætatis vel unius auctoribus omnium sæculorum; tamen, ne inferiores usquequaque, multitudine velut oppressi victique, cedant Græci Romanis, præceptores discipulis, alienorum operum expilatoribus atque interpolatoribus omnium artium inventores.

Fateor, Auditores, à Græcis Latinos plurima, sin minus surripuisse, at sumpsisse tamen atque ex alieno in suum quasi solum transtulisse. Verum, quemadmodum revulsæ ex nativis areis plantæ, in aliis si conserantur iterato, lætiores solent fœtus atque pleniores edere: sic Athenis quæcumque Romam, ut ita loquar, advecta sunt, ex illa cœli solique mutatione tanto facta esse meliora contendo, plus ut debeant Græci Latinis, qui græca tam diligenter, et purgaverint, et ornaverint, quam Latini Græcis, a quibus nihil nisi inchoata quædam operum initia et quasi rudimenta acceperint. — At enim fuere in Græcorum disciplina ex iis qui Ætate illa aurea vixerunt quam plurimi. — Sit ita sane, dummodo eo discendo audiendoque pervernerint, ut et doctrinam exhausisse omnem, ipsosque adeo doctores longe antevisse compertum sit. — Habuere Græcorum exempla proposita ad imitandum. — At illud profecto imitando sunt consequuti, ut extra imitationem omnem positi ipsi videantur; alienis inventis usi sunt ita, ut, et obsoleta repudiarent multa, et dissipata colligerent, emendarent vitiosa, inepta resecarent, castigarent redundantia, huic nervos, illi sanguinem, pigmenta illi et colores adderent, efficerentque immutando, corrigendo, perficiendo, ut, et Græcorum scriptis deinceps carere facile possemus, et,

cum haberemus ea in manibus, latina tamen, et legere, et imitari mallems.

Verum ne quis vestrum gratis a me nullove illa auctore dici existimet, Græcos ipsos, si lubet, interrogate: quorum nationem totam, cum græcè aliquando sui consulatus historiam elucubratus esset, sic Tullius conturbavit, ut quibus auctoribus accessisset ad scribendum, aliena licet lingua et novo illo sibi inusitato genere, Græcos, inquam, ipsos dati plane consilii pœniteret.

Nostis, quis fuerit Appollonii illius Molonis sensus, quem, cum discipulum olim suum Tullium eundem excepisset aliquando Græcia peregrinantem, rogassetque enixe, privatos ut inter parietes, audiente se, quid posset dicendo græce, latine quoniam nesciret, experiretur; adolescentis eloquentia perculsum, graviter ferunt ingemuisse, quod, amissa, ut ipse tum quebatur, armorum gloria, relictam unam genti suæ dicendi laudem, ab homine Romano tum demum intelligeret esse præreptam. Quid, si patria eum lingua; quid, si frequente senatu, aut in medio populi Romani foro; quid, si jam consulem, jam consularem audisset, pro sua patriæve salute perorantem? Dubitasset, opinor, num quæ spes esset etiam tum relictæ suis, eam, quam eatenus obtinuissent, antecellendi famam et gloriam diutius retinendi, nec fuisset potius confessus ultro, ostendisse se quidem primum Athenis eloquentiam, se totam vero, non nisi Romæ, atque iis temporibus ultimis explicuisse. Quantum Ætatis illius scriptores Græcis omnibus præstiterint, declaravit profecto, cujus

judicio stare maxime debemus, ipsa posteritas, cum is sermo, Romanorum qui fuerat, proprius gentium omnium ac prope vernaculus evasit. Intellexere scilicet, quicumque hisce de rebus existimare aliquid potuerunt, eam sibi linguam addiscendam esse præcipuè, quæ lingua una omnium, et elegantissima, et locupletissima, eruditorum hominum studio atque industria evasisset; qua conscripti tot circumferrentur libri pleni sapientiæ ac doctinæ, pleni suavitatis atque leporis, omnis humanitatis flore conditi atque referti; qua denique omnia essent, tum scientiarum, tum artium genera copiose admodum et subtiliter illustrata.

Neque enim ullo pacto audiendi illi sunt, qui latini sermonis istam toto orbe quasi propagationem Romanorum armis et victoriis attribuunt. Quamdiu scriptores, quorum urbanitas atticam obscuraret venustatem, latini non exstiterent, late omnia obtinuit tamdiu græcus sermo, tamdiu populos omnes linguæ illius societas devinxit. Septingenti jam ab urbe condita numerabantur anni; quocumque Romanorum nomen ac fama, eo jam prope Romanorum arma pervaserant: Italia dominabantur tota; penetraverant in Hispaniam; Germaniam peragrarent; impleverant Gallias; in Africam invecta erant. Asiam pæne totam, Græciam ipsam, totiusque adeo Græciæ caput Athenas occupaverant; mira tamen adhuc latini sermonis iis locis omnibus ignoratio, adhuc vero, ipso teste Cicerone, græca legebantur in omnibus gentibus, latina suis finibus exiguis sane continebantur.

At vero ubi aurea illa Tullii, Maronis, Livii, aliorum-

que Ætatis ejusdem volumina apparuere; ubi eorum copia, cum Romæ, tum alibi passim, facta omnibus; Græcorum primum libri a plerisque legi desiti; tum fieri minoris aliquanto cœpta eorum elegantia; neglectus denique sermo atque abjectus evanuit. Latine deinceps discere omnes. Vocem in ludis, in gymnasiis, nisi latinam audiri fere nullam. Quod quidem summæ, qua pollebant tum temporis, Cæsarum potentiæ adeo tribuendum non est, ut etiamnum succensa toties eversa-que funditus Roma, republica illa convulsa penitus atque deleta, cum vix ullum tanti imperii vestigium appareat, vigeat nihilominus linguæ illius amor et studium, sit in pretio, sit in honore, iique codices quibus continetur, erepti temporum hominumque injuriis, manibus omnium conterantur.

Non me latet, Auditores, quid de græcis litteris nonnulli, quid de scriptoribus iidem græcis pronuntient. Novi quas sermonis delicias, quas nobis opes venditent atque ostendant. His ego hominibus, si nihil aliud pugnant, quam ut græca suis ne careant laudibus, nosque ad ea omni studio amplectenda ac perdiscenda impellant; his, inquam, ego sponte quidem ac vehementer assentior. Sin illud contendunt præterea, pluris ut studia illa quam latina, aut etiam tanti faciamus, multum vereor, sibine videantur tribuere plurimum qui secus atque visum sit hactenus eruditorum vulgo, velint ipsi existimare. Verum solemne illud est doctorum quorundam ac familiare institutum, ut si quid doctrinæ degustarint alicujus paulo reconditoris, illius laudatores immodici atque importuni existant. Quod

ab omnibus laudatur vulgo sane mediocriter, idipsum, quo scilicet plus aliis vidisse aliquid videantur, efferunt ad cœlum usque. Cum ea, quæ norunt ipsi, pauci admodum attigerint, magnum quid esse atque eximium id quo cæteris præstant ut suspicemur exaggerando conantur efficere; verenturque ne, si non æstimetur admodum, quod tanto ipsi studio tantoque labore sunt consecuti, eorum, et videamus imprudentiam, et iudicium aspernemur. Ne quid tamen res ista videatur habere dubitationis, neu quis à me imponi sibi fortasse quidpiam suspicetur, agite, Auditores, scriptores utriusque temporis, utriusque gentis auctores comparemus inter sese. Opponamus Homero Virgilium, Horatium Pindaro, Thucididi atque Herodoto, Sallustium, Cæsarem, Titum Livium, Demostheni denique Ciceronem. Nam quos cum Lucretio, Manilio, Tibullo, Catullo, Propertio, Ovidio componamus, e Græcis omnino non habemus. In Pindaro et Flacco etsi dubitarunt aliqui, vetustatis, opinor, amantiores quam veritatis, plerisque tamen visus semper Horatius, Græco illo, et in excogitando prudentior, et castigatior in scribendo, et diligentior in seligendis, et in transferendis verbis verecundior. Herodoto quamvis plurimum, plus etiam multo Thucididi tribuatur; in Thucidide tamen, qui sententiis utatur passim non satis interdum apertis, et longiores ubique orationes interponat, perspicuitatem et brevitatem nonnulli, in Herodoto, qui fabulis infercierit omnia, veritatem omnes desiderant. In Livio autem, in Cæsare, ac præsertim in Sallustio quid reprehendas?

Virgilium peccasse multa, multi, sive delicato quodam atque prudenti, sive moroso et arroganti fastidio, aut queruntur, aut criminantur. Verum quanto lapsum esse iidem, et sæpius, et gravius, et, ut aiunt, dormitasse, Homerum animadvertunt! — Sumpsit ab Homero Virgilius non nulla. — At addidit non pauca de suo, multa absolvit, emendavit plurima, omnia puriore et castigatiori stylo persecutus est. Scripserit ante Virgilium Homerus; iter inierit prior asperum, excelsum, intentatum, Homeri poemata Virgilius legerit, expresserit in suis, tantum non exscripserit; Homerum ipsum, si lubet, habeamus in Virgilio, modo graviorem, modo prudentiorem, modo puriorem et accuratiorem; admirandus sit ille magis qui antecessit, iste qui et deerravit in via minus, et in paucioribus offendit laudandus certe magis, potiusque omnibus imitandus. Superest illud unum, in quo mihi negotii plusculum fore intelligo, idem ut in Demosthene et Tullio vobis ostendam.

At enim, objiciet aliquis, quæ tanta ista est, vel temeritas, vel etiam impudentia, ut quam controversiam dijudicare ausus sit hactenus cruditorum nemo, eam tu iudicio tuo decidere penitus non dubites? Ubi tandem Atticone illi oratori, an isti potius elegantiae Romanæ principi primas deferre conveniat, Plutarchus, Quintilianus, Longinus alique, cum antiquiores, tum recentiores, innumeri disputant, dubitant, omnes hæsitant, nihil definiunt, negant cujusquam esse de tantis viris quidquam statuere, tu unus omnibus, aut sapientior, aut, veriùs, audacior, iudicium tantâ in causâ

tamque difficili interponas tuum, nihil deliberes, nihil hæreas quorum alteri palmam adjudices?

Longe absum, Auditores, à tam inepto, tamque arroganti consilio; ac, ne illud in opinione cujusquam relinquere voluisse videar, me esse eum, à quo de re tam gravi, tamque implicata iudicium debeat expectari, meam ipse, cohibebo contineboque temeritatem, aliorum tantum sententias subjiciam; ita tamen, ut, vel eorum opinione, qui tanquam in incerta admodum causa, non sustinere assertionem, nihilque certi dicere velle visi sunt, manifeste appareat Demostheni Tullium præstitisse.

Magna profecto Quintilianus de Demosthene atque insignia, quo oratore Athenas ipsas affirmat vix ac ne vix quidem fuisse dignas; cujus eloquentiam, humano majus sibi quidem redolere aliquid contestatur. Illi tamen præstare Ciceronem nonne et omnium iudicio comprobavit, et suo, cum totidem fere verbis illum esse dixit spectandum nobis, illum imitandum, qui obtinuit unus, ut ipsius nomen, non jam oratoris, sed ipsius eloquentiæ nomen esse videatur? An forte præstantiorem illum non judicavit, quem habuit ipse propositum ad imitandum, cui maluit esse similior? Aut dubitare potuit utrius tandem vestigiis præstaret insistere, cum habitum illum quidem eloquentissimum, at in isto visam omnibus et audiri et habitare eloquentiam intelligeret?— At, inquires, Tullium, quantus est, vel ipso eodem autore Fabio, Demosthenes magna ex parte fecit. — Præclare, magna ex parte: sunt enim ipsius verba; toti enim effingendo, Demosthenes unus haudquaquam sufficiat.

Itaque totum habemus in Cicerone Demosthenem; in Demosthene Ciceronem, magna quidem ex parte, totum vero nequaquam. Reliqui omnes, quotquot hac de re disceptarunt, sive Latini, sive Græci, hos oratores duos statuunt ita esse inter se dissimiles, ut illum quidem robore ac lacertis, istum, Ciceronem videlicet, motibus excitandis atque sedandis plus valere non dubitent; argumentis illum congerendis ac contorquendis, salibus istum vincere et commiseratione; in eâ parte quæ confirmandæ rei tribuitur, Demosthenem, in perorando maxime Tullium triumphare. Quod quidem, Auditores, quid est aliud dicere, quam à Tullio Demosthenem eloquentiâ superari? Duæ sunt ferme oratoris laudes præcipuæ: et persuadere quod velit, et ad illud ipsum amplectendum impellere auditores dicendo.

Posterius istud quod, omnium consensu, longe et difficillimum est, et maximum, cui potissimum concedas, huic nonne palmam ultro et antecellendi laudem attribuis? Tanta vi tantoque impetu dixit interdum Demosthenes, ut audientes attonitos teneret atque suspensos; at tanta eloquentia Cicero, ut plangore forum nonnunquam ac lamentatione compleret. Dicenti Demostheni resistere nemo valeat, Ciceroni nemo ne velit quidem. Ille vel reluctantes abripit; efficit iste, quod divinius est, ne reluctantur. Evincit ille quodcumque proposuit, quod contendit; iste obtinet semper atque impetrat. Bellum Demosthenes gerendum esse si senserit, nemo contra quicquam dicere audeat; idem si toto foro, tota urbe bellum exclamabitur, arma poscentur, ab omnibus ad arma undique concurretur.

Taceo quod plerique nihilominus in Demosthene reprehendunt : durioribus illum verbis et translatis longius usum esse ; a quo vitio Tullius quantum absit illius libros qui vel attigerit, ignorat nemo. Scio quid defendendi hominis causa dicatur vulgo. Hæc ferebant, inquit, imo et postulabant mores suorum, his delectabantur Græci ; ætatis hoc denique vitium fuit, non oratoris. Itane vero inverecundiores adhibere metaphoras Demosthenis tempore necesse fuit ? O igitur ætate Ciceronis longe inferiorem ætatem illam, in qua tam pravam fuerit, tamque corruptum hominum iudicium, in qua habita vitia virtutum loco, in qua demum oratori ne licuerit quidem esse perfecto !

Quid, quod, omnium consensu, dominatus est in iudiciis ille quidem, at in laudationibus totoque hoc genere, demonstrativum quod dicitur, versatus est parum feliciter ? Tullius noster, quo dicendi scribendive genere potissimum excellat investigare, disquisitionis fuerit haud sane paulo majoris, quam illud ipsum de quo jam quærimus, uter orator altero fuerit oratore præstantior. Illo scilicet nemo gravior, nemo copiosior in laudando, nemo in vituperando acerbior, nemo festivior, neque fallacior in jocando. Ita accusavit, ut vel innocenti posset creare periculum ; ita defendit, ut damnatum jam præiudiciis atque omnium opinione reum, non supplicio modo, sed et ipsa etiam criminis suspicione liberaret. Quod vix ullus unquam est consecutus, ut in philosophorum placitis exponendis disserendi ratio conjungeretur cum suavitate dicendi, id adeo perfecit unus, ut in iis libris quos de philosophicis rebus

inscripsit, suæ linguæ Latini copiam et elegantiam admirentur. Quam facile ad illud quodcumque sese obtulerit stylum flectit, atque orationem accommodat! Ut diffundit in orationibus, ut temperat in dialogis, ut premit in epistolis ac circumcidit! Quis illo, aut grandior in foro, aut in ludo subtilior, aut domi cum familiaribus urbanior et ingenuus magis?

Mihi certe, Auditores, quid essem hoc nobilissimo atque eruditissimo consessu dicturus, meditati sæpissime venit in mentem, si Græciæ toti vel unum opponerem Tullium, eo sæculo quo vir tantus apparuisset, inferiorem nihilominus totam Græciam visum iri. In eo quippe uno, dicendi scribendique, et artificem eximium habuit et doctorem; in eo rhetorem, sophistam, philosophum, interdum etiam historicum haud sane contemnendum; juris in eo interpretem; tractandæ reipublicæ, vitæ honestæ ac sapienter instituendæ; legum, sacrorum, morum denique magistrum ac præceptorem, ut mirum sit cum in tam variis argumentis, tamque inter se oppositis, versatus sit, eum tamen in nullo mediocrem, in nullo non perfectum, non alio quocumque perfectiorem videri. Quamobrem, recte quidem ille mihi sentire visus est, qui nisi a Cicerone ipso laudari satis Ciceronem posse negavit. Addiderim ego præterea nonnulli unquam satis illum fore laudatum, nisi ei qui cum excellenti ingenio præditus sit, et iudicii vis polleat ac subtilitate singulari; quotquot extant ipsius volumina legerit iterum atque iterum, contriverit, lente atque otiose degustarit, et, ut loquuntur, manderit, instarque cibi consumpserit; quid extet, quid abscedat,

quid lateat perspexerit, penitus animadverterit, quo quæque loco posita, quo cultu, qua etiam interdum negligentia intellexerit; quid sit illa quæ verbis explicari satis non potest, sparsa ubique ejus in scriptis urbanitas, ejus in omnibus libris, sententiis, verbis denique singulis acumen, elegantiam, atque imprimis prudentiam fuerit admiratus.

Atque his omnibus, Auditores, quæcumque dicta sunt hactenus, consequi si potui tantum, ut a Latinis iis Cæsaris Ætas quos extulit, superiorum luminibus obstructum aliquatenus existimetis, spes est longe maxima, fore ut id quoque concedatis mihi de quo secundo loco statui breviter esse dicendum, autorum eorundem gloria ac veluti luce præstrictos subsequutorum omnium litteratorum oculos, et ut prioribus illis antecellendi laudem, sic posterioribus istis, assequendi spem ereptam esse atque animum consecrandi.

Etenim quamdiu id contendebam a vobis, mihi ut præstitisse Græciæ Romanos assentiremini gloria litterarum, quamquam neque numero pares illos fuisse ætate ulla, annalium testetur fides, doctrina, urbanitate, prudentia inferiores etiam extitisse constet, et succedentium ætatum studio atque diligentia, quâ factum est, ut ne posteriorum opera tanto intervallo, tamque iniquis temporibus interirent; et judicio populorum omnium, qui cum de retinendo imprimis atque perdiscendo penitus latino sermone, græco repudiato, consentiunt, græcis præstare latina uno quasi ore confirmant; et Græcorum, qui negare præ cæteris debuissent, confes-

sione apertissima; ipsorum etiam, tum Græcorum, tum Latinorum qui dubitare videntur, tacito quidem, minime tamen obscuro testimonio; nostrum denique omnium quicumque rem cernere penitus atque intueri volumus experientia atque sensu: tamen ne vos omnes æque promptos in assentiendo ac faciles experiremur obstabat fortassis, tum antiquitatis, quam venerantur omnes, reverentia, tum maxime eruditorum etiam nonnullorum, ab ea, quam sequebamur opinione, dissensio.

Nunc vero, cum ad ea tempora, quæ propius absunt à nostris, perventum sit, nobis et proderit, opinor, ætas, qua superiores sumus, nec sapientis cujusquam fudicium oberit, cum ii ad unum omnes, qui vulgo habentur acutissimi, ab iis auctoribus, quos laudavi, fateantur se non superari modo, sed infinito prope modum intervallo superari.

Ita est prorsus, Auditores: si qui toto hoc spatio, quod ab Augusti Cæsaris obitu ad nos usque decurrit, præstiterit aliis ingenio, sapientia, doctrina; si qui fuere quorum opera ad Ciceronis, Virgilii, Cæsaris elegantiam viderentur accedere propius; tenuitatem illi præ cæteris atque infantiam ultro confessi suam, eorumdem autorum lectione confirmant adjuvari se quidem plurimum, sed et ab iis, in quibus tantopere excelluerint, amplectendis artibus mirum in modum deterreri. Quæ quidem tam sincera tamque aperta confessio, cum eorum sit maxime qui studiosissimi habiti sunt semper et omni doctrinæ genere eruditi, nihil est quamobrem inconsulti illam suisve nimium viribus diffidentis animi excusa-

tionem potius quam sapientis atque intelligentis gravissimum verissimumque sensum existimetis: quamquam qui potest in iis, qui ita sentiant, imprudentiæ ullius hæerere suspicio? Cum apud omnes jam tantum invaluerit ætatis illius beatissimæ fama ac nomen, satis ut hoc credatur esse signi, valere judicandi facultate exquisitissima qui se illius amatorem probaverit. Itaque ex iis qui per id temporis florere quemcumque laudaveris, non illius quidem, quæ nullo jam cujusquam præconio crescere potest, gloriæ quidquam; tuæ vero apud eruditos omnes existimationi plurimum sciveris accessisse. Narrabitur iudicium illud tuum, quoties præcipua tua decora commemorabuntur; ornaberis ipse unus laude ea quam ei impertieris. Quoque majorem eum effeceris laudando, hoc tu quoque videre dignior qui lauderis.

At non idem omnes sentiunt. — Quid mirum, Auditores? Ne sapiunt quidem nisi pauci; nec quid multi desipiant mihi curæ admodum esse debet, apud homines sapientissimos disceptanti.

Non me fallit à quibusdam politioris, ut sibi quidem videntur, litteraturæ hominibus, eam ex ætatibus eruditis probari unam, quæ cum ab Augusto discesseris occurrit prima: quæ vero Augusti dicitur, quamque extulimus ipsi tantopere, eam in nostras scholas pulveremque quasi per contemptum amandari. Utrumque Senecam, Tacitum, Lucanum amant perditè, exosculantur, admirantur; Ciceroni et Virgilio nitidum equidem ac tersum, purum, enucleatum et leni quadam volubilitate fluens dicendi genus attribuunt, verum

quod nihil nisi inanem quamdam habeat elocutionem, cui nihil subsit rei, nihil pæne sententiæ; in quo denique, et, quibus exciteris interdum, acumina, quique te ipsum morentur et erudiant, argutos quosdam venustosque sensus desideres. Proh! quantus orator, ita enim exclamantes ex iis quosdam audias aliquando, quantus, inquam, Senecam et Tullium si conjunxeris, orator existat! Quantus poëta, si Maronem temperaveris Lucano! Cæsarem Tacito si condieris, næ nullam reliquis omnibus scribendæ historiæ laudem relin-
quas!

Verum quanti apud vos, Auditores, ponderis esse debet eorum hominum autoritas, quos ne satis quidem esse sanos, vel ex eorum oratione intelligitis? Tullio sane quales illi visi sint, Pomponius ille Atticus, quem induxit de claris oratoribus disserentem, haud paulo fortasse quam optassent ipsi disertius declaravit. Cum enim de Cæsaris commentariis incidisset mentio, eosque probasset admodum, quod eos esse diceret nudos, rectos, venustos, omni ornatu orationis tanquam veste detracta, hæc sufficit digna sane quæ notentur ab omnibus diligenter :

« Sed dum, inquit, voluit alios habere parata unde sumerent qui vellent scribere historiam, ineptis gratum fortasse fecit, qui volunt illa calamistris inurere, sanos quidem homines à scribendo deterruit.

« Ineptis, inquit, quibus nihil sapiat, nisi sale et pipere non conditum modo, sed etiam perspersum plane atque perfusum, qui, nisi ad vivum usque pungantur aculeis, nihil percipiunt; nisi ad aures insonuerint tubæ, aut

lympana conereperuerint, non audiunt quidquam, illis, inquam, hæc, Cæsari quæ placuit dicendi ratio, probetur fortasse minus: acutioris autem sensus, gustusque exquisitoris hominibus, et quibus teretes fuerint aures et eruditæ, probatur eadem usque eo, ut, et ad scribendum incitentur imitandi cupiditate, et assequendi desperatione retardentur. »

Quid si, Auditores, illi ipsi quos nobis obijciunt, non ante ad acutam illam argutamque scribendi rationem se convertere quam allerius exprimendæ spem omnem abiecerint? Quintilianus certe, Plinius ambo, Tacitus, Seneca ipsi, quos acuminum vis et copia tantopere delectavit, degenerasse se a maioribus suis, seseque immutasse in deterius fatentur ultre. Queruntur minora facta esse omnia suis temporibus. Quodcumque tulerit Roma, quod insolenti, ut loquuntur, Græciæ, aut opponat, aut præferat, totum id una Cæsaris .Estate natum agnoscunt. Indicant ipsi deflorescentis, imo et depravate jam tum causas eloquentiæ, mirari ut satis non possim eorum hominum, aut cæcitatem, si non intelligunt, aut, si intelligunt, inconstantiam, qui cum illos autores faciant tanti, ut vis se plane velint esse simillimos, eorundem tamen auctoritatem aspernentur ita, ut quod visum sit illis corruptum dicendi genus, idem ipsi non tolerabili modo, sed et omnium optimum esse defendant. Unde autem, cum intelligerent rectam plane tenuisse viam, qui prævissent, aberrare nihilominus illi, quam eandem insistere mainerunt, nisi quia visa sibi nimis ardua, nisi quæ ad tantam gloriam obtinendam fieresse sibi senserunt instrumenta nature, nisi quod

nulla industria eo se posse sperarunt accedere quo superiores illi pervenerant ?

Acuminibus itaque sententiatis breviter et commode dictis infercire omnia, nullam orationis partem vacuam ab illis relinquere, illorum numerum verborum numero tantum non adæquare. Quæ cum, nec excogitationem habere difficilem experiendo didicissent, et, ubi exercitatio accessisset aliqua, stylum etiam ultro subire viderentur, nec eos tamen quanti jam a plerisque fieri inciperent admodum pœniteret, statuerunt in eo sibi esse genere consistendum, in quo se principes fore brevi sane, ac labore prope nullo, præviderent.

In quo quidem, Auditores, si modum servarent aliquem, ignoscendum fortasse illorum, sive imprudentiæ, sive imbecillitati arbitrarer, quod probare se imperitis atque vulgo, cujus auribus longe aptissimum est eloquentiæ genus illud, quam eruditis malint. Verum quis risum aut etiam stomachum teneat, cum eos viderit argutandi licentia tam intemperanter abuti; nec quid quemque deceat, nec quid ætas, quid locus, tempus, res denique ipsa de qua agitur, postulet, ullatenus attendere; cum ab iis, ne quid non acute sententioseque dixisse videantur, sexcenta dici audias temere, pueriliter, insulse; cum iis ipsis, quæ primo aspectu præclara visa sunt atque splendida, si paulum excutiantur aut resecantur ad vivum, nihil subesse intelligas, teque inani prætervolantis verbi quasi luce aut sonitu esse delusum; cum suis illis effatis sive apophtegmatibus germanam eloquentiam postponere oratores, juris defensionem patronos, fingendi laudem poetas, tragicos

similitudinem veri, historicos etiam, quod in Tacito reprehenditur a nonnullis, studium veritatis, perspicuitatem omnes, elegantiam, prudentiam denique posthabere; nihil quod, aut acumen habeat aliquod, aut acuminis simile quiddam repudiari; inepta, frigida, falsa, peregrina, barbara admitti omnia, teque ipsum qui legas, vel ipsa sentias similitudinis satietate defatigari?

Atque hi sunt tamen, quos cum Augusti sæculo componere audeant etiamnum plerique! Cum ætate illa aurea homines hos, Deus immortalis! cum ætate illa in qua tantum communi hominum sensui tributum est, iudicio et prudentiæ tantum; in qua laus oratoris habita fuit semper illa, vel maxima, vel prima, si nihil, quod ad rem non pertineret, allatum esset; in qua ita temperata omnia, ut, cum nihil vulgare, nihil tamen quod ad vulgi sensum captumque non esset, probaretur; in qua sententiæ quidem, cæque splendidæ ac pervenustæ, sed veræ, sed graves, sed sine pigmentis fucoque puerili, sed suo quæque loco aptæ atque compositæ, sed nunquam nisi, aut necessariæ, aut saltem utiles, usurpatæ! Homines hos, qui cum nihil modo faciant, nihil ratione, vix homines esse se meminisse videntur!

Verum de utraque illa ætate ut hoc sentirem, quod sentio, nulla me movit conjectura magis, quam quod animadverti, ex iis omnibus, qui Ciceronis, qui Virgilii, qui aliorum ætatis ejusdem similitudinem imitatione assequi voluerunt, fuisse omnino neminem, quin vel temeritatem postmodum, ut Statius ille Papinius, damnarit ipse suam, consiliumque desperatione abje-

cerit, vel certe tanto illos intervallo sit consecutus, vix ut in eodem fuisse curriculo videantur. Ex iis contra qui Senecam, qui Tacitum, qui Lucanum habuere propositos ad imitandum, paucos extitisse admodum, quin aliquid sint in eodem genere consequuti, certasse cum illis aliquos scribendi laude, vicisse etiam nonnullos, suumque exemplar aliqua ex parte superasse. Nostris certe temporibus hisce ultimis, cum tantum exarserit in plerisque tamque laudabile studium græca latinaque in nostram linguam transferendi, unus fuit omnium sensus, ut autoribus omnibus, qui Cæsaris sæculo nati sint, detrahi tantum interpretatione hac nostra, ut non alio tantum ornatu, sed plane alii nobis appareant. Et Tacitum tamen habemus vernacule redditum eo cultu, ea elegancia, cujus ne Tacitum quidem ipsum pœniteat. Lucanum gallice ita est interpretatus e nostris unus, ut alius quidem ille factus nonnullis, sed splendidior, sed magnificentior, videatur. Quintum Curtium, quamvis ut temporibus illis non inurbanum, ætate licet dignum beatiori, etiamsi proximus optimis jure aliquo possit annumerari; ita tamen recentioris illius, cui tantum debet gallicus sermo studio atque opera vidimus e latino conversum, ut cum autore illo tulerit Latium illustriores plurimos, neminem tamen habeat Gallia quo potius quam illius interprete gloriatur. Facile ut appareat inferioris ævi scriptoribus antiquiores illi quantum præstiterint, tantum videlicet, ut, cum obscuraveris jam plane posteriorum laudem, abesse nihilominus ab superiorum gloria longissime videare.

Quid igitur? Desperandum ne plane? Desperandum.

ut reor, equidem posse nos id aliquando consequi, quod sperarunt frustra, quicumque speraverunt; quod longe majus est eo quod speravimus, tamen nequidquam posse nos scilicet, quæ veteres illi latine scripsissent, reddere eadem gallicè nihilo facta deteriora, quod ne consecrari quidem ausi sunt ii, quod adspirasse ad majora contendunt aliqui, quamvis falso; quod acutissimi quique et sapientissimi præ cæteris desperant, imo quod desperare prudentis habetur atque intelligentis hominis argumentum. Enitendum nihilominus nobis, Auditores, ut ab illius ætatis gloria quam fieri poterit abfuisse minime videamur. Meliora equidem fieri jam cœpta omnia quam patrum memoria fuerint, cum ex aliis multis, tum ex eo præcipue suspicari licet, quod nihil, nisi quod Ætatem Augusti sapiat, nostris admodum placere possit. Intelleximus illud demum, quod quia vicini nostri minus intelligunt, in accumulandis voluminibus ingenium atque operam perdunt misere; intelleximus, inquam, quid deceat, quid ratio, quid modus postulet ab unoquoque; quantum absit suave quod dicitur ab insulso; quantum ab humili, quod enucleatum et simplex; nativum inter et adscitum quid intersit; quid inter procerum et grande; venustum et pulchrum; splendidum et pretiosum; salsum et scurrile; quid denique ingeniosum inter et argutum discriminis intercedat. Eo deducta tandem et Gallici sermonis præstantia, nihil ut quod ad suavitatem, numerum, nitorem, dignitatem, copiam denique pertineat, quicquam desideret: Gallicum ipsum nomen exteris jam plane omnibus ipsam sonare videtur urba-

nitatem, munditiem, elegantiam; hæc si retinere diutius apud nos, si perpetua esse, propriaque velimus, si efficere longe majora, terenda nobis assidue quæcumque ab Augusti Cæsaris Ætate ad nostram usque pervenere salva et integra; relegenda eadem sæpius, atque imitatione, quantum quidem fieri poterit, exprimenda. Sic fiet ut, et illa sapiant nobis in dies magis, ipsique etiam nobis magis magisque placeamus.

PROLUSIO SECUNDA

Habita Lugduni, in instauratione Scholarum (1)

LAUS

ORATORIS GALLI

Quam suspiciunt vulgo eruditi omnes, quamque ferunt Romæ tamdiu floruisse, quamdiu rerum illic Augustus potitus est, cœpit eadem, hisce temporibus, tota Gallia reflorescere ætas litterarum aurea, AUDITORES ORNATISSIMI. Quod quidem cum de reliquis artibus omnibus affirmare vere quis possit, tum in ea, quæ

(1) Ce discours fut prononcé un an après le précédent, et dans la même occasion.

longe cæteris multumque præstat, eloquentia, est ita perspicuum, ut nisi qui nihil, aut audierit unquam, aut intellexerit, id ipsum ambigere jure aliquo nemo possit. Ita est prorsus, Auditores: revixit illa, dominatrix urbium animorumque domina, eloquentia, quæ Athenis primum ac Romæ deinceps cum apparuisset aliquamdiu, ea sui reliquit vestigia, quæ ne ipsa quidem ullo tempore rerum omnium confectrix vetustas obruet. Eloquentia, inquam, eruditorum illud omnium votum; scientiarum, quod nonnullis visum est, et compendium et cumulus; quod nemo certe negaverit, decus et ornamentum; artium ars illa princeps et moderatrix, quæ si steterit, jacentibus aliis disciplinis, vix amisisse aliquid; si, vel florentibus aliis omnibus, una conciderit, vix quicquam retinuisse videbimur.

Hanc vero in lucem e tenebris fuisse revocatam lætandum nobis est eo magis, quod desiderabatur jam sane diu. Quamquam ne desiderabatur illa quidem magnopere, quæ, nec si esset admodum, nec qualis esset omnino sciebatur. Volitabant passim vana quædam eloquentiæ et ementita simulacra, quæ nos, cum esset reginæ hujus augustissimæ dissimilius nihil, amplectebamur tamen ultro pro veris, omnique studio atque industria fovebamus; tantumque aberat, sibi ut falsis quisquam duci imaginibus et quasi larvis videretur, ut cuicumque demum adhæsisset dicendi formæ, Atticam præ sua, Romanamque adeo, et facultatem, et copiam, facile quisque contemneret. Evanuere subito deformes illæ atque inanes umbræ, ut se primum dedit conspiciendam germana eloquentia. Explodi cœpti quorum

insulsis pridem clamoribus pulpita personabant oratores infantes et rustici, prorsus ut quorum nuper orationem admirabantur plerique omnes, eorum ne vox quidem tolerabilis cuiquam hodie videatur.

Verum ne quis hoc a me dici magnificentius putet quam verius, quod intelligitis ipsi plerique jam factis, argumentis nihilominus hodierno die statui mihi esse confirmandum. Eloquentiam itaque, quæ Gallorum hodie est, cum Romana illa, quam tantopere omnes deprædicant, placet componere, ut ex ea cujus similis esse videbitur, qualis demum ipsa sit liceat suspicari. Nec eloquentiam modo eloquentiæ, ipsos etiam conferam oratoribus oratores, sed ita, ut cum, priore loco, laudatissimum illud, quod Romæ floruit, orationis genus nostrate hoc nihilo fuisse laudabilius ostendero, tum, oratores nostros, qui decus idem dicendo et brevius obtinuerint et difficilius, Romanis oratoribus haud paulo esse laudabiliores, altera orationis hujus parte contendam.

Magnum enimvero opus, Auditores, atque arduum, quod tamen ne abjicerem penitus, cum ipsa per se hortabatur argumenti dignitas, quo quidem argumento vix aliud posse putem, aut Gallis auditoribus acceptius, præsertim eruditis, aut oratori Gallo, quamvis indiserto, convenientius reperiri; tum, ut auderem etiam aliquid præter vires, nonnulla me fateor religione esse commotum, ut qui nimirum superiore anno (1) Latinis

(1) L'orateur affirme ainsi lui-même que ce discours fut prononcé un an après le précédent.

tantum tribuissem, ut dicendi scribendique optime spem ullam ab illis cuiquam negarem esse relictam, retardata fortasse nonnihil oratione illa nostra quorundam ad eloquentiam studia excitarem ipse aliquando, ne desperatione debilitati animi experiri plane id nolint, quod se assequi posse diffidant.

Eloquentiam gallicam latina ulla ex parte inferiorem esse cum nego, non hoc ita velim a vobis accipi, ut esse unum e Gallis oratoribus aliquem fuisseve aliquando existimetis, qui cum Romanis illis dicendi magistris ac principibus æquari possit. Quamquam enim id demonstrare ad ætatis nostræ foret gentisque commendationem præclarum, ad illud tamen quod pugno, vincendum atque impetrandum a vobis, nec plane necessarium, nec, quoniam plena est invidiæ singulorum cum singulis comparatio, ac recentium præsertim cum veteribus, omnino faciendum putavi. Hoc dicam, Auditores, quod ad commune quasi decus et gloriam imprimis arbitror pertinere, eo jam adducta esse omnia ingenio atque industria nostrorum, ut, quâ ratione, quâ etiam laude dixerint Latini, possint et Galli, qui velint, dicere, et velint, qui sapere existimantur aliquid inter suos, quorum prius patrii sermonis opes et elegantiam, oratorum prudentiam alterum, et quemdam quasi gustum desiderat.

Ac primum quidem, ne, quemadmodum Latini dixissent, dicere omnino Galli possemus, dum alioqui naturæ præsidia non deessent, obfuit diu linguæ vernaculus cultus horridior atque inopia. Quomodo enim perfecta illa ac non plane infans eloquentia, quæ loqui

vixdum satis, ornate ne vix quidem, eloqui posset. Quomodo, inquam, non omnino rudis et contemnenda, cui ut sentiret recte, ut prudenter omnia ac subtiliter excogitaret, ne verba quidem quibus efferret cogitata suppeterent? An ferretur illa magnifice, an numerose excurreret, quæ nec si numeri essent didicisset ullo tempore? Subiret animum penitus, quam sensus respueret, cujus inconditam asperitatem ne ipsæ quidem aures admitterent?

Nunc quidem, Auditores, ea est sermonis gallici, cum ubertas, tum etiam elegantia, ea concinnitas orationis, ea demum syllabarum litterarumque omnium appellandarum suavitas, ut, neque voces expressisse, neque verba, aut fudisse copiosius, aut aptius collocasse, neque sententias mollioribus devinxisse numeris, natio ulla, aut visa uspiam, aut aliquando audita plerisque censeatur. Vidi ego homines nonnullos, disertos sane et sapientes, qui, cum cætera omnia in Romanis fuisse vellent quam in nostris, longe maiora, tum hoc nobis ultro concederent, ut sermonem, et locupletasse tandem, et expoliisse, non æque modo, sed aliquanto etiam magis videremur, mihi certe verborum illæ, quas vocant, comprehensiones, (quod quidem perfecti jam sermonis suisque numeris omnibus absoluti argumentum voluisse certissimum), comprehensiones, inquam, illæ verborum et quasi circuitus fluere videntur in Gallis leniter admodum et numerose, nusquam ut concurrant verba obscœnius, nusquam durius aut cadant sententiæ, aut insistant. Nihil illic hiulecum nimis asperumve, nihil fœdum, nihil mutilum, aut

decurtatum: quodque nescio an Latini satis ipseque adeo Latinorum princeps Cicero caverit, nihil excurrere immoderatus, nihil productum ultra quam probetur audienti. Neque vero hæc quisquam hodie nobiscum ambigit. Hoc sentiunt idem vel quorum nulla res agitur. Hinc exterorum ille concursus in Galliam, hinc discendi in plerisque ardor et studium, hinc lingua jam nullibi peregrina, quoque videtur mihi sermonis nostri forma commendari vel maxime: hinc etiam inter hostes sui nominis infensissimos Gallus audiri, iisque probari populis qui, cum nihil laudare præter sua, tum omnia quæcumque Gallorum sunt odisse pessime, existimantur. Quam laudem dictio Romana ut consecuta sit aliquando, suavitate tamen et elegantia vix obtinuisse crediderim; cum, regnante Romæ in judiciis Tullio, quo tempore haud ullum habuit illa magis aureum, latina tamen, vel ipso eodem autore Tullio suis adhuc finibus exiguis sane continerentur, nec ante ferme cœperint propagari, quam Romæ omnia, ipseque imprimis sermo vernaculus fieri cœpit deterior.

Quid, quod Latinorum libros, qui vulgo habentur in unoquoque genere eximii, in linguam nostram ita videmus esse translatos, ut ne ipsosquidem, si vivant, autores librorum, novi hujusce cultus, quamvis peregrini, pœniteat, nonne satis illud est signi, id nos loquendo fuisse denique assecutos, ne qua ex parte Romanis inferiores videremur. Certe, cum Ciceronem nostrum imprimis antea quereremur ab Gallis interpretibus lacerari fœdum in modum, ornamentis suis omnibus spoliari, in ordinem plane redigi, sermonis

illud vitio fieri querebamur, quod, et summa esset verborum penuria, nec in iis quæ suppeterent, vis esset aut venustas eadem quæ Latinis. Nunc vero illius orationes legimus aliquot, atque eam præ cæteris quæ pro Archia poeta inscribitur, cui nihil urbanitatis sit, nihil nervorum interpretatione detractum; dubites interpretemne malis, an ipsum legisse oratorem, adeo sunt expressa omnia diligenter, venuste, splendide, accurate, prorsus ut intelligas, quidquid latine dictum fuerit, id ipsum eleganter dici gallice potuisse. Egestatem nobis nostram objicias, si licet, qui quæcumque cogitari animo possint oratione exequamur omnia luculenter. Philosophica, ut cætera modo præteream quæ sunt operæ levioris, philosophica, inquam, qui latine prosecutus sit, præter Tullium, unum, habemus, ex eadem ætate neminem. Attigit autem ille perpauca et leviter, et selecta ex multis quæ possent ornari facillime. Spinosiora illa, si quis evolvere penitus etiam num ac pertractare voluerit, cum exaggeratas sæculis plurimis latinæ locutionis opes habeat omnes in manibus, non ante tamen accedat ad opus inchoandum, quam concedi sibi senserit hanc veniam, ut obsoletis interdum uti vocibus, ut peregrinis, ut barbaris, ut confictis etiam ad arbitrium plurimis liceat, cum eæ plane non sufficiant, quas consuetudo elegans sermonis antiqui probaverit. Quanto igitur nostrorum videri debet copia locupletior qui, quidquid est in philosophiæ studiis reconditoris doctrinæ, quidquid austeriorum uspiam litterarum, non attigerint modo, sed ornate, sed copiose, sed etiam, si quando opus fuit, magnifice explicuerint.

Novi quid sint hoc loco reprehensuri nonnulli qui ne pure, ne polite, ne gallice denique loquantur, moroso, ut quidam volunt, ac pene insano fastidio, ut levius ego suspicor, laboris haud sane facilis impatientia deterrentur. Dicent illi nimirum, totam hanc vocum, verborum, sermonis denique rationem, ad eam, qua de una hic agitur, eloquentiam minime admodum pertinere. Tantum abesse ut exquisita illa doctrina numerorum, operosaque componendæ et quasi struendæ orationis arte, dicendi vis adjuvetur ullo pacto, ut debilitetur potius ac penitus infringatur. Intentum aucupandis vocibus, dimetiendisque syllabis animum ad res ipas minus attendere; frigere interim orationem, ardoremque animi omnem atque impetum, quo uno efficit orator vel plurimum; si tenuis accedat illa anxiaque diligentia injectis quasi compedibus inhiberi.

His ego hominibus, Auditores, si nihil aliud velint, quam ut ne quid fiat in hoc genere nimium, his, inquam, ego plane ac libenter quidem assentior. Sin vero id contendunt præterea, ne patriæ linguæ habeatur aliqua ratio, neu quæ verba, quove illa pacto collocentur aut colligentur sententiæ ad oratorem putemus ullatenus pertinere: vereor ut et illi constare sibi parum, nec quid sit tandem eloquentia satis neminisse videantur. Etenim, cum oratoris sit omnibus de rebus, quæcunque inciderint, et explicatè ad intelligentiam, et ad robur impetumque interdum majorem abundanter, et ad voluptatem aurium, quæ quidem minime est negligenda, suaviter dicere, eas orationi dotes, quo tandem conciliabit modo, si verborum, aut paucitate

laboret, aut etiam prematur inopia, si nihil definitum in sentiis, in oratione denique totâ nihil ne emendatum quidem? Nesciunt illi videlicet, non Athenis, non Romæ visos ante perfectos oratores, quam esset excogitatus numerus et loquendi forma omnis inventa penitus et perfecta? An vero sine qua sermonis elegantia, eloquentes Græci Latinive esse nequeant, eandem, nisi aspernati Galli fuerint, nulli plane fuerint oratores? Quæ tandem est istorum hominum tanta tamque inaudita subtilitas, qui, ne in sermonis ornamentis et verborum quasi luminibus defixi hæreant aliquandiu audientium animi, verentur, et vehementer quidem, ad dictionis suæ salebras iidem ne offendant, omnino non verentur? Negant cum illa humanitate, illis sermonis deliciis consistere eloquentiam posse, qui in tantis illam sordibus, quantis ipsi non gaudent modo, sed etiam gloriantur, habitare posse confidunt.

Nam quod clamant, ardori illi atque motibus, quos in eo præsertim genere summum, quod dicitur, dominari necesse est cum nostra hac numerorum lege pessime convenire, ut audiamus, qua tandem ratione obtinebunt, cum furor ipse poeticus, quo quidem quid poeseos sit proprium magis non intelligo, numeris vinci se patiatur longe astrictioribus, quin sano cuiquam hactenus visus sit aureis illis, quamquam arctissimis, vinculis eximendus. Tantum abest orationis vim ut infringat numerus, ut quæcumque ferme incendunt animos apte dicta atque concludere, eadem si efferantur soluta numeris, enerventur et concidant; ac quemadmodum ignem videmus quamdiu coercetur angustius, miscere omnia,

ipsamque, quanta est, telluris interdum molem concutere; si vero exierit, dissipari statim atque extinguï, ita fervorem illum et quasi flammam orationis, quæ si verborum sit quodam velut ambitu circumscripta, ingentes affectus commoveat, abire solutam si siveris ac dissipatam evanuisse plane sentias ac penitus refrixisse.

Sed esto, inquiet aliquis, sit sane ad eloquentiam momenti alicujus, quemadmodum loquare: detur hoc etiam ætati nostræ, ut sit ei cum ætate litterarum aurea sermonis laus virtusque communis. Possint denique dicendo, quoscumque ab his studiis, aut naturæ iniquitas, aut sua ipsorum voluntas non abstraxerit, proxime atque Latini, aut etiam æque Galli præstare. Verum, nisi dicendi forma et ratio, quæ sapientissimis illis oratoribus optima visa est, nostris eadem probetur et arrideat; si regia illa quam secutus est Tullius displicuerit via; si diversam, si plane adversam insistere oratores nostri maluerint: spes est, opinor, fore aliquando, ut quo illi, eodem et isti perveniant? Numquid autem aliud omnino sequimur, qui nihil videmur vereri magis quam ne quid ornatè, ne quid vehementer, ne quid, aut acute, aut erudite dixisse videamur? Quid enim, qui hodie vulgo audiunt eloquentes, quid, inquam, volunt, quid sequuntur, quid laborant, nisi ut ea dicant quæ nemo reprehendat, nemo non intelligat, imo et quæ non dicat nemo, qui gallice sciat? Fuerunt ii, Romani scilicet, qui cum communia nonnulla ac sumpta de medio pure et enudate dixissent, tum sibi artem exhausisse penitus viderentur? O cordatos impri-

mis et sapientes oratores nostros! Tales enim videri velle dicuntur, maxime qui hodie dicunt, sapientes, inquam, et cautos, qui ne sibi quicquam imprudentibus effugiat, in quo eorum desideretur iudicium, nihil ne eximium • quidem afferant et illustre. Verumne suam illam laudem prudentiæ, et facilius tueantur, et melius, si sileant plane atque in perpetuum obmutescant?

Hæc sunt ferme, Auditores, quæ adversus eam quæ nunc viget in Gallia dicendi speciem ingerunt quotidie nonnulli vera pleraque admodum, at aliquando tamen atque illi intelligunt secus accipienda a nobis. Fateor in eo esse præcipue oratores nostros plerosque, ut dilucide dicant, ut planè, ut enucleatè, ut imitari consuetudinem dicendo videantur. Eloquentiam colunt solutam illam et expeditam facili, ut quidem videtur, negotio exsequentem singula, nullaque in re nimium elaborantem; ingredi orationem, non licenter quidem, sed libere malunt quam graviter, formosam videri quam auro gemisque collucentem, elegantem quam magnificam, sanam quidem et integra valetudine, et non plurimi sanguinis, viriumque majorum. Quid deceat, magis quam quid splendeat, quid prosit causæ, quam quid percellat audientes, quid probent homines, quam quid admirentur, attendunt.

Itaque verborum rerumque ornamentis, totaque oratoria illa quasi suppellectili utuntur parce admodum ac verecunde, figuras, quas appellant, præsertim quæ sunt vehementer illustres, non assumunt, nisi si quas ultro videtur res ipsa peperisse. Temperate quidem, quoad possunt, omnia, at parum si dixeris, ducunt, videlicet

ferendum æquius, si nimium ne ferendum quidem omnino, aut in aliquo etiam tirone tolerandum. Uno verbo hoc a se primum expectari putant imo et postulari, ne se, ut loquuntur, occidant ipsos et eos quos defendunt, ne causæ noceant, denique ne quid peccent; prudentia utantur duce in omnibus, quæ si desideretur in aliquo, cæteras virtutes omnes, quantæcumque demum illæ fuerint, pro vitiis etiam habendas existimant. Hoc genus plerisque scio quam probetur parum, quam contemnendum etiam nonnullis ducatur. In quo quidem accidere illud videtur mihi lepide satis atque festive, ut iis nimirum displiceat maxime, qui antiquitatis amatores præ cæteris haberi volunt. Quid ais, vir erudite? Novam illam, ut tibi videtur, communia et ad vulgi sensum intelligentiamque accommodata dicendi tenuem et enucleatam rationem probare nequaquam potes? At probavit Demosthenes, qui cum ampliora illa causa non postulabat, in summisso isto hærebat ita, ut tui similibus ea re æstimetur et ipse nonnunquam contemnendus. At probarunt Græci omnes, qui peregrinos oratores, quantumvis acres, quantumvis vehementes et copiosos, quod essent hujusce generis plerique, rudes aspernabantur. Probarunt Latini, quibus qui ita dixissent, ii demum atticè, hoc est, egregie perfecteque dixisse putabantur. Probavit denique, quem verissimum habuisse eloquentiæ iudicium nemo, opinor, negaverit; probavit, inquam, Tullius ipse, itaque laudavit, ut, cum tria statuisset dividi posse dicendi genera; unum quidem quod amplum esset et copiosum; alterum, quod et medium vocat et delecta-

tionis causa totum ait fuisse comparatum; tertium hoc nostrum scilicet summissum et subtile, reliquis duobus, si per se spectentur singula, anteponat; hoc qui sequatur, illum et recte dicat vocari atticum, et si non maximum, magnum tamen futurum oratorem. Ille, inquit, quem solum quidam vocant atticum, summissus est et humilis, consuetudinem imitans, ab indisertis re plus quam opinione differens; itaque eum qui audiant, quamvis ipsi infantes sint, tamen illo modo confidunt se posse dicere; nam orationis subtilitas imitabilis illa quidem videtur existimanti, sed nihil est experienti minus. Tum iis interjectis omnibus ad eandem rationem quæ pertinent, quæque nos cum gallicam exprimere-mus, ex hoc ipso loco potuimus excerpere, hæc sub-jungit: Qui in illo genere, inquit, elaboravit, ut subtiliter, callidèque diceret, nec quicquam altius cogitaret, hoc uno perfecto magnus est orator, si non maximus.

At amplo illo et copioso usus est Cicero ipse cum diceret. — Usus est equidem, Auditores, sed non uno sed non ubique, sed raro, sed parcè admodum et temperate. Subtile illud seu tenue, cum in omnibus causis idem plurimum, tum in plerisque unum omnino secutus est. Ab illo, quamdiu est, aut exponendum factum aliquod, aut exornandum, quamdiu allatis rationibus et argumentis re confirmanda quam suscipit, ab illo, inquam, tamdiu non recedit. Ipsis quidem argumentis et probationibus quid specie prima simplicius? Quid commune et obvium magis? Quid supra plebis infimæ sensum captumque? Argumentationes illas quibus inhiare quosdam videmus, acutas, exquisitas, ab summis

remotissimisque abstrusissimarum scientiarum, magno labore, magna contentione deductas fontibus, nusquam in Cicerone reperias. Ecquando visus est tantus ille dicendi artifex et magister Græcorum Latinorumve sententias, dicta veterum, doctorum testimonia, leges ipsas, quibus jus continetur, comparationes, similia exempla in orationes confertim inducere ac velut infercire suas? Quam rarus apud illum rerum istarum omnium usus, quam parcus, quam ferè nullus, quas tamen quia non congerunt oratores nostri, non inculcant, perinde ac si inanis eorum et inerudita fluat oratio a plerisque video reprehendi. Nam quod insigniores quasdam figuras, magno apparatu ductas, magna interdum vi, magno impetu contortas ac frequentatas objiciunt, tantum abest ut oratoris fuerit ea dicendi ratio sollemnis et perpetua, ut cum ipsius orationes ad nos pervenerint sex supra quinquaginta, sintque eæ causæ pleræque, in quibus vires eloquentiæ omnes et ornamenta illustriora possint expromi, vix tamen hujuscemodi figuras longiores ac vehementiores quindecim aut ad summum viginti numeraveris, quas tamen, quia et legunt nonnulli, et admirantur, unas unas apte inepte imitantur, in hoc uno genere versatus iisdem totus existimatur.

Audite, quæso, quid de oratore illo grandi atque incenso, qui copiose, qui magnifice, qui ornate omnia prosequatur, cujus eloquentia cursu magno, ut loquitur ipse, sonituque feratur, quem suscipiant homines, quem admirentur, quem imitari se posse diffidant; de illo, inquam, Tullius idem quid judicaverit, quæso, diligenter attendite. Hic noster, inquit, quem principem

ponimus, acer, ardens, si ad hoc unum est natus, aut in hoc solo se exercuit, aut huic generi studet uni, nec suam copiam cum aliis generibus temperavit, maxime est contemnendus. Ille enim summissus, sapiens, jam medius, suavis; hic autem copiosissimus, si nihil est aliud, vix satis sanus videri potest. Qui enim nihil potest tranquille, nihil leniter, nihil partite, definite dicere, præsertim cum causæ omnes partim totæ sint eo modo, partim aliqua ex parte tractandæ, si iis non præparatis auribus inflammare rem cœperit, furere apud sanos, et quasi inter sobrios bacchari vinolentus videtur.

Et erit, Auditores, qui genus istud nostrum summissum ac lene, aut repudiandum funditus, aut contemnendum putet? Quod genus, cum per se est magnum atque perfectum, tum in omnibus causis ubique, præterquam in principiis et perorationibus, in plerisque vero omnino ubique dominetur. Et erit qui Gallorum in eo requirat prudentiam, quod in ea se potissimum ratione exercuerint, quæ, et usum habeat longe maximum, et in qua tiro qui fuerit, in aliis, aut infans, aut etiam insanus habendus sit? Quot oratores, præsertim sacros, aut vidimus ipsi, aut a patribus nostris visos accepimus, qui cum aliunde, et copiosi admodum, et acres incensique haberentur, et essent, quod essent nihilominus rationis hujusce, quæ florere nuper cœpit in Gallia, prorsus expertes, non nisi in paucis admodum argumentis versarentur, si saperent, et in iis ipsis quæ majores illos spiritus desiderant, maximam temporis partem quod esset datum ad dicendum, aut torperent,

aut plane desiperent! Si lenius incidisset aliquid, si laudanda virtus, si facta clarorum virorum exornanda, si narrandum aliquid esset, si docendus auditor quidpiam, tum vero nugari hominem, oscitare, aliena, inepta, incondita proferre et effutire; apodem denique cui incisæ alæ fuerint imitari, quæ cum pedes, quibus insistat, non habeat expeditos, aut jacet humi immobilis, aut agitat sese nequicquam omnem in partem, aut, si quoquo modo processerit, offendit passim et miserabiliter adhærescit.

At vero hic noster, quem laudamus, omnes omnino causas, argumenta omnia poterit tractare cum laude, ac sui nunquam dissimilis videri. Nihil erit adeo squalidum, quod non exornet; nihil tam obscurum, cui lucem aliquam ipsius oratio non affundat. Non ea contentione dicet, non tollet clamores illos quibus, cum audientium aures, tum vox ipsa dicentis solet obtundi, sed adrepet sensim insinuabitque se, eoque vincet certius atque commodius, quod ipsius eloquentia tranquilla ac simplex, nullam ostentationis, nullam insidiarum, ne pugnæ quidem ullam suspicionem effecerit. Neque tamen, si ad majora illa sit natus, quamquam summisso isti uni studuerit, cum ita rem intellexerit postulare, non eriget sese atque acrius incipitabit. Erumpet ultro ardor ille, si quis sit insitus a natura, quacumque commodus dabitur exitus, neque artis adjumenta expectabit, quæ quidem ars majores illos impetus regere ac moderari potest et quocumque deceat torquere ac flectere, incendere plane aut excitare torpentem oratorem non potest. Erit itaque, si naturæ

præsidia non defuerint, acer ille quidem atque ornatus, cum erit ea res, is locus cui vis illa et ornamenta convenient, cum affici se sentiet animo vehementius ac commoveri; at vero ubi, aut decebit aliud, aut æstus ille animi, ut fit, fervorque resederit, sustentabit tamen ipse se, ut delapsus quidem leniter, non plane prolapsus videatur: triremis instar cujusdam instructissimæ, quæ, si ventus increbuerit passis et ipsa plenisque velis possit invehiri; sin forte remiserit penitus, provehatur illa nihilominus remigio et cursum conficiat. Verum, ne quis hæc de Gallorum dicendi vi et facultate arbitretur propter amorem patriæ dicta uberius, neu quis inane me finxisse animo simulacrum hominis eloquentis, non effigiem ex vero expressisse aliquam suspicetur; agite, Auditores, sumite ipsi ex oratoribus iis qui sunt hodie in manibus unum aliquem, illum, si libuerit, cujus erudita voce cum esset ante orbata Gallia, quam foro ipse carere morte cogeretur, magnum sane doctis omnibus eloquentiæ suæ desiderium reliquit. Quid illo, aut verborum splendore elegantius, aut aptius concinnitate sententiarum, aut ipsa dicendi facultate copiosius atque uberius? Quid illum, cujus editas nuper orationes forenses, totoque jam regno disseminatas legerunt eorum qui hic adsunt longe plurimi, illud, inquam, Academiae gallicæ, gallici fori decus ac lumen, Quintilianum illum nostrum, quo dudum nomine, ab autore gallicæ linguæ locupletissimo est designatus, quemque Tullium etiam nostrum Quintilianus ipse, si legerit, appellare non dubitet; illum, inquam, nonne, et Athenis, et Romæ non secus

ac in urbe imperii hujusce principe, institutum credas ad eloquentiam, atque ex eorum oratorum profectum disciplina, quorum suavitate Græcorum aures delinitæ sunt, quorum vim et ubertatem Latinorum ætas illa prudens et erudita suspexit? Quis nostratium, imo, dicam enim, quamquam fortassis audacius, quod sentio, quis etiam Latinorum, succum illum incorruptum, illam salubritatem atticæ dictionis expressit melius? Quis omnium, quodcumque animo cogitasset verbis dilucidius atque, ut ita dicam, enodatius exsecutus est? Quis, eorum quæ, ut intelligi possent, non nisi labore magno perfecit ipse; quis, inquam, eorum aliquid ut intelligeret vel minimum laboravit? Quanta in oratore illo collocandorum verborum totiusque quasi construendæ ac coagmentandæ periodi suavitas! Quis modus! Hoc quidem vere ipse de me possem hic affirmare, toto illo libro, quem vix dimitto e manibus, repertum hactenus nihil quod dictum aures, aut brevius mallent, aut longius, adeo temperata illic omnia et ad normam prudentiæ sensusque voluptatem accommodata.

Nam majora illa explicare satis quis valeat? Quam callide ducat principia unde oportet; quam eadem graviter exequatur, quam splendide, quam prudenter nonnunquam etiam prætermittat! Res quemadmodum acta sit, edisserit tam perspicue, tam venuste, tam plerumque facete, ut nemo planius, nemo urbanius. Tam deinde caute et sapienter, ut nec dicentis suspecta fides, nec rei deinceps jus ambiguum appareat, prorsus ut si statim peroraverit, victurus nihilominus videar-

tur, vix testes quisquam præterea, vix argumenta desideret. Si confirmantem audiveris quidquam, id demum agere intelligas, ut litem obtineat, causam suscepisse optimam, quam optime dixisse malle videri; laudes patroni diligentiam, oratoris artem vix ac ne vix quidem deprehendas. Nulla uspiam ornamenta aut aliena, aut frivola, aut ostentandi, ut fit, ingenii gratia ambitiosius quam sapientius accersita. Nihil, aut argutum, aut grande, quod non deceat; nihil doctrinæ exquisitioris, quod necesse non sit, nihil ne delectandi quidem causa, nisi quod causæ prosit aliquatenus, reperiri.

Jam illa quæ commotiora videntur, ipsum etiam, et sentit vulgus imperitum, et probat. Quam urgeat adversarios acriter, quam concludat anguste, quod demum impetu debellatos jam funditus, mactet planè atque obruat, ut sæpè exposita narratione aliqua, aut argumentatione probabili inclinatis jam animis incumbit totis viribus, et quasi ex insidiis, nec opinantes, sed neque jam admodum repugnantes abripit! Ut calentes adhuc ab oratione judices incendit penitus perorando! In quo quidem id mihi cavere videtur omnium diligentissime, flamma illa ne se alieno prodat, aut tempore, aut loco, ne temere eadem aut ultra quam sit satis evolet: ne si eruperit intempestive, non exarsisse illa inflammandis hominibus, sed pueris inani spectaculo distinendis emicuisse judicetur. Si grassetur longius quam oporteat, ne id quidem ipsum efficiat quod oportet.

Hæc cum ita se habeant, erunt nihilominus fortasse nonnulli oratorem istum qui legant oscitanter, nec

laudandum putent magnopere, quod idem de Demosthene, idem de Cicerone qui sentirent, cum fuerint plurimi, nequaquam acciderit mihi mirum. At eundem in aliquo qui reprehendat, qui notet aliquid aut inepte dictum, aut frustra, aut juveniliter, aut ad rem minus apposite, aut quoquo modo imprudenter, denique, aut resecandum quacumque ex causa, aut etiam immutandum, visus mihi auditusve hactenus prorsus nemo : quæ quidem laus quanta sit qui non intelligit, nescio sane quid ipse, aut intellexerit unquam, aut intellecturus sit aliquando : præsertim cum idem de alio quocumque præstare nemo unus, ne ipse quidem de se Tullius audeat.

Vera hæc oratoris Galli germanaque effigies ab latinis illis principibus quam absit proxime, judicare ipsi potestis, sapientissimi Auditores. Si quis tamen eloquentiæ nostræ anteponendam nihilominus Romanorum eloquentiam putet, ego vero, nec repugnabo admodum, neque, si plane assensero, Gallorum quisquam, quæ gentis est humanitas et in tantis etiam litteris modestia, tulerit, opinor, iniquius. Detur hoc itaque, per me licet, sin minus æquitati, at antiquitati saltem velustissimæ, ut qui tanto ante vixere, aliquanto etiam dixissè melius reputentur ; hoc cum concessero, contendam nihilominus, id quod secundo loco confirmaturum me recepi, oratores gallos, ut minori cum laude dixerint, Romanis tamen videri laudabiliores debere.

Nam illud ipsum, quantulumcumque est, quod sumus aliquando consecuti, illud, inquam, alienis adjumentis usi nullis, nec nisi maximis difficultatibus

susceptis consecuti sumus. Adjumenta quidem ad eam quam sequebantur gloriam quot habuere Romani, Cæsaris tempore, quibus caruit ætas nostra? Tullium Ciceronem, ut is demum esset qui fuit, patrum exempla, disciplinam Græcorum, proposita dicentibus præmia, quantum adjuvisse putandum est? Sermonem nactus est ille jam elegantem, jam purum, jam inde ab Terentii, Plauti ac propemodum Ennii temporibus urbanum et locupletem. Habuit adolescens autores dicendi, quos sequeretur, quos laudaret quos suspiceret, quibus optaret ipse esse similis, Hortensium, Cottam, Crassum, Antonium, Philippum; superioribus etiam sæculis Lælium, Africanum, Galbam, Catonem illum majorem, quorum se ipse eloquentia testatur, et excitatum esse plurimum et adjutum. Itaque successit ille magnis oratoribus ac studiosis; agrum, ut sic dicam, consevit, diuturna cultura, ac multo patrum, nonnullo etiam majorum labore subactum.

Nos solum à majoribus accepimus incultum ac plane derelictum; illorum facultatem tantum abest ut admirerur, ut etiam linguam dedidicerimus. Quæ Galli in eo genere scripserint, ante annos circiter centum, eorum nihil ne comparet quidem, nec, si quid extet etiamnum sermone vernaculo, de vulgo id quisquam intelligat. Ut jam fiat exemplò nostro plane credibile, quod bello Carthaginensi secundo contigisse scribit rerum latinarum autor sane religiosus: prolatis nimirum aliquando fœderis illius capitibus, quod punico priore Romanos inter et Africanos sancitum esset, cum ab illo fœdere anni abiissent vix septuaginta, toto tamen Latinorum

exercitu repertum esse neminem, qui latine conscriptum chirographum tantulo intervallo posset interpretari, adeo priora illa impura et barbara consuetudo dicendi repente melior immutarat. Neque solum oratori nostro nihil opitulati sunt majores sui, sed obstitere etiam patres vehementer, qui suscepta demum infelicitè eloquentiæ studia, cum deformassent miserabilem in modum, filiis eadem formæ meliori restituenda reliquerant.

Meministis, opinor, Auditores, pueris vobis aut etiam adolescentibus, quæ fuerit hominum de facultate dicendi sententia, quodnam judicium. Cum alius quidem inani tumens eruditione, nisi græcos latinosque scriptores laudasset, semel omnes atque iterum: nisi quotquot Laertius philosophos, quot celebravit Plutarchus viros aliqua laude insignes appellasset idem nominatim: nisi sapientum dicta factaque, gentium omnium instituta et mores, notatis diligenter librorum unde essent illa desumpta inscriptionibus, capitibus, sectionibus, articulis conguessisset et quasi constipasset in unum promiscuè, non sibi ipse, non auditorum cuiquam vel leviter erudito placuisset. Cujuscunque demum rei incidisset mentio quæ ad rem eandem pertinerent aliquatenus, quam imperite, tam diligenter omnia persequi. De plantis si forte commemoratum esset aliquid, datam venditandæ litteraturæ occasionem non ante dimitteret, quam quidquid uspiam de stirpium, radicum, herbarum indole, satione, cultura, forma, colore, facultatibus, usu denique vario auditum a se lectumve esset aliquando penitus exhaustisset.

de armis sermo, de vestibus esset illatus, mirum quam multa de vestimentorum deque telorum genere omni, quam pueriliter effutiret. Ad hoc excerptos e poetis versiculos, quasi rimis explendis, passim trajicere. Adagia, apophthegmata, epiphonemata inducere, inculcare, ne vacua scilicet oratio, ne non bene sarta appareret, ut impuro quamvis illa ac lutulento, pleno tamen videretur alveo decurrisset.

Iisdem, aut suppres ætate fuerunt, aut proxime saltem inferiores, qui cum interioris cujusdam doctrinæ homines haberi vellent, nihil a se profitebantur afferi nisi à vulgari intelligentia longè remotissimum. Itaque, si quando de rebus sacris dicendum esset pro concione, abstrusissimis scientiæ divinæ arcanis evolvendis et se ipsos nequicquam et audientes torquere mirifice. Implicitiora nescio quæ de Triade sacrosancta miris verborum, miris sententiarum ambagibus implicare magis ac magis, nihil æque vereri ac ne quid elaboretur imprudentibus perspicuum nimis, nimis ad vulgi sensum accommodatum. Quamobrem, ne quæ ipsi vellent omnibus incomprehensa, perciperentur fortassis ab aliquo, ea proponere sola quæ ne ipsi quidem, cum dicerent, intelligerent satis. Quid illi? Nonne existimati sunt aliquando artem cæteris tenere callidius, qui artificium palam ostenderent atque adeo ostentarent suum; qui parum pulchre, parum oratoriè putabant se esse dicturos, nisi rhetorum arculas omnes horæ unius spatio, pigmenta omnia consumpsissent; qui tum demum sibi ducerent esse perorandum, cum nullus jam occurreret Ciceronis locus insignior, quin esset in

orationem imitatione translatus; nihil actum plane, quamdiu non esset excitatus ex inferis quispiam, quamdiu suus exclamationi, suus non esset proso-popeiæ locus inventus?

Quantos plausus tulere quondam oratores illi furiosi ac petulantes, qui nisi contentione vocis ac laterum dicendi palmam auferri posse ullo pacto non arbitrabantur; quibus nihil temperate dicere, nihil leniter, nihil non iracunde ac bacchantis in morem, hoc demum esset dicere eloquenter! Ad commovendos affectus non accedere illi, uti nunc ratione et via, sed ipso statim agendi exordio, facto velut impetu, assilire: exclamare jam tum dolenter, vociferari, excandescere; nullam hominum, nullam argumentorum habere rationem; omnes, vel in rebus tenuissimis, adhibere faces dicendi: agere in nugis tragoedias, et frigentibus iis qui audiebant aut etiam iridentibus, insultare ferociter, maledicere, extrema omnia intentare.

Hi sunt, Auditores eruditissimi, quos audistis primum, cum intelligere cœpistis aliquid: fuerunt illi in honore discentibus vobis; habueruntque illam vulgo, quam oratores summi efficiunt, admirationem. His aliquando imbuti sordibus, his ineptiis innutriti, quo tandem pacto, nisi ingenii vi quadam acerrima, ac iudicii subtilitate plane admirabili emergere potuistis?

Romanos quidem, ut illa quæ commemoravimus præsidia deficerent, ut in hanc quoque incidissent pueri corruptionem domesticam, ii tamen, quibus usi sunt eloquentiæ magistri atque interpretes, potuerunt docere saniora: florebant adhuc tum temporis, quorum domus

tanquam officinæ quædam dicendi paterent gentibus universis, græci rhetores præstantissimi. Horum in disciplinam Latini traditi rudes atque infantes, ii demum evasere, ut eos, quantum illis doctoribus didicissent nequaquam pœniteret. Eorum ludos, quotquot Athenis, quotquot Græcia reliqua celebrabantur, obiit Tullius; omnes non semel, de sua quisque arte quid præciperet, quid sentiret penitus intellexit; oratorem denique, quantus est, ex eorum se scholis ultro fatetur extitisse; omnino ut ex illius eloquentia, non minor videatur ad Græcos, quorum est institutione perfecta, quam ad Romanos, quorum laudibus et præmiis ornata eadem est, gloria pervenisse.

Nos vero, Auditores, quæ tandem disciplina ad dicendum, quæ scholæ, qui magistri, præsertim peregrini, informare potuerunt? Eloquentiam nobis, ceu florem quemdam, soli gallici ubertas effudit nulla cultura provocatam. Nisi forte e cœlo ipsam malumus, quò pridem orbe toto profuga concessisset, delapsam ultro, has sibi commodissimas sedes præ cæteris delegisse?

Etenim qui nos circumstant pæne undique Hispanos atque Italos, quamvis instructos dudum litteris omnibus, nisi forte aliud secuti sunt præcipiendi ratione, atque usu dicendi etiamnum sequuntur, doctores profecto non habuimus. Viam Hispani, ut quibusdam videtur, insistunt pravam admodum, atque deviam, ab ea certe quam inivimus ipsi, ut nemo non videt, longe diversam. Insulsa videntur nostris pleraque, quorum, ut ita dicam, gustu capiuntur Itali præter modum; ridicula quæ ut grandia iidem, ut magnifica consecantur; ut qui

nos ab Romanis istis recentioribus quidpiam didicisse contendat, possit idem, nihil illos quod antiquiores Romani sciverint dedidicisse contendere. Quanta vero est oratoris Galli laus illa, quod, cum tam exiguis disjungamur intervallis locorum, non illa tamen ad nos, quibus finitimorum deformatur oratio, ne contagione quidem, ut fit, vitia perveniant. Acumina certe illa nescio quæ, atque argutos sensiculos in quibus sunt toti repudiamus ad hanc usque diem constanter, in quo sane Latinis videmur sapere longe rectius, qui paucis ab Augusti Cæsaris obitu interjectis annis, allatas ex Hispanorum, ut creditur, finibus, hujusmodi nugas amplexi sunt animo ita, ut præ illis, germanas deinceps eloquentiæ, tot annis, tot vigiliis comparatas opes, contempserint: adeo placent vulgo quæcumque lucent, nisi fulgor ille quam inanis sit, quam falsus prudentiæ lumen prope divinum ostenderit.

Quis porro putandus est accessurus fuisse cumulus eloquentiæ gallicæ, si qua spe ad hæc studia Latini sunt incensi, fuisset eadem Gallis ostensa? Nimirum, is est habitus Romæ quondam honos oratori, ut ab infimo etiam genere et fortunæ gradu, ad rerum omnium dominatum fuerit non semel evocatus. Mirum profecto, si quam animi corporisque contentionem facultas illa præclara desiderat, suscipiat homo novus et tenuis, cum hanc patere sibi viam ad opes, ad dignitates, ad imperium summum intelligat. Eadem illa ut obtineant nobiles viri atque principes, quos tandem labores sibi ducunt non esse perferendos? Quas non excipiendas molestias? Quas denique fortunarum,

famæ, vitæ pericula non subeunda? Orator noster, cum is esset rerum status, ex regni administrandi forma, et ratio in qua eloquentiæ tribueretur vel minimum, cum esset is aditus ad honores penitus interclusus; nulla crescendi cupiditate, spe nulla fortunæ amplioris, uno laudis et gloriæ inductus studio, dicendi laudem persecutus est, omnesque artis operosissimæ ac pæne infinitæ difficultatis exhaustit.

Hoc autem, Auditores, hoc, inquam multo videri laudabilius debet eam ob rem, quod nos, his adjumentis destitutos, illa etiam ab eo labore revocabant, insita Gallorum prope omnium animis levitas, indoles laboris supra quam dici potest impatiens, belli insuper cupida atque armorum. Est enim ejusmodi plane eloquentia, ut non nisi in otio ac secessu coli se patiatur, ab iis qui patientia præditi sint et constantia singulari, ut si quos finxerit natura bellatores, turbulentos, molles, præcipientes, animique mobilioris, hos videatur a subselliis, a suggestu immensis prope modum spatiis sejunxisse.

Quod si tanta est Gallorum ingeniis opportunitas ad eloquentiam et cum cætera ipsis defuerint omnia, tam multa quoque obfuerint, evaserint eo nihilominus brevissimo tempore, ut, cum ubertate sermonis et elegantia, tum orationis forma et venustate Romanis pares existimentur, si quo pede, qua ire via cœperunt, eadem porro pergant, dubitaverit, opinor, aliquis quin ætas hæc nostra, aurea illa Augusti Cæsaris ætate, aliquanto etiam magis aurea futura sit? Is sane præest modo Gallis imperator qui, et nomine sit augustus, et Augusto reipsa major.

Qui cum sit ipse eloquentissimus de oratoribus possit judicare verissime, qui præmiis acuat hominum eruditorum industriam, qui pacem civilem et opportunum litteris otium, consilis ac sapientia, terrore nominis sui, armis denique ac propriis etiam periculis tueatur; qui denique ea gerat quotidie, quæ amplissimum vel mediocriter eruditis campum aperiant ad dicendum.

Quamquam, Rex Augustissime, videris hoc uno favere minus eloquentiæ nostrorum, quod cum maxima facias semper, non ea præbes usquam oratori, quæ fieri valeant arte ulla majora, in quo tamen cum sita sit dicendi virtus prorsus omnis, ex rebus à te gestis in quo se tandem exerceat non habebit. Ipsos etiam historiæ scriptores tuæ, ut simplicem et nudam sequantur veritatis rationem, nihil non ample credet posteritas, nihil non oratoriè dixisse. Ne verisimilia quidem poetæ locuti videbuntur, ut nulla de te cecinerint nisi vera; adeo qui artes instauras omnes unus atque amplificas, iisdem quidam quasi positus scopulus putaris, ad quem vel quæ habentur subtilissimæ adhærescant.

Quid, quod ea videmus in te quotidie, quæ ne verbis quidem exprimi queunt satis. Ita est plane, Augustissime Princeps; is etiam sermo, cujus tanta videtur esse venustas et copia, cum ipse loqueris, rudis idem censetur atque inops de te quoties est loquendum.

O nos igitur felices ac fortunatos, quibus hunc vultum licet aspicere dignum imperio, has animi dotes contemplari plusquam regias quarum ne effigiem quidem ullam licebit olim posteris intueri! Etenim virtutes illas tantas, tam varias, tam incredibiles, quæ tan-

dem ars, qui color repræsentet ! Quis referat sparsam toto ore dignitatem illam, quam vel ipsi reverentur ad quotidianas relaxationes conciliaque intima adhibiti regni procures et administri, quemadmodum temperet comitas ea, qua vel infimi quique adversus majestatis reverentiam confirmentur. Quis narret, Galliæ totius felicitatem quam bene fundaverit prudentia tua, et quasi communierit undequaque ejusdem salutem, quantum in discrimen, quoties adduxerit animi robur tui, et in adeundis vitæ periculis obfirmata constantia ? Quis dicat quam felix in gerendo bello, quam sis idem pacem facilis exorari ? Quam acute pervideas omnia, quam multa tamen, quam prudenter dissimules ? Quam complectare simul plurima, quam singulis incumbas totus, quam accurate perficias nihilominus omnia solus atque absolvas ? Cum urbe regia vix excedas, præsens tamen videris agere, et in mediis hostium castris, ut terreas, et in regionibus etiam terrarum remotissimis, ut nulla sit natio quantumvis barbara, quin tua illa ornamenta prope divina suspiciat.

Quid quod iis laudibus, quæ non nisi privatorum esse credebantur, regia decora cumulasti, ut ne illa quidem in te desiderentur, quibus tametsi carueris, rex possis tamen, et esse maximus, et videri. Itaque hoc agnoscere, ultro omnes hoc fateri, neminem præter te judicari tota Gallia Galliæ dominatu, neminem toto quam late patet orbe orbis imperio digniorem. Hoc qui te norunt penitus, hoc, inquam, prædicant palam, hoc confirmant privatim, hoc sentiunt ipsi hostes et admirantur. Neque enim, Rex Augustissime, assenta-

torum metuendæ tibi artes imposterum, qui, cum liceant omnia, nihil tamen ne loquare quidem quod te non deceat, nihil agas quod laudari aut vere non possit, aut possit nimis Minora sunt profecto quæ audis ipse de te quotidie, quam de te ipso homines existimant. Ipse quidem nunc sentio, Rex maxime, hæc quæ dico, iis quæ videam, quæ animus cogitet, quæ dicere velim quam maxime, quanto sint intervallo inferiora. Agite nihilominus, Oratores Galli, si, quod est animadversum a nonnullis, quo ferme tempore principes optimi, eodem et summi solent existere oratores, desponsus huic videtur ætati nostræ, qui nusquam adhuc inventus est orator usquequaque perfectus. Non ille quidem qui exornando Imperatori nostro per esse ultatemus valeat, sed qui sit tamen reliquis omnibus omni ex parte præstantior.

PROLUSIO TERTIA

Habita Avenione (1)

LAUS PANEGYRISTÆ

Permīrum mihi semper visum est, AUDITORES CELEBERRIMI, cum nullus adhuc extiterit in aliquo virtutis aut doctrinæ genere clarus, cui suum ætas aliqua non peperit laudatorem, neminem tamen hactenus extitisse, qui laudatoris ipsius laudes dicendo fuerit prosecutus. Quod hoc etiam miratus sum magis, quod is mihi videat-

(1) Puisque ce discours fut prononcé au collège d'Avignon, ce dut être le 18 octobre 1665, à la rentrée des classes. Le V. P. de la Colombière allait professer les humanités.

tur propriis virtutibus non carere, qui alienas exornet, nec exiguam se se offerre de eo dicendi segetem, in cujus laudibus heroum pæne laudes omnium jure optimo poni possint.

Cujus rei non semel olim à me cogitatæ memoriæ cum commovisset hodierna dies, qua pulpita omnia panegyristæ audiuntur ferme vocibus personare, statui ipse mecum quascumque in cæteros omnes laudes contulerit, in ipsum quodammodo collectas refundere, et, ut post gymnicos quondam ludos, ubi præco victores coronis et laudibus decorasset, ipse, succedente alio præcone, meritis etiam et laudibus et præmiis donabatur, sic mihi laudatori nostro visum est, quamquam longe impar, laudator assurgere, ne postquam magnificis præconiis meritissimum quemque celebraverit, sua ipse laurea recedat indonatus.

Intelligo sane quam spissum aleæque plenum opus aggrediar qui cum mihi verbis ornandum suscipiam qui in aliis prædicandis tantopere se ipse laborare profitetur; verum illius gloriam nostro libet anteferre vel periculo, vel labori; nihil est quod me rei male gerendæ metus à suscepto deterreat, cum vel inculta et inepta laudatio, nonnihil ad panegyristæ laudem emolumenti habitura sit, cum ille intelligetur in eo dicendi genere tam feliciter esse versatus, in quo frustra operam studiumque posuerit quisquis erit ad dicendum mediocriter comparatus.

Ne nullam tamen mearum virium videar habuisse rationem, tam impar humeris onus juvat utcumque minuere dividendo. Itaque in heroe nostro spectabo

primum encomiastem; deinde suscipiam oratorem: et, cum videatur perinde mihi laudandus quod laudet, et quod ita laudet, ante singularem ipsius in eligenda materia sapientiam, tum industriam in eadem exornanda non vulgarem exponam. Aggredior itaque, Auditores, cum humanitate fretus vestra, tum hac etiam opinione subnixus orationem, quæ minus à dicentis arte commendabitur, argumento ipso placituram. Et, ut alteram panegyristæ laudem minime consequar, qui parum diserte sum laudaturus, in alterius certe partem venturum, qui oratorem de re cum civili, tum litteraria meritissimum exornabo.

Nescio an turpius a natura quidquam hauserimus insita illa et effrenata maledicendi libidine, quæ integerrimas etiam virtutes appetit, et venenatum ubique dentem imprimendi locum, aut invenit, aut invenisse se suspicatur. Non aliud certe vitium humanum tam late genus infecit in quod eo nobis est lapsus proclivior, quod alienæ laudi quodcumque detractum sit, id nostræ videatur nobis adjunctum, ne propria modo virtute nos, sed alienis quoque putemus vitiis commendari.

Quam autem est illud indignum, malignam suum nomini lucem accersere alienæ famæ obtrectatione, ut eminere videaris unus præ cæteris, cæteros omnes deprimere, perinde ac si tibi accedat quidquid alteri perit, aut possis alienas opes rapiendo locupletari, ornari non ablatis spoliis sed incensis. Quam longe, Auditores, a panegyrista nostro tam turpis abest incorruptæ virtutis invidia, qui tantum germanæ laudis sibi putet acquiri, splendoris et gloriæ tantum, quantum ad cæterorum

dignitatem amplificandam contulerit! Non occultis ille vitiis evolvendis, sed exornandis virtutibus delectatur, tantum abest ut quæ sunt in aliis summa verbis extenuet, ut tenuissima quoque minimeque illustria in lucem educat apertio-rem, magna faciat artis adminiculis ampliora. Præclarum illud profecto et liberali homine dignum, velle optimorum principum more ditescere largiendo, in bonis suis sua munera computare, laudem sibi comparare laudando, eamque in sectanda gloria viam sequi, in qua nulla tibi sit expectanda nominis immortalitas, nisi cuipiam hanc donaris.

Eccui vero aliquas unquam donavit laudes, cui simul non æternitatem tribuerit? Quas ille res gestas celebravit aliquando, quas posteritas non laudarit; aut quis est cujus nomen obscurarit unquam oblivio illius præconiis illustratum? Nonnullas in Africa familias hominum reperiri testis est Plinius, quorum laudatione non secus ac fulmine quidquid demum affletur intereat, prorsus ut illi ad perniciem frugibus, brutis, hominibus importandam non alio magis telo, quam laude, rerum omnium longe pulcherrima, ut maligniora sidera lumine, abutantur.

Itaque quos illi laudaverint, certissima mors, quos vero panegyrista noster ornaverit, immortalitas certa consequitur; quidquid iste verbis extulit aliquando divinis rebus tantum non exæquatum, humanarum fatum non pertimescit; tantumque abest, ut quidquam ei splendoris sit detractura vetustas, ut sit etiam auctoritatis plurimum allatura. Si tantum est, ut ille loquitur, dedisse cuipiam novum fatum, hoc est, vel

ipso autore interprete egenti præbuisse vitæ subsidia, et hominem erexisse fortunæ iniquitate jacentem, quanto illud majus, naturæ conditionē moriturum immortalem fecisse! Et si priori illa laude nulla tribui potest homini major, posteriore ista quæ tandem potest vel ipso Deo dignior inveniri? Neque est cur huc afferantur annales publici, quasi eandem cum encomiaste nostro eorum scriptores laudem communicent, quamquam enim nihil istius, ne laudandi quidem causa, illorum meritis detractum velim. Dicam nihilominus confidenter, longe aliter panegyristæ laudibus illustrata et historicorum consignata commentariis posteris commendari. Istis siquidem dubia ferme virtus, necdum satis explorata committitur, implicata plurumque vitiis, et male gestorum sæpe multitudine tantum non obruta; in illis pura et explicata nulla, aut suspicione fraudis anceps, aut improbitatis affinitate suspecta proponitur; illic examinanda, hic posteritati traditur prædicanda.

Ac nimirum similes mihi videntur historicorum libri ossarii cujusdam publici in quo proborum æque ac improborum ossa promiscue asservantur, cum panegyristæ volumen quodlibet sit instar splendidi pretiosique monumenti, ubi eorumque reliquiæ auro et marmore decorantur, qui vitam immortalitate non interitu commutarunt.

Id te profecto discrimen non præteriit, Tulli, ter maxime. Quid enim est quod tuam illam infinitam vim ingenii præteriret? Id, inquam, te discrimen non præteriit, qui res a te in consulatu gestas a continentibus Luceii

scriptis, perpetuaque annalium serie sejungi, et neglectis etiam historiæ legibus, ornari vehementius contendas : quod quidem quid aliud est quam malle panegyrica oratione celebrari. Intelligebas videlicet, quam frigida omnia, ac velut exsanguia, in arcta illa tot hominum, tot rerum, tot sæculorum veluti colligatione jacerent, cum in encomio tam vivida cuncta atque animata appareant, ut etiamnum res agi, non modo narrari videantur. Intelligebas, inquam, quam esses in panegyristæ quam historici scriptis vita nobiliore victurus, istam memoriam quidem posterorum, at posterorum illam tibi laudes spondere, istius ope consecuturum, nulla ut de te sileret ætas, illius beneficio, ut ne de te quidem nisi magnifice loqueretur, tantumque jejunum interesse quantum inter eum, qui nuda circum adesis carnibus ossa, aut siccos, exusto cadavere, cineres ne dissiparentur colligeret, eumque, qui medicamentorum virtute, aut superiore quadam et divina vi, suum oculis fulgorem, suam ori venustatem et speciem, membris omnibus candorem, formam et sanguinem, sejuncto quantumlibet animo, conservaret.

Habetis, Auditores, quam sit de suis heroibus meritis optime panegyrista noster, quid ei civitates, quid provinciæ, quid gentes debeant; id ipsæ videlicet heroum suorum et conservatorum beneficiis metiantur, quorum ne viderentur immemores, istius adhuc sunt beneficio consecutæ. Etenim cum ea ferme quæ sparguntur in publicum accipiantur, ut aiunt, ab omnibus et a nemine referantur, sive sit illud debiti magnitudinitribuendum, cui solvendo par non sit respublica, sive po-

tius errori civium, quod singuli se debere minus arbitrentur, quod acceperint universi, nisi esset qui patriæ communis in se nomina susciperet, ingrati vitium animi qui posset illa tandem effugere? Cui porro laus illa quam panegyristæ nostro donanda potius, qui ne incensa clarorum virorum in patriam studia præmii desperatione languerent, gratias in vulgus sparsas; tanquam sibi uni datas persolvit, assertores publicæ libertatis, publicæ salutis vindices, publicæ demum rei amplificatores sine mercede esse non patitur, dum abire non sinit sine laude. His virtutibus quibus remunerandis ne ipse quidem par esset orbis, parem de suo mercedem tribuit. Ut dubium sit plusne illis, quibus est tot beneficiis devincta respublica, an isti a quo tantis esset illa liberata nominibus, debeatur.

Quamquam quis esse potest locus dubitandi cum ea ipsa quæ ab illis accipiuntur, videri debeant ab hoc uno profecta, qui, et eorum autores ad ea gerenda spe laudis incenderit, et gesta speratis laudibus exornarit? Certe non ad milites qui in acie decertarunt, sed ad imperatorem cujus militavere stipendiis, victoriæ pars censetur maxima pertinere; huic illam debere nos potissimum, et quidem jure optimo, judicamus, a quo si minus parta, attamen emptæ est: æquum est credere jure suo eum qui possessæ rei pretium accipit, et cum mercedem abstulerit, qui mercedem spectaverat dimicando, huic rei bene gestæ gloriam concedat necesse est qui pro victoria præmium pactus erat. Equis est qui nesciat encomiastæ nostri stipendiarios esse duces omnes, quod pecuniæ sonitu verius quam tubarum sono com-

motus miles audeat, id ipsum privatæ laudis studio compulsus potius quam publicæ dignitatis amore inflammatus imperatorem tentare, et ut illis, si minus æs militare procedat, torpere manus videntur, istum animo, si quæsitis fraudetur laudibus, despondere?

Præ se ferant bellatores nostri quantum libuerit patriæ charitatem, salutem patriæ, dignitatem, nomen denique ipsum perpetuo nobis inculcent; nunquam tamen id impetrabunt à nobis, ut ne sub specioso illo pietatis obtentu incensam quamdam latere suspicemur gloriæ cupiditatem, quæ cum nullis valeat exauriri laboribus, tum ne laudibus quidem ullis expleri.

Interrogate, si vultis, Auditores, ætatum omnium heroes celebratissimos quorum armis amplificata, aut liberata consiliis aut virtute, moderatione, clementia fuit hactenus conservata respublica; interrogate, inquam, quo tandem impulsu suo cruore expleverint toties furorem hostium patrii sanguinis sitientem; quo studio hortante maxime hiantes absorbendæ plebi voragines, suis ipsi quondam corporibus exæquarint; qua spe interposito latere exceperint gladios in patriam districtos; faces incendii urbibus jam admotas glorioso sudore restinxerint, et rempublicam innumeris undique cinctam periculis vitæ suæ periculo non semel, nonnunquam etiam dispendio explicarint? Nisi forte pudor aliquis paratam veritatis confessionem compresserit, idem omnes uno ore profitebuntur, hoc unum se spectasse semper, hoc ambivisse, ut erudito ex panegyristarum gente nonnulli amplam laudandi sui materiam compararent; spe laudis se laudabilia

præstitisse, nec unquam patriam tot parentes fuisse numeraturam, nisi qui quæsitum iis honorem haberent, filios educasset. Num optimos panegyristas et principes optimos videmus iisdem vixisse temporibus, easdem ætates scriptis illos, hos gestis illustrasse, sive illorum virtutes eximiæ illorum studia ad scribendum optime, sive, quod etiam crediderim magis, aurea illorum scripta, istorum animos ad optime vivendum commoverint, ut scilicet, eloquentia illa, quæ deos deceret, et homines conservaret digni aliquatenus viderentur. Plinio et Pacato, qui cæteros oratores omnes laudandi laude tanto intervallo superavere, obtigere imperatoriis virtutibus præ cæteris insignes Theodosius et Trajanus. Cæsarem natura fortasse fortem et ducem finxerit clementem; illum certe et imperatorem ut experiremur nonnisi divina fecit Ciceronis eloquentia, quæ cum exornari mirum in modum appetit, vicit indolem cum diuturno armorum usu et tractatione effertam, tum ipsa naturæ proclivitate feram atque superbam. Nec Tullio, opinor, ipsi, contrariarum præsertim partium perpetuo sectatori, victoris ira pepercisset unquam, nisi ab ea, cui vitam ipse condonavit, eloquentia, vitam ipse sperasset immortalem.

Servires fortassis etiamnum gentium domina, nec te Tullianis quisquam adhuc vinculis exuisset, nisi liberatorem tuum fortunæ suæ indormientem et amicis tyranni blanditiis delinitum, Tullianæ quoque spes injecta laudationis ad quidpiam tui causa audendum incitavisset. Hæc potuit Brutum illum tuum, cum nihil esset quamobrem præsentem rerum statum fastidiret

ipse præ cæteris, cum potestatis etiam regiæ consors verius quam servus videri posset, hæc potuit, inquam, ad tantum facinus tantæ spes una laudis accendere : sperabat eum habiturum selaudatorem facti, cui parem hactenus ipsa Græcia tulisset neminem. Itaque frequentissimo senatu lentanda cædes, ne, si rem minori scena perageret, eum desideraret testem audaciæ, quem jam tum sibi virtutis præconem desponderat; ac ne mortaliū mens ea lateret quempiam, neu tu, Roma, unquam ambigeres eccui recuperatam tenerere referre libertatem. Interfecto Cæsare, statim cruentum extollens pugionem, Ciceronem nominatim exclamavit, eum, opinor, ut admoneret id à se tandem esse peractum, in quo exorlando ipsius desudare teneretur eloquentia, ne, cūm Cæsarem quod civem unum non perdidisset, in cœlum laudibus extulisset, se modo, qui publicæ libertatis hostem tollendo, bonis omnibus salutis auctor extiterat, præterisse tacitus videretur.

Alexandrum illum prætereo, cujus nomen per se clarissimum, dum usurpatur frequentius et quasi conteritur, nostris hisce pæne temporibus obsolevit: hunc quidem quantus quantus est non Achillis facta, quæ suis obscuravit, sed Homeri laudes quas, ut ipse profitebatur, invidit. Quid Demosthenem loquar et ipsum laudandi dicendique summum artificem et magistrum? Quis dubitet ad patriam suis consiliis, laboribus, curis, inimicitis, periculis sublevandam laudationis expectatione esse compulsus, qui, cum paucula quædam verba e muliercularum colloquio de se honorifica excepiisset, pro suis maximis in rempublicam meritis his ipsis ver-

bis cumulatè sibi satisfactum videri tum temporis est contestatus. Quid, si te fuisset, vir sapientissime, tuus ille in dicendi laude æmulus Æschines, aut etiam Hyperides laudaturus? Quid, inquam, patriæ causa non subiisses oneris atque periculi, si laborum tibi atque officiorum præmium Isocratis fuisset cujusdam desponsa laudatio qui, tot jam tantisque susceptis laboribus et exhaustis, ancillulæ tibi nescio cujus encomium emptum optime gratulabaris?

Felices igitur atque imprimis fortunatæ respublicæ, quibus panegyristas in sinu vestro educare contigerit, futuros aliquando artifices publicæ felicitatis auctores! Vere patriæ tutores ac parentes, qui pietatem illam civium, qua una nititur maxime et augetur, aut foveant aut inspirent, à quibus, et dubiis in rebus illa defensores acerrimos, et pacatis, integerrimos administratores accipiat, qui milites incitent iidem et cives contineant; in acie, victoriæ, in urbe, pacis, ubique effectores bonorum omnium videantur: fortunatæ, inquam, et Deo charæ civitates, quas hoc tam amplo thesauro tamque pretioso locupletaverit, unde, et mililibus stipendia et donaria civibus, ducibus etiam atque adeo liberatoribus suis non contemnenda præmia, ærario intacto, sufficiant. Te vero, laudator meritissime, quis potest usquam videri beatior? Quis usquam te excelsior inveniri cujus gratiam ambire videntur illi ipsi, quorum favorem cæteri homines tot artibus, tot obsequiis aucupantur; cujus ab ore non aures populi modo, sed regum credentur etiam fata pendere, et sortem expectare nobiliorem, quorum imperium fortuna ipsa, orbis etiam

nutum observat? Quanquam te, tametsi magnopere felicem, laude nihilominus duxerim quàm invidiâ digniorem, quem unum cum præmii causa honesta cæteri fermè consecrentur omnes, nuda virtutis pulchritudo delectat. Itaque alienæ laudis aliquanto etiam cupidior quam privatae, nihil habes in optatis prius quam ut virtutem, undecumque sese extulerit, universi suspiciant, eumque quo illa uno, non secus ac cœlestis quidam ignis et peregrinus, nutrimento retinetur in terris, laudis et gloriæ fructum obtineat. Equidem, si nihilo sit gloriosius, ut Plinius noster affirmare totidem verbis non veretur, statuam in foro populi Romani habere, quam ponere; si virtutis ipsius amplitudinem et dignitatem tam exigua illius remuneratio assequitur; quanto æquiori jure contenderim iisdem laudibus laudatorem nostrum, quas clarissimis viris tribuerit, dignum videri cum mercede tanto ampliori eorum merita prosequatur iisque statuatur simulacra, quibus non adumbrata leviter corporis species, sed expressa vitæ totius imago posterorum oculis proponatur! Atque vobis ut ejusce pretium imaginis innotescat, placet decora illius singula pervestigata, curiosius explicare, atque orationem nostram à laudationis materia, quam adhuc attendimus, ad ejusdem artem, quæ nobis superest una deinceps expendenda, quod laudet, sed quod ita laudet multo etiam magis lundandus videatur.

Atque utinam mihi occultis ac reconditis artis hujusce mysteriis, et percipiendis intelligendi et enuntian-
dis dicendi tanta vis esset atque facultas, ut qua ipse novit in luce heroum suorum gesta, eadem ipsius ego

artificium possem et solertiam collocare! Impetrarem a vobis, Auditores, atque etiam cunctantibus licet ac renitentibus, ut fateremini extorquerem, panegyristas in ornandis rebus, quam heroes in gerendis haud paulo mirabiliores videri; esse istorum miracula illustrare quam perpetrare quiddam divinius; nec ultra vos hæc haberet cura sollicitos, unde factum sit ut, cum præstantissimos homines pæne innumerabiles ex singulis ætalibus proferre possimus, ex iis tamen, qui eximios suarum laudum præcones nacti sint, vix paucos liceat invenire. Sed quoniam, et aciem illa subtiliorem, et castigatorem, quam ego præstare possim, stilum desiderant, sumite vosmetipsi, Auditores, ex paucis illis, qui adhuc extitere, laudandi principibus, unum aliquem, et eâ, quâ valetis, ingenii perspicacitate, orationis ejus sinus omnes ac penitissimos recessus latentesque inibi et congestas opes inquire; evolvite, ponderate. Quanta sese vobis paulatim explicabit ornamentorum copia! Quam dulces passim, quam pretiosi, quam uberes deliciarum simul et luminis fontes curiosius investigantibus sese aperient, quæ cursim ac suspensio velut vestigio percurrentes prætervolant, et tyronibus atque imperitis oculis omnino se conspici dedignantur! Mihi quidem haudquaquam satis videor esse dicturus, si quodcumque illecebrarum eloquentia, quid quid roboris habet uspiam et majestatis illic totum a vobis repertum iri. Ecquis neget eloquentiam sua omnia in eam orationem impendisse quam omnes opus illius absolutissimum esse concedunt? Nihil est quod rem velle videar vobis amplificare, dum assero oratoris opes

et facultates in hac una laudatione perficienda omnes esse consumptas; illius, inquam, oratoris, cujus arte feræ mansuefactæ, liberati cives, victi hostes et capti sunt; cujus vel ipsa saxa suavitate molliri, virtute frangi atque comminui, voce etiam ipsâ moveri videantur, cum ipsius industria, quanta quanta est, vix ad orationis unius panegyricæ constructionem sufficiat sitque illud communi omnium ferme consensione receptum, nisi majorem quamdam vim afferat et adjumenta haud paulo ampliora sibi comparet laudaturus, qui felicem eatenus atque adeo gloriosum cursum tenuerit, ei ipsi ad hunc, quem vocant, dicentium scopulum, turpi esse naufragio pereundum.

Seponite, amabo, quiquid in herois sui facinora laudator ille vester luminis contulerit ac coloris, et tanquam à corpore animam, sic artem à laudatis rebus sejungite: quod, ut non sine quodam earum interitu fieri, fingi certè absque ullo cujusquam detrimento facile poterit. Si, posteaquam nudam illinc et qualem historici perscribere solent, inelaboratam historiæ seriem conspexeritis, ad eam demum, quæ panegyristæ laudibus procedit ornatio, oculos atque animum convertetis, intelligetis profecto quam solers quamque perita extiterit manus illa, quæ aspera ita molliverit ut laudanda, obscura ita illustrarit, ut splendida, et maxima quæque ita ornaverit, ut se ipsis quodammodo majora videantur. Occurrunt, Auditores, in clarissimorum etiam virorum gestis, aspera quædam atque ambigua, quæ, nec planè tacita prætermitti, nec, nisi cum eorum fermè dedecore quodam ac nota, commemorari posse viden-

tur, quæ ipse tamen ubi inciderint, ita diluit atque extenuat, tam aptè præclaris immiscet atque involvit, tam commodo denique in loco collocat, ut nonnihil etiam ad herois laudem et decus conferant; aut si minus illa molliri et elevari queant, ita nihilominus occultat atque opprimit, ut cùm omnino nihil præterire videatur intactum, nihil tamen nisi decorum afferat et illustre. Pictoris illius æmulari credas industriam, qui, cum principis vultum ex vero fingeret et altero, uti erat, oculo captum pigeret exprimere, oblique pingendi artem invenit, quâ, cum nativæ illius formæ nihil aut affingere aut detrudere videretur, oculi tamen vitium occultavit. At imprimis vellem, Auditores, ipsum essetis aliquando diligentius contemplati, cùm tenue facinus quoddam, aut levem, ut quidem apparet, ac temere missam herois vocem effere dicendo atque amplificare aggreditur. Quis est quin, cum tantulum id explicari sensim atque augeri, tum etiam illuminari quodam modo et a dicentis arte collucere totum animadverterit, illudi sibi putet ac sensibus imponi, vaporem intueri sibi videatur, qui, cum exiguus primum ac tenebrosus limoso cuiquam palustrique loco incumbit, ita attolli sine sensu ac dilatari, tum, concepto veluti sole illustrari cernitur atque accendi, ut ad ipsum denique sidus coronandum audeat, diadema non impar, accedere. Vilissima quæque ab eo putes in aurum vel ipso contactu commutari, adeo nihil obscurum aut humile, nihil tam jejunum aut etiam alienum occurrit, ex quo aliquid ad herois sui laudem illustre non exprimat, perinde ac si recentioris illius philosophi

arcana tanto ante præviderit, qui e corporibus omnibus quamlibet tetrīs et aridis, lucidam quamdam et luminosam substantiam elicere se posse confidebat.

Neque est quod ei quisquam objiciat ejus coloribus infici virtutem verius, quam ornari; eam esse illius pulchritudinem quæ pigmentorum adjumentis non egeat, nec eam, quæ vitium ubique insectetur, ullo pacto posse mendacio, hoc est vitio, commendari. Etenim eâ arte, quam panegyrista noster induxit, virtuti, nec affingitur quidquam, neque detrahitur; sed quodcumque in illâ decoris est ac dignitatis, id totum proponitur accuratius, magnificentius explicatur. Cœlorum subsidio non eget illa quidem cujus forma nihil ne fingi quidem potest præstantius; at illud aspectus hominis requirit imbecillitas, cui adjuvandæ artis sunt hujus adminicula comparata.

Quid, quæso, stellarum globis aut micantius usquam potest aut etiam amplius inveniri? At illi tamen, saltem ut quanti sunt appareant nobis, mathematicorum artes desiderant, quas nisi quis adhibuerit, ipso, quod interjacet intervallo, tantum non subductos aspectui, non affixa cœlo sidera, sed sparsas temere scintillas suspicetur. Abest, Auditores, estque à sensibus nostris abjuncta maxime virtus atque distracta, prorsus ut, nisi artificis cujusdam accedat industria, quæ sunt in ea amplissima quæque tanquam exigua ac pæne nulla vulgus despiciat.

Virtutem laudatoris eloquentia non alio modo collustrat, quam quo gemmas, flores, metalla denique solare lumen videtur ambire, quibus ut maxime pretium etiam

ante solis appulsum constiterit, ante tamen, nec observata aspectum recreare valent, nec cupiditatem pretiosa tentare, quàm iis fuerit lux excitatrix affusa. Num quis hanc, aut adamanti induxisse fucum, aut rosas violasse pigmentis, aurumve alieno colore adulterasse sanus arguerit? Et erit nihilominus qui artem nostram fallacem propterea, adeoque damnandam existimet, quod innocuum virtuti conetur splendorem affundere, quod divina illius forma oculis subjecta mortalium eorum ad sese mentes pelliciat?

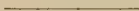
Verum solumne in minimis illis sese encomiastis ostentat industria? At illam etiam longe crediderim esse majorem in maximis, nec ullis rebus illam afferre plus ornamenti quam quibus minime opus esse videtur. Ita est, Auditores. Nunquam se magis artis illius prodit solertia quam ubi nativus rerum splendor, nullum arti locum videtur reliquisse. Tunc enim quasi solum amplius quoddam atque sublimius, nacta sit eloquentia, circumspicere sese atque explicare magnificentius incipit augusta sede augustior, et cum seipsa tum temporis major appareat, heroem se ipso quoque quodammodo videtur exhibere majorem, quam diserte, quamque magnifice splendida illa facinora, quæ jam multum admirabilitatis habent ex sese, proponit omnium oculis suscipienda, quam apte, quam apposite in ipso jucundissimæ narrationis contextu aureos subinde flores interserit. Ut rem unam eandemque coloribus, mutato velut habitu, in scenam iterum revocat iterumque, ne forte, si minus frequenter ingeratur, non satis hæreat audientium animis velut infixæ, aut afferat,

sæpius repetita fastidium, nisi satietati ornamentorum varietate occurrat. Unde fit, amabo, ut nonnulla celeberrimorum maxime ducum gesta, pueris quandoque cognita, decantata in triviis, proverbii loco usurpata atque contrita, a laudatoris ore tamen exire nova videantur et eatenus inaudita, unde quæ vobis etiam patrata testibus audientibus non semel quam inspectantibus majora visa sunt, et quamquam cum historicis intelligatur fide certare, nihil afferat tamen, quin poetica figmenta et miracula admirabilitate vincere videatur.

Non miror profecto quod eum suarum sibi laudum viri clarissimi præconem expetant. Quis enimvero laudatorem eum non ambiat, qui quantum unusquisque ad immortalitatem promerendam, tantum ipse ad impertiendam studii conferat et laboris, cujus artes non nativam modo virtutis tuentur speciem, sed novum ei quoque splendorem conciliant, à quo denique ex rebus omnibus dubias ab invidia, tenues a contemptu, ab oblivione norunt splendoras vindicari. Unum est fortasse quod pertimescant, ne, scilicet, iisdem rebus quas ornabit obesse splendore nimio, et officii magnitudine nonnihil officere videatur. Etenim, si tanta sit artis illius præstantia, quantam profecto longe perfectius animo geritis informatam, quam ego verbis expresserim, periculum est ne sensus nostros, quos illa sui statim admiratione impleverit, et ad sese quodammodo rapuerit universos, heroum gesta prætervolent, idemque ipsum laudationi contingat, atque celeberrimo illi Jovis Olympici signo, in quo non illa numinis effigies, sed ipsum artificis opus, et, ut Athanasius ille maximus

loquitur, Phidiæ manus adorabantur. Imperatorem certe quemdam accepimus à Polycleto fingi se passum ideoque fuisse nunquam, quod eas statuas, quascumque ille elaborasset, æternum fore prospiceret, non suæ virtutis, sed illius industriæ monimentum, futurum ut posterorum quondam stuporem et laudes, ea quæ primum occurreret mollissimi operis elegantia exhaustiret, et à principis cogitatione spectantium mentes abducerentur, artificio sculptoris occupatæ.

Verum ut sit illud in cæteris artibus cavendum maxime, id ipsum tamen ab encomiaste quis jure vereatur, cujus ea est in arte dissimulanda solertia, ut, ornamenta quæcumque adhibet, res ipsa peperisse, non aliunde adscivisse videatur. Est enim inter laudatoris nostri laudes illa vel maxima, quod suæ nusquam minus appareant artis vestigia, quam ubi seipsam exhausit penitus, et ea plerumque sponte sua fluxisse judicentur, quæ diuturno labore parta, studio diligentiaque singulari perpolita atque elucubrata prodierint. Quæ cum apud vos, Auditores, commemoro, non vereor ne somnia venditasse vobis panegyristæ laudes indubitatis existimer aspersisse. Extant divina veterum laudatorum volumina, ad nos usque sine labe transmissa, nemini vestrum non evoluta.



MÉDITATIONS

ANALYSES

PREMIÈRE MÉDITATION

De la Pénitence de Jésus souffrant

Jésus est un véritable pénitent, chargé des péchés de tout le monde, pleurant et satisfaisant pour tous ces péchés.

DEUXIÈME MÉDITATION

De la Charité de Jésus souffrant

Jésus souffre ce qu'il ne devait pas souffrir ; il a souffert plus qu'il ne fallait souffrir ; il a souffert pour des gens pour qui il n'avait pas sujet de souffrir.

TROISIÈME MÉDITATION

De la Patience de Jésus souffrant

La patience lie la langue de Jésus souffrant, par le silence qu'il garde ; elle compose son visage, par la tranquillité qu'il fait paraître ; elle calme son cœur, par la douceur qu'il témoigne à ses ennemis.

QUATRIÈME MÉDITATION

Du Mépris du monde par Jésus souffrant

Jésus témoigne dans sa Passion un grand mépris des discours du monde ; un grand mépris des jugements du monde ; un grand mépris des mépris mêmes du monde.

CINQUIÈME MÉDITATION

De l'Abnégation entière de la propre volonté de
Jésus souffrant

Jésus a dans sa Passion une conformité parfaite à la volonté de son Père ; il renonce à sa propre volonté pour suivre celle de ses supérieurs ; il la conforme à celle de ceux à qui il ne devait nulle obéissance.

SIXIÈME MÉDITATION

Du Zèle de Jésus souffrant

Jésus a étendu son zèle et est mort pour toutes sortes de personnes, en quelque état, condition ou dispositions qu'elles soient ; il est mort pour les fervents, pour les tièdes, pour les insensibles ou pour les saints, pour les pécheurs, pour les réprouvés.

SEPTIÈME MÉDITATION

De la Trahison de Judas

Réflexions sur le péché de Judas, sur son obstination dans son péché, sur sa mort en son péché.

HUITIÈME MÉDITATION

De la Chute de Saint Pierre

D'où vient que Saint Pierre a fait une chute si funeste? D'où vient que Jésus-Christ a permis que le premier de ses apôtres tombât d'une manière si funeste? Quelle pénitence a-t-il faite?

NEUVIÈME MÉDITATION

De la Conduite de Pilate dans la Passion
de Jésus-Christ

Pilate connut Jésus-Christ, il le voulut sauver, et pourtant il le condamna.

DIXIÈME MÉDITATION

De l'Empressement de Sainte Magdeleine pour être
aux pieds de Jésus

Elle fait sa pénitence aux pieds de Jésus chez Simon le Pharisien; Jésus étant allé loger en passant chez Sainte Marthe, Magdeleine s'alla asseoir à ses pieds; Jésus mourant sur le Calvaire, Magdeleine est aux pieds de Jésus crucifié.

RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES

TABLE DES SUJETS

1	De la Douceur de la vertu.	121
2	Des Désirs.	129
3	Du Monde	141
4	De la Fuite du monde.	151
5	Du Respect humain.	163
7	Des Devoirs d'état.	175
6	Du Mariage.	179
8	De l'Education des enfants.	183
9	De la Conscience	191
10	De la Confession	203
11	De la Pénitence différée	209
12	De la fréquente Communion.	217
13	De la Messe	227
14	De l'Irrévérence dans les églises.	239
15	Du Scandale	249
16	De la Vaine gloire.	253
17	De l'Humilité.	267
18	Des Adversités.	273
19	De la Prospérité des méchants.	279

20	De la Foi.	283
21	De l'Athéisme.	295
22	De l'Abandonnement de Dieu.	305
23	De l'Impureté	309
24	De l'Enfer.	313
25	Des Richesses	323
26	De la Miséricorde de Dieu envers les pécheurs. . .	327
27	De la Mort	333
28	Du Paradis.	343
29	De l'Amour du prochain.	351
30	Du Pardon des ennemis.	361
31	Du Bien d'autrui	377
32	De l'Aumône	481
33	De l'Ingatitude.	391
34	De l'Intempérance	395
35	De la Soumission à la volonté de Dieu	401
36	Des Élus	405
37	Des Grands	411
38	De l'État religieux.	417
39	De Saint Jean.	425
40	De l'Établissement de notre religion.	431

PROLUSIONES ORATORIÆ

Prolusio prima	443
Prolusio secunda	471
Prolusio tertia.	501

IMPRIMERIE NOTRE-DAME

42774

252
L119

LA COLOMBIÈRE, S. J., CLAUDE DE
AUTHOR

Oeuvres Complètes
Tome 5^e. Méditations. Réflexions
TITLE

Chrésiennes. Prolusiones Oratoriae.
BORROWER'S NAME

DATE DUE

STORAGE - CBPL

42774

